

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ
A MONSIEUR,

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. de Nat. Deor.

AVRIL 1789.



TOME LXXIX.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR,

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



Pour satisfaire au désir de MM. les Souscripteurs, on réimprime sous l'ancien format les cahiers de Janvier, de Février et de Mars derniers. On fera passer à MM. les Souscripteurs, dans le courant de cette année, ces trois cahiers en un seul volume, qui forme le Tome LXXVIII.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A V R I L 1789.

OBSERVATIONS

Sur les maladies vénériennes, précédées d'une Lettre écrite à M. DE HORNE, Rédacteur du Journal de médecine militaire; par M. SOUVILLE, correspondant de la Société royale de médecine, médecin pensionné de la ville de Calais, chirurgien-major de l'hôpital militaire (a).

Monsieur,

« J'AI l'honneur de vous faire passer

(a) Extrait du Journal militaire.

A ij

4. MALADIES VÉNÉRIENNES.

cinq observations, sur l'usage de l'opium brut, dans des accidens consécutifs de vérole : si vous les trouvez dignes d'occuper une place dans votre Journal, je vous prie de les y placer.

J'ai employé l'opium dans tous les cas dans lesquels M. Stork employoit la ciguë ; dans les obstructions glanduleuses, je n'ai eu nul succès, au contraire, les accidens croissoient en proportion de son usage. Dans les ulcères à la matrice, non-vénériens, j'ai eu l'agrément de charmer les douleurs, mais non de guérir. Dans les maladies de la peau, j'ai été assez heureux. Dans ces sortes d'affections, il falloit le secours des bains, sur-tout quand les sujets avoient la peau dure, rude, et que sa teinte étoit jaunâtre. J'ai été plusieurs fois obligé de suspendre et même de cesser l'opium : actuellement un de mes malades m'a fait l'aveu que s'il continuoit ce remède, il finiroit par se tuer. Il est vrai que sa constitution sèche, irritable, est un des obstacles qui auroient dû s'opposer à son usage. Tous, ou presque tous ceux qui ont pris l'opium étoient tristes, moroses, et avoient un air hébété.

« Jeme suis servi d'opium avec succès

pour faire reparoître des symptômes vénériens chez les gens suspectés de vérole, et sur-tout les symptômes cutanés, comme on le verra dans ma cinquième observation ».

« Je ne citerai pas tous les cas où j'ai employé l'opium comme accessoire, dans le commencement des gonorrhées violemment inflammatoires, dans les bubons de même espèce, les chancres rongeurs, les paraphimosis avec étranglement intense, la gangrène, suite de fortes contusions, le dévoiement; et je ne rapporterai pas les expériences que j'en ai faites comme anti-vénérien, parce que les malades, à l'hôpital et en ville, auxquels je l'ai administré, ennuyés de ne pas voir disparoître les accidens après un mois de traitement, se sont la plupart rebutés, et que j'ai été obligé de les guérir avec les mercuriels; mais les cas les plus saillans, ceux enfin qui peuvent donner de ce moyen curatif les notions les plus claires, sont à peu près compris dans ces observations.

Je suis entièrement décidé à abandonner l'opium comme remède principal, et je ne le mettrai en usage que comme accessoire, c'est-à-dire,

6 MALADIES VÉNÉRIENNES.
conjointement avec les mercuriels. Je
suis, &c. »

PREMIÈRE OBSERVATION.

Lafrance, soldat au régiment d'Aunis, compagnie de Mandé, entra à l'hôpital militaire de Calais, le 17 sep. 1785, pour un bubon et des chancres consécutifs. Ce dernier symptôme, après l'usage des remèdes généraux, étoit presque nul, mais le bubon suppura; la suppuration étoit de mauvaise nature: aussi malgré les pansemens les plus méthodiques, les bords de l'ulcère se déchirèrent et se renversèrent d'une manière si irrégulière, que cela formoit un spectacle hideux; il étoit accompagné d'insomnie et de douleurs très-aiguës.

Je mis ce malade à l'usage des frictions mercurielles, faites avec l'onguent napolitain double, à la dose de deux gros chacune; on lui en administra douze à un jour d'intervalle les unes des autres; je suspendis pendant quelques jours les frictions après la douzième, et après ce repos, qui ne l'étoit pas pour les douleurs, je lui fis administrer huit autres frictions de trois gros chacune.

Ce traitement fini, l'ulcère ne pa-

roissoit nullement disposé à se cicatriser, au contraire, il s'étendoit de plus en plus. Un dépôt profond au pubis vers la naissance extérieure de la verge, se manifesta bientôt; je l'ouvris, et le pus qui en provint étoit de la plus mauvaise qualité; aussi dégénéra-t-il en un ulcère calleux, très-profond, qui sembloit devoir joindre dans peu de temps celui de l'aîne. Je me décidai alors à ne plus revenir aux mercuriels, dont la dose prise me parut suffisante pour rassurer sur tout soupçon vénérien, et qui avoient peut-être occasionné la dégénérescence de l'ulcère; j'y substituai l'opium brut: je débutai par un grain le matin et autant le soir; j'augmentai journellement d'un, et quelquefois de 2 grains, de manière que je parvins à lui en administrer vingt grains par jour, qu'il prenoit en deux fois.

Dès la première semaine de l'emploi de ce remède, j'aperçus un mieux sensible, bien caractérisé par la lenteur de la circulation, la diminution de l'éréthisme général, des douleurs, et par l'affaissement des bords de l'ulcère. Quoique le malade sût que j'employois l'opium, le bien qu'il en res-

8 MALADIES VÉNÉRIENNES.

sentit l'engageà à me prier de le continuer malgré la rumeur de ses camarades. D'après le calcul fait par M. Dubois, apothicaire-aide-major de l'hôpital, ce malade a pris, dans l'espace de trois mois, quatrè onces et trois gros d'opium.

La crise s'est faite par la peau ; elle étoit constamment humectée , à un tel point , que cela auroit déplu à ce soldat, si je ne l'avois pas assuré que cette évacuation lui seroit avantageuse. La constipation étoit constante, mais un lavement pris tous les trois ou quatre jours y remédioit. Il ne s'est que peu plaint de stupeur ; quand je le soupçonnois un peu étourdi ou assoupi, je lui prescrivois la limonade avec succès.

Quoique les deux ulcères tendissent, à la fin du traitement , vers la cicatrice, les chairs ont néanmoins toujours été blafardes ; mais malgré ce défaut elle a été solide , et il n'est sorti de l'hôpital parfaitement satisfait de son état, que le 24 janvier 1786.

J'ai eu occasion de revoir depuis ce soldat , qui jouit de la santé la plus parfaite.

II^e. OBSERVATION.

L'Orange, soldat au régiment de Vivarais, compagnie des chasseurs, se présenta à l'hôpital le 31 octobre 1785, pour des soupçons vénériens, qui parurent fondés, et pour des douleurs atroces à la partie moyenne des deux tibia, douleurs qui augmentoient tellement d'intensité pendant la nuit, qu'il ne pouvoit ni dormir ni faire son service le lendemain. Il avoit pris du mercure, tant intérieurement qu'extérieurement, en assez grande quantité pour être fondé à le croire exempt de virus vénérien.

Une toux fréquente qui le tourmentoit, sa maigreur et une disposition prochaine à la phthisie, me firent d'ailleurs redouter l'usage réitéré des mercuriels, sous toutes les formes possibles; le malade même y répugnoit. Il motivoit sa répugnance d'une manière à me convaincre qu'il connoissoit sa constitution. Je lui proposai alors l'eau d'orge, avec le lait et l'opium, il accepta ces deux moyens avec une confiance réfléchie.

Il commença l'usage de ce remède le 20 novembre, aux doses ci-dessus

10 MALADIES VÉNÉRIENNES.

énoncées; il en prit huit grains le matin, et autant le soir; je voulois aller jusqu'à dix en deux fois; c'est-à-dire, à vingt par jour, mais j'en fus empêché par une sécheresse extrême qu'il ressentit à la poitrine, par le tremblement successif de ses mains, par des étouffemens et une constriction qu'il éprouvoit à la gorge. Ces deux derniers symptômes nerveux étoient quelquefois si pressans, qu'on fut nécessité, la nuit, de lui donner des secours, tels qu'une situation plus commode, une potion anti-spasmodique, le renouvellement de l'air ambiant, et l'éloignement du poêle, dans lequel on ne brûle que du charbon de terre en ce pays.

Pendant l'espace de deux mois, ce malade a pris deux onces deux gros d'opium: cette dose a suffi, et il est sorti le 25 décembre en bon état.

La crise s'est opérée par les sueurs et les crachats: je n'ai pas eu occasion de le voir depuis.

III^e. OBSERVATION.

Ficatier, soldat au régiment d'Aunis, compagnie de Mandé, ayant des chancres à la verge, une gonorrhée et un bubon prêt à suppurer, requit mes

soins à l'hôpital, le 23 juin 1785; les frictions mercurielles et les bains dissipèrent les chancres, mais le bubon s'ouvrit spontanément. Le pus qui en sortit étoit ichoreux et de mauvaise odeur: tout annonçoit la dissolution sensible de ses humeurs. En conséquence l'ulcère augmenta d'étendue, malgré le régime et les frictions; ces dernières furent poussées jusqu'au nombre de seize, et les choses n'en furent pas mieux. Je le mis alors à l'usage de l'opium aux doses ci-dessus indiquées, et je le maintins à celle de vingt grains par jour, jusqu'à sa parfaite guérison, qui fut le 12 octobre 1785.

J'ai été obligé de suspendre de temps en temps ce remède, autant par la crainte qu'en avoit le malade, que parce qu'il feignoit de souffrir. La quantité prise a été néanmoins de trois onces et quelques grains.

Sa gonorrhée, qui étoit très-abondante, et qui lui avoit fait éprouver des accidens les premiers jours de son entrée à l'hôpital, a disparu sans aucun traitement particulier.

IV^e. OBSERVATION.

Elrote, fourrier des grenadiers au

12 MALADIES VÉNÉRIENNES.

régiment de Viennois, se présenta à l'hôpital le 3 mars 1786, pour un ulcère à la gorge, avec carie aux os palatins, ulcérations aux amygdales, ainsi qu'au voile du palais; accidens dont il étoit affecté depuis deux ans, époque à laquelle il avoit fini un traitement anti-vénérien par le mercure, pour des chancres et un bubon, lesquels derniers symptômes avoient disparu pendant l'usage des remèdes. Ayant éprouvé pendant deux ans l'insuccès de divers moyens médicaux pour son ulcère à la gorge tel qu'il est dépeint, ne pouvant avaler qu'avec la plus grande difficulté, et ne faisant que peu de service, je lui proposai l'opium : il accepta d'autant plus volontiers ma proposition, qu'il avoit de la répugnance pour tout remède mercuriel, auquel il attribuoit sa mauvaise santé, et qu'il avoit d'ailleurs connoissance de plusieurs cures opérées par l'opium.

Je commençai par un grain, et j'en augmentai graduellement et journellement la dose, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à trente; je maintins le malade à cette dose, divisée en trois temps, jusqu'à ce que les symptômes de la gorge fussent détruits; alors je revins

à celle de vingt grains par jour, et je la continuai jusqu'à son parfait rétablissement : la crise a paru se faire, tant par la peau que par les urines : ce malade n'a éprouvé ni stupeur, ni tremblement des mains ; il ne s'est pas plaint de constipation : il a pris pendant l'espace de trois mois et quelques jours, cinq onces d'opium.

Il est depuis officier ; il jouit d'une santé parfaite, et se félicite tous les jours d'avoir suivi mon avis.

Ve. O B S E R V A T I O N.

Un officier, à la veille de se retirer de son régiment, avoit des soupçons vénériens bien fondés ; il en craignoit les suites ; il desiroit de se tranquilliser ; et avec d'autant plus de raison, qu'il étoit décidé à se marier.

Après des questions multipliées sur sa vie passée, ses craintes me parurent motivées ; et pour y donner toute l'authenticité possible, je l'engageai à prendre de l'opium ; en l'assurant que s'il étoit réellement attaqué d'un vice vénérien, caché, il en paroîtroit à la peau ou ailleurs des symptômes non équivoques.

14 MALADIES VÉNÉRIENNES.

En effet, il n'eut pas plutôt pris une demi-once d'opium en tout, dose à laquelle il parvint successivement, qu'il survint à la peau des pustules. Je supprimai alors l'opium, et je l'engageai à se faire traiter par les frictions. Un chirurgien distingué l'a traité dans sa patrie, par cette méthode, avec succès.

VI^e. OBSERVATION.

Grébé, soldat au régiment d'Aunis, compagnie de Salton, âgé de quarante ans, d'une constitution bilieuse, peu irritable, tant au physique qu'au moral, et bien organisé, s'est présenté à l'hôpital militaire de Calais, le 10 mai 1787, pour des pustules sèches répandues sur presque toute l'habitude extérieure du corps, et notamment sur la poitrine, tant antérieurement que postérieurement; elles étoient les suites des chancres sur le prépuce et le gland qu'il avoit eus il y a six mois; accidens pour lesquels il avoit pris quinze frictions, après les remèdes généraux.

Ne s'étant pas exposé depuis à contracter de nouveaux symptômes vénériens, je ne crus pas devoir lui administrer les remèdes mercuriels; il m'a-

voit d'ailleurs annoncé , à sa première visite, qu'il préféreroit de sortir de l'hôpital plutôt que de recourir à ce moyen ; je lui proposai l'opium conjointement avec les bains, le petit-lait, la limonade ; je débutai par un grain matin et soir, et j'augmentai journellement d'un grain jusqu'à la dose de vingt. Parvenu à cette dernière dose, je l'y maintins : les pustules , traitées ainsi pendant soixante jours , n'ont cependant que peu cédé. J'ai été nécessité, non pour les faire disparaître , mais pour les diminuer, d'employer des lotions de tabac. Le malade , ennuyé de la longueur du traitement, de son peu d'efficacité , quoiqu'il n'ait éprouvé ni stupeur, ni tremblement, ni sécheresse à la poitrine , a demandé sa sortie ; je la lui ai accordée le 12 juillet, soixantième jour de son traitement : la dose totale d'opium a été d'une once et demie.

Cette observation, prise parmi plusieurs du même genre , semble prouver que l'opium n'est pas toujours suffisant pour faire promptement disparaître tous les accidens consécutifs de la vérole, et que sa lenteur à opérer sera toujours un obstacle à son admi-

16 MALADIES VÉNÉRIENNES.

nistration dans les hôpitaux militaires , dont le séjour plus ou moins long , est souvent suivi de la dissolution des humeurs , principalement dans le voisinage de la mer.

PREMIÈRE OBSERVATION

Sur une maladie vénérienne , guérie par l'extrait de ciguë et les frictions administrées concurremment ; par M. CHARMEIL , chirurgien-major de l'hôpital militaire de Mont-Dauphin.

J'AI donné dans ma topographie médicale sur la ville de Mont-dauphin et de ses environs , plusieurs observations sur l'efficacité de l'extrait de ciguë , combiné avec le mercure , ou administré , pendant les frictions , dans le traitement des maladies vénériennes (a) : voici encore deux exemples en faveur de ce remède ; je m'empresse d'en faire part.

(a) Voyez le Journal de médecine militaire , tome iij , pag. 397.

Jacob Sleyner, caporal de la compagnie de Watteville, grenadier au régiment d'Ernest Suisse, attaqué depuis trois ans de la maladie vénérienne, qui n'avoit pu céder aux différens traitemens qu'il avoit subis dans les hôpitaux du roi, à cause des violens effets du mercure sur sa bouche, et de la salivation qui en résultoit, est entré à l'hôpital de cette place, le 28 novembre 1783, attaqué de fièvre tierce, dégénérée en fièvre continue, qui le menaçoit de marasme. Il étoit couvert de taches livides, de pustules, d'ulcérations à la bouche qui caractérisoient le scorbut; il avoit en outre une violente douleur à la tête qui devenoit insupportable tous les soirs: il s'y joignoit des douleurs lancinantes, vagues sur les autres parties du corps; et une exostose considérable sur la partie supérieure antérieure du tibia gauche. Ce malade exténué faisoit plus craindre pour une mort prochaine, qu'il n'y avoit à espérer pour sa guérison. Cependant il fut purgé le 29; il prit ensuite douze bains, pendant lesquels il reçut de deux jours l'un, une friction d'un gros de pommade mercurielle; il faisoit en même temps usage de l'ex-

trait de ciguë pour modérer l'effet du mercure (a). Ce premier traitement me paroissoit d'autant mieux convenir, que je prévenois par-là un dépôt dont le cerveau étoit menacé. Ce malade, sans être mieux pendant les préparations, m'a cependant laissé l'espoir de continuer les mêmes remèdes. Il a été repurgé après les bains, il a reçu encore treize frictions, huit d'un gros, trois d'un gros et demi, et deux de demi-gros; ce qui, joint à six frictions d'un gros pendant les bains, forme deux onces trois gros et demi d'onguent napolitain double. Il a commencé l'extrait de ciguë par huit grains, matin et soir, augmentant chaque jour de deux grains jusqu'au 16 février; ce qui fait sept onces vingt-deux grains d'extrait de ciguë : il avoit cessé quelques jours avant les frictions.

Il a été purgé huit fois pendant le traitement, y compris les deux médecines dont j'ai parlé. Sa boisson ordinaire a été une légère tisane de squine;

(a) On comprend qu'en ce cas, l'extrait de ciguë agit à-peu-près de la même manière que l'opium, & peut lui être substitué dans quelques cas.

il n'a pu supporter, pendant ce temps, que quelques légères panades et sur la fin le lait : il s'est mieux trouvé vers le dix-huitième jour. Les symptômes vénériens ont disparu ensuite peu-à-peu ; l'exostose a été détruite ; la fièvre a cessé ; les gencives qui étoient livides et sanieuses, se sont affermies ; la salivation a été modérée et n'a causé aucune altération à la bouche ; enfin il est sorti radicalement guéri le 28 février.

II^e. OBSERVATION.

Johannes Schmid, fourrier au même régiment, compagnie lieutenant-colonelle, malade depuis près de deux ans et demi de la vérole, avoit aussi été traité plusieurs fois dans les hôpitaux du roi, par les frictions qu'il n'avoit supportées que difficilement ; à cause des désordres qu'elles occasionnoient dans la bouche et le gosier. Il est entré à l'hôpital de cette place le 6 décembre 1783, attaqué de fièvre continue, couvert de pustules, d'ulcères très-considérables, et menacé de marasme : il y avoit de plus un ulcère chancreux le long des os propres du nez, depuis leur cartilage jusqu'à qua-

20 MALADIES VÉNÉRIENNES.

tre lignes au-dessus de l'apophyse nasale du coronal ; ces os étoient à découvert , et les bords de l'ulcère renversés ; il existoit un second ulcère chancreux sur l'arcade surcilière gauche, qui étoit aussi découverte. Il a été saigné , purgé , avant et après ; il a pris quatorze bains , ensuite vingt-une frictions ; savoir , cinq d'un gros et demi , douze de deux gros , et quatre de deux gros et demi ; il a pris en outre huit onces d'extrait de ciguë , administré comme au précédent ; il a été purgé quatre fois , et a fait un usage constant de la tisane de squine. La salivation n'a point incommodé le malade ; il est sorti radicalement guéri , le 20 février suivant.

III^e. OBSERVATION.

Qui contient en outre les effets singuliers et violens d'un anthrax ou pustule maligne.

Le nommé *Henri Cruix* , âgé de quarante ans , d'une forte complexion , caporal de la compagnie de Bolle , régiment de Sonnenberg Suisse , étant couché au bivouac , la nuit du 5 au

6 septembre 1784, éprouva une démangeaison douloureuse sur la partie moyenne externe de l'avant-bras droit. Il se présenta, le 6 au soir, à l'hôpital : le chirurgien de garde n'ayant aperçu qu'une pustule jaunâtre, de la grosseur d'un pois, se contenta d'y appliquer une décoction résolutive. Le malade passa une nuit assez fâcheuse, tourmenté par des inquiétudes et des cardialgies, quoiqu'il n'eût pas le pouls fort animé.

L'inspection que je fis, le 7 au matin, du bouton qui étoit alors entouré d'un cercle rouge, de la largeur d'un écu de trois livres, et de petites phlyctènes, me fit craindre la piqure d'un insecte, comme celle du scorpion, assez commun ici ; ce qui m'engagea à faire donner au malade quelques doses d'alkali volatil. L'inflammation phlegmoneuse qui ne tarda pas de se montrer dans les environs, m'obligea de prescrire la saignée, qui fut répétée vers le soir. La rougeur et l'engorgement considérable de toute cette extrémité, depuis la main jusqu'à l'épaule et même sur la poitrine, survenus pendant la nuit, me forcèrent encore, le 8 au matin, à prescrire une troisième

saignée, toujours du bras opposé. Cette dernière opéra peu-à-peu un soulagement marqué, et successivement la disparition de la tumeur : ce transport subit de l'humeur changea aussi-tôt l'état du malade ; un assoupissement léthargique, la perte de connoissance, une oppression violente succédèrent à l'insomnie et aux douleurs. Je ne vis d'autres ressources, pour remédier aux effets inattendus de la saignée et rappeler le virus, que l'application des épipastiques sur la pustule et les jambes : ce topique produisit l'effet que j'en espérois.

Le 9 au matin, le malade avoit repris connoissance ; les jambes fournirent beaucoup de serosité ; les bras et l'avant-bras étoient gorgés plus que jamais ; les alentours du bouton noircirent, et bientôt après tout le membre prit la même teinte : quelques indices de fluctuation vers la partie supérieure interne de l'avant-bras, me firent appliquer les cataplasmes anodins un peu camphrés, et je donnai pour boisson le petit-lait camphré.

Le 10, même état, même pansement et même régime.

Le 11, la gangrène parut évidem-

ment sur toute l'étendue du bras et de l'avant-bras. Je fis l'ouverture d'un dépôt à la partie supérieure interne de l'avant-bras, entre les muscles long-palmaire et le sublime; il en sortit une grande quantité de sérosité purulente, verdâtre. Je fis administrer à ce malade, trois verrées de décoction de quinquina camphrée.

Le 12 au matin, toute la peau étoit desséchée et noire; je fis des scarifications profondes sur plusieurs parties du bras et de l'avant-bras; j'ouvris un second dépôt sur la partie moyenne du long extenseur de l'avant-bras; proche l'aisselle, qui fournit la même matière; et je donnai trois verrées de décoction de quinquina camphrée.

Depuis le 12 jusqu'au 28, la gangrène a disparu avec la peau et tout le tissu cellulaire, depuis l'épaule jusqu'à la main, hors quelques portions sur le coude et sur le muscle deltoïde, sans avoir endommagé les muscles, les nerfs et les vaisseaux qui étoient merveilleusement disséqués; ce qui formoit un spectacle en même temps effrayant et curieux, mais devenoit très-embarrassant pour les pansemens. Jusque-là le malade avoit observé une

diète très-sévère; l'usage du quinquina en décoction lui a été continué intérieurement, mais il a toujours été plus avantageux quand on y a joint le camphre; il a aussi été appliqué à l'extérieur avec succès: le styrax et les digestifs simples ou animés, ont également trouvé place; et lorsque la peau a été entièrement enlevée par la chute des escarres, un duvet de charpie douce, enveloppé de légers emplâtres de styrax, a presque toujours suffi aux pansements.

Une suppuration abondante, devenue corrosive les premiers jours d'octobre, puisque les muscles en furent altérés, me fit soupçonner quelque vice caché; le malade avoua qu'il avoit eu plusieurs maladies vénériennes qui n'avoient été traitées que par des empiriques; nouvel embarras: la maladie faisoit des progrès, les forces du sujet s'affoiblissoient: il falloit cependant arrêter les ravages siphilitiques. J'ordonnai l'extrait de ciguë combiné avec un cinquième d'æthiops minéral à la dose de douze grains, trois fois le premier jour, ce qui faisoit 36 grains; ce remède a été continué et augmenté journellement de quatre grains jusqu'à deux
gros

gros par jour; je l'ai fixé à cette dose. Le malade en a cessé l'usage le 23 décembre, après en avoir pris une livre et près de deux gros.

Ce soldat a commencé à se mieux trouver le 19 octobre, et a été de mieux en mieux jusqu'à ce jour; il ne lui reste qu'un ulcère superficiel au-dessus du condyle interne de l'humérus, qui avoit été long-temps découvert, et un sinus qui fournit encore du pus au-dessous de l'insertion du grand pectoral sur le même os, qui tient lieu de cautère. D'ailleurs la cicatrice est bien faite; et quoique cette extrémité soit atrophiée et qu'elle paroisse avoir été brûlée, le malade se lève tous les jours; il mange, reprend son embonpoint; ce qui annonce dans peu une guérison radicale.

Il a été rarement purgé, parce que ses fonctions ont été rarement dérangées. Il a fait usage, pendant ce dernier traitement, d'une tisane légèrement sudorifique, à laquelle le vin anti-scorbutique a été souvent ajouté, à cause de la lividité des gencives: il a pris depuis le premier accident, beaucoup de lavemens.

OBSERVATION

Sur une maladie vénérienne , accompagnée d'accidens très-graves ; par M. PLUTOT , chirurgien-major du régiment de Conti , infanterie.

UN jeune officier du régiment de la Marche-prince , infanterie , fut attaqué , en 1774 , de la maladie vénérienne ; il n'avoit pour symptômes que des chancres à l'entour du gland. Etant en semestre chez lui , il fut à Montpellier consulter un chirurgien de cette ville , qui l'assura qu'il étoit évidemment attaqué de la maladie vénérienne , et qu'il étoit absolument nécessaire qu'il passât par les grands remèdes , vu qu'il avoit déjà eu une gonorrhée qui avoit été rebelle à tous les moyens employés pendant quatre ans pour la guérir ; c'est pourquoi il commença son traitement. On lui fit prendre quatre onces d'onguent mercuriel double , dans l'espace de deux mois et demi , ce qui fit disparaître les chancres : pour lors le chirurgien assura qu'il étoit guéri. Ce jeune homme

retourna chez ses parens. Trois semaines après son retour, il lui survint une esquinancie considérable avec un flux de bouche très-abondant, des douleurs dans les extrémités qui augmentoient pendant la nuit, une ostalgie très-douloureuse, un grand nombre de pustules dans différentes parties du corps; le tout étoit accompagné d'une fièvre lente. Dans cet état, le malade fit faire une consultation dans l'endroit même pour se tranquilliser un peu sur les inquiétudes qu'il avoit : les personnes consultées furent d'avis qu'il substituât au mercure la tisane de vinaigre : cette tisane, loin de le soulager, ne fit qu'augmenter ses maux. Quinze jours après ce dernier traitement, le malade rejoignit son régiment. A son arrivée à Philippeville, où il étoit en garnison, je le visitai, et je trouvai les amygdales squirreuses et ulcérées, la cloison du palais bleuiâtre et comme mortifiée, beaucoup de difficulté à parler, la déglutition difficile, un grand flux de bouche, une exostose à la partie moyenne antérieure de l'humérus du bras droit, et une autre sur chaque pariétal, une ostalgie très-sensible : le tout étoit accompagné de la fièvre ;

enfin , il étoit dans l'état le plus déplorable. Je portai sur sa maladie un pronostique très-peu favorable ; je me déterminai cependant à lui donner tous mes soins.

Comme ce jeune homme avoit des douleurs nocturnes , et une ostalgie insupportable , je lui administrai un grain d'opium , qui ne fit aucun effet ; le lendemain je lui en fis prendre deux grains , qui lui causèrent un léger sommeil , ce qu'il n'avoit point éprouvé depuis longtemps ; le sur-lendemain , il prit trois autres grains , qui le soulagèrent beaucoup : dès ce moment il fit usage de lait pour toute nourriture , et je commençai son traitement avec l'onguent mercuriel double , administré en petite dose , lui faisant prendre alternativement une friction et un bain.

Après la troisième friction , j'aperçus un point blanc dans le centre de la cloison du palais ; dans l'espace de quarante-huit heures , ce chancre rongea toute la cloison , ne laissant que les piliers de cette partie. Après cette destruction , j'aperçus un autre chancre dans l'arrière-bouche , sur le corps de la troisième et de la quatrième vertèbre cervicale , de la largeur d'un pouce , et

d'une couleur noirâtre ; les glandes amygdales étoient gangrénées. Tous ces délabremens ôtèrent au malade la facilité de la déglutition ; à peine pouvoit-il prendre une demi-chopine de sa boisson par jour ; de plus, il étoit dans une si grande débilité, que je craignois à chaque instant qu'il ne succombât sous le poids de ses maux. Dès ce moment, il fit usage de gargarismes anti-septiques, et je touchai les parties gangrénées avec la dissolution mercurielle. A cette époque, je fis suspendre les bains, et les frictions furent portées à deux gros ; de plus, je lui fis prendre par gradation l'opium dissous dans un peu de sirop d'althéa, et trois onces de tisane simple, lui faisant avaler ce mélange par le moyen d'une seringue, pour avoir la facilité de l'introduire dans l'œsophage : avec cet instrument, le malade prenoit une chopine de bouillon par jour, deux livres et demie de tisane et six onces de vin. Cette seringue avoit le siphon long et un peu convexe dans son extrémité opposée au corps de la seringue.

J'ai employé l'opium dans cette circonstance, parce que j'en ai ouï vanter l'usage dans des cas pareils, et j'ai tou-

30 MALADIES VÉNÉRIENNES.

jours eu lieu de m'en louer depuis. Lorsqu'il eut pris six frictions de deux gros chacune, et cinquante-cinq grains d'opium, pris par gradation, la gangrène cessa, et les douleurs étoient de beaucoup diminuées; le malade dormoit trois à quatre heures, pendant la nuit, d'un sommeil assez paisible. L'escarre commença à se détacher, et donna un peu de suppuration; dès cet instant, je cessai d'employer la dissolution mercurielle, je me contentai de donner un gargarisme anti-septique. Le mercure a toujours été donné à la même dose : la plus forte dose d'opium fut de dix grains par jour. Le vingtième jour du traitement, je cessai l'usage de l'opium, et je le continuai avec l'onguent mercuriel seul : l'escarre tomba totalement; celui qui occupoit le corps des vertèbres tomba tout-à-fait dans l'œsophage : si je n'y eusse remédié promptement en le faisant descendre dans l'estomac, il auroit étouffé le malade. Les plaies donnèrent une suppuration très-abondante; le malade cracha au moins une demi-chopine de pus par jour, sans compter celui qui tomba dans l'estomac, ce qui lui occasionnoit des vomissemens et une cardial-

gie assez fatigante ; pour remédier à ces accidens, je le purgeai plusieurs fois, afin d'évacuer le pus qui séjournoit trop long-temps dans ce viscère : on lui donna donc des minoratifs dans l'intervalle des frictions , suivant le besoin.

Le trentième jour de son traitement, le malade dormoit six à sept heures sans interruption ; ses douleurs étoient presque effacées ; les plaies commencèrent à se cicatriser, et il ne fit usage que d'un simple gargarisme d'aigremoine et de miel rosat. Les exostoses ont été rebelles jusqu'au cinquante - septième jour de son traitement , moment où ils commencèrent à diminuer : aussi, dès ce moment, j'ai pu faire prendre au malade de la bouillie faite avec le lait et la farine ; il en prit une livre par jour , par le moyen d'une cuiller qu'il portoit jusque dans l'arrière-bouche ; sans cette précaution , il la rendoit toujours par les narines ; pour introduire la boisson, le malade se servit toujours de la petite seringue. Trois mois et demi de traitement ont fait disparaître tous les symptômes de cette cruelle maladie. Le malade a pris pendant ce temps onze onces d'onguent

32 MALADIES VÉNÉRIENNES.

mercuriel, et cent cinquante-cinq grains d'opium.

Il lui est resté une ouverture dans la cloison du palais; cette difformité empêche la prononciation, et principalement la déglutition de la boisson qui sortoit par les narines. Pour remédier à ce défaut, je lui ai fait appliquer un obturateur avec beaucoup de peine; parce que cette machine n'avoit aucun appui dans cette membrane qui est mince.

OBSERVATION

Sur une maladie vénérienne dont la terminaison a été funeste; par M. DAGNEAU, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Perpignan.

Le nommé *la Victoire*, caporal au régiment de Lyonnais, compagnie de Valeix, entra à l'hôpital du roi, de cette ville, le 6 juin 1784, avec un bubon vénérien situé au côté droit, qui suppurait depuis quelque temps sans accidens graves; quelques jours après,

faisant usage des bains domestiques, après y avoir été préparé par la saignée et une purgation ordinaire ; il survint tout-à-coup au haut de la cuisse, où étoit placé le bubon, une tension considérable, une douleur vive et pulsative accompagnée d'inflammation ; d'insomnie et de fièvre : tous ces symptômes me firent soupçonner un grand dépôt qui alloit se former à la partie souffrante. Je combattis dans le commencement tous ces symptômes avec les remèdes les mieux indiqués et prescrits par les maîtres de l'art, comme saignées répétées, suivant les forces, l'âge et la violence des accidens, cataplasmes anodins renouvelés quatre fois dans la journée, tisanes adoucissantes et tempérantes, juleps calmans et un régime des plus austères : tout fut employé en vain. Après cinq à six jours d'usage de tous ces moyens, je découvris un abcès dont la matière me paroissoit être très-profonde ; je l'ouvris, et ayant introduit mon doigt dans l'ouverture, je trouvai qu'il me conduisoit vers le trajet de l'artère crurale ; ce qui arrêta mon instrument, de peur de l'ouvrir si j'avois été plus loin : cependant l'incision fut suffisante pour

34 MALADIES VÉNÉRIENNES.

donner issue à une grande quantité de matière déposée dans cet abcès. Quoique le malade fût constamment pansé deux fois par jour, il sortoit néanmoins à chaque pansement, du fond de l'ulcère, beaucoup de pus, ce qui indiquoit que la fonte venoit de loin : il a toujours été tourmenté d'une fièvre très-ardente, accompagnée de redoublemens, précédés de frissons, dont l'un succédoit à l'autre, et à la violence desquels il succomba le 21 juillet suivant.

Ouverture du cadavre.

A l'ouverture du cadavre, j'ai trouvé que le siège de l'abcès étoit dans l'espace triangulaire formé par la réunion des tendons des muscles pectiné et iliaque, à l'endroit de leurs attaches au petit trochanter ; qu'il s'étendoit intérieurement dans le tissu cellulaire et la membrane adipeuse qui remplit au haut de la cuisse l'intervalle du muscle triceps supérieur et du crural ; qu'il se propageoit le long de la partie supérieure de la cuisse jusque dans l'intérieur du bas-ventre, et que la nature avoit fait tomber en fonte la gaine cellulaire qui enveloppe l'artère crurale

MALADIES VÉNÉRIENNES. 35
jusqu'au dessous du ligament de *Fal-*
lope ou de *Poupart*.

R E M A R Q U E S.

Plus on fera d'observations sur le traitement des maladies vénériennes, plus on se convaincra qu'une seule et même méthode ne peut convenir à toutes, et qu'il faut savoir les varier, relativement à la constitution particulière des sujets, à l'espèce de la maladie et aux symptômes qui la caractérisent, et la rendent souvent si différente d'elle-même. Nous croyons avoir mis cette vérité dans tout son jour, dans un ouvrage que nous avons entrepris pour détromper le public, et concourir avec les gens de l'art à prévenir les accidens qui résultent d'une mauvaise administration du mercure, et les malheurs nécessairement attachés à la routine (a). Nous ne négli-

(a) Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes.

Observations faites & publiées par ordre du Gouvernement, sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les mêmes maladies.

36 MALADIES VÉNÉRIENNES.

gerons jamais l'occasion de donner toute l'extension possible aux moyens proposés pour concourir, avec ce minéral, à la guérison de cette fâcheuse maladie, ou même pour le suppléer quand il est dangereux ou insuffisant. Nous avons déjà inséré dans le trimestre d'avril, 1787, les essais faits dans l'hôpital de Lille, sur l'opium. En rendant compte du traitement entrepris et des cures opérées par ce moyen, nous y avons exposé, avec la franchise qui nous convient, nos espérances et nos craintes, relativement aux militaires sur-tout.

La Lettre de M. *Sonville*, quoiqu'elle soit accompagnée de quatre observations heureuses, n'est pas même faite pour nous rassurer complètement; mais si ce moyen n'est pas toujours suffisant pour guérir radicalement la maladie vénérienne; s'il entraîne après lui des stupeurs, des engourdissemens, une morosité et une mélancolie inquiétante; s'il n'est véritablement utile que comme accessoire, il peut en résulter néanmoins quelquefois un avantage inappréciable, c'est de développer le virus et de le rendre sensible, quand on n'a que des soupçons de son

existence ; c'est ce qui est arrivé à celui qui fait le sujet de la cinquième observation présentée par M. *Souville*. Mais si on eut cette obligation à l'opium d'avoir fait reparoître des pustules non équivoques, on ne lui confierait pas pour cela la guérison du malade, et on eut tout uniment recours aux frictions mercurielles. Au reste, quand l'opium n'auroit que cette qualité, quand il ne seroit que calmer les douleurs *torminenses* et excessives, qui accompagnent quelques symptômes vénériens ; quand il ne serviroit qu'à déterminer plus aisément la crise par les sueurs, ce seroit toujours un remède précieux, et d'autant plus précieux, qu'il s'associe très-bien avec le mercure, soit qu'on le donne intérieurement, soit qu'on l'applique extérieurement ; qu'il en régit et en modère l'action, et qu'il coopère puissamment avec lui à la guérison de certaines maladies vénériennes qui paroissent inattaquables par les mercuriels seuls. Mais en accordant à l'opium l'avantage de partager et d'assurer même la guérison ; il ne faudroit pas pour cela la lui confier toute entière, et sur-tout exclusi-

vement, ni rejeter des moyens connus et suffisamment éprouvés, pour en admettre un qui n'est point encore appuyé d'observations assez concluantes et suffisamment répétées pour mériter la confiance des gens de l'art. Une chose que cette méthode a confirmée, c'est qu'on peut donner sans risques l'opium à une plus forte dose qu'on ne le faisoit communément; ce qui peut être utile dans les cas où ce remède est convenable, quoiqu'il n'y ait aucun soupçon de virus.

On ne peut donc trop savoir de gré à M. *Souville* de nous avoir communiqué ses observations; elles sont d'autant plus précieuses, qu'elles sont faites sagement et avec des précautions qui les justifient.

C'est en suivant une méthode à-peu-près pareille que M. *Charmeil* a guéri, comme on peut le voir dans sa première observation, une maladie vénérienne qui avoit résisté à différens traitemens; il administra de nouveau les frictions, et il y joignit, avec le plus grand succès, l'extrait de cigüe.

En employant la même méthode, M. *Charmeil* guérit un ulcère chan-

creux aux os propres du nez , qui avoit le coup-d'œil et tous les caractères du carcinome , et qui avoit réduit le malade à un état de marasme inquiétant : en mariant l'extrait de ciguë aux frictions, il prévint la salivation , qui avoit été funeste à ce malade lors de son premier traitement.

La troisième observation de ce chirurgien , aussi éclairé qu'il est estimable , présente le tableau révoltant d'une pustule soupçonnée vénérienne , dégénérée en *anthrax* : par la destruction totale qui s'étoit faite de la peau et du tissu cellulaire , on voyoit à nu les muscles , les nerfs et les vaisseaux comme s'ils avoient été disséqués. Après avoir circonscrit la tumeur maligne , et avoir posé des bornes aux parties voisines qu'elle n'avoit même pas épargnées , M. Charmeil fit prendre à ce malade de l'æthiops minéral combiné avec l'extrait de ciguë , et il le continua longtemps : par ce seul moyen , auquel il joignit les pansemens les plus méthodiques , il parvint à obtenir une cicatrice aussi heureuse que surprenante , à un sinus près , qu'il regarda avec raison comme un cautère bienfaisant , mais qu'il ne désespère pas de guérir ,

quand il sera complètement rassuré sur l'état de ce soldat.

On voit, par ces observations très-intéressantes, ce qu'on a lieu d'attendre d'un homme sage et instruit ; qui aime son état, et qui en remplit les devoirs avec une attention suivie et un zèle peu commun.

L'observation que nous présente M. *Pluton*, est une nouvelle preuve des premiers principes que nous avons posés au commencement de ces remarques, et on ne sauroit trop les multiplier : c'est une maladie vénérienne assez grave, manquée par les frictions, rendue plus grave par la tisane de vinache, et qui pouvoit avoir les suites les plus funestes, puisque les amygdales, primitivement entrepris, étoient devenues squirreuses ; que les ulcères rongeurs qui tapissoient le fond de la bouche, avoient un caractère encore plus inquiétant, et qu'ils étoient entretenus par une salivation opiniâtre, accompagnée de fièvre et de douleurs nocturnes. C'étoit assurément là le cas d'employer avec succès l'opium ; M. *Pluton* y recourut, et y joignit l'usage du lait pour toute nourriture. La déglutition étant à peu-près impossible,

il se servit avec avantage d'une seringue (a) propre à faire passer du liquide dans l'œsophage ; moyen qui a eu le plus grand succès , et qui a donné le temps d'agir aux remèdes. L'opium parut faire en ce cas une espèce de miracle ; en calmant les douleurs , il coopéra , avec les gargarismes et les antiseptiques les plus énergiques , au détachement des escarres , et à procurer une suppuration de meilleur augure , qui se soutint quelque temps , ne se tarit qu'insensiblement , et fournit près d'une demi-livre de pus par jour : on eut le temps conséquemment d'administrer les frictions ; et le succès le moins équivoque , et peut-être le moins attendu ,

(a) Ce moyen est assez conforme à celui employé par M. *Colombier*, chirurgien-major de l'hôpital de Spiffons , pour faire parvenir à l'estomac les médicamens & alimens nécessaires dans une blessure très-grave , dans laquelle les parties qui servent à la déglutition étoient détruites ou fort endommagées.

M. *Bauve*, maître en chirurgie de Paris , avoit précédemment donné le modèle d'une seringue ingénieuse adaptée à un algalî , avec laquelle il remplissoit facilement & sûrement le même objet. Voyez le Journal de médecine militaire , tome j , pag. 222 & suiv. Voyez aussi le tome xxxj de notre Journal , p. 95 & 431.

devint complet par la réunion de tous les moyens que M. *Plutot* employa très-judicieusement et avec une persévérance digne d'éloges.

Quoique la maladie décrite par M. *Dagneau* n'ait pas eu un aussi heureux succès, puisqu'elle s'est terminée par la mort, elle n'est pas moins intéressante à observer : c'est dans ce cas que les morts instruisent quelquefois mieux encore que les vivans.

A un bubon suppurant, sans accidens graves, au moins en apparence, on voit succéder un abcès effrayant par ses contours et ses vastes dimensions. Son fond, inaccessible au bistouri, conduit par la main la plus adroite et la plus exercée, étoit situé sous l'artère crurale, et l'art étoit forcé, dans ce cas, de respecter une position aussi dangereuse. M. *Dagneau* perça néanmoins aussi profondément qu'il le put sans risque, et il obtint une grande évacuation de pus : la suppuration devint bientôt excessivement abondante ; mais, quoique le malade fût pansé deux fois le jour, une fièvre violente, accompagnée de frissons et de redoublemens fréquens, le conduisit bientôt au marasme et à la mort. L'ouverture du

corps justifia la prudence du chirurgien, et confirma une vérité malheureusement trop connue, c'est qu'il est des maux dont la curation est au-dessus de l'art. Cela nous apprend aussi combien il faut être attentif aux progrès des bubons déjà anciens, quand le pus qui en découle est trop abondant et de mauvaise qualité, quand la plaie est blafarde, que les chairs sont molles et sans ressort, et que tout paroît s'opposer à une bonne cicatrice : on doit craindre alors que le pus ne s'ouvre un chemin vers des parties plus délicates et plus intéressantes, par des fusées que le tissu cellulaire favorise, et que les compresses expulsives ne peuvent souvent empêcher, quand même on les emploie à temps (a).

Mais pour tirer de-là quelque instruction dans le traitement des maladies vénériennes, il est important de se bien convaincre, comme l'ont été

(a) Nous avons remarqué un fait à peu-près pareil & plus grave encore, s'il est possible, dont la terminaison fut également malheureuse, dans les maisons de santé, dont nous étions inspecteur général; il est rapporté dans le premier volume de nos observations sur les différentes méthodes, &c. pag. 83 & suiv.

44 RÉPONSE AU MÉMOIRE

les auteurs de ces observations, qu'il faut savoir varier les moyens et les secours suivant les cas, et ne jamais s'assujétir à une méthode uniforme : cette vérité mieux connue, préviendra bien des abus, et on ne peut trop y insister.

R É P O N S E AU MÉMOIRE A CONSULTER DE M. GORCY,

*Médecin de l'hôpital militaire de
Nemfbrisack, inséré dans le Jour-
nal de médecine de novembre 1788,*

Sur une foiblesse du genou droit qui
arrive subitement et par intervalle,
et qui ne se fait sentir que quand le
malade est à jeun ;

*Par M. DUPAU, médecin pensionné
de la ville de Dax-en-Foix.*

L'EXPIÉRIENCE nous a appris que
la foiblesse du genou, accompagnée de
contraction, de gonflement et de dou-

leur, a lieu dans bien des circonstances et par des causes fort différentes; quelquefois c'est après des contusions, des entorses, ou un refroidissement que ces sortes d'accidens arrivent; d'autres fois, c'est lorsque le sujet se trouve affecté d'un vice vénérien, psorique, scorbutique ou arthritique.

Dans le Mémoire à consulter, nous ne voyons rien qui indique que la foiblesse du genou soit survenue après des contusions, des entorses, un refroidissement, ou après d'autres circonstances de ce genre, qu'on appelle en général *causes externes*.

Il n'y a rien non plus qui démontre l'existence d'un vice psorique, vénérien ou arthritique; en est-il de même du vice scorbutique?

Dans l'énumération des signes caractéristiques de la constitution du sujet, nous trouvons *une complexion délicate, un tempérament pituiteux et mélancolique; le teint pâle, les gencives décolorées, et qui répandent du sang aux moindres frottemens*; ces divers signes, joints à l'affection désignée du genou, quoique peut-être insuffisans pour établir complètement le caractère de la constitution scorbuti-

que , se rapportent cependant mieux au caractère , à présent bien connu , de cette constitution, qu'à toute autre.

Nous serions, sans doute, plus certains du caractère scorbutique de la constitution du malade dont il s'agit ici, si, avec les signes énoncés dans le Mémoire, on trouvoit les taches de la peau, la colique, la diarrhée, la douleur de poitrine, la difficulté de respirer, la lassitude après le moindre mouvement, et particulièrement le matin en s'éveillant, &c.

Mais si l'absence de ces derniers symptômes ne nous permet pas de regarder le malade comme affecté d'un vice scorbutique complètement développé, ceux dont il est fait mention dans le Mémoire, nous paroissent suffisans pour constater l'existence d'un état scorbutique commençant, et pour attribuer à cet état l'affection du genou.

En effet, si nous reconnoissons avec le célèbre docteur *Milman*, que le caractère du scorbut consiste dans un relâchement musculaire, dépendant d'une grande foiblesse du pouvoir vital, d'un défaut d'énergie de la force expansive, il nous sera facile d'apercevoir

la cause de la pâleur du visage , de la complexion foible ou délicate , de la facilité avec laquelle saignent les gencives , et de l'accident du genou ; ces divers symptômes , très - familiers chez les scorbutiques , sont constamment accompagnés d'un relâchement musculaire évident , auquel probablement ils doivent leur origine.

Si mes conjectures sur le caractère de la constitution du malade sont bien fondées ; s'il est vrai qu'il soit affecté d'un vice scorbutique , c'est dans ce vice de la constitution qu'il faut chercher la cause de la foiblesse du gonflement , de la douleur et de la contraction du genou , avec d'autant plus de raison , que rien , dans le Mémoire à consulter , n'indique , ainsi que je l'ai déjà remarqué , l'existence plus probable d'aucune autre cause.

En 1699, il est mort à l'hôpital St. Louis de Paris , un grand nombre de scorbutiques. Dans l'histoire de l'ouverture des cadavres , faite par *Poupart* , médecin de cette ville , et consignée dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris , pour la même année , on trouve ce qui suit : « Nous avons vu des malades dont les bras ,

les jambes et les cuisses étoient d'un rouge noirâtre ; cette couleur venoit d'un sang noir et coagulé que nous trouvions toujours sous la peau de leurs cadavres ».

« Nous trouvâmes aussi leurs muscles enflés et durs. Ceci étoit occasionné par le sang figé dans le corps de ces muscles ; ils en étoient quelquefois si gorgés , que leurs jambes demeuroient pliées sans qu'ils pussent les étendre ».

Je vois tous les ans aux bains de Dax, des malades dont les articulations sont affectées ; mais le plus souvent ces affections articulaires ont pour cause un vice rhumatismal ou scrophuleux.

J'y ai vu aussi des affections du genou , qu'on ne pouvoit attribuer qu'à un vice scorbutique ; cette dernière affection consistoit dans une foiblesse habituelle , avec un gonflement douloureux de cette partie , dans la pesanteur , l'immobilité et le retirement passager de la jambe ; elle étoit accompagnée de la pâleur du visage , d'une grande foiblesse générale , de mélancolie , d'hémorrhagies fréquentes et abondantes , et des autres signes de la constitution scorbutique (voyez ma lettre à

M.

M. *Fouquet*, médecin à Montpellier, sur le véritable caractère du scorbut; 1789, à Paris, chez *Méquignon* l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, et chez *Croullebois*, libraire, rue des Mathurins).

Le changement avantageux que procuroient, dans cette affection du genou, les frictions sèches avec de la flanelle chauffée, la vapeur du vinaigre, &c., conjointement avec l'usage des anti - scorbutiques, reconnus les meilleurs, auroit peut - être permis d'espérer un succès complet, si la maladie n'eût pas été héréditaire, et si l'on avoit pu arracher la malade à l'influence constante des causes affoiblissantes qui rendoient inutiles ou peu efficaces les moyens curatifs les plus appropriés.

J'ai remarqué que la foiblesse et l'embarras du genou étoient, ainsi que dans le cas actuel, moindres après qu'avant le repas, et que la malade souffroit moins dans cette partie, quand elle étoit couchée ou assise, que lorsqu'elle se tenoit debout.

Cette circonstance, je veux dire la diminution de la foiblesse et de l'embarras du genou, après avoir pris de

la nourriture , &c. , concourt , avec la pâleur du visage , la délicatesse ou la foiblesse du tempérament , &c. , à établir l'existence d'une débilité générale , qui donne la raison de l'insuffisance des topiques pour remédier à la foiblesse du genou , et qui indique la nécessité d'un régime et de remèdes fortifiants.

Un air sec , vif et élastique , l'exercice modéré , la gaieté , la dissipation , l'usage habituel de l'ail , des oignons crus ; du cresson , de la graine de moutarde , &c. , et des alimens bien nourrissans , pris en petite quantité , et plusieurs fois dans la journée : voilà les moyens sur lesquels il me paroît qu'on peut le plus compter , et sur lesquels on peut raisonnablement fonder l'espérance d'une guérison complète , si toutefois la constitution scorbutique n'est pas héréditaire.

Dans le cas de dépravation des fluides par leur stagnation en différentes parties du corps , on emploiera utilement les diurétiques et les sudorifiques , parmi lesquels on préférera les suc d'orange , de citron , &c. , délayés avec de l'eau commune chaude , en y ajoutant du sucre , &c. , l'air fixe ; la mixture suivante , si justement recomman-

dée par les docteurs *Lind* et *Milman* :

℥. *Vin de Malaga* ou autre sem-
blable, une pinte.

Suc de citron, . . . quatre onces.

Sucre, deux onces.

Cette quantité pour vingt-quatre heures, les végétaux frais, &c.

Pour ce qui est des topiques au genou, le vésicatoire ayant été plus avantageux qu'aucun autre, cette considération indique l'utilité des stimulans vifs, et semble donner beaucoup à espérer de l'usage du *moxa* ; mais les avantages que pourroient procurer ces deux moyens, en excitant des oscillations vives dans les solides relâchés, et en augmentant la force expansive des fluides, ces avantages doivent être balancés dans le cas de constitution scorbutique, par la crainte de la gangrène, qui, comme l'on sait, se montre si fréquemment dans les plaies des scorbutiques.

Pour éviter cet inconvénient, je voudrois que ; outre les frictions sèches et la vapeur du vinaigre dont j'ai reconnu, comme je l'ai dit, l'utilité en pareil cas, on employât les épispastiques, qu'on pourroit composer avec

52 AFFECTIONS SYMPATHIQUES.

du levain et des oignons crus , pilés ensemble dans un mortier, et réduits en cataplasme ; ou bien l'épithème volatil, fait avec parties égales de térébenthine et d'esprit volatil de sel ammoniac.

OBSERVATIONS

SUR

DES AFFECTIONS SYMPATHIQUES,

ET

RÉPONSE AU MÉMOIRE

A CONSULTER,

Inseré dans le Journal de médecine, cahier de novembre, pag. 275 ; avec des observations sur des affections sympathiques ; par M. ARCHIER, docteur en médecine de Montpellier, à Saint-Chamas en Provence.

Multa legit sacro involucre natura

..... Nec illa
Inquires quæ sunt arcanis proxima.

La foiblesse dans le genou, et la douleur dans cette partie, n'ont lieu que

quand le malade est à jeun. Cette circonstance particulière annonce une de ces affections sympathiques, le vrai *consensus ventriculi*, si universellement avoué des anciens et des modernes, si fréquemment appuyé sur l'expérience, et duquel je rapporterai trois exemples.

On ne peut pas considérer la faiblesse du genou et la mauvaise disposition des humeurs en général, comme causes absolues, essentielles et uniques, puisqu'une affection organique vicieuse, et une diathèse acrimonieuse, ne peuvent exister le matin et disparaître après avoir mangé, sans supposer l'association d'une troisième cause, une affection sympathique propre à les mettre en action. Pouvons-nous néanmoins nous refuser de convenir qu'elles n'y jouent conjointement un rôle essentiel, d'après l'enflure excessive, opiniâtre et fixe de la même partie, la pâleur du teint, la mauvaise couleur des gencives, et leur facilité à donner du sang au moindre frottement?

Cet énoncé des symptômes, dont la réunion constitue essentiellement l'affection dont est atteint le malade

54. AFFECTIONS SYMPATHIQUES.

qui fait le sujet de cette consultation, doit naturellement nous conduire pas-à-pas à la découverte des moyens propres à le soulager et à le guérir.

Les indications les plus essentielles paroissent être de diminuer la congestion qui a, pour ainsi dire, servi à désorganiser la partie affectée, et de rendre à cette partie le ressort dont elle est privée ; de corriger l'acrimonie vicieuse, et de prévenir les suites dangereuses de cette disposition manifeste de la poitrine à contracter des rhumes ; enfin ; de secourir l'estomac, qui se prête si favorablement, par une sympathie évidente, au soulagement du malade.

L'état d'adoucissement qu'il a obtenu de l'application des vésicatoires, fait pressentir qu'on a déjà satisfait, en grande partie, à la première indication ; il ne resteroit donc, pour la compléter, à mon avis, que l'exercice à cheval, si sa position pouvoit le lui permettre ; mais, à son défaut, les promenades en voiture pendant une heure et demie, le matin et le soir, au retour desquelles on électriseroit, à plusieurs reprises, le genou, qu'on fomenteroit ensuite avec une lessive de cendres ordinaires, dans laquelle on auroit

fait bouillir de la fleur de camomille et de sureau, de la centaurée, de l'absinthe et de la rhue, avec de l'écorce de limon.

Pour remplir la seconde indication, je voudrois que le malade fût soumis au régime suivant : qu'à six heures du matin il prît, dans son lit, une écuellée de lait de chèvre, coupé avec parties égales d'une crème d'épeautre ; qu'à neuf, il déjeunât avec un œuf frais à la coque, avant même de se lever, s'il est nécessaire ; qu'à midi, il prît pour son dîner une soupe aux herbes avec des végétaux récents, cuits ou crus, de la volaille rôtie, ou quelque autre substance analogue, mais toujours de la viande blanche, et beaucoup de fruits fondans dans la saison ; que sur les cinq heures, il bût une écuellée de petit-lait, auquel on auroit joint quelque sel neutre, suivant le besoin, pour déterminer une selle au moins tous les jours ; enfin que, le soir, pour son dernier repas, il mangeât une salade de chicorée et de cresson, et très-peu de viande rôtie ; le tout néanmoins proportionné à son appétit et à la facilité des digestions.

La diète ainsi réglée, les dernières vues se porteroient du côté de l'organe

56 AFFECTIONS SYMPATHIQUES.

sympatique, qui, vu sa mauvaise disposition, paroît réclamer des secours, et qui s'accommoderoit très-bien, je pense, de l'usage de l'extrait de quinquina à petite dose, mêlé avec de la crème de tartre et de l'oxymel scillitique, pris trois fois par jour, avant chaque repas, et suivi d'un verre d'infusion de feuilles d'oranger.

L'usage de ce régime devroit être précédé d'un purgatif, selon l'état des premières voies et continué, d'autant plus long-temps, que le malade en éprouveroit un bien-être plus ou moins marqué.

L'écoulement des vésicatoires venant à tarir, pourroit être avantageusement remplacé par un cautère sous le genou droit, que l'on entretiendrait aussi long-temps qu'on le jugeroit convenable, sauf à recourir alors, dans le cas d'infructuosité de ces remèdes, au moxa, comme à la dernière ressource.

Mais j'ai lieu d'espérer que le lait coupé avec l'épeautre, le petit-lait, l'extrait de quinquina, la promenade en voiture (car je doute qu'il lui soit possible de profiter des avantages plus décidés de l'équitation), l'électricité,

les fomentations, le régime adoucissant et végétal, autant qu'il se pourra, et le cautère au besoin, ne contribueroient pas peu à détruire les causes qui entretiennent l'affection du malade.

Je ne me mettrai pas plus en peine d'expliquer le *modus agendi* des différens moyens que je conseille, que je n'ai cherché à éclaircir les principes théoriques, d'après lesquels l'affection du malade se réveille et se calme; je regarde les hypothèses les plus brillantes comme un échafaudage, bien souvent incohérent, de principes quelquefois dissemblables, qui ne sert qu'à flatter une imagination déjà séduite, et à l'égarer de plus en plus.

« Est procul à nobis adeò præsentia verum ».

Je me contenterai de rapporter trois exemples à-peu-près analogues au fait dont il s'agit.

La demoiselle *Bosquet*, demeurant à Lauçon, âgée de vingt-neuf ans, d'un tempérament fort et robuste, étoit réglée depuis l'âge de dix-huit ans : l'évacuation menstruelle n'avoit jamais souffert de dérangement dans son périodisme ; et cette fille, d'ailleurs très-bien constituée, auroit été le tableau

de la santé la plus florissante et la mieux soutenue, sans une affection aussi singulière que régulière et pleine de danger : toutes les fois qu'elle se trouvoit à l'époque de ses règles, elle étoit obligée, malgré l'appétit le plus décidé, de se priver de tout aliment, si elle ne vouloit sur-le-champ voir interrompre cette évacuation, qui, s'arrêtant subitement, l'exposoit à des suffocations, à des syncopes très-longues et à des douleurs d'estomac très-vives, pour peu qu'elle prît la moindre nourriture. Dans ces cas, on étoit obligé de recourir aux saignées du pied, aux fomentations chaudes, anti-histériques sur le bas-ventre, aux frictions sur les cuisses, et aux potions calmantes ; mais, malgré tous les avantages qu'elle retiroit de ces divers secours, il lui restoit ensuite, pendant plus d'une semaine, un mal-être et une inquiétude qui ne se dissipoient que peu-à-peu. Une expérience de onze ans, l'avoit donc convaincue de la nécessité d'observer la diète la plus rigoureuse, pour ne pas troubler une évacuation qui duroit habituellement trois jours, qui se terminoit sans accident, quand elle avoit soin d'être très-réservée sur la

nourriture , et après laquelle elle satisfaisoit , sans danger , son appétit et ses besoins. Ses digestions , dans l'intervalle d'un mois à l'autre , étoient aisées et favorables , et , comme je l'ai dit , elle se portoit , à cette affection près , parfaitement bien. Cependant , lasse d'avoir toujours à appréhender les suites plus ou moins dangereuses de la plus légère imprudence , dont une fâcheuse expérience ne l'avoit que trop malheureusement instruite , elle vint me faire part de son inquiétude et réclamer des soins.

L'exposé d'une affection aussi bizarre , je l'avouerai , me surprit ; mais , toute considération faite , je ne crus pas devoir hésiter d'en rapporter la cause à un vice sympathique de l'estomac. Je ne me trompai point dans mes vues ; et , dirigeant mon traitement en conséquence , j'eus la satisfaction de voir ma malade , dans l'espace de quelques mois , essayer ses menstrues sans danger , sans être obligée de se priver , pendant leur cours , de ses alimens ordinaires.

Le 25 de mars 1782 , deux jours après la cessation de ses règles , elle fut purgée , pour se préparer à l'usage

du petit-lait, qu'elle prit tous les matins, pendant un mois : le soir, elle prenoit un demi-gros d'un opiat fait avec de l'extrait de quinquina, celui de fumeterre, le savon et le sirop de gentiane : elle faisoit usage, pendant la journée, de quelques verres d'une tisane faite avec le chiendent, la racine d'iris de Florence, et les sommités de petite centaurée ; et j'avois soin que sa nourriture fût de facile digestion, et tirée, pour la plus grande partie, des végétaux : les huit jours qui précédèrent l'arrivée de ses règles, elle prit, quatre heures après son diner, les suc de fumeterre et de chicorée : le 20 avril, les règles reparurent. Je voulus essayer si le traitement n'auroit pas déjà produit quelque changement favorable ; en conséquence je fus d'avis, contre le propre sentiment de la malade, de lui faire prendre quelque nourriture ; mais, soit par une reste de l'habitude vicieuse de l'estomac, soit par l'effet d'une nouvelle sympathie entre une imagination exaltée par la frayeur et un utérus très-irritable, les règles se supprimèrent, mais sans autres accidens : je la fis saigner du pied sur le soir ; les règles coulèrent de nouveau, et la

malade en fut quitte pour une suppression simple et de courte durée. Le régime du mois précédent fut continué jusqu'au 20 mai ; pendant tout ce temps , mademoiselle *Bosquet* fut électrisée chaque jour , et ce traitement fut suivi d'un si heureux succès , que l'évacuation menstruelle s'étant établie le 20 , se soutint pendant trois jours , malgré quelques alimens qu'elle prit avec moins de crainte , à la vérité , qu'à la dernière époque : depuis ce temps , ses règles ont continué d'être régulières , sans qu'elle se soit jamais trouvée incommodée de la nourriture , qu'elle prenoit en aussi grande quantité alors , que dans le reste du mois. Elle s'est mariée en 1783 ; elle est accouchée heureusement , en 1784 , d'un fils , qu'elle a nourri , et n'a plus ressenti de mal-être à l'époque de ses règles , quoiqu'elle n'ait plus eu de réserve pour ses alimens.

Une affection non moins surprenante , est celle à laquelle étoit sujet le nommé *Jean-Etienne* , du même lieu : cet homme , âgé de trente-sept ans , avoit été employé , dans l'hiver de 1783 , au travail de la glacière ; au bout de quelques jours , il se plai-

gnit de douleurs vives dans les extrémités inférieures, avec enflure et chaleur; il fut saigné, à plusieurs reprises du bras et du pied; on appliqua des sang-sues, on fit des fomentations rafraichissantes; on employa les pédiluves et d'autres moyens convenables; enfin, tous les symptômes se dissipèrent dans l'espace de dix à douze jours, et le malade n'en eut plus qu'un, qu'il n'avoit pas encore ressenti: c'étoit un engourdissement aux deux pieds, qui ne lui permettoit pas de les déplacer même dans son lit. Un état aussi pénible, d'ailleurs sans autre souffrance, ne le gênoit plus que sur un point, l'impossibilité où il croyoit être de se lever; mais quel fut son étonnement, quand, las de garder continuellement le lit, il voulut, secondé par deux aides, essayer un jour de s'en faire tirer, et qu'il vit que, une fois dehors, cet engourdissement n'existoit plus, et qu'il avoit autant d'aisance à marcher, à monter et à descendre, que s'il n'en avoit jamais été privé! Il se coucha le soir, comme avant sa maladie; mais sa surprise redoubla, quand, à peine au lit, il éprouva le même engourdissement. Néanmoins, plein de courage,

le lendemain matin il se fait lever, et, hors du lit, il se trouve encore aussi dispos que la veille. Ces alternatives d'engourdissement et d'agilité succédoient, sans interruption, depuis un mois, et ne l'empêchoient point, dans la journée, de vaquer à ses occupations habituelles; ce n'étoit que lorsqu'il étoit au lit qu'il ne pouvoit remuer les pieds, sans être privé pour cela du sommeil.

Persuadé cependant que, malgré la bonne santé dont il paroissoit jouir, cette affection ne pouvoit être que l'effet d'une cause morbifique; cet homme, que j'avois perdu de vue, vint me consulter. Mes vues se portèrent du côté de l'affection organique, qui n'étoit pourtant rien moins qu'essentielle, puisque levé, il n'en éprouvoit pas la moindre incommodité.

Je lui ordonnai les pédiluves demi-tièdes, ensuite froids, les embrocations spiritueuses, les vésicatoires; mais ces moyens, continué quelque temps, n'ayant apporté aucun changement, je leur associai l'équitation et l'électricité journalières: bientôt ses extrémités reprirent insensiblement le ressort qui leur manquoit dans la posi-

tion horizontale ; il eut la faculté de les remuer sans peine dans le lit , et vit ainsi dissiper en entier une affection aussi singulière qu'incommode , puisqu'une fois couché dans son lit , il ne pouvoit s'en tirer sans secours.

Mademoiselle *Bernard* de Saint-Chamas , d'une constitution foible , délicate et humorale , fut surprise , en août 1786 , à l'âge de cinquante-un ans , d'une de ces fièvres putrides qui régnoient alors épidémiquement dans notre pays ; les émétiques , les purgatifs , les acides végétaux et minéraux , les vésicatoires , &c. , avoient été employés fort heureusement , pour la tirer du plus grand danger dans lequel l'avoient jetée la maladie première , et d'une rechute qui arriva en octobre. Tout danger paroissoit enfin passé , quand , le 4 décembre , elle eut une seconde rechute , à laquelle on remédia encore ; mais il étoit presque impossible que des affections aussi graves , aussi fréquentes et aussi prolongées , n'entraînassent pas après elles des suites dangereuses : en effet , une insomnie opiniâtre , qui ne lui permettoit pas de goûter un instant de sommeil , une toux fatigante , qui la tourmentoît sans

relâche , causèrent de nouvelles alarmes. Cependant , quelque graves que fussent ces deux symptômes , et quelque rebelles qu'ils fussent au traitement le plus approprié , tel que l'usage des narcotiques , des béchiques pectoraux , incisifs , &c. ce n'étoit pas ce qui affectoit le plus la malade : il en survint un troisième , qui ajouta étrangement à ses craintes. Chaque jour , sur les quatre heures du soir , il s'élevoit une petite fièvre , précédée de froid , avec mal à la tête , envie de vomir , quelquefois du vomissement , et une grande rougeur à la figure. Les premiers jours de ce nouvel accident , je voulus réduire la nourriture ; mais la malade , qui n'avoit pas joui jusqu'alors de beaucoup d'appétit , s'y refusa , me disant qu'elle mangeroit , puisque le desir qu'elle en conservoit sembloit lui en indiquer le besoin , et que d'ailleurs , ayant essuyé six à sept maladies différentes très-graves , et toutes suivies d'une convalescence excessivement longue et pénible , elle prévoyoit qu'il en seroit de même de celle-ci , et qu'elle ne vouloit pas se réduire dans un état de foiblesse et de dépérissement , dont il lui seroit impossible ensuite de se re-

lever. Je la laissai donc se satisfaire, et chaque jour, dès que le froid de la fièvre l'avoit quittée, elle mangeoit avec plaisir; et dès ce moment, la fièvre alloit en baissant jusque sur les huit ou neuf heures, qu'elle prenoit une soupe avant de se mettre au lit. Je ne me suis jamais aperçu que les alimens, pris pendant ce temps, aient paru apporter le moindre trouble.

J'incorporai dans les recettes pectorales dont elle usoit, de l'extrait de quinquina : sa boisson étoit une infusion de lierre-terrestre, adoucie avec du sirop de vélar, à laquelle on joignoit de temps en temps de l'oxymel scillitique : elle faisoit journellement une expectoration abondante de crachats visqueux, qui n'amélioroit pas son état : je proposai un cautère, mais il fut rejeté.

Voyant enfin que l'insonnie, la toux, la fièvre persistoient, que la fièvre alloit en augmentant, et que les vomissemens ne paroissent que de temps à autre, je jugeai qu'il n'y avoit plus, pour détruire cette fièvre, que je crois pouvoir appeler sympathique, que l'exercice, duquel on pût espérer quelque avantage; l'impossibilité où étoit la

malade de faire deux pas sans être soutenue, (elle avoit d'ailleurs les jambes enflées) la rigueur de la saison (nous étions en janvier) ne présentoient d'autre ressource que la promenade en voiture. Je lui conseillai donc d'en profiter; je lui recommandai de tenir les glaces toujours fermées, et de ne les ouvrir que quand la position au soleil et à l'abri du vent, lui feroit juger qu'elle pourroit respirer, sans danger, l'air extérieur; elle suivit mon conseil avec le plus grand plaisir : à peine se fut-elle promenée quinze jours de suite, qu'elle éprouva un mieux très-sensible; et avant la fin de février, grâce à l'usage continué de cet exercice, des tablettes pectorales avec l'extrait de quinquina, de sa tisane, et de la crème de pain avec le sucre royal, qu'elle prenoit tous les matins, avant son dernier sommeil, elle fut en état d'exécuter ses promenades à pied, et elle se trouva complètement délivrée de toutes ses infirmités.

Au moment que je transcrivois ces observations pour les communiquer au Journal, j'ai lu, dans celui de novembre, le Mémoire à consulter pour une affection dont la singularité m'a paru

avoir quelque analogie avec les affections que j'expose.

OBSERVATION

SUR

UNE RUPTURE DE MATRICE,

Accompagnée de circonstances particulières;

*Par M. TOUTANT BEAUREGARD ,
professeur en chirurgie, chirurgien
de l'Amirauté , lieutenant de M.
le premier chirurgien du Roi à la
Rochelle.*

Vers la fin du mois de juillet 1772, je fus appelé au village de Laurière, distant de cette ville d'une lieue et demie , pour accoucher la femme d'un laboureur , âgée d'environ trente ans et déjà mère de plusieurs enfans.

La malade étoit à terme , et elle souffroit depuis 48 heures lorsque j'arrivai. La sage-femme , appelée dès le commencement du travail , avoit négligé de s'assurer par le toucher, quelle étoit la partie que l'enfant présentait à

l'orifice de la matrice. Après vingt-quatre heures de souffrances, les membranes se rompirent, et le bras gauche descendit dans le vagin. La matrone ayant reconnu cette position contre nature, fit appeler un chirurgien du voisinage, dont l'ignorance égaloit la hardiesse. Il commença par arracher le bras, et il introduisit plusieurs fois la main dans la matrice, afin, disoit-il, de ramener la tête à l'orifice; cette conduite meurtrière fatigua beaucoup la malheureuse victime, et on se déterminà à me faire appeler.

Je trouvai la malade dans l'état le plus déplorable; elle avoit une perte considérable; son pouls étoit intermittent et à peine sensible. Je me hâtai de la délivrer; le temps étoit précieux. Mais quel fut mon étonnement lorsqu'en introduisant de nouveau ma main dans la matrice pour détacher entièrement le placenta, je trouvai une assez grande portion d'intestins sortie par une crevasse faite à la matrice. J'eus le bonheur de faire rentrer dans l'abdomen cette portion du canal intestinal qui s'en étoit échappée, et qui en quelque manière formoit hernie;

la matrice se contracta aussitôt, et la perte me parut diminuer.

Je laissai la malade après avoir prescrit le régime convenable, et j'étois bien persuadé qu'elle ne survivroit pas un jour à un accouchement aussi fâcheux.

Je n'entendis plus parler de cette femme; mais au bout de six mois j'appris avec peine qu'elle n'étoit morte qu'un mois après son accouchement, et qu'elle s'étoit même promenée plusieurs fois dans la cour de sa maison.

N'est-il pas probable qu'avec des secours bien dirigés, on auroit pu la sauver? L'observation intéressante qu'a publiée récemment M. *Dowglass* (a) fortifie singulièrement cette opinion.

(a) Journ. de médecine, tome lxxvj, pag. 348.

DESCRIPTION

PATHOLOGIQUE ET ANATOMIQUE

D'un Sarcocèle monstrueux dans un cheval;

Suivie de Réflexions ;

*Par M. FLANDRIN, directeur-adjoint
de l'Ecole royale vétérinaire de
Paris ; &c., avec des notes par
M. HUZARD.*

UN cheval de charrette, entier, sous poil bai, de la taille de quatre pieds neuf pouces, âgé de près de vingt ans, bien membré, quoique maigre et flétri par le travail, portoit, sous le ventre, une tumeur considérable qui embrassoit supérieurement les bourses, le fourreau, toute la face interne de la cuisse, et descendoit jusqu'au milieu de la jambe gauche ; elle offroit trois éminences réunies et confondues à la partie supérieure, mais très-distinctes à la partie inférieure. La première, qui répondoit au testicule gauche, et avoit quatorze pouces d'épaisseur dans sa par-

tie la plus volumineuse près l'anneau du grand oblique, ne permettoit point de reconnoître le cordon spermatique de ce côté, et diminueoit peu-à-peu en descendant vers la cuisse. La seconde, qui répondoit au testicule droit, étoit moins volumineuse, laissoit toucher le cordon spermatique à sa sortie de l'anneau, se portoit sous le ventre du côté droit, et finissoit tout-à-coup en arrière du grasset : elle avoit deux pouces d'épaisseur en cet endroit. La troisième, moins considérable encore, placée entre les deux autres, se portoit de gauche à droite, embrassoit le fourreau, qu'elle tournoit de ce côté, en diminueoit et en dévoyoit le conduit, et s'opposoit à la sortie du membre, de l'état duquel il n'étoit pas possible de s'assurer, vu la difficulté d'introduire la main dans le fourreau ; l'urine couloit librement, et formoit un jet en nappe dirigé à droite.

Cette tumeur, malgré son volume énorme, n'étoit point pendante, mais appliquée immédiatement contre les parois de l'abdomen, avec lesquels elle paroissoit continue. La peau qui la recouvroit y étoit adhérente, irrégulière, et ne conservoit rien de sa
structure

structure naturelle; elle étoit couverte de rugosités, semblables à de grosses verrues, ou qui affectoient la forme du mâche-fer; il suintoit de toutes ces parties, une matière purulente d'un gris noirâtre, d'une odeur extrêmement fétide, comme celle du *fic* ou *crapaud*, et qui ne se dissipoit que difficilement dans l'endroit où l'animal avoit séjourné quelques momens. Du reste, il marchoit assez librement au pas, mais il trottoit difficilement; il mangeoit bien, et a travaillé jusqu'au moment où je l'ai acheté. Le propriétaire l'avoit depuis un an; la tumeur existoit lors de l'achat, et il m'a assuré qu'elle étoit augmentée d'un tiers depuis ce temps.

Au bout de quelques jours de repos dans les hôpitaux de l'école, ses forces l'abandonnèrent tout-à-coup, il tomba, et ne put se relever. Il mourut après s'être épuisé pendant deux jours en efforts inutiles.

Mon intention étoit de faire dessiner cette tumeur sous quatre faces, vue par derrière et des deux côtés, l'animal étant debout, et vue dans sa face inférieure, l'animal étant couché. Sa mort précipitée n'a laissé remplir

qu'une partie de ce projet ; je n'ai pu faire prendre que le dessin du côté gauche, et celui de la partie inférieure après sa chute ; mais immédiatement après sa mort, j'ai fait mouler la tumeur en plâtre, avec la partie de l'extrémité et du bas-ventre qui lui répondent, et j'en possède maintenant la bosse ou le relief. Au moyen de ces différens dessins, cette tumeur est représentée aussi parfaitement que pendant la vie de l'animal. Ils sont déposés dans le cabinet d'anatomie de l'école royale vétérinaire, division des maladies, sous les numéros 100, 101, 102.(a).

(a) Ces dessins, très-bien faits, ont été exécutés par M. Vincent, l'un des élèves de l'Ecole royale vétérinaire de Paris, de l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, professeur breveté par le Roi, attaché à cette Ecole, & pensionnaire de Sa Majesté. Cet artiste, qui vient d'être enlevé, jeune encore, aux arts & à ses amis, a publié les ouvrages suivans, qui ne sont pas aussi connus qu'ils méritent de l'être :

1°. *Explication des proportions géométrales du cheval, vu dans ses trois principaux aspects, suivant les principes établis dans les Ecoles royales vétérinaires. Paris, Vallat-la-Chapelle, 1770 ;*

A la suite de cette opération, qui a duré un jour entier, et pendant la-

in-8°. de 14 pages, avec une gravure au simple trait, représentant les proportions.

Cet ouvrage est destiné à faire suite au *Traité de la conformation extérieure du cheval*, par M. BOURGELAT, & a même été réimprimé en 1775 & 1785, avec ce *Traité*.

2°. *Mémoire artificielle des principes relatifs à la fidelle représentation des animaux, tant en peinture qu'en sculpture; première partie concernant le cheval: ouvrage également intéressant pour les personnes qui se destinent à l'art de monter à cheval.* Paris, Vallat-la-Chapelle, 1779; trois volumes petit in-fol. dont un de planches.

On voit dans cet ouvrage absolument neuf; fait conjointement avec feu M. Goiffon, aussi attaché à l'Ecole vétérinaire de Paris; combien l'étude de l'anatomie & des proportions des animaux est nécessaire à ceux qui se destinent aux arts d'imitation & à l'équitation. C'est dans de pareilles vues que M. Sue vient de publier un *Traité d'anatomie à l'usage des peintres*, &c.

3°. *Digression sur les principales dimensions prises dans le mois de décembre 1779, sur des chevaux arabes, en dépôt dans les écuries d'Anières. De l'imprimerie de Quillau, 1779, feuille in fol. destinée à répondre à quelques critiques du volume des planches de l'ouvrage précédent, & qui y est ordinairement jointe.*

4°. *Examen du cheval écorché antique. Lettre à M. BACHELIER, peintre du Roi, &c. Paris, de l'imprimerie royale, 1784, in-8°. de 32 pages.*

quelle les parties ont commencé à se putréfier, j'ai procédé à la dissection et à l'examen interne de la tumeur.

1°. *Des proportions géométrales & des à-plombs des membres du taureau. Seconde lettre à M. BACHELIER, &c. Paris, J. R. 1785; in-8°. de 22 pages, avec une gravure.*

Le taureau est considéré dans cette lettre, d'après les mêmes principes qui ont déterminé dans l'étude des proportions du cheval.

6°. *Du cheval. Extrait de la Mémoire artificielle des principes relatifs à la fidelle représentation des animaux. Troisième lettre à M. BACHELIER, &c. Paris, J. R. 1786, in-8°. de 96 pages, & un feuillet pour l'errata avec six gravures.*

7°. *Essai sur l'expression des diverses passions du cheval, considérées dans les trois principaux instans de leurs progrès; quatrième lettre à M. BACHELIER, &c. Paris, in-8°. de 59 pages, & un feuillet pour l'errata, avec six gravures.*

Cette lettre, absolument originale, mérite d'être lue, même par les physiologistes.

8°. *De la position de l'homme à cheval, envisagé relativement aux arts fondés sur le dessin; cinquième lettre à M. BACHELIER, &c. Paris, J. R. 1788, in-8°. de 56 pages, & trois gravures.*

On doit encore à M. Vincent la description de l'Ecole vétérinaire de Paris, dans l'Almanach vétérinaire de 1782; le portrait de M. Bourgelat; plusieurs tableaux des proportions du cheval demandés par les étrangers; un grand nombre de dessins d'animaux conservés à l'Ecole,

Je l'ai séparée des parties environnantes, en commençant par le côté droit; elle n'adhéroit point à la partie du bas-ventre, sous laquelle elle se trouvoit de ce côté; le cordon spermatique étoit dans l'état naturel, jusqu'à trois pouces au-dessous de l'anneau du muscle grand oblique; il se confondoit ensuite parfaitement avec la tumeur, ainsi qu'une portion du fourreau de ce côté. Le membre étoit sain et libre dans sa gaine, dont il ne pouvoit cependant pas sortir, comme je l'ai observé.

Du côté gauche, le fourreau, dès son principe, faisoit partie de la tumeur; tout ce côté, jusqu'à l'anneau du grand oblique, étoit adhérent et continu avec la partie aponévrotique des muscles du bas-ventre placés au-dessus. Le cordon spermatique avoit deux pouces de diamètre; ses enveloppes étoient aussi doubles de leur épaisseur ordinaire; il se perdoit dans la masse, deux pouces au-dessus de l'anneau; le muscle crémaster s'y continuoit plus loin,

& il annonçoit dans ses lettres la seconde partie de la *Mémoire artificielle*, concernant le taureau & le béliet.

en n'y adhérant que par le tissu cellulaire ; les glandes lymphatiques de ces parties, des deux côtés, y étoient aussi presque entièrement confondues ; celles logées dans l'arcade crurale , étoient d'un gris brunâtre et plus ou moins suppurées. La portion de la tumeur, appliquée contre la cuisse et la jambe, ne faisoit qu'un seul et même corps avec l'aponévrose qui enveloppe ces parties ; cette adhérence se communiquoit même aux muscles placés au-dessous, et leur substance en paroisoit altérée ; les fibres charnues dénaturées, étoient d'un rouge lie-de-vin clair, et infiltrées d'une humeur glaireuse. La tuméfaction du cordon spermatique gauche, se propageoit dans le bas-ventre, où je l'ai suivie ; elle formoit, au-dessus de l'anneau, un bourrelet de plus de quatre pouces de diamètre, rempli de matières glaireuses ; elle diminuoit ensuite jusqu'au muscle psoas de l'épine, où elle formoit de nouveau une tumeur remplie de matière purulente d'un gris-cendré, épaisse et très-fétide, qui n'avoit aucune issue (a).

(a) C'est à cette collection de pus, augmentée

Cette tumeur, entièrement séparée du corps, pesoit exactement cinquante livres, sans y comprendre tout le pus qui s'étoit écoulé des différens foyers ouverts, en procédant à son extraction (a).

encore par le repos auquel ce cheval n'étoit point accoutumé, qu'il faut sans doute attribuer la paralysie qui a précédé la mort, par la compression qu'elle exerçoit sur le nerf spermatique, ou par la lésion si près de son origine. J'ai eu occasion de voir déjà quelquefois la paralysie suivre l'engorgement, la tuméfaction & l'abcéssion du cordon spermatique, à la suite de la castration, de hernies, ou de quelques efforts.

(a) Ce poids est considérable, mais cependant il n'a rien d'extraordinaire relativement à celui du cheval, quand on connoît dans l'homme des exemples de pareilles tumeurs, d'un poids plus considérable encore.

Le sarcocele du Malabon, dont *Dionis* donne la description & la figure dans son *Cours d'opérations de chirurgie*, (quatrième édition, Paris, d'Houry, 1740, pag. 373.) avoit un pied trois pouces six lignes de longueur; un pied trois pouces de largeur; trois pieds six pouces sept lignes de circonférence, & pesoit environ soixante livres.

M. *Méhée de La Touche*, dans le *Journal de médecine*, donne la description d'un qui avoit un pied six pouces, six lignes de longueur, & trois pieds un ponce & quelques lignes de

En suivant le cordon spermatique droit dans l'intérieur de la masse, je n'ai point trouvé le testicule auquel il

circonférence, *tome x, pag. 349, année 1559.*

M. *Buron* rapporte le détail de la cure d'une tumeur de ce genre qu'il compare à celle du Malabou de *Dionis*, *ib. tom. xxxviii, p. 174, année 1772.*

M. *Schotte* a donné dans la première partie du vol. lxxiiij des *transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, la description d'une de ces tumeurs dans un Nègre du Sénégal : elle avoit deux pieds & demi de longueur, un pied & demi de largeur, & devoit peser au moins cinquante livres, *ib. tome lxiij, p. 640, année 1784.*

M. *Richard Hale*, dans le *Journal de médecine de Londres*, première partie, pour l'année 1787, donne l'histoire de l'extirpation d'un squirrhe extraordinaire du scrotum, qui avoit vingt-deux pouces & demi de longueur, trois pieds quatre pouces de circonférence, & qui, extirpé & vidé de toutes les matières fluides, pesoit encore trente-fix livres & demie.

Chefelden, dans son *Anatomie du corps humain*, quatrième édition, planche 26, donne la description & la figure d'une tumeur dans un Nègre, à-peu-près semblable à la précédente, & dont la cause étoit un coup de pied de cheval.

Enfin le Rédacteur du *Journal de médecine* rapporte l'histoire d'un Nègre qui est mort à l'hôpital de Bicêtre, le 3 juillet 1769. Ce nègre portoit une tumeur de cette nature, qu'on estima peser environ quatre-vingt-quatre livres ; elle

devoit aboutir ; il étoit remplacé par un foyer divisé en plusieurs clapiers, renfermant une matière d'un gris-blanchâtre , épaisse et purulente ; les parois de ce foyer, qui paroissoient être les enveloppes du testicule , se plongeient, par des paquets aponévrotiques très-forts, dans la substance de la tumeur et jusqu'à la peau.

Le muscle crémaster du cordon spermatique gauche , pénétroit , comme je l'ai déjà dit , plus avant dans la tumeur et dans une longueur de sept pouces , en n'y adhérant que par sa face interne qui s'y unissoit intimement. Les vaisseaux sanguins et nerveux de ce cordon avoient acquis un volume double de celui qu'ils ont dans l'état naturel ; les vaisseaux lymphatiques même , étoient devenus très-considérables, et plusieurs ramifications sanguines, à peine sensibles dans le cheval en santé, avoient plus d'une ligne de diamètre.

avoit deux pieds un pouce de longueur , deux pieds deux pouces de largeur , & cinq pieds dix pouces de circonférence ; détachée & ayant perdu beaucoup de sérosités pendant la dissection , elle pesoit encore soixante-deux livres.

Journ. de méd. tom. lxxij, p. 247 & suiv. ann. 1757.

En suivant la tumeur dans la direction de ce cordon, j'ai trouvé une substance extrêmement dure , composée de bandes ou de paquets de fibres blanches aponévrotiques, pénétrant dans l'épaisseur les uns des autres, s'entre-croisant en tous sens, et formant des cellules remplies d'une matière noirâtre très-fétide ; elles communiquoient l'une dans l'autre , et s'étendoient dans l'espace de plus d'un pied, jusqu'aux rugosités que j'ai dit exister à la peau, et entre lesquelles elles s'ouvroient : elles étoient colorées par l'humeur noire qu'elles contenoient, et leurs parois offroient des franges qui en recouvroient toute la surface. Cette portion de la tumeur m'a paru être une véritable dégénération du testicule gauche.

Le surplus de la masse étoit composé d'une substance semblable à de la lymphe épaissie , d'un tissu très-ferme et résistant au scalpel, d'une couleur blafarde , contenant, de distance en distance , des foyers d'un pus épais et blanchâtre , et paroissant ne former qu'un seul et même corps avec le tissu de la peau.

On conserve dans l'esprit-de-vin ,

au cabinet d'anatomie de l'école vétérinaire, plusieurs des portions de cette tumeur, division des maladies, numéros 103, 104, 105.

R É F L E X I O N S.

A la vue d'une masse aussi considérable, le vétérinaire se demande quelle en est la nature, quelle en est la cause, et quels sont enfin les moyens d'en opérer la guérison, si elle est possible? J'entrerai dans quelques détails sur chacune de ces questions.

1°. Il paroît, d'après la dissection et l'examen de cette tumeur, que c'est un véritable *sarcocele*, dont le testicule gauche formoit la partie essentielle et environ la moitié du volume; par sa configuration extérieure, elle ressembloit au *fic*, non-seulement par les petites rugosités de sa surface, mais encore par leur continuité avec la peau, et par l'odeur de la matière qu'elle laissoit fluer; elle avoit aussi quelques rapports avec une autre tumeur assez commune dans le cheval, qui s'étend autour de l'anus, sur les parties de la génération, et qui forme des tuméfactions de plusieurs pouces d'épaisseur, d'une plus

ou moins grande étendue ; dures, et dont la substance est noirâtre (a).

2°. Toutes les conjectures qu'on feroit pour remonter à la cause de cet accident, qui date vraisemblablement de plusieurs années, seroient hasardées (b). Il paroît seulement que le tes-

(a) Il eût été à désirer que M. *Flandrin* indiquât le nom de cette espèce de tumeur, ou fit connoître celui que les auteurs lui ont donné, s'ils l'ont décrite.

(a) La plus vraisemblable & la plus commune est ordinairement un effort ; cette maladie est assez fréquente au village d'Aubervilliers, près Paris, & j'ai été à portée d'y voir plusieurs chevaux qui en étoient affectés ; elle arrive toujours à la suite d'efforts violens & continus pour tirer des voitures chargées de fumier ou de légumes, dans des terres fortes & ramollies par la culture ou par les pluies : on ne s'en aperçoit que le lendemain, ou après quelques temps de repos ; l'un des testicules ou tous les deux sont engorgés, durs & douloureux : le scrotum est tendu, lisse & chaud ; l'animal est foible dans son train de derrière ; il marche écarté. Si des saignées abondantes, la diète, des lotions adoucissantes & résolatives, & un suspensoir, ne font pas disparoître cette tuméfaction en quelques jours, si au contraire on emploie les répétés, tels que la craie, la terre glaise, l'ochre délayée dans le vinaigre, l'urine, &c. tous moyens familiers, dans ces cas, aux maréchaux de la campagne, la tumeur durcit, de-

ticule gauche a été affecté le premier, qu'il s'est successivement tuméfié et désorganisé, et que la lésion du cordon spermatique, dans l'abdomen, l'abcès contre le muscle psoas, celui du testicule droit, la tuméfaction sur la cuisse et le fourreau, &c., ne sont que des effets symptomatiques et consécutifs.

3°. Le cheval dont je viens de faire l'histoire, étoit trop vieux et trop exténué de travail pour pouvoir espérer de réussir dans le traitement d'une pareille tumeur, et l'événement a prouvé combien ce pronostic étoit fondé; mais comme elle peut avoir lieu dans un sujet moins âgé et plus robuste, on pourroit en entreprendre la curation: je ne crois pas inutile de proposer mes idées à cet égard.

vient rénitente, & acquiert insensiblement beaucoup de volume. Il s'y forme quelquefois des abcès fistuleux, & la suppuration entraîne le dégorgement; mais le plus souvent on y applique des raies de feu, on y passe des sétons, ou on en emporte des portions en côtes de melon. Chacune de ces méthodes a ses désavantages & ses succès; la meilleure & la plus courte est l'amputation des testicules, ou de celui qui est affecté seulement; lorsque les moyens généraux ont été infructueux.

Il faudroit disposer l'animal et la tumeur à l'emploi des moyens curatifs, par le repos, la liberté dans une écurie saine^(a), la promenade au pas, le bouchonnement répété, à l'effet de rétablir la transpiration, l'usage du miel en abondance, les fomentations sur les reins, et sur la partie malade avec les infusions émollientes, plusieurs fois par jour, une nourriture saine et légère, dont on proscriroit le son, à moins qu'il n'y eût beaucoup de chaleur et d'irritation; dans ce cas, on emploieroit la saignée, et on substitueroit l'oxymel au miel.

Ce traitement préparatoire, continué pendant quelque temps, opéreroit nécessairement le dégorgement et

(a) Le poids de ces tumeurs gêne beaucoup les chevaux, sur-tout dans les commencemens; ils y portent souvent la dent comme pour chercher à se délivrer de ce fardeau, & sans doute aussi à cause des élancemens qu'ils y ressentent; les coups de dents sont quelquefois la cause de tuméfactions partielles, & d'abcès dans la tuméfaction principale. J'en ai vu arracher même le suspensoir & se déchirer la peau; il seroit donc à craindre qu'ils ne profitassent de leur liberté pour en abuser, & il est plus prudent de les attacher de manière qu'ils ne puissent pas y atteindre.

la diminution du volume de la tumeur, permettroit l'examen de ses adhérences et en faciliteroit l'extirpation : ce dernier moyen étant nécessairement le seul à mettre en usage, pour pouvoir compter sur une guérison certaine.

Mais le volume étant considérable et les adhérences nombreuses, il seroit peut-être prudent de procéder en plusieurs fois à cette opération. On commenceroit par l'amputation de la partie de la tumeur qui répond aux testicules, et par la recherche des cordons spermatiques, dont on feroit la ligature, comme dans la castration. La cicatrice de ces cordons une fois parfaite, on procéderoit à une seconde, et successivement à une troisième extirpation, si elle étoit nécessaire. La plus grande étendue de l'engorgement n'étant qu'un effet symptomatique, diminueroit non-seulement par l'allègement résultant de l'extirpation, mais encore par la suppuration que fourniroient les plaies : suppuration qu'on pourroit rendre plus abondante encore, par l'application des vésicatoires sur ces mêmes plaies. Si l'engorgement résistoit à ces moyens, et paroïssoit tenir de la nature du *fie*,

on l'attaqueroit par les caustiques qui le détruiroient certainement (a).

Je ne dirai rien de la manière particulière de procéder à l'enlèvement d'une pareille tumeur, parce que le manuel de l'opération peut et doit nécessairement varier selon la configu-

(a) L'emploi des vésicatoires & des caustiques sur des parties aussi délicates, toutes nerveuses ou aponévrotiques, pourroit ne pas produire les bons effets qu'on auroit lieu d'en attendre par-tout ailleurs. J'ai vu fréquemment les caustiques être mis en usage dans ce cas, le vitriol sur-tout, l'eschare se forme & tombe, mais pendant ce temps les parties environnantes s'engorgent & durcissent davantage. Le fer & le feu sont les deux principaux agens sur lesquels on puisse compter.

Du reste, la cure de ces sortes de tumeurs est ordinairement fort longue, & dure trois ou quatre mois. On ne doit point l'espérer lorsqu'elles sont très-anciennes, & que la lésion des cordons spermatiques s'est propagée au-delà de l'anneau crural, bien avant dans le bas-ventre, & dont il est possible de s'assurer par le tact, en introduisant la main dans l'anüs.

Les principaux accidens à redouter dans l'extirpation d'une pareille tumeur sont, l'hémorrhagie & la hernie; la première est presque inévitable, attendu le volume considérable & variqueux de la plupart des vaisseaux: on y remédiera par la ligature; il n'est point d'autre moyen de remédier à la seconde, que par la castration.

SARCOCELE MONSTRUEUX. 89
ration extérieure et selon ses adhé-
rences ; je ne dirai rien non plus du
régime , et d'une infinité de soins par-
ticuliers indiqués par les circonstan-
ces (a).

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de février 1789.*

La colonne du mercure dans le ba-
romètre s'est maintenue , du treize au
quinze , et du dix-sept au vingt , de 28
pouces à 28 pouces 4 lignes. Le pre-
mier , le douze et le seize , elle est des-
cendue de 28 pouces à 27 pouces 10
lignes. Du 2 au 11 , elle s'est abaissée
de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 4
lignes ; et du vingt-un au vingt-huit , de

(a) L'observation de M. Flandrin est inté-
ressante , & présentée d'une manière très-dé-
taillée. On doit lui savoir gré d'en avoir con-
servé les pièces ; les archives des Ecoles vétéri-
naires en contiennent un grand nombre d'au-
tres , dont la publication ne pourroit qu'être
avantageuse aux progrès de l'art. Nous l'invitons
à en enrichir le Journal de médecine , qui en
contient déjà quelques-unes. Ce moyen est peut-
être l'un des plus propres à exciter les vétéri-
naires , répandus dans les provinces , à recueillir
& à publier celles qui leur sont particulières.

27 pouces 11 lignes à 26 pouces 10 lignes et demie.

La plus grande élévation a été de 28 pouces 4 lignes; la moindre, 26 pouces 10 lignes et demie; ce qui fait une différence de dix-sept lignes et demie.

Du premier au quinze, le thermomètre a marqué, au matin, de 0 à 6 au-dessus du terme de la congélation, dont trois fois 0 et 4, et quatre fois 1; — à midi, de 3 à 9, dont trois fois 5, six fois 6; — au soir, de 0 à 7, dont deux fois 2 et 5, trois fois 3, quatre fois 4. Du seize au vingt-huit, il a marqué, au matin, de 0 à 6, dont quatre fois 2, trois fois 4, deux fois 6; — à midi, de 3 à 8, dont deux fois 5 et 6, trois fois 7, quatre fois 8; — au soir, de 2 à 6, dont trois fois 2 et 5, quatre fois 3, deux fois 6.

La plus grande chaleur a marqué 8, la moindre 0.

Les vents ont soufflé, du premier au quinze, quatre jours O., deux jours S-O., cinq jours S-S-O., trois O-S-O., un jour N. Du 16 au 28, un jour O., un S., deux S-O. et S-S-O., trois O-S-O., un O-N-O., deux N., un jour variable.

Le ciel a été couvert neuf jours, et variable dix-neuf. Il y a eu vingt-deux

fois de la pluie, dont trois fois continue, six avec vent, huit par intervalle, une avec bourasque, et une fois par averse, deux fois de la giboulée, deux fois de la neige, treize fois grand vent.

Il est tombé un ponce quatre lignes huit dixièmes d'eau, pendant ce mois, à Paris.

La constitution de l'atmosphère a été remarquable, pendant ce mois, par son peu d'élasticité, et par son agitation qui en est l'effet. Quoiqu'il soit très-rare d'observer à Paris le baromètre à 27 pouces, on l'a cependant vu à 26 pouces 10 lignes, le vingt-six, par S-S-O. violent; le nord même n'a relevé la colonne du mercure qu'à 27 pouces 9 lignes, les vingt-sept et vingt-huit; aussi l'atmosphère a été presque continuellement agitée par des vents forts et violens. Le ciel n'a cessé d'être couvert, brumeux ou rempli de nuages, et les pluies ont été très-fréquentes. Le froid a été modéré, la végétation a paru s'ébranler, quelques arbustes ont développé leurs bourgeons, et des plantes précoces, telles que le mouron, la violette, ont offert les rudimens de leurs fleurs.

Cette constitution a entretenu à-

peu-près le même ordre de maladies observées le mois dernier ; ainsi les affections régnantes ont été les fluxions de poitrine bilieuses simples et les compliquées , avec l'acre arthritique ou rhumatismal. Elles n'ont rien présenté d'ailleurs que l'on n'ait observé le mois précédent , soit dans le concours de leurs accidens , soit dans leur traitement

Les affections rhumatismales ont eu un caractère vraiment inflammatoire ; elles ont été plus ou moins longues , en raison de la plus ou moins grande difficulté à obtenir la fonte bilieuse qui a paru conserver un degré de ténacité plus marqué que dans le mois précédent.

Les fièvres synoques ont participé à cette disposition bilieuse , et c'est pourquoi elles ont été plus lentes à se juger. On leur a improprement attribué le nom de *fièvre putride* ; parce que les évacuations , toujours infectes en raison de leur crudité , leur ont fait donner cette fausse dénomination.

Les fièvres nerveuses , mésentériques , appelées communément *malignes* , et qui devraient être appelées *séreuses* , ont été très communes ; elles

ont présenté des phénomènes particuliers, lesquels pourroient être attribués à la complication de cet âcre rhumatismal. Du quatorze au seize de l'invasion, il se manifestoit une détente précoce qui paroissoit favorable; mais cet espoir étoit de peu de durée; et, malgré les vésicatoires appliqués dès l'invasion et en pleine suppuration, il se faisoit une métastase au cerveau qui enlevoit peu de jours après les malades. On crut donc, à l'époque de la détente, devoir employer de nouveaux vésicatoires, sur-tout entre les épaules; leur succès confirma la nécessité de ce remède. Cette classe de fièvre séreuse a été très-longue à se juger.

Les fluxions de poitrine gangréneuses ont continué leur ravage; les paralysies et les apoplexies ont été fréquentes; les petites véroles continuèrent de régner; elles étoient bénignes; les rougeoles ont été plus orageuses, ainsi que les fièvres exanthématiques.

L'humidité a aussi entretenu les fluxions, les rhumes, les dévoiemens séreux; il s'est encore manifesté des dyssenteries bilieuses plus ou moins tenaces.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

FÉVRIER 1789.

| Jours du mois. | THERMOMETRE. | | | BAROMETRE. | | |
|----------------------|--------------|---------------------------|-------------|-------------|---------------------------|-------------|
| | Au matin. | Dans l'après- midi. | Au soir. | Au soir. | Dans l'après- midi. | Au soir. |
| | degr. | degr. | degr. | pouc. lig. | pouc. lig. | pouc. lig. |
| 1 | 1,1 | 8,5 | 4,8 | 28 0,9 | 27 11,4 | 27 9,8 |
| 2 | 5,4 | 7,7 | 5,2 | 27 9,3 | 27 10,5 | 27 10,4 |
| 3 | 7,1 | 9,4 | 7,3 | 27 9,2 | 27 8,8 | 27 9,4 |
| 4 | 4,6 | 6,9 | 4,6 | 27 11,2 | 27 11,0 | 27 9,9 |
| 5 | 3,0 | 6,0 | 2,0 | 27 10,3 | 27 10,3 | 27 10,4 |
| 6 | 0,8 | 5,8 | 4,5 | 27 11,4 | 27 11,8 | 27 11,2 |
| 7 | 4,2 | 5,3 | 3,8 | 27 6,7 | 27 8,0 | 27 10,2 |
| 8 | 1,0 | 6,2 | 5,0 | 27 11,0 | 27 10,8 | 27 9,4 |
| 9 | 2,1 | 6,2 | 3,7 | 27 10,3 | 27 10,5 | 27 9,0 |
| 10 | 0,9 | 3,9 | 2,3 | 27 9,0 | 27 8,7 | 27 6,6 |
| 11 | 1,6 | 5,3 | 1,3 | 27 7,5 | 27 7,8 | 27 8,2 |
| 12 | 1,2 | 3,0 | 0, - | 27 10,9 | 27 11,9 | 28 2,2 |
| 13 | 0,7 | 4,8 | 3,7 | 28 2,3 | 28 3,0 | 28 3,8 |
| 14 | 2,8 | 6,0 | 4,9 | 28 4,0 | 28 4,2 | 28 3,9 |
| 15 | 4,4 | 6,4 | 6,1 | 28 3,4 | 28 3,3 | 28 2,2 |
| 16 | 6,4 | 6,3 | 3,1 | 27 11,7 | 28 0,9 | 28 3,6 |
| 17 | 0,1 | 4,6 | 5,0 | 28 4,6 | 28 4,0 | 28 2,3 |
| 18 | 5,7 | 7,0 | 5,0 | 28 1,8 | 28 2,6 | 28 2,9 |
| 19 | 4,7 | 7,3 | 5,2 | 28 1,8 | 28 1,3 | 28 0,4 |
| 20 | 4,4 | 7,0 | 3,0 | 28 0,7 | 28 1,5 | 27 1,0 |
| 21 | 4,1 | 8,1 | 6,5 | 27 11,0 | 27 10,3 | 28 9,4 |
| 22 | 6,0 | 8,8 | 4,2 | 27 6,4 | 27 7,3 | 27 10,1 |
| 23 | 2,6 | 8,2 | 6,0 | 27 11,7 | 27 10,3 | 27 7,5 |
| 24 | 3,7 | 8,4 | 3,7 | 27 8,7 | 27 7,9 | 27 8,1 |
| 25 | 2,8 | 5,9 | 3,9 | 27 7,2 | 27 1,5 | 27 0,0 |
| 26 | 2,3 | 6,2 | 2,9 | 28 10,7 | 28 11,7 | 27 1,9 |
| 27 | 2,8 | 5,4 | 2,9 | 27 6,5 | 27 6,8 | 27 6,6 |
| 28 | 1,7 | 3,1 | 2,5 | 27 7,2 | 27 8,1 | 27 10,4 |
| 29 | | | | | | |
| 30 | | | | | | |
| 31 | | | | | | |

ÉTAT DU CIEL.

| <i>Jours du mois.</i> | <i>Le matin.</i> | <i>L'après- midi.</i> | <i>Le soir.</i> | <i>Vents do- minans dan- s la journée.</i> |
|-------------------------------|------------------------------|----------------------------|---------------------------------|--|
| 1 | Ciel couv. | De même. | Aff. be. v. fort. | Calme. |
| 2 | Ciel couv. | Pl. par int. | Aff. beau, vent. | O-S-O. fo. |
| 3 | Ciel couv. | Pl. par int. | Ciel cou. vent. | S-S-O. |
| 4 | Ciel couv. | Pl. par int. | S'éclaircissant. | S-O. fort. |
| 5 | Ciel altern. c. & clair. | De même, pluie. | Pluie. | O-S-O. fort. |
| 6 | Neige, ciel co. altern. | Ciel couv. alte. gib. | De même. | O. fort. |
| 7 | Plu. par in- terv. gr. v. | De même, gr. vent. | De même, gr. vent. | O. fort. |
| 8 | C. aff. beau. | Plu. fréq. | De même. | S-S-O. |
| 9 | C. aff. beau. | De même. | Pluie. | S-O. |
| 10 | Pluie, vent. | Gr. plu. v. | Plu. v. tombé. | S-S-O. fo. |
| 11 | Ciel altern. cl. & cou. | De même, averse. | Ciel alternat. clair & couv. | O. |
| 12 | Ciel altern. cl. & cou. | De même. | Beau temps. | N. |
| 13 | C. aff. beau. | Ciel couv. pet. plu. | De même. | O. |
| 14 | Ciel couv. | De même. | De même, v. fo. | S-S-O. |
| 15 | Ciel couv. | De même. | De même, v. fo. | S-S-O. |
| 16 | Pl. fréq. v. | C. s'éclair. | Beau temps. | O-N-O. |
| 17 | C. aff. beau. | Pl. à midi. | Couv. vent. | O-S-O. |
| 18 | Ciel couv. pet. pluie. | De même. | De même. | O. |
| 19 | Ciel couv. | De même. | De même. | O-S-O. |
| 20 | Ciel couv. | S'éclairc. | Beau temps. | Calme. |
| 21 | Ciel couv. | Pl. contin. | Pluie. | S-S-O. |
| 22 | Ciel couv. gra. vent. | Assez beau, plu. gr. v. | Pluie, grand vent. | S-O. très- fort. |
| 23 | C. aff. beau. | Couv. plu. | Pl. forte, gr. v. | S. fort. |
| 24 | C. alt. clair & cou. v. | De même, pluie. | Ciel altern. co. & clair. | S-O. fort. |
| 25 | Avers. fréq. grand ve. | De même. | Ciel s'éclairc. | S-S-O. violent. |
| 26 | Pet. gibou. | Pluie. | Ciel s'éclairc. | Variable. |
| 27 | Ciel couv. | Altern. co. & clair. | De même. | N. |
| 28 | C. c. nei. pl. | P | | N. fort. |
| 29 | | | | |
| 30 | | | | |
| 31 | | | | |

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur. 9, 4 deg. le 3
 Moindre degré de chaleur....., -0 7 le 13

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 4 6. le 17
 Moindre élévat. de Mercure, 26, 10, 7. le 26

Nombre de jours de Beau.....5
 de Couvert.. 18
 de Vent.... 13
 de Pluie..... 20
 de Neige..... 2
 de Giboulée.. 2

Le vent a soufflé du N..... 3 fois.

S..... 1

S-O.... 4

S-S-O.. 7

O..... 5

O-S-O. 3

O-N-O. 1

Calme... 2

Variéble. 1

Quantité de Pluie, 1 pouce 4 lign. 8 dixièmes,

TEMPÉRATURE : humide & tempérée.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES (a).

Le *Journal de Guienne* rapporte que la glace qui s'étoit ramassée, couche sur couche, au port de Céron, avoit encore 5 à 6 pieds d'épaisseur, le 2 février, dans bien des endroits. De très-gros arbres se sont fendus dans leur longueur, & avec un très-grand bruit.

M. *Buiffart*, de l'Académie d'Arras, nous a adressé la lettre suivante.

« Je vois qu'il s'est glissé, dans votre feuille météorologique de décembre dernier, une erreur à l'article d'Arras; le plus grand froid qu'on a ressenti dans cette ville, a été en effet de 18 deg. & 7 dixièmes; mais il a eu lieu, le 30 décembre, à onze heures & demie du soir, & non le 31; puisque ce jour-là, à huit heures du matin, le froid étoit diminué, & le thermomètre à mercure se soutenoit à 13 deg. 8 dixièmes. Le même instrument marquoit à la même heure, le 4 janvier, 17 degrés 6 dixièmes ».

J'ai comparé mes observations avec celles qui ont été faites en plusieurs endroits peu éloignés. Il me paroît que pendant la gelée, il y a eu, le même jour et à la même heure, une distribution du froid très-inégale; je l'attribue moins à la différente construction & exposition

des thermomètres, qu'à la température des différens courans d'air, qui se croisent ordinairement dans l'atmosphère. *Par exemple*, le 19 de décembre dernier, à huit heures du matin, le thermomètre étoit à l'observatoire de Paris, à 11 deg. 6 dixièmes, & chez M. *Messier*, à 12 deg. 3 dixièmes au-dessous de la glace, tandis qu'à la même heure, ou à-peu-près, il ne marquoit à Aras que 3 deg., & à Lille, que 2 deg. 2 dixièmes. Cette différence de *neuf* à *dix* degrés, ne peut être attribuée à la différente construction ou exposition des instrumens.

Cette gelée a donné lieu à des recherches dont l'objet est de réunir, sous un seul point de vue, les hivers longs & rigoureux qu'on a éprouvés anciennement: voici ce qu'on lit, à ce sujet, dans le second volume de l'*Histoire d'Artois*, par M. l'abbé *Hennebert*.

L'an 875, pendant un hiver qui exerça ses ravages depuis la Toussaint jusqu'à l'équinoxe du printemps, la terre se couvrit d'une quantité extraordinaire de neige; le froid emporta beaucoup de gens; les chaleurs excessives de l'été suivant, desséchèrent les herbes, les grains, les fruits, &c.

En 1076, il régna un froid des plus rigoureux, depuis les kalendes de novembre, jusqu'au 16 avril.

L'an 1146, le froid, le vent, les pluies & les coups de tonnerre devinrent funestes aux hommes & aux animaux; la rigueur de l'hiver dura quatre mois.

Les Mémoires de M. *Harduin*, pour servir à l'*Histoire d'Artois*, font mention d'un autre hiver mémorable.

L'an 1434, dit cet Auteur, il commença à

geler & à neiger abondamment à Arras, vers la Saint-André; & la gelée ayant duré trois mois & trois semaines sans interruption, il resta, pendant cet espace de temps sur le pavé, une grande quantité de neige; beaucoup de gens s'amusèrent à en fabriquer des figures & des groupes dont le détail parut assez intéressant pour être consigné dans les Mémoires de la ville.

Ces faits peuvent être ajoutés à ceux que vous avez recueillis; ils ne permettent pas de douter que les hivers longs & rigoureux reviennent de temps à autres exercer leur ravage. Mais reviennent-ils à des époques fixes & périodiques? C'est ce que les observations météorologiques nous apprendront, si elles sont continuées avec le zèle & l'attention qu'on y a apportés depuis quinze à vingt ans.

Voici encore un autre hiver dont le Journal général de France ne fait pas mention, & que nous croyons devoir rapporter.

[Le fameux *Tamerlan* ayant décidé de porter en Chine ses armes toujours victorieuses, partit de Samarcande, où il faisoit sa résidence, le 8 janvier 1405. Bientôt un froid rigoureux arrêta sa course; il arrive cependant à la mi-février au fleuve Iaxartes, qui étoit entièrement gelé; la glace, qu'on fut obligé de rompre pour avoir de l'eau, étoit épaisse de trois coudées, c'est-à-dire, quatre pieds & demi. Il étoit tombé une si grande quantité de neige, qu'elle s'élevoit partout à plus de deux piques. Le conquérant de l'Asie, dont le corps étoit cependant endurci à la fatigue, tombe malade, & meurt le premier avril 1405, âgé de soixante-neuf ans.]

Les observations météorologiques, reçues de Pétersbourg, offrent les résultats suivans :

Le plus grand froid-qu'on y ressentit, fut le 12 décembre dernier; à neuf heures du matin, le thermomètre de *Réaumur* étoit descendu à 24 degrés & demi au-dessous de zéro; le 29 du même mois, il a remonté à un degré un dixième. La plus grande chaleur avoit eu lieu le 7 juillet, le thermomètre étant monté à 26 degrés 3 quarts. On a compté, pendant l'année dernière, 100 jours très-clairs, 110 très-couverts, 57 de brouillards, 107 de pluie, 70 de neige, 7 de grêle & 11 d'orage, dont trois en juin, six en juillet & deux en août. On observa dix aurores boréales; savoir, le 26 janvier, le 17 mars, les 23, 24, 25 & 26 août, les 15 & 16 septembre, & les 10 & 11 octobre.

On écrit de Lisbonne, du 15 janvier, qu'après un froid extraordinairement rigoureux & insupportable pour ce climat, pendant trois semaines, le temps changea subitement le 9 de ce mois, & cela d'une manière très-particulière, & qui causa les plus vives alarmes dans la ville. Le long du jour il avoit fait extrêmement froid; mais entre six & sept heures du soir le temps se relâcha; il tomba d'abord une pluie à verse si impétueuse, que deux personnes furent entraînées par les eaux des rues, pendant plus de 5 minutes, vers la rivière, & eurent le malheur de s'y noyer. La pluie ayant cessé, on vit l'apparition inattendue d'une aurore boréale, accompagnée d'une chaleur excessive, & d'un brouillard si épais qui s'élevoit de terre, que chacun crut que sa maison étoit incendiée; toute la garnison fut mise sous les armes. On sonna

les cloches ; les pompes à feu étoient prêtes & en chemin , mais fans favoir où elles devoient se rendre. Déjà plusieurs personnes prenoient des mesures pour sauver leurs effets les plus précieux , lorsqu'enfin , vers minuit , il survint un ouragân terrible au sud-est , qui dura toute la nuit , et qui causa beaucoup de dommage aux vaisseaux de guerre & aux navires marchands qui se trouvoient sur le Tage. Le jour suivant , le vent se tourna au sud-ouest , & la tempête n'a cessé qu'hier.

Les avis de Cöimbre , de Chaves & d'autres endroits , confirment ceux qu'on avoit déjà reçus de la rigueur de la saison qu'on y avoit éprouvée. Le froid & la neige ont fait beaucoup de mal aux arbres , sur-tout aux orangers & aux citronniers. Il a paru sur la rivière de Lino , à deux lieues au nord de Vinna , une grande troupe de cignes ; ce qui ne s'étoit jamais vu dans ce climat.

*OBSERVATIONS météorologiques
faites à Lille , au mois de février
1789, par M. BOUCHER, mé-
decin.*

Il n'y a pas eu , ce mois , de retour de gelée remarquable. La liqueur du thermomètre n'a été observée que deux jours , le 12 & le 17 , au terme de la congélation ; mais elle ne s'est élevée dans aucun temps au-dessus du terme de 6 degrés.

Le mercure dans le baromètre a été dans les onze premiers jours du mois , observé constamment au-dessous du terme de 28 pouces , mais sans descendre plus bas que celui de 27 pouces 6 lignes. Du 12 au 20 , il s'est maintenu au-dessus du terme de 28 pouces ; mais du 21 jusqu'au 28 , il a été constamment observé au-dessus de ce terme. Le 25 , il est descendu à 26 pouces 11 lignes $\frac{1}{2}$: ce jour l'air a été agité par une tempête ; le vent a été *sud* presque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de ce même terme. La différence entre ces deux termes n'est donc que de 6 deg.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces 3 lignes , & son plus grand abaissement a été de 26 pouc. 11 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est 1 pouce 3 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

1 fois du Nord vers l'Est.

7 fois du Sud.

17 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.

20 jours de pluie.

1 jour de neige.

3 jours de vent très-violent.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

Dans le cours du mois de janvier, il est tombé 26 lig. $\frac{1}{10}$ de pluie, & dans celui-ci 38 lig. $\frac{3}{10}$.

*Maladies qui ont régné à Lille dans
le mois de février 1789.*

Les maladies dominantes de ce mois, ont été des rhumes de poitrine, des esquinancies, la pleuro-péritneumonie, & des fièvres péri-pneumoniques. Les esquinancies étoient de deux espèces, l'inflammatoire & la catarrheuse ou pituiteuse : cette dernière espèce a été la plus commune.

La pleuro-péritneumonie a aussi été de deux espèces, l'inflammatoire & la bilieuse-putride. On conçoit que dans celle-ci les saignées ont dû être fort ménagées, & que les émétiques & les purgatifs du genre des anti-putrides ont dû être principalement indiqués ; après quoi l'oxymel simple, étendu dans une infusion théiforme de pavot & de fleurs de sureau, a été le remède le plus avantageux.

La fièvre péripneumonique s'annonçoit d'abord par les symptômes caractéristiques de la pleuro-péripneumonie; fièvre forte, oppression de poitrine, embarras à la région épigastrique, &c. auxquels se joignoient souvent un point de côté & des crachats sanguinolens : le sang tiré de la veine étoit le plus souvent couenneux. Ces symptômes pressans obligeoient à des saignées promptement répétées; ensuite de quoi une langue blanche & saburreuse, de légères nausées, jointes à l'embarras, toujours subsistant dans la région de l'estomac, ind'quoient de l'émétique en lavage, suivi de quelque minora-tif. On étoit bientôt assuré du caractère distinctif de la maladie, par des accès ou redoublemens de fièvres, qui, revenant à heures marquées, réveilloient les symptômes péripneumoniques, & dans quelques-uns par des déjections vermineuses : la maladie étoit ordinairement jugée par des selles bilieuses.

Quelques personnes, dans le peuple, ont encore été atteintes de la fièvre putride-maligne. La petite-vérole n'avoit pas cessé parmi les enfans; & les diarrhées dysentériques ont encore été assez communes : il n'étoit pas aisé de les guérir.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Kongl. vetenskaps Academiens nya
 Handlingar, &c. C'est-à-dire, *Nouveaux mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm pour l'année 1783: Vol. VI (a); in-8^o, avec des gravures. A Stockholm, chez Lange, 1786.*

1. Les différens Mémoires réunis dans ce volume, & qui ont trait à ce Journal, sont:

I. Dans le premier trimestre, 1^o: celui de feu M. *Scheele*, dans lequel il présente un grand nombre d'expériences, faites avec des fruits & des baies indigènes, afin de décider si leurs acides ressembloient à celui du citron, & jusqu'à quel point. Pour cet effet il a régulièrement soumis à ses expériences leur suc exprimé & passé par la chausse. Les baies de l'oxycoccus, du myrtille, du padus, de la douce-amère, & le fruit de l'églantier, sont riches en acide citronien, & n'ont que peu ou point d'acide malusien. Le contraire a lieu dans les baies de l'épiné-vinette, du sureau, du prunellier, du for-

(a) On trouve un extrait du cinquième volume, dans ce Journal, tom. lxxij, pag. 106.

bier ; dans les prunes. Les fruits des groseillers de toute espèce, ceux de l'*aria*, du cerisier, du fraisier, de la ronce, contiennent les deux acides en quantité égale. Les raisins non mûrs, & les tamarins ne fournissent que de l'acide tartareux : on découvre dans l'acide citronien même, des traces de l'acide malusien.

M. *Scheele* s'est appliqué à exposer clairement les signes distinctifs des acides malusien & citronien. Outre cela, il a soumis à l'examen diverses autres productions du règne végétal, afin de connoître la nature de l'acide qui entre dans leur composition ; & très-souvent il a trouvé plusieurs sortes d'acide réunies dans le même sujet, tels que ceux de pommes, du sucre & du lait.

Il s'est encore assuré de leur présence dans quelques substances animales, telles que la colle forte, la colle de poisson, le blanc & le jaune d'œuf, le sang. C'est au moyen d'un acide nitreux concentré, qu'il est parvenu à les dégager ; & dans toutes ces expériences il a constamment obtenu plus ou moins d'acide acéteux. Notre auteur remarque enfin que l'acide lactique ou du lait, approche le plus de celui des pommes.

2°. Un Mémoire de M. *Swarz*, dans lequel on lit la description de neuf espèces nouvelles d'orties, découvertes à la Jamaïque.

3°. La description de trente-une nouvelles espèces de *Curculio*, dont M. *Sparrman* a fait la découverte au Cap de Bonne-Espérance. Dans ce Mémoire, l'auteur décrit encore neuf autres espèces d'escarbot, & détermine en même temps, avec plus de justice qu'on n'a fait jusqu'ici, les limites de ce genre, avec ceux des *attelabrus*, *ips* & *anthribus*.

4°. Un Mémoire de M. *Paijkuł*, dans lequel il présente la description d'une nouvelle phalène, appelée *tinea betulinella*, dont la chenille s'attache au *boletus betulinus*.

5°. Mémoire de M. *Arrhenius*, dont le sujet est le moyen de s'assurer de la quantité de sel marin mêlée au salpêtre. Pour parvenir à cette connoissance, on fera fondre une quantité déterminée de sel de nitre dans de l'eau distillée, & on y ajoutera, goutte à goutte, d'une solution d'argent. La chaux d'argent s'unit à l'acide muriatique, trouble la solution, & se précipite sous la forme de lune cornée. Le poids du précipité est en raison de la quantité du sel marin.

6°. Un Mémoire de M. *Faxe* sur les maladies observées, depuis 1774 jusqu'à 1783, dans l'hôpital de la flotte royale à Carlscrone. Pendant ces dix années, il y a eu 16097 malades, desquels sont morts 581, c'est-à-dire, environ un sur trente. La plus grande mortalité tombe dans les mois de mai, juin, & principalement de juillet. Conformément à une table de différentes maladies, & des sujets que chacune d'elles a enlevés, on voit que les fièvres catarrhales ont été les plus communes. Les autres maladies l'ont été dans l'ordre suivant; savoir, les fièvres intermittentes, le scorbut, les fièvres inflammatoires, les fièvres putrides, les flux de ventre, les hydropisies, la maladie vénérienne. L'auteur a encore indiqué les mois pendant lesquels telle ou telle maladie s'est présentée le plus fréquemment; mais à cet égard, il y a beaucoup d'irrégularité, à cause de l'influence & des changemens de l'atmosphère.

II. Dans le deuxième trimestre, nous li-

sons, 1°. la continuation du Mémoire précédent. *L'influenza* a régné en 1782 dans cet hôpital, & elle a eu beaucoup de conformité avec les fluxions de poitrine putrides : notre auteur lui-même en a été attaqué avec les symptômes de ce genre. Il décrit ensuite une enflure épidémique sous le menton, qui avoit son siége dans la graisse, s'étendoit d'une oreille à l'autre, sans néanmoins gêner la déglutition, & n'attaquoit que les personnes grasses. M. *Faxe* pense que le scorbut de mer provient particulièrement d'un air stagnant, qui se corrompt, & qui, perdant son élasticité, gêne, par sa pression, la transpiration. La même cause produit le scorbut de terre, & son activité est en raison du nombre de personnes renfermées dans le même espace. Notre auteur croit enfin qu'il y a des cas où le scorbut est contagieux.

2°. La description du *tetrodon mola*, Lin. par M. *Retzius*. Ce poisson commence à fréquenter les côtes de la Suède; celui que M. *Retzius* a décrit & fait graver, avoit un pied onze pouces de long.

3°. La description d'un lézard rencontré par M. *Hornstedt*, dans l'île de Java. L'auteur désigne ce lézard sous le nom de *Lacerta caudâ longâ, basi pinnâ radiatâ, dorso dentato*.

4°. Un Mémoire de M. *Schéele*, dans lequel il prouve que le défaut de ductilité & de malléabilité du fer, vient de l'acide phosphorique, qui y est mêlé, comme l'avoient déjà avancé MM. *Meyer* & *Klaproth*, & dans lequel il établit contre M. *Proust*, que l'acide phosphorique existe décidément dans le sel perlé.

5°. La description de la *phalana pruniella*, Lin. *Fauna Suec.*, & de la *phalana rectangu-*

lata par M. *Bjerkander*. Ces insectes détruisent les fleurs des pommiers & des poiriers.

III. Dans le troisième trimestre, le premier Mémoire qui nous regarde est de feu M. *Scheele*. Ce célèbre chimiste y prouve qu'outre la rhubarbe, il y a différentes racines, comme aussi des écorces qui contiennent le même sel indissoluble, composé d'acide oxalin & de chaux, qu'on avoit cru exclusivement propre à la rhubarbe. Mais comme ce sel est en petite quantité dans ces végétaux, il a fallu suivre un procédé particulier, afin de se le procurer. Pour cet effet M. *Scheele*, après avoir découpé ces substances, y a versé de l'acide marin délayé, a laissé en digestion pendant quelques heures, a filtré & saturé l'infusion avec l'alkali volatil caustique. Cet alkali a précipité le sel de l'infusion.

2°. On a encore du même auteur quelques remarques relatives à la manière de préparer la magnésie blanche. Lorsqu'on mêle une solution de sel d'Angleterre avec une solution de sel de cuisine, l'acide vitriolique du sel d'Angleterre se porte sur l'alkali minéral du sel marin, & l'acide de ce dernier s'attache à la terre du premier; ensorte qu'on obtient par-là une lessive qui contient du sel de Glauber & de la magnésie muriatique. Notre auteur enseigne dans ce Mémoire une manière de séparer de cette lessive le sel de Glauber, avant d'en précipiter la magnésie.

3°. M. *Odhelius* rend compte d'un monstre qui est venu au monde à la suite d'un enfant bien conformé. Ce monstre étoit sans cerveau, sans moëlle allongée, sans cœur, sans poulmon,

fans trachée-artère, fans bouche, fans œsophage, fans viscères du bas-ventre, à l'exception de quelques intestins grêles, qui contenoient du méconium. Il avoit une double cavité de poitrine, & formoit un corps oblong avec deux extrémités inférieures mal conformées.

Le quatrième Mémoire est de M. *Hellenius*. Il contient la description d'une espèce de ténia, trouvée dans des vésicules attachées à la superficie du foie.

5°. M. *Ædman* décrit dans un Mémoire suivant, le genre de vie, l'économie & les mœurs de l'*Anas fusca*, LIN. Ce Mémoire est suivi,

6°. des détails relatifs à la métamorphose de la *phalæna noctua parthenia* ;

7°. d'un Mémoire dans lequel M. *Hellenius* donne l'histoire naturelle de la *mustella nivalis*, LIN. Il la caractérise *mustella cauda truncato-abbreviata corpori concolore*.

8°. Le genre de *lucanus* occupe ensuite M. *Bornstorff* ; &

9°. M. *Paijkul* décrit une nouvelle phalène, désignée sous le nom de *phalæna tinæa grandzella*, dont la chenille, quelque petite qu'elle soit, emploie deux ans à parvenir à l'état de chrysalide. Vient,

10°. Un Mémoire, dans lequel M. *Odélinus* joint à son témoignage ceux de quelques autres médecins, pour prouver la vertu du *sedum acre*, LIN. broyé & appliqué sur les ulcères scorbutiques, & sur les tumeurs de même nature, dures, & froides sous le genou.

Les deux derniers Mémoires de ce trimestre, qui nous regardent, sont, l'un de M. *Blom*, dans lequel il décrit une seinelle de l'*Akerbahn*,

(*tetrao tetrix fœmina*) d'un gris clair, presque blanc ; & l'autre de M. *Hagstrœm*, dont le sujet est une carie à la mâchoire inférieure.

IV. Les Mémoires du quatrième trimestre, qui font du ressort de ce Journal, ont pour sujet, 1°. les tourbillons de l'air & les nuages. C'est la quatrième partie des recherches sur cette matière, par M. *Wilke*.

2°. Les mœurs du plongeon (*mergus merganser*). M. *Oedman* y donne un grand nombre de remarques très-curieuses, & réduit au nombre de quatre toutes les espèces de ce genre.

Corso medico pratico di STEFANO-MARIA CAPUCCI, &c. C'est-à-dire, *Cours de médecine-pratique, par ETIENNE-MARIE CAPUCCI, docteur, physicien et académicien à Rome ; Livre I. Des maladies qui attaquent les fonctions animales ; in-8°. de 341 pages. A Naples, 1786.*

2. Ce cours de médecine pratique fera compris en dix livres. Dans ce premier on lit d'abord un discours sur les douleurs en général. L'auteur traite ensuite de la céphalalgie, de l'odontalgie, de l'otalgie, des vertiges, du hoquet, de l'épilepsie, de l'apoplexie, de la paralysie, de la catalepsie, du cochemar ou incubes, des affections soporeuses, de la phrénésie, de la mélancolie, de la démence, de

l'hydrophobie , de la morsure de la tarentule , de quelques maladies des yeux. Cet ouvrage , à tous égards fort inférieur aux instituts de *Burserius* , de *Kanifeld* , fait soupçonner que M. *Capucci* ne connoît que les auteurs modernes de l'Italie.

ESSICH, medicinisches tuschenbüch für deutschlands touhter : *Livre de poche de médecine , à l'usage des filles d'Allemagne ; par M. ESSICH. A Ausbourg ; et à Strassbourg , chez Amand Kœnig , 1787 ; in-8°. Prix 28 sous.*

3. *M. Essich*, docteur en médecine , & membre du collège de médecine à Aug. bourg , a déjà publié divers ouvrages de médecine , entr'autres un Dictionnaire médicinal. Ce livre de poche pour les filles d'Allemagne renferme des préceptes & des conseils , qui ne peuvent qu'être très-utiles aux jeunes personnes du sexe.

Observations on the diseases of the army in Jamaïca , &c. C'est-à-dire , Observations sur les maladies de l'armée à la Jamaïque ; par JEAN HUNTER , docteur en médecine , membre de la Société royale de

*Londres ; in-8°. A Londres , chez
Nicol , 1788.*

4. L'auteur , en commençant , donne une description médicale de la Jamaïque ; il fait connoître quelle est la chaleur de son climat ; quelle est la nature de son sol ; quels sont les différens degrés de salubrité des divers cantons , selon leur site. Il indique comme cause morbifique le séjour dans un air marécageux , l'action de la chaleur à laquelle on s'expose avant que le corps soit acclimaté , la trop grande fatigue que les soldats nouvellement enrôlés ou débarqués éprouvent. Cette dernière cause fixe sur-tout son attention , & il saisit toutes les occasions qui se présentent dans le cours de son ouvrage pour faire remarquer le danger que courent les soldats récemment arrivés dans cette île , en les faisant camper dans des endroits malsains. Les mille hommes , qui avoient fait la conquête de Sainte-Lucie , ont été enlevés dans l'espace d'un an ; & on n'a vu revenir de l'expédition de S. Juan que des fantômes , au lieu d'hommes vigoureux & bien portans qu'on avoit embarqués pour cette entreprise. La fatigue , le dérangement , les excès , & en général tout ce qui affoiblit le corps , secondent l'impression des éflaves marécageux. *M. Hunter* expose ensuite les précautions qu'il faudroit prendre lorsqu'il s'agit d'envoyer des troupes aux Indes occidentales , & indique les endroits convenables pour les faire camper. Il observe ailleurs qu'à trois milles des marais l'air est sain , & assuré qu'avec des attentions & des soins , les soldats peuvent jouir à la Jamaïque d'une santé aussi bonne qu'en Angleterre. On a même reconnu

que les équipages des vaisseaux en croisière dans ces mers, sont souvent mieux portans que ceux qui sont en station dans la manche. Mais pour cet effet ; il est nécessaire que chaque navire contienne quelques nègres , afin de les employer à faire l'eau, attendu que cette partie du service est très-dangereuse pour les blancs. *M. Hunter* voudroit encore que dans chaque régiment, il y eût un certain nombre d'Africains, non-seulement parce qu'ils supportent plus facilement la chaleur, & peuvent par conséquent se charger des services les plus pénibles & les plus préjudiciables à la santé, mais encore parce qu'ils ne sont pas sujets aux fièvres rémittentes.

Il consiste, d'après la liste détaillée des malades de chaque régiment, relativement aux diverses situations où ils se trouvent, qu'en divers temps il y en a eu depuis un huitième jusqu'à un quart hors d'état de servir ; que le terme moyen du nombre des morts est d'un sur quatre ; qu'on est obligé de renvoyer chaque huitième, & qu'en tout, la perte monte à trois huitièmes. En moins de quatre ans l'armée a été diminuée, par les maladies, de 5250 hommes, sans qu'un seul ait péri dans les combats, ou par leurs suites.

Les maladies particulières de la Jamaïque sont les fièvres & les dyssenteries. La fièvre rémittente est une maladie extrêmement dangereuse & funeste. *M. Hunter* la décrit avec la plus grande exactitude. Il remarque qu'elle n'est point contagieuse. Il leur assigne pour causes, l'air infecté par la chaleur, l'humidité & la putréfaction des substances, tant animales que végétales. Dans le traitement de cette fièvre, il faut

éviter les vomitifs : ils excitent trop d'efforts, & laissent une si grande irritabilité dans l'estomac, qu'il ne peut plus garder le quinquina qu'on administre ensuite. L'auteur prescrit le sel de Glauber pour évacuer, & dès la première rémittence, il a recours à l'écorce du Pérou, dont il ordonne jusqu'à deux onces d'un redoublement à l'autre. Il fait prendre dans le tems de l'exacerbation 5 ou 6 grains de la poudre de James, qui devient souvent diaphorétique ou laxative. Lorsqu'il prescrit un cathartique, il y joint quelques gouttes de teinture thébaïque. Si l'estomac se refuse au quinquina en substance, il le fait administrer en infusion, & si les symptômes trop pressans ne permettent pas qu'il débute par le sel de Glauber, il associe la rhuba be au fébrifuge. De quelque manière que *M. Hunter* ait essayé le tartre émétique, il n'a jamais pu en obtenir les mêmes effets que de la poudre de James ; pour expliquer cette particularité, il suppose que dans cette composition l'antimoine se trouve en état de chaux & non pas dans un état salin. Il emploie contre les vomissemens violens la teinture thébaïque, donnée dans une potion effervescente ou dans l'eau de Bristol. L'observation lui a appris que le vin ne convient aux malades qu'autant qu'ils en desirent, & qu'à la dose qu'ils prennent avec un certain plaisir. Les acidules, si propres à désaltérer, ne sont ni du goût des malades, ni d'une efficacité suffisante pour qu'on insiste sur leur usage. Les boissons délayantes sont bien plus propres à étancher la soif. L'estomac, suivant l'observation de *M. Hunter*, les supporte lors même qu'il rejette toute autre boisson. La poudre de James dissipe la stupeur, & les vésicatoires ne con-

viennent que dans le cas d'une douleur fixe. Rien ne hâte plus le retour des fièvres, que les excursions en mer.

Parmi les symptômes de cette fièvre, le tétanos est souvent un des plus fâcheux. *M. Hunter* a observé que les contractions dans ce spasme universel, bien qu'elles soient toujours très-considérables ont néanmoins leurs momens de relâche. Il a vu réussir dans un de ces cas un électuaire composé de farine de moutarde & de sirop commun, dont on donne une cuillerée à thé toutes les heures ou toutes les deux heures, selon que la gorge & l'estomac s'en accommodent.

En dissertant sur les causes de cette fièvre, *M. Hunter* avance que ce n'est ni la quantité excessive, ni la qualité vicieuse de la bile qui les produit; il ne pense pas non plus que la putréfaction y ait part, ni que le cerveau & le système nerveux soient affectés primitivement. La cause éloignée est, suivant lui, (comme nous l'avons déjà remarqué) l'air des marais, qui s'insinue dans le corps au moyen de l'inspiration, ou est avalé avec les alimens. La couleur jaune de la peau provient de la sécrétion du fiel augmentée, ou plutôt d'une affection spasmodique du conduit cholédoque. Ce spasme, ou d'autres fois la ténacité de la bile, opposent souvent un grand obstacle à son passage de la vésicule au duodénum. L'ouverture des cadavres présente fréquemment une bile très-épaisse & noire, quoiqu'en très-petite quantité; l'estomac & le duodénum sont plus ou moins rouges, en même temps qu'ils contiennent une matière noire, qui paroît tenir à un état morbifique de la membrane veloutée. Quelquefois les pou-

mons- font parsemés de taches livides , mais jamais on ne rencontre de signes manifestes de putréfaction.

M. Hunter s'occupe ensuite de la fièvre intermittente qui règne pendant la saison salubre ; mais ni ses symptômes ni son traitement n'offrent rien de particulier. Ce médecin a observé qu'en Angleterre de petites doses de mercure doux , réunies aux purgatifs , sont un excellent auxiliaire au quinquina. Il a encore administré le mercure doux conjointement avec la scille dans les hydropisies qui surviennent aux fièvres rémittentes.

La dysenterie des Indes occidentales , qui fait ensuite le sujet de ses recherches , ne diffère pas de celle des autres climats ; mais il lui trouve un très-grand rapport avec les fièvres rémittentes. Les remèdes avec lesquels il combat la dysenterie aiguë , sont un laxatif salin , réuni aux opiatiques ; il prescrit ensuite parties égales d'une décoction de quinquina & d'une infusion de fleurs de camomille , avec autant de rhubarbe qu'il en faut pour procurer deux ou trois évacuations par jour. L'opium donné alternativement avec les laxatifs , guérit la dysenterie chronique.

Nous croyons qu'on lira avec plaisir les observations faites d'après l'ouverture des cadavres.

« Au premier coup-d'œil , dit *M. Hunter* , on croit que les intestins , particulièrement le colon , sont contractés irrégulièrement ; mais en les considérant de plus près , en emportant une portion d'intestin , & en examinant les parois internes , les apparences de la maladie deviennent plus évidentes. On y voit de pe-

tits tubercules, semblables à des pustules, lesquels sont en plus ou moins grand nombre ; on en trouve en toute sorte d'état, de manière qu'on peut conjecturer leurs progrès d'après plusieurs observations rapprochées. Le même sujet a fourni souvent, en divers tronçons d'intestins, des exemples de différens périodes. Il semble que leur progrès affecte à-peu-près l'ordre suivant. Il se forme d'abord un petit tubercule rond d'une couleur rougeâtre, qui n'a pas au-delà d'un dixième de ponce de diamètre ; ce tubercule va en augmentant, acquiert peu-à-peu l'étendue d'un quart de ponce de diamètre, & devient pâle à mesure qu'il grossit. Dans cet état on aperçoit une petite fente à son sommet avec un léger enfoncement. Cette fente s'étend avec le temps ; & en examinant le contenu de cette petite tumeur, on y rencontre généralement une substance caséeuse. La pustule (car bien qu'elle ne contienne point de pus, je ne connois point de nom qui exprime mieux son apparence externe) a son siège sous la tunique veloutée, entre elle & la membrane musculuse. A mesure que la crevasse fait des progrès, les bords se renversent, & la base devient rude & inégale ; il en suit une humeur, qui est quelquefois teinte de sang. Telle est la marche des pustules isolées ; mais elles sont souvent en groupes & deviennent confluentes, de sorte qu'elles ne forment qu'un ulcère étendu, rude & inégal, dont la base est dure & épaisse. Quelquefois elles ressemblent à des ulcères rongeurs, auxquels le renversement des bords donne l'apparence d'un ulcère avec perte de substance, ou comme si le velouté étoit entièrement détruit.

Lorsque les selles sont abondantes & fréquentes

fans que les malades se plaignent de tranchées ou de ténefme, *M. Hunter* conseille l'usage des astringens, tels que le bois de campêche, l'écorce de grenade & la *terra Japonica*.

Selon ce médecin, la colique sèche (*dry belly-ach*) ne reconnoît d'autre cause que le plomb, & ressemble parfaitement à la colique de Poitou, tant par sa marche, que par les symptômes & le traitement. *M. Hunter* n'approuve point les vomitifs dans cette maladie, par les mêmes raisons qui les lui ont fait rejeter dans les fièvres rémittentes. Il a plus de confiance dans les vésicatoires, & particulièrement dans l'opium & dans les laxatifs. Il prescrit avec succès l'*extractum catharticum* avec le calomélas. Ce dernier remède ne peut être ordonné dans les climats chauds qu'à petites doses, parce qu'il porte trop facilement à la bouche.

A cette dissertation est jointe une lettre de *M. Franklin*, par laquelle il constate qu'il y a plus de soixante ans que l'on accuse le plomb de causer la colique sèche, accompagnée de paralysie. *M. Hunter* a vu un malade, chez lequel la douleur de ventre alternait avec le mal de tête.

Les ulcères sont très-fatigans & très-opiniâtres aux Indes occidentales : il y est presque impossible de les cicatrifer, tandis qu'ils guérissent très-facilement au retour des malades en Angleterre, à moins qu'ils ne soient compliqués de carie. Quelquefois ils sont une suite de la piqûre du *Chiger*, insecte qui construit lui-même un nid pour ses petits. *M. Hunter* profite de cette occasion pour parler encore de la piqûre de quelques autres insectes, & en particulier de celui qui produit la gale. Il nous dit

qu'il a examiné cet insecte au microscope. & que la figure qu'en donne *Bonome* le représente assez bien; que dans les Indes occidentales cette maladie ne se borne pas à la duplicature de la peau; que souvent elle la ravage entièrement, & ne cède qu'à l'usage topique du soufre.

Les autres maladies connues dans ces contrées, telles que la maladie vénérienne, les affections inflammatoires, la rougeole, la consumption, la manie, &c. n'ont de particulier que ce qui dérive de la chaleur du climat. Les remarques de *M. Hunter* sur les maladies des Nègres, sont curieuses & courtes. Les deux seules maladies qui ont quelque chose de singulier, sont le *cacabay*, auquel on trouve quelque ressemblance avec les *sirvens* du nord, & cette dépravation de l'appétit qui fait manger de la boue.

Ce volume est terminé par quelques observations sur la meilleure manière de soigner les malades à la Jamaïque, & dans les autres îles des Indes occidentales. *M. Hunter* insiste principalement sur les avantages d'établir des hôpitaux pour chaque régiment aussi-bien que pour chaque détachement, & de pourvoir les troupes de chirurgiens éclairés, & en assez grand nombre. Il s'est assuré que de huit compagnies pourvues de chirurgiens instruits, quoiqu'elles fussent constamment dans les mêmes circonstances que quatre autres dépourvues d'officiers de santé capables, n'ont pas envoyé à l'hôpital un nombre de malades aussi considérables que les quatre autres.

Delle febri, chesi dicone putride, &c.

Discours sur les fièvres qui sont appelées putrides, suivi de deux dissertations sur les fièvres épidémiques qui régnèrent dans la ville et dans le territoire de Gènes, durant les années 1741, 1742 et 1743; par JOSEPH PRATOLONGO, docteur en médecine. A Gènes, chez Caffarelli, 1787; in-8°.

5. Ce discours parut dès 1785, dans le neuvième volume du Recueil italien, contenant des écrits médico-pratiques. Son importance a déterminé à en faire une édition séparée.

C'est par la malignité de leurs symptômes, accompagnés quelquefois de pétéchie & de parorides, que ces fièvres de Gènes diffèrent des espèces de fièvres aiguës, auxquelles on a donné le nom trop vague de *malignes*. Boerhaave, Pringle & Huxham, ont rendu aux fièvres aiguës la dénomination commune déjà établie par Galien, celle de *fièvres putrides*; mais, suivant M. Pratolongo, cette dernière est plus défecueuse encore que l'autre; elle est équivoque, incertaine & vicieuse. Il voudroit que le nom propre d'une maladie, indiquât ses caractères certains & réguliers.

Après beaucoup d'observations & de discussions sur la nature & l'étiologie de ces fièvres, M. Pratolongo passe à sa méthode curative, qui consiste principalement à éviter les purgations,

& à prodiguer la saignée. Ce Mémoire est le fruit d'une longue expérience en médecine, (M. Pratolongo étant parvenu à une vieillesse avancée.)

Memoria, &c. *Mémoire medico-practico-économico-politique, sur le traitement employé dans les maladies qui ont eu lieu à Bassano, depuis le commencement de mai, jusqu'à la fin d'octobre 1786; par FÉLIX-MARIE DONARELLI, docteur en médecine, de l'Académie Georgico-Torquinienne. A Romiglione, chez Mordaccini, 1787. In-8°.*

6. Ce Mémoire est l'ouvrage d'un médecin expérimenté. Il a pour objet les fièvres intermittentes épidémiques, qui affligeoient si cruellement les habitans de Bassano pendant l'année 1786.

CHRIST. LUDW. MURSINNA, Beobachtungen über die ruhr und die faul-fieber: *Observations sur la dyssentérie, avec une appendice sur les fièvres putrides. A Berlin, chez Himburg, 1787. In-8°: de 256 pag.*

7. C'est la seconde édition des excellentes

observations de M. *Chrétien-Louis Marfin*, chirurgien-major du régiment de Pétersdorff; la première parut en 1780. Il en est fait mention dans ce Journal, tome ix, pag. 599. Celle que nous annonçons est augmentée de 116 pages, & présente sur ces deux maladies de nouvelles considérations.

B. CHANDLER, versuch über di verschiedenen theorien und Heilmethoden bey schlagfüssen und lachmungen: *Recherches sur les diverses théories, et méthodes curatives des apoplexies et des paralysies; par M. CHANDLER, docteur en médecine, traduites de l'anglois. A Stendal, chez Franz et Grosse; 1787. In-8°. de 166 pag.*

8. On a donné une notice de cet ouvrage, en annonçant l'édition angloise. Voyez Journal de médecine, tom. lxiv, pag. 664. Nous ajouterons ici que M. *Chandler* a fait des recherches pour éclaircir le texte confus & obscur des anciens, sur l'apoplexie & la paralysie.

Mémoire qui a remporté le prix, au jugement de la Faculté de médecine de Paris, le 29 décembre 1785, sur la question proposée en ces termes : Décrire l'ictère des nou-

veau-nés, et distinguer les circonstances où cet ictère exige les secours de l'art, et celles où il faut tout attendre de la nature; *par M. BAUMES, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, agrégé au collège des médecins de Nîmes; médecin de l'hospice de charité de la même ville; associé régnicole de la Société royale de médecine de Paris, &c. &c. A Nîmes, chez Castor Belle, imprimeur-libraire, rue des Fourbisseurs; et se trouve à Paris, chez Théophile Barrois, libraire, quai des Augustins; broch. in-8°. de 56 pages; 1788.*

9. Comme l'observation doit être la base de tout principe de médecine, M. Baumes, pour se conformer à cette règle, & ne rien dire qui n'ait un tel garant, commence par présenter plusieurs observations qui servent de fondement aux principes qu'il établit. Il en a fait sur différens ictères des nouveau-nés, provenus de diverses causes, telles que le méconium, les saburres accumulées dans l'intestin duodénum, le spasme des conduits excréteurs de la bile, l'irritation occasionnée par le sang putréfié & stagnant dans le vaisseau ombilical, enfin l'obstruction du corps du foie. Il a très-bien indi-

qué les symptômes qui distinguent ces différens ictères. Il a observé qu'il y en avoit qui étoient purement critiques. Il a jugé qu'ils étoient tels, lorsque le méconium se vidoit facilement, que l'enfant étoit tranquille, & tiroit bien le lait de la mère, que son ventre étoit souple, & qu'on n'y apercevoit aucune rénitence : l'enfant qui fait le sujet de la première observation étoit dans ce cas. Aussi M. *Baumes* se contenta-t-il de favoriser le mouvement qui portoit la matière critique à la peau, par des lavages tièdes & des frictions sèches, faites avec un morceau de flanelle. La matière bilieuse surabondante de l'enfant, s'échappa par la peau, lorsque la fonction de cet organe eut été décidée par l'effet des lavages & les impressions d'un air pur.

L'ictère de la seconde observation, survenu tout-à-coup sans cause manifeste, fit présumer qu'il étoit l'effet de cette gêne instantanée qu'éprouve ordinairement la circulation dans les nouveau-nés, après la ligature des vaisseaux ombilicaux, & qui donne si souvent lieu à l'ictère dans ces enfans. Aussi celui qui fait le sujet de cette observation, disparut-il bientôt, lorsque le cours naturel de la bile fut rétabli.

Quand le méconium tarde à être évacué, on a lieu de présumer que l'ictère qui survient, dépend de cette cause. M. *Baumes*, dans un cas semblable, conjectura que la ténacité de cette matière excrémenteuse s'opposoit à son évacuation. Il prescrivit des lavemens avec une eau de savon, & quelques cuillerées d'une infusion aqueuse de rhubarbe, dans laquelle on avoit fondu de la manne. Ces moyens, joints à des frictions douces sur le bas-ventre, firent

fortir une grande quantité d'un méconium poisseux & noirâtre, vert ou d'un jaune foncé; alors les symptômes de la maladie diminuèrent peu-à-peu, & furent enfin dissipés tout-à-fait par un peu de sirop de chicorée uni à la rhubarbe, donné pendant quelques matins de suite.

Un nouveau-né, auquel on donna un lait trop âgé, que son estomac ne pouvoit point digérer, devint ictérique. Cet état étoit accompagné de douleurs de colique, que l'enfant annonçoit par ses cris. Le lait cailléboté & les concrétions caséuses qu'il rendoit, en manifestoit assez évidemment la cause. M. Baumes le guérit avec des lavemens où l'on avoit fait dissoudre un peu de savon, & par l'usage d'une mixture composée de deux onces de sirop de fleurs de pêcher, de huit grains de rhubarbe en poudre, & de quatre onces d'eau de mauve. On lui faisoit des fomentations émollientes sur le bas-ventre, qui étoit un peu bouffi, & il étoit au lait maternel pour toute nourriture. Cette observation fait voir, dit M. Baumes, le danger qu'il y a de donner trop-tôt une nourriture peu proportionnée à la délicatesse des organes digestifs d'un nouveau-né, sur-tout avant qu'il soit débarrassé de son méconium; & combien le lait séreux de la mère est préférable au lait consistant d'une nourrice étrangère. Le premier, seul, suffit souvent pour dissiper les maux que l'autre a produits. On voit aussi, par les observations de M. Baumes, qu'un des plus sages moyens qu'on puisse employer à l'égard des nouveau-nés, qui souffrent par le méconium, par les saburres, par une bile surabondante, c'est l'huile, dont on ne fait que trop communément usage.

Celui du vin pur a aussi de grands inconvéniens. Cette liqueur a trop d'activité pour les organes délicats d'un enfant qui vient de naître ; mais elle peut produire les meilleurs effets, administrée avec prudence, & coupée avec deux ou trois parties d'eau : elle fortifie les premières voies, & favorise la digestion. *Harris* regarde le vin comme le meilleur des médicamens pour un estomac débile.

Un enfant de sept jours souffroit des tranchées vives, accompagnées de selles liquides & vertes, il ne cessoit de crier ; le huitième jour, sa peau devint d'une couleur jaune. *M. Baumes* conjectura que cet ictère étoit l'effet d'un étranglement spasmodique du canal cholédoque, occasionné par l'irritation que produisoit, sur les membrane des intestins, la matière âcre des selles. Il prescrivit des lavemens faits avec une décoction de mauve, dans laquelle on mit cinq grains de camphre, dissous dans un peu de liqueur minérale d'*Hoffmann*, quelques grains de poudre de Guttete, donnés de trois en trois heures, anti-spasmodique efficace lorsqu'il y a des acides dans les premières voies. Le lendemain, il fit plonger l'enfant dans un bain tiède, dont la durée fut de six minutes. L'enfant urina, ses selles furent plus abondantes & de meilleure qualité. On répéta le bain & le lavement camphré le troisième jour, & le quatrième, l'enfant fut tout-à-fait guéri.

Dans cette observation, les symptômes de la maladie, les remèdes & les effets dont ils ont été suivis, en un mot, tout démontre qu'elle étoit le résultat d'un spasme des conduits biliaires ; & ce fait est une nouvelle preuve, en faveur de la faculté de se mouvoir, qu'ont

les fibres de ces conduits; faculté que plusieurs leur ont refusée, d'après la supposition qu'ils sont privés de fibres musculaires. *M. Baumes* observe, avec raison, que les limites que la nature a mises entre les fibres musculaires & les fibres d'une autre nature, nous sont inconnues; que la couleur rouge ne sauroit faire le caractère distinctif des muscles, puisque des faisceaux charnus qui n'ont point cette couleur, sont cependant susceptibles de contraction dans beaucoup d'animaux. *Olaus, Borrichius & Fanton*, ont observé un mouvement péristaltique dans les conduits biliaires de pigeons vivans. D'après une observation rapportée par *Meezen*, il se fit une invagination du canal cholédoque, à la suite d'une colique hépatique. On a lieu de croire que toute partie vivante est capable de se mouvoir, puisque la vie même suppose le mouvement, & que celui des muscles n'a que l'avantage d'être plus manifeste & plus étendu que celui des autres parties.

Tous les objets, que *M. Baumes* a eu occasion d'examiner dans sa dissertation, ont été vus avec sagacité, & discutés avec une logique exacte.

EDM. GOODWYN, de morbo mortuæ submersorum investigandis, &c.
In-8°. A Edimbourg, 1786.

10. C'est par les expériences aussi nombreuses que bien conçues & bien conduites, faites sur les animaux & sur les hommes, que cet ouvrage mérite la plus grande attention. L'auteur rend d'abord compte de celles qu'il a faites pour s'assurer si les animaux noyés périssent

par les effets de la présence du liquide qui s'est introduit dans le poumon durant la submersion ; les résultats qu'il en déduit , sont , 1°. que pour l'ordinaire il n'entre qu'une très-petite quantité de liquide dans les bronches : 2°. que ce liquide passe dans le poumon lors de l'inspiration : 3°. que ce liquide étant reçu dans le poumon , s'y mêle avec la lymphe , & forme l'écume qu'on observe dans les cadavres des noyés ; 4°. que cette écume en elle-même est insuffisante pour causer les accidens qu'on remarque dans les noyés ; que par conséquent le fluide dans lequel se noie un animal , ne tue qu'en interceptant l'accès de l'air dans ce viscère. L'auteur s'est servi , pour ces expériences , de l'eau colorée avec de l'encre ; quelquefois il a employé le mercure.

M. *Goodwyn* passe ensuite aux expériences , dont l'objet a été de déterminer la quantité de liquide qui entre dans les poumons. Pour cet effet il a placé des chiens dans une position verticale : il leur a ouvert la trachée-artère , & leur a versé par cette ouverture à l'un quatre , & à deux autres , huit onces d'eau. Aussi-tôt que le liquide fut entré dans le poumon , l'animal souffrit de la difficulté de respirer , & le nombre des pulsations fut considérablement diminué. Cependant ni l'un ni l'autre de ces dérangemens n'ont point été de durée , & dès qu'ils avoient cessé , les chiens se trouvoient comme avant l'expérience. Celui de ces animaux auquel on avoit introduit quatre onces de liquide , a été étranglé au bout de six heures , & aussi-tôt après on lui a ouvert la poitrine : Le poumon contenoit six onces d'une eau rougeâtre. Les deux autres ont été étranglés au

Bout de trois heures , & on a trouvé neuf onces d'eau dans leurs poumons. Cette quantité excède de beaucoup celle qui a été trouvée dans les animaux noyés, (l'auteur évalue cette dernière quantité à deux onces , plus ou moins , jusqu'à quatre) & prouve qu'un animal peut très-bien vivre, quoique ses poumons contiennent beaucoup plus d'eau que ceux des animaux noyés ; comme aussi que l'eau ne se précipite dans le pœmon que lorsque l'animal est mort.

Viennent les expériences faites dans la vue de déterminer l'action mécanique de l'air sur le pœmon , & la différence de la dilatation de son tissu dans le moment de l'inspiration , d'avec celle où il se trouve après l'expiration. Cette différence est, selon lui, comme 268 à 262 ; en conséquence de cette évaluation , on peut facilement concevoir une autre proposition de M. Goodwyn , qui est que le sang circule avec la même facilité dans les vaisseaux des poumons dans le temps de l'expiration, que dans celui de l'inspiration.

Dans la section suivante, l'auteur s'occupe des effets chimiques de la respiration. Il résulte de ses expériences, 1°. qu'à chaque inspiration les poumons absorbent de l'atmosphère une certaine quantité d'air vital ; & qu'à chaque expiration ils se débarrassent d'une certaine quantité d'air fixe : 2°. que l'air vital , absorbé par les poumons , produit dans les plus petites ramifications des artères pulmonaires , certains changemens chimiques dans le sang , auquel il communique de nouvelles parties constitutives , & une couleur plus vive : 3°. que cette addition donne au sang la propriété de mettre en mouvement le ventricule gauche du cœur.

D'après les expériences que M. *Goodwyn* a faites sur lui-même, l'air atmosphérique subit dans les poumons les changemens suivans. Cet air, avant d'être inspiré, étoit composé de quatre-vingt parties d'air phlogistique, de dix-huit parties d'air vital, & de deux parties d'air fixe; après avoir été expiré, il contenoit quatre-vingts parties d'air phlogistique, cinq parties d'air pur, & treize d'acide aérien.

Passons à d'autres expériences. L'auteur a lié un chien sur une table, & après avoir enlevé le sternum, il a découvert les veines qui se rendent à l'oreillette gauche, en sorte qu'on pouvoit distinguer la couleur du sang qui couloit dans ces vaisseaux : il a ensuite découvert la trachée-artère ; il y a fait une incision, à travers laquelle il a introduit le tuyau d'un soufflet. Il a ainsi fait passer de l'air atmosphérique dans les poumons ; & durant cette espèce d'inspiration factice, le sang qui circuloit dans les poumons avoit une couleur très-vive. Après avoir dilaté ce viscère par une certaine quantité d'air atmosphérique, il a fait une ligature à la trachée-artère. Le sang a continué de couler dans les vaisseaux ; mais celui qui étoit renfermé dans les veines pulmonaires a pris une couleur foncée, & au bout de quelques minutes, il est devenu de la même nuance que celui de la veine-cave. M. *Goodwyn* a soufflé de nouveau de l'air dans le poumon ; alors le sang veineux a perdu peu-à-peu sa couleur foncée, & est redevénu par gradation aussi clair qu'auparavant. Ces phénomènes n'ont jamais varié dans toutes les expériences qu'il a faites.

Dans un autre chien, l'observateur, après l'avoir disposé de la même manière, a mis à découvert

l'artère axillaire d'un côté, & y a fait une incision, ainsi qu'à la veine correspondante de l'autre côté. Pendant l'insufflation de l'air, le sang qui s'écouloit de l'artère étoit d'un rouge clair, & celui de la veine étoit noir; mais après qu'on avoit lié la trachée-artère du poulmon ainsi soufflé, le sang artériel prenoit peu-à-peu une teinte noirâtre, jusqu'à ce qu'il eût atteint celle du sang veineux. Dès que la respiration étoit rétablie, le sang reprenoit sa couleur vive.

Cette diminution d'air pur, & le changement consécutif dans le sang, sont, selon M. Goodwyn, les causes de tous les phénomènes qu'on observe sur les noyés, tels que la couleur noire de l'habitude du corps; & la cause matérielle de l'asphyxie des noyés, consiste dans le changement du sang artériel en sang veineux. Il conclut de-là, qu'on peut créer pour cette asphyxie un nouveau genre de maladie, sous le nom de *morbis lividus*, qui sera placé dans la classe des *cachexies*, & occupera le premier rang dans l'ordre *impetigo*, sous le caractère spécifique de *impedita sanguinis venosi in arteriosum conversio*, *signa synopes*, *cum livore cutis*.

HERZ, &c. über die fruhe beerdigung der Juden, &c. C'est-à-dire, *Sur les enterremens précipités des Juifs, aux éditeurs du collecteur hébreu; par MARC HERZ, deuxième édition, corrigée et augmentée; grand in-8°. de 60 pag. A Berlin, chez Voss et fils, 1788.*

11. Nous avons annoncé cet opuscule, ainsi

que les réflexions que M. *Marx* a publiées à ce sujet. M. *Herz*, dans cette nouvelle édition, répond aux remarques de ses critiques, & tire de leurs objections même de nouveaux argumens, pour prouver que c'est un abus condamnable de porter en terre, au bout de quatre heures, des corps déclarés morts, par la seule inspection de personnes ignorantes, & par conséquent juges peu compétens; il fait voir en même temps, d'après les témoignages des médecins les plus instruits, combien il est souvent difficile de prononcer sur l'état absolu de mort.

RAHN, &c. Briefwechsel mit seinen ehemaligen schulern, &c. C'est-à-dire, *Correspondance de J. H. RAHN, docteur en médecine, chanoine, et professeur au Carolinée, de Zurich, avec ses anciens élèves.* Premier Recueil; in-8°. de 550 pag. A Zurich, chez Fuesslin, 1787.

11. Ce premier Recueil ne contient qu'une partie des articles que l'auteur se propose de publier. Le premier qu'on y lit, présente un extrait très-détaillé de l'ouvrage de M. *Van de Boock*, sur la force musculaire des vaisseaux capillaires, avec des remarques & des éclaircissements. Dans le second, il s'agit des maladies & des fièvres bilieuses en général; dans le troisième, de la nature bilieuse, des maladies arthritiques & rhumatismales en particulier. Les hémorrha-

gies utérines, en tant qu'elles dépendent de l'influence des nerfs, sont le sujet du quatrième. Le cinquième roule sur la vertu fébrifuge de la benoîte. Les expériences que l'auteur a faites avec cette racine, lui sont favorables. On lit dans le sixième des preuves de l'efficacité du mercure contre l'hydropisie, la jaunisse & l'épilepsie. Le septième constate les propriétés anti-dartreuses de la douce-amère. Dans le huitième, on trouve des éclaircissemens très-satisfaisans sur cette maladie, que de *Sauvages* & *M. Cullen* ont appelée *physconia intestinalis concreto glomerata*. Le neuvième renferme des observations & remarques sur l'*aura epileptica*, & sur le tétanos qui survient aux plaies. La dernière observation, tirée des papiers de feu *M. Burkhard*, sert de preuve nouvelle, que dans le traitement des anévrismes, la compression est inférieure à la ligature.

COLLANES, &c. Unterricht in der geburthshulfe, &c. C'est-à-dire, *Instruction sur l'art des accouchemens, contenant tout ce qu'il est essentiel de savoir, tant aux sages-femmes qu'aux accoucheurs ; par FRIEDRICH COLLANES, docteur en médecine et accoucheur ; in-8°. A Vienne, 1787.*

13. Cet ouvrage fait le plus grand honneur à *M. Collanes*. On y trouve traité avec clarté

& avec méthode tout ce qui concerne les accouchemens naturels & contre-nature, le régime des femmes enceintes, des femmes en couches & des nourrices; les qualités que doit avoir une sage-femme; quelles doivent être ses mœurs, & quelles sont les supercheries dont plusieurs se rendent coupables. L'auteur s'occupe ensuite des hémorrhagies, de l'extraction de l'arrière-faix; des soins qu'exigent les nouveau-nés, des maladies auxquelles ils sont le plus sujets, de leur conformation vicieuse, de l'origine des envies, des menstrues, de l'emploi des instrumens, des actes judiciaires relatifs aux accouchemens. Il a enfin joint à son instruction, un formulaire des remèdes proposés dans le cours de l'ouvrage.

Traité de la gale et des dartres des animaux; par M. CHABERT, directeur et inspecteur général des Ecoles royales vétérinaires de France, correspondant de la Société royale de médecine. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1787; in-8°. de 56 pag.

14. C'est pour la troisième fois que cet ouvrage de M. Chabert est mis sous-presse. On trouve la notice de la première édition qui a paru en 1783, dans ce Journal, tome lxij, page 323, cahier de septembre 1784, & celle de la seconde qui a paru en 1785, tome lxvj, p. 156,

cahier de janvier 1786. Cette troisième réimpression ne diffère en rien de la seconde.

Nous donnerons , dans les prochains cahiers , la notice de quelques autres écrits de M. Chabert.

A description of all the bursæ mucosæ of thestuman bady, &c. C'est-à-dire ,
Description de toutes les bursæ mucosæ du corps humain , accompagnée de gravures ; par ALEXANDRE MONRO , docteur en médecine ; in-fol. A Londres ; chez Eliot , 1788.

15. Il y a déjà quinze ans que M. Monro a fait connoître , dans ses leçons , une partie de ces poches. *Albinus* les a indiquées le premier , mais il n'en a connu qu'un petit nombre , tandis qu'à présent on en compte jusqu'à cent-quarante : elles sont toutes situées aux extrémités. Leur destination est de garantir les tendons des frottemens , & de faciliter le mouvement , au moyen d'un fluide susceptible d'expansion & de compression. Elles sont placées tantôt devant , tantôt derrière les tendons qui se touchent , ou entre les tendons & les ligamens , dans les endroits où les extrémités des os touchent les ligamens , enfin dans les endroits où les os jouent l'un contre l'autre. Quelquefois un petit nombre de ces poches des tendons contigus communiquent entre elles : d'autres fois , leurs cavités communiquent avec celles d'une articulation voi-

sine, sans en affoiblir le mouvement. On trouve même de ces poches entre les os du carpe.

Chaque poche est composée d'une membrane mince, mais très-dense; outre cela, afin de les mieux garantir des effets du frottement des os, on y trouve un feuillet cartilagineux ou quelque chose qui lui ressemble. La cavité renferme une masse de graisse entourée d'un bord ou de franges rouges, & la surface interne est lubrifiée par un fluide glaireux qui, dans le vivant, ressemble, selon toutes les apparences, à la synovie. Et en effet, les cavités des *bursæ mucosæ* & celles des jointures, se ressemblent dans les points les plus essentiels. M. *Monro* pense que la graisse est, en général, contenue dans des follicules vasculaires, qu'elle est sécrétée de leur surface interne, qu'elle se filtre ensuite à travers les parois, sans qu'il y ait un conduit excréteur déterminé. La même chose a lieu à-peu-près dans les articulations; &, selon notre auteur, l'huile des poches graisseuses est unie au fluide aqueux & mucilagineux, fourni par les côtés de la cavité des jointures ou des *bursæ*.

La conformité de ces deux parties se reconnoît encore dans leurs maladies. Nous avons déjà observé que ces cavités communiquent entre elles, sans qu'il en résulte aucun inconvénient. Elles sont sujettes les unes & les autres à l'hydropisie, aux gonflemens écrouelleux, & à de petites tumeurs cartilagineuses, qui tiennent ordinairement à un pédicule dont elles tirent leur nourriture. Les membranes des unes & des autres n'ont que très-peu de sensibilité dans l'état de santé; mais elles deviennent très-sensibles lorsqu'elles sont malades. Elles ont encore cela

de commun entre elles, que l'accès libre de l'air leur est très-nuisible. Notre auteur a trouvé également de la ressemblance entre les membranes des *bursæ*, la plèvre, le péricarde & le péritoine. Dans les cavités de cette dernière membrane, il n'y a pas de franges graisseuses, & conséquemment leur fluide doit être différent. Cependant M. *Monro* rapporte que dans une hydrocèle de la tunique vaginale du testicule, il a trouvé quatre petits corps cartilagineux, dont l'un étoit légèrement adhérent à l'épididyme.

Les effets-fâcheux de l'air externe, introduit dans les cavités des *bursæ mucosæ*, conduit l'auteur aux considérations sur les causes de l'inflammation dangereuse qui survient régulièrement aux plaies des sacs ou cavités fermées. Cette cause paroît évidemment tenir à l'accès de l'air extérieur, & les moyens d'obvier, au moins en partie, à cette inflammation, consistent à diminuer, le plus qu'il est possible, la facilité du contact de ce fluide, quelquefois en incisant la peau dans un endroit qui ne répond pas directement à l'ouverture de la cavité, ou bien en passant obliquement le trois-quarts, lorsqu'on se sert de cet instrument, en attirant, à l'aide d'une seringue aspirante ou d'une bouteille de gomme élastique, tout l'air qui, sans cela, pourroit rester dans la cavité de la poitrine après l'opération de l'empyème, ou dans le sac qui contenoit l'eau qu'on a extraite par la paracentèse; en faisant les sutures avec plus de soin; plus serrées, & avec plus de promptitude à la suite de quelque opération. Suivant M. *Monro*, une grande partie du danger de la taille au haut appareil, vient de cette

même cause. L'accès de l'air lui paroît si dangereux, sur-tout dans l'opération de la hernie, qu'il conseille de diviser seulement le tendon, & de ne pas ouvrir le sac herniaire, à moins qu'il n'y ait adhésion ou gangrène décidée. Une légère disposition vers la mortification, est même, à son avis, moins à craindre que l'accès de l'air dans la cavité du bas-ventre. M. *Monro* décrit ici la méthode d'exécuter cette opération. Quelque intéressante que soit cette description, nous sommes obligés de renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage même, pour en lire les détails, de même que les autres instructions qu'il présente, & qui méritent d'être étudiées. Il est à désirer qu'il se fasse bientôt une traduction françoise de cet ouvrage.

Exercitationum physicarum de causis
 physicis miræ illius tum in homine,
 tum inter homines, tum denique
 inter cætera naturæ corpora sym-
 pathiæ, dissertatio prima; auctore J.
 H. RAHN; in-8°. de 38 pag. A Zu-
 rich, chez Gesner, 1786: secunda,
 in-4°. de 63 pages, 1788.

16. Il y a dix-sept ans que M. *Rahn* a traité, dans sa dissertation pour le doctorat, de *miræ inter caput & viscera abdominis commercio*. Dans les deux brochures dont il est ici question, il considère la sympathie entre le corps & l'ame, & en

déduit l'explication des effets du magnétisme animal. Il annonce qu'il se propose de parcourir successivement, dans une suite d'écrits académiques, la doctrine des sympathies qui règnent entre diverses parties du corps humain, & entre l'homme & les autres corps.

Sylloge selectiorum opusculorum de mirabili sympathia, quæ partes inter diversas corporis humani intercedit, edita curâ Jo. CHRIS. TRAUGOTT SCHLEGEL, doct. medic. atque chir. et medici apud Longosalissenses. *A Leipsick, chez Schneider; à Strasbourg, dans la librairie académique; et à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, 1787; in-8°. de 454 pag. Prix 3 liv. 12 sous broché.*

17. Ce recueil de M. Schlegel, médecin à Langensalza, renferme quatre dissertations, publiées d'abord en Hollande, qui ont pour objet la sympathie de quelques parties du corps avec d'autres.

La première, qui a paru en 1781, a pour titre: *Jan. Pet. MICHELL, de mirabili quæ caput inter & partes generationi dicatas intercedit, sympathiâ.* Outre beaucoup d'observations recueillies dans divers auteurs, elle contient des observations particulières sur la sécrétion d'une liqueur féminale propre aux femmes; sur les maladies

hystériques ; sur le tétanos , & autres maladies nerveuses dépendantes de l'état de la matrice. M. *Michell* divise la sympathie , en sympathie de mouvement , sympathie de sentiment & sympathie mêlée. Cette dissertation est très-bien faite ; on desireroit seulement que M. *Michell* eût rendu plus complet le troisième chapitre , où est exposé le traitement qui convient aux maladies de la tête , provenant des parties de la génération.

La seconde dissertation est intitulée : *Petr. JAS , dissert. inaug. de mirabili , quæ pectus inter & ventriculum intercedit , sympathiâ*. Elle contient moins de choses neuves que la première ; mais on y trouve rassemblée une multitude de faits intéressans. Sa méthode curative à l'égard des maux de l'estomac qui proviennent de la poitrine , & des maladies de poitrine causées par l'estomac , est bonne , & annonce un médecin qui a des vues & l'habitude d'observer. La distinction de ces maladies est présentée avec clarté & précision.

La troisième a pour titre : *Did. VEEGENS , diff. inaug. de sympathiâ inter ventriculum & caput præcipuè in statu præternaturali*.

Il s'en faut beaucoup que cette dissertation approche du mérite des deux précédentes ; ce n'est qu'une compilation de choses très-connues. La partie pratique est trop générale , & contient des conjectures qui peuvent se réaliser dans des cas particuliers , mais induire en erreur les jeunes médecins s'ils s'y conformoient.

Enfin la quatrième dissertation , intitulée : *Jac. ANEMAET ; de mirabili quæ mammas inter & uterum intercedit , sympathiâ* ; est au moins aussi médiocre que la troisième. Elle n'apprend

rien qu'on ne sache déjà ; & ce n'est pas ce qu'on a dit de plus intéressant à ce sujet. On ne sauroit s'empêcher d'être surpris que M. Schlegel, médecin instruit, ait donné à cette mince production une place dans son recueil.

Conseils pour les femmes de quarante-cinq à cinquante ans, ou Conduite à tenir lors de la cessation des règles ; par le célèbre praticien de Londres, le docteur FOTHERGILL : extrait des observations et recherches de la Société médicale de Londres. A Londres ; et se trouve à Paris, chez Briand, libraire, quai des Augustins, n°. 50 ; et au premier octobre prochain, hôtel de Villiers, rue Pavée Saint-André-des-ars, 1788 ; brochure de 38 pag.

18. L'époque de la cessation des règles est communément regardée comme un passage entouré d'écueils, que les femmes ne franchissent qu'avec beaucoup de dangers. L'objet du docteur Fothergill est de dissiper ces appréhensions, comme dénuées de fondement, & de faire voir que, dans cette circonstance, la nature seule, ou aidée de peu de moyens, remplit ses vœux,

ſans faire éprouver ces ſecouſſes qui ſont redouter cette révolution. Il n'entre point dans le détail des différens cas auxquels elle peut donner lieu, il ſe borne à donner quelques règles générales, ſans entrer dans une deſcription minutieufe du commencement, du progrès & de la terminaifon du flux menſtruel. Il regarde comme un fait généralement reconnu pour vrai, que le flux menſtruel n'a aucune de ces qualités prétendues vénéneufes qui ont donné lieu à tant de fables, & qu'il n'a pas d'autres attributs que ceux de ce ſang vital qui anime tout le ſyſtème d'une perſonne bien portante, & que ſa ſuppreſſion n'entraîne point de maux, auxquels il ſoit plus difficile de remédier qu'à toute autre affection que cel'es auxquelles les femmes ſont ſujettes. Il convient, cependant, qu'il eſt probable que quelquefois la nature ſe ſert de la voie des règles chez les femmes, ainſi que de celle des hémorrhoides chez les hommes, pour ſe débarrasser de certaines humeurs morbifiques & acrimonieufes.

L'opinion de *Fothergill* eſt très-propre à tranquillifer les femmes qui peuvent concevoir des craintes ſur la ceſſation de leurs menſtrues; craintes toujours dangereuſes dans des perſonnes irritables, & qui ſeules ſuffiroient pour rendre cette ceſſation orageuſe. Mais l'opinion du docteur anglois ne doit point être, à la rigueur, celle de tout médecin qui aura médité ſur les loix de l'économie animale. Quoique le ſang menſtruel ſoit, en général, d'une bonne qualité, quoique cet écoulement périodique ceſſe, dans beaucoup de femmes, ſans trouble & ſans affection morbifique, il en eſt malheureuſement beaucoup d'autres dont la ſanté

est très-ébranlée par cette révolution. En effet, la nature ne passe guère tranquillement d'un état habituel à un autre. Toutes les grandes révolutions de la vie sont plus ou moins marquées par des agitations, & même les moindres de nos habitudes, lorsque nous voulons en sortir, nous font éprouver souvent des effets très-dangereux. Le principe de la vie semble se cabrer contre tout changement d'état, & il ne rentre dans son allure ordinaire, lorsqu'il s'en est éloigné, qu'après un certain nombre d'oscillations plus ou moins vives.

De l'aveu du docteur *Fothergill*, quelque temps avant & après l'époque de la cessation des règles, dans beaucoup de femmes, les affections morbifiques auxquelles elles étoient sujettes, se montrent plus fréquemment & avec des symptômes plus graves. Dans quelques-unes, les effets de la pléthore deviennent plus sensibles; elles éprouvent des feux ou bouffées subites de chaleur, elles ont des insomnies, ou des rêves fatigans, quelquefois des inflammations d'entrailles, des spasmes, des gonflemens douloureux des articulations, des hémorrhoides, & d'autres effets qui caractérisent la plénitude. Les organes, accoutumés à former des suc surabondans, continuent de travailler sur le même plan, après que les couloirs par lesquels ils s'évacuoient, ont commencé à se fermer; de sorte que ce défaut de proportion entre les mouvemens habituels, & les changemens survenus dans la constitution, entraînent nécessairement une altération plus ou moins considérable dans l'ordre des fonctions.

Aussi le docteur *Fothergill* propose-t-il des précautions & des moyens pour prévenir les accidens

accidens qu'on a à craindre dans cette circonstance, il voudroit que les femmes d'une complexion pléthorique, & accoutumées à des évacuations copieuses, se fissent faire des saignées modérées, mais fréquemment répétées, & qu'elles évitassent tout ce qui échauffe & raréfie le sang. Une évacuation de quatre, ci ou six onces de sang, opérée par la saignée, tous les deux, trois ou quatre mois, peut les garantir des suites de leur état pléthorique; & comme la nécessité de la saignée devient de jour en jour moins urgente, on peut, par la suite, mettre de plus grands intervalles entre les saignées. Le docteur *Fothergill* regarde la saignée comme indispensable, quelques raisons que les femmes puissent alléguer pour la rejeter, toutes les fois qu'elles ont un pouls dur, plein, & une grande chaleur. C'est le moyen qu'il veut qu'on oppose au flux immodéré des règles, qui survient ordinairement, à l'époque de leur cessation, dans les femmes qui sont d'un tempérament sanguin. Mais la saignée ne convient point, selon le docteur *Fothergill*, dans celles dont les règles immodérées dépendent d'un fond d'irritabilité, qu'elles augmentent à leur tour, en affaiblissant le ton de la matrice. Des remèdes qui calment l'irritation, de légers toniques, & des alimens d'une facile digestion, sont les moyens avec lesquels on peut combattre cette disposition.

Quelquefois un flux immodéré des règles se joint à une fièvre intermittente, sur-tout lorsque les fièvres automnales régnent. Alors le quinquina, donné à forte dose, fait cesser, dit le docteur *Fothergill* l'une & l'autre affection.

Ce flux immodéré tient d'autres fois à quelques causes irritantes. Il n'en est pas de plus fréquente que ce principe d'acrimonie qui donne lieu au cancer. Le quinquina, qu'on donne quelquefois dans ce cas, peut singulièrement favoriser les squirrosités commençantes.

Le docteur *Fothergill* condamne les purgatifs, que quelques femmes regardent comme nécessaires, lorsque leurs règles vont cesser. Les préparations aloëtiques auxquelles elles ont recours ordinairement, lui paroissent les moins propres à remplir leurs vues : elles sont plus propres à provoquer qu'à faire cesser les règles. Il y a des femmes qui, vers leur temps critique, croient devoir se munir d'un cautère. Le docteur *Fothergill* n'approuve l'usage de ce moyen, que dans les cas où une femme a été sujette dès sa jeunesse à des éruptions cutanées, à des maux d'yeux, à des gonflemens glanduleux, &c. que tous ces indices d'acrimonie ont disparu, lorsque les règles se sont établies d'une manière fixe. On peut bien croire qu'un médecin qui cherche à rassurer les femmes sur les craintes que leur inspire l'approche de la cessation des règles, insiste plus sur le régime que sur les remèdes. En tout, les conseils que donne le docteur *Fothergill* sont sages, & tirés du fonds d'une pratique éclairée. Il dit avoir soulagé beaucoup de femmes sujettes à une menstruation laborieuse, en leur prescrivant de porter toujours sur elles quelques pilules, faites avec l'extrait thébaïque, à la dose d'un grain, & de prendre une de ces pilules au moment où elles sentent les douleurs qui accompagnent leurs règles. Elles peuvent en prendre une toutes les heures, jusqu'à ce que leurs souffrances soient

calmées. Il est essentiel de les prendre dès le premier instant où les douleurs s'annoncent. Les anodins agissent plus efficacement que, lorsque la douleur est établie. Celle qui suit la menstruation difficile, est en effet pour l'ordinaire d'une nature spasmodique; & il n'est pas surprenant que le docteur *Fothergill* ait retiré de si grands avantages de l'extrait thébaïque. Il veut que dans l'intervalle d'une menstruation à l'autre, on emploie les martiaux & les amers, ce qui est très-propre à fortifier, & par conséquent à prévenir les spasmes.

Einleitung in die wissenschaft der rohen und einfachen arzneymittet, &c. C'est-à-dire, *Introduction à la science des médicamens simples, d'après les expériences physico-chimiques, et la médecine pratique*; par M. GUILLAUME-JEAN GLEDITSCH, docteur en médecine, professeur royal de botanique, membre de plusieurs académies. A Berlin; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787; trois parties, in-8°.

19. Il y a plus de dix ans que *Gleditsch*, mort sur la fin de 1786, fit paroître la première partie de ce recueil. Il y est fait mention

spécialement des végétaux qui sont le plus en usage en médecine. Comme il n'avoit pas traité méthodiquement des médicamens âcres, odorans, aromatiques, ni de ceux que nous fournit le règne minéral, M. Schræder s'en est occupé ; c'est l'objet du troisième volume que nous annonçons.

Observationson medical electricity, &c.

C'est-à-dire , *Observations sur l'électricité médicale, contenant un synopsis de toutes les maladies dans lesquelles l'électricité a été recommandée, ou employée avec succès ; par FRANÇOIS LOWNDES, électricien médical ; in-8°. A Londres, chez Nicol, 1787.*

20. Si d'après la qualification que se donne M. Lowndes, on croyoit qu'il y a en Angleterre un corps ou une profession d'électrificateurs, uniquement attachés à l'électricité médicale, on se tromperoit ; l'auteur n'a probablement pris ce titre que dans l'espérance de mieux capter la confiance du public ; mais il paroît qu'il s'est fait illusion ; car peut-on se flatter qu'un homme qui ne seroit qu'électrificateur, vint à bout de procurer la guérison d'une maladie ? Pour mériter la confiance du public, l'électricité a véritablement besoin d'être dirigée par un médecin : quelques-uns s'en sont occupés ; cependant elle est encore entre les mains de l'empirisme qui s'en est emparé, comme il s'empare

de tout. Nous ferons peut-être encore longtemps avant de pouvoir la diriger d'après des vues étiologiques ; mais l'empirisme n'emploie l'électricité dans le traitement des maladies, que sur des indications tirées du nom , comme si la même espèce d'affection n'étoit jamais produite que par la même cause. Notre auteur n'a pas fait un pas de plus, & l'on peut douter si les observations qu'il a jointes au grand nombre de celles qui sont déjà connues, serviront à étendre nos connoissances pratiques.

Neues chemisches archiv ; c'est-à-dire :

Nouvelles archives de chimie ; par M. LAURENT CRELL, conseiller des mines, membre de plusieurs académies, docteur et professeur en médecine à Helmstadt ; septième volume. A Leipsick, chez Muller ; et à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788 ; in-8°.

21. M. Crell publia, en 1778, un ouvrage périodique, sous le titre de *Journal de chimie* ; il invitoit les savans à lui faire part de leurs recherches ; six volumes parurent à Lemgo jusqu'en 1781. A cette époque l'ouvrage prit une autre forme, & fut distribué avec le titre de *Plus nouvelles découvertes dans la chimie* ; & depuis 1781 jusqu'à 1784, il y a douze volumes imprimés à Leipsick. On compte vingt-huit parties, de 1784 à 1786, de ce Journal, sous le nouveau

titre d'*Annales chimiques*, & un tome d'additions. Depuis 1786, ce Journal est intitulé: *Archives chimiques*, & comprend huit tomes.

Pour faire suite à cet ouvrage, l'auteur a donné en trois volumes un Recueil, ou choix de dissertations chimiques intéressantes.

Le Journal de M. *Crell* contient des extraits de livres nouveaux, concernant la Chimie, des Analyses, des Mémoires de divers auteurs, du Journal de médecine de France, des principaux Recueils académiques de toutes les nations, &c. ; c'est, en son genre, une Bibliothèque de chimie qui mérite d'être recherchée. On peut se procurer cette collection à Strasbourg, chez *Amand Kœnig*, libraire ; savoir,

Journal de chimie, de 1778 à 1781, six volumes, 8 liv.

Les plus nouvelles découvertes en chimie, de 1781 à 1784, douze volumes, 12 liv.

Les Annales chimiques, de 1784 à 1785, vingt-quatre volumes, 32 liv.

Additions aux Annales chimiques, 1786, quatre cahiers, 5 liv. 10 s.

Les Archives chimiques, de 1786 à 1788, huit volumes, 28 liv.

Choix des ouvrages de chimie, trois volumes, 12 liv. Le tout en feuilles.

M. *Crell* est encore auteur de plusieurs Traités de médecine.

Lettres à un Newtonien sur le mécanisme de la nature ; par M. l'abbé JADELLOT, de l'ordre de

Malte. A Londres ; et se trouve à Nancy, chez Hæner; à Paris, chez Née de la Rochelle, libraire, quai des August, 1788; in-12 de 96 pag.

22. Le système de M. l'abbé Jadelot, dont les principes théoriques ont paru l'année dernière, (voyez le Journal de médecine, vol. lxxij, pag. 321) ont mérité l'attention des physiciens. On y représente les planètes observant un mouvement uniforme; on tâche de ne rien laisser d'hypothétique sur le nombre de leurs rotations ou sur les causes de leurs mouvemens irréguliers, sur leurs atmosphères, & d'exposer le vrai mécanisme des mouvemens de l'univers.

Ces lettres peuvent être regardées comme une suite & un commentaire de ses principes.

Deliciæ floræ et faunæ insubricæ, seu novæ, aut minùs cognitæ species plantarum et animalium quas in insubria austriaca tam spontaneas, quam exoticas vidit, descripsit, et ære incidi curavit JOANNES-ANTONIUS SCOPOLI, &c. Pars II; grand in-fol. A Pavie, 1786.

23. Dans le *Journal de médecine*, tome lxxvij, page 572, année 1786, fut annoncée la publication prochaine de cet ouvrage de M. Scopoli;

& dans le *tome lxx*, page 362, année 1787, on trouve une notice de la première partie. Nous allons en donner une de la seconde. Il y est question de dix-huit plantes rares, la plupart inconnues, avec leurs figures; ces plantes ont été cultivées dans le jardin botanique de Pavie; ou trouvées aux environs de cette ville, par M. *Scopoli*, qui les a exactement observées. Il en décrit les caractères spécifiques les plus tranchans & les plus prononcés; il indique leur patrie, & rappelle divers signes par lesquels quelques-unes ont été connues par d'autres botanistes. Parmi les nouvelles espèces sont le pastel d'Alep, l'ipomée à fleur blanche, le géranion visqueux, la centaurée à bractées, le petit colubier, la guimauve à grandes fleurs.

Nous avons appris avec douleur que la mort avoit enlevé à Pavie, le 8 mai 1788, M. *Jean-Antoine Scopoli*, docteur en médecine, conseiller des mines de S. M. impériale & royale, apostolique, professeur de botanique & de chimie, membre de plusieurs Académies, auteur de ce superbe recueil; & de plusieurs autres traités précieux sur la botanique & l'histoire naturelle. Il étoit âgé de soixante-cinq ans.

Memoria sobre la preferencia que por su calidad se debe dar al buel respecto de la mula para la labranza, &c.
 C'est-à-dire, *Mémoire sur la préférence que l'on doit donner aux bœufs sur les mules pour le labou-*

rage, dans lequel on traite des obstacles qu'éprouve l'agriculture dans cette partie; de la légèreté naturelle des bœufs; des causes physiques qui les rendent lourds et paresseux; de leur éducation, et des moyens de les rendre légers et propres au travail; par le docteur D. JOSEPH CASTELLNOU; avec permission. A Madrid, de l'imprimerie de Joseph Herrera, 1787, petit in-8°. de 61 pages; et huit pour le titre et la préface.

24. Dans ce Mémoire, divisé en quarante-deux paragraphes, l'auteur fait l'éloge des bonnes qualités du bœuf, & engage ses compatriotes à le préférer & à le substituer aux mules, avec lesquelles on laboure généralement en Espagne. Il fait voir que le bœuf, qui paroît naturellement lourd & paresseux, & qui est néanmoins très-léger, comme on peut s'en convaincre en le voyant courir & franchir les haies & les fossés, peut très-facilement, au moyen d'une éducation convenable, suppléer les mules, les égaler en vitesse & en légèreté pour le transport des denrées, & devenir ainsi très-utile au commerce, à l'agriculture & à l'état.

Cette question a été souvent discutée en France & en Allemagne, & on a même publié aussi des écrits *ex professo*, sur la préférence à

donner aux bœufs sur les chevaux, & aux chevaux sur les bœufs. Nous croyons, quels que soient les éloges & les bonnes qualités des animaux dont il s'agit, que la solution restera toujours indécise & subordonnée au commerce particulier des bestiaux, & au terrain de chaque province ou de chaque canton; & malgré l'ouvrage de M. *Castelnou*, l'Espagne continuera vraisemblablement aussi à suivre les mêmes principes. L'Andalousie, par exemple, se laboure avec des bœufs, parce que le terrain en est gras & fort; Murcie & Valence se labourent avec des mules, parce que le terrain est plus léger.

On ne peut, au surplus, que savoir gré à l'auteur de ses vues patriotiques, & des avis qu'il donne à ses concitoyens.

NOTE DE M. HUZARD.

25. M. *Willemet* a donné dans le *Journal de médecine*, tom. lxxij, pag. 338, cahier de novembre 1787, sous le n°. 17, la notice de la première partie d'un ouvrage allemand, intitulé; *Auserlesene beytrage zur thier-artzneykunst*; C'est-à-dire, *Observations choisies sur l'art vétérinaire*. Dans l'énumération des Mémoires que contient cette première partie, il en annonce un de moi, sur la toux des chevaux. Comme je n'ai encore rien publié de particulier sur ce sujet, j'ai dû être étonné de voir cette annonce, & je me suis procuré l'ouvrage allemand; j'ai vu alors qu'il ne s'agissoit point de la toux des chevaux, mais du cornage ou siffilage, maladie qui est bien différente de la toux, & sur laquelle j'ai fait un rapport au conseil du Roi, imprimé à la

suite de mes *Essais sur les eaux aux jambes des chevaux*, en 1784. C'est ce rapport qu'on a traduit en allemand, & qui est inséré dans cette première partie, pages 199-234. Le traducteur a eu l'attention de placer dans une note le titre françois du morceau qu'il traduisoit, & celui de l'ouvrage où il l'avoit pris; ce qui ne laissoit aucune équivoque sur l'objet de mon Mémoire.

Je me permettrai une observation sur cette traduction. Il paroît que les allemands n'ont pas encore dans leur langue de terme propre à exprimer ce que nous appelons en françois, *cornage* ou *siffilage* dans les chevaux, & le traducteur l'a rendu par ce mot *dämpfigkeit*, qui signifie *oppression de poitrine, asthme, pousse*; on voit même, par la seconde note, qu'il confond le *cornage* avec ces maladies, & avec la *courbature*; mais le mot *dämpfigkeit* ne rend pas le sens des termes françois, puisqu'un cheval peut être oppressé, poussif ou courbatu, sans faire entendre en respirant le bruit qui constitue précisément ce qu'on appelle *cornage*, parce qu'il imite celui qu'on fait en soufflant dans un cornet; & *siffilage*, parce qu'il imite le bruit plus aigu du sifflet. Les expressions françoises ne se rapportant qu'au bruit désignant l'effet sensible, & non la cause de la maladie, qui peut être cachée, & varier comme je l'ai fait voir dans mon rapport, c'est donc l'effet que l'expression allemande doit principalement chercher à rendre; & celle adoptée par le traducteur, loin de remplir ce but, peut au contraire induire en erreur en faisant regarder un cheval *cornard* comme poussif ou courbatu, & *vice versa*, ce qui n'est rien moins que constant. Du reste, comme les mots françois *corner*, *siffler*, &c. s'entendent bien lorsqu'il est

question de chevaux, quoiqu'ils aient plusieurs autres acceptions très-différentes, on pourroit également employer les mots allemands qui leur répondent. Je trouve, au surplus, dans la nouvelle édition d'un Dictionnaire en cette langue, *horn-vich-zint*, *cornage* (a).

L'ouvrage annoncé par M. *Willemet* a 264 p. de texte, & huit pour le titre, la préface de l'éditeur, & la table des Traités contenus dans cette première partie. Cette collection se continue; & le troisième volume vient de paroître.

*EXTRAIT de la Séance publique
du Musée de Paris, du 21 novembre 1787.*

M. HUZARD a lu un Mémoire sur l'influence de l'air, considéré relativement à la santé des animaux domestiques.

Ce Mémoire est divisé en cinq articles; dans le premier, l'auteur examine l'influence de l'air en général sur les animaux domestiques, exposés nuds subitement & alternativement à toutes les impressions, obligés d'y rester plus ou moins long-temps, & n'ayant aucuns moyens de s'en garantir. Ils doivent y être très-sensibles, ayant toujours l'ouverture des naseaux tournée vers la terre, & cachée parmi les végétaux, se nourrissant de substances que la fermentation & la cuisson n'ont point élaborées;

(a) *Nouveau Dictionnaire allemand, françois, &c.* Strasbourg, chez *König*, 1782; in 4°. 2 vol. tom. I, pag. 216, colonne troisième.

les vapeurs de la terre & les vices des plantes doivent les affecter d'une manière immédiate (a) ; c'est dans la suppression de la transpiration qu'il faut chercher la source d'une foule de maladies très-fréquentes parmi les chevaux à Paris, telles que la *fourbure*, la *courbature*, la *morfondure*, la *péritneumonie*, le *farcin*, la *morve*, & sur-tout les *maladies catarrhales*, qui sont beaucoup plus multipliées que dans l'homme, & auxquelles on feroit plus d'attention, si les deux espèces étoient dans les mêmes proportions numériques.

Dans l'article second, qui est le plus étendu, M. Huzard s'occupe de la température & de la salubrité de l'air des écuries & des étables ; cet objet est très-important à la santé des animaux ; la trop grande chaleur de ces endroits en hiver, & leur trop de fraîcheur en été, sont également à redouter & doivent être évitées. Les écuries basses, mal aérées, & dans lesquelles on tient des lampes allumées, sont de véritables cloaques, aussi dangereux pour les hommes que pour les animaux ; il en est où les lumières s'éteignent bientôt, ou dans lesquelles on ne les apperçoit qu'à travers un brouillard plus ou moins épais, & à très-peu de distance. La vapeur urineuse qui s'élève du sol & du fumier, affecte les yeux & l'odorat au point de suspendre pour quelques instans la respiration, & d'occasionner la sécrétion des larmes à ceux qui ne sont pas accoutumés à respirer un pareil air ; « Quelquefois, dit M. Huzard, pendant l'enlèvement des fumiers, & au moyen

(a) *Histoire Et Mémoires de la Société royale de médecine*, année 1776, préface, pag. 35. & 36.

d'une glace, d'une bouteille ou sur les vitres, quand il y en a, j'ai rassemblé dans l'écurie ces vapeurs, qui, en hiver, forment une fumée très-sensible; je leur ai trouvé un goût piquant & urineux: elles ont verdi le sirop violat, & ont fait une légère effervescence avec l'acide vitriolique. »

Les préceptes contenus dans ce chapitre, sont très-anciennement connus, mais ils n'en sont pas moins presque généralement négligés. *Vegece*, qui a si bien écrit sur la vétérinaire, les a fortement recommandés, & M. *Huzard* s'appuie de son autorité; il rapporte aussi le résultat des observations faites par M. l'abbé *Tessier*, sur l'insalubrité de l'air des étables de la Beauce, & il est à portée d'en avoir journellement de semblables chez les nourrisseurs de bestiaux des environs de la capitale. Il résulte de leurs observations réunies, que l'air doit circuler librement dans tous ces lieux, & que la température doit approcher autant qu'il est possible de celle de l'air extérieur.

M. *Huzard* termine ce chapitre par dire deux mots de l'influence de l'air des écuries & des étables sur la santé des hommes qui les habitent journellement, & sur le séjour proposé dans les dernières pour la cure de la phthisie pulmonaire.

Ramazzini avoit déjà observé que les enfans qui gardent les troupeaux, éprouvoient à la fin de l'hiver de la foiblesse dans la vue, & une espèce de nyctalopie, ce qu'on ne pouvoit guère attribuer qu'au long séjour qu'ils font dans les étables, pendant cette saison (a). L'auteur

(a) *Essai sur les maladies des artisans*, traduit

du Mémoire est plus à portée que *Ramazzini*, d'observer les effets de l'air sur les gens d'écurie ; & il a vu comme lui non-seulement qu'ils avoient, la plupart, de la foiblesse dans la vue, mais encore que quelques-uns, accoutumés à la lumière sombre des lampes, ne voyoient que difficilement la nuit, & étoient presque entièrement *héméralopes* ; que d'autres avoient les yeux gros, chassieux, le teint pâle & l'air morosé ; que ceux d'un certain âge avoient beaucoup de disposition à la cachexie, à l'engorgement des jambes, & que leurs plaies se guérissent difficilement. Si l'on a fait peu d'attention à tous ces accidens, & si personne, jusqu'à présent, n'en a fait mention, c'est que d'une part les gens d'écurie se donnent beaucoup d'exercice, dorment peu, font un grand usage du tabac & des liqueurs fermentées, & que de l'autre ils se trouvent placés trop loin des observateurs.

Quant à la phthisie pulmonaire, comment pouvoit-t-on espérer de rétablir le jeu des poulmons dans une pareille atmosphère, quelque soin qu'on en ait, puisque non-seulement l'air qui a servi à la respiration d'un certain nombre d'animaux est bientôt irrespirable, mais puisqu'il résulte encore des expériences de *M. Ingenhousz* & des autres physiciens modernes, que celui qui s'échappe du corps par la transpiration, est bientôt aussi méphitisé & semblable au premier. Si les pulmoniques ont besoin d'un air sain & respirable chargé de particules animales, celui des boucheries paroîtroit beaucoup mieux leur convenir.

du latin de *RAMAZZINI*, avec des notes & des additions ; par *M. DE FOURCROY*, Paris, 1777, in-12, pag. 445, 446.

Dans l'article troisième, l'auteur indique les maladies qui sont la suite du dégagement & de l'expansion de l'air contenu dans les alimens; telles sont les météorisations, les tympanites, les crépitations, les infiltrations aériennes, &c. On n'opère la guérison de ces sortes de maladies, qu'en administrant des substances qui absorbent ou qui condensent l'air dégagé, ou en lui procurant une issue à l'extérieur par la ponction. Cet air est presque toujours inflammable & méphitique (a). Les plantes, qui occasionnent le plus ordinairement ces sortes d'accidens, sont la luzerne, le trèfle, le fénévê, le coquelicot, le navet, le son, &c., &c.

Dans l'article quatre, on voit les effets meurtriers de l'introduction de l'air atmosphérique dans les voies circulaires, par l'ouverture des vaisseaux sanguins. M. *Brown Langrish* a tué plusieurs chiens en leur soufflant dans la jugulaire, & M. *Chabert* indique ce moyen pour tuer les chevaux morveux sans effusion de sang. Cette insufflation ne produit d'autres changemens dans les viscères, qu'une distension considérable de l'oreillette & du ventricule droit du cœur.

On trouve dans l'article cinq plusieurs observations qui tendent à prouver que l'air est souvent le conducteur ou le conservateur de la contagion; nous nous contenterons de citer la dernière.

« Les lapins sont sujets à la *chavelée* ou pe-

(a) Voyez une observation de M. *Barrier*, vétérinaire à Chartres, sur une indigestion, accompagnée de météorisme, guérie par la ponction, avec des remarques de M. *Huzard*. Journal de médecine, tom. lix, pag. 246.

ite-vérole ; l'un des plus sûrs moyens de leur communiquer cette maladie , & d'en délivrer les campagnes , est de jeter un ou plusieurs moutons atteints de ce mal dans les lieux qu'ils ravagent ; l'air y porte la contagion de toutes parts , & celle-ci en a bientôt purgé les champs qu'ils dévastotent ».

« Les agriculteurs vétérinaires qui habitent des pays à moutons , ont observé encore qu'il suffit souvent du passage dans le voisinage & au dessous du vent d'une bergerie, d'un parc, ou d'un cantonnement qui recèle des moutons claveleux , pour communiquer cette maladie à un troupeau parfaitement sain (a) ».

*SÉANCE PUBLIQUE ET PRIX
décernés par l'Ecole royale vétérinaire de Paris , établie à Alfort.*

Le samedi onze avril 1789 , M. *Blondet*, maître des requêtes , chargé par le ministre des finances , du département de l'école royale vétérinaire de Paris , se rendit à cette école , & assista à un concours , qui eut pour objet la théorie & la pratique des maladies chirurgicales des animaux , les opérations qu'elles exigent , & l'action de forger

(a) Voyez un rapport très-bien fait sur le *claveau* , par M. *Barrier*, vétérinaire à Chartres , imprimé dans la *Bibliothèque physico-économique*, année 1786, tome premier, pag. 137.

Ce Mémoire est destiné à faire partie de la vétérinaire du *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique*.

& de ferrer. M. le duc de *Chaulnes* & quelques autres personnes de distinction honorèrent ce concours de leur présence. Les affaires importantes dont la nation s'occupe en ce moment, ne permirent pas à M. *Necker* d'y présider.

M. *Gilbert*, l'un des professeurs de l'école, ouvrit la séance par un *discours sur l'antiquité & l'utilité de l'art vétérinaire*.

Les neuf élèves admis à ce concours, furent interrogés & jugés par les anciens élèves de l'école établis à Paris, que M. *Chabert*, directeur général de ces établissemens en France, avoit bien voulu inviter à cet effet.

Les concurrens s'occupèrent d'abord, dans une première séance, de la théorie; ils répondirent aux questions qui leur furent faites sur les plaies, les hémorrhagies, les fractures, les tumeurs, les hydropisies, le sarcocèle, les corps étrangers & leur extirpation, la taupe, le mal de garot, &c.; sur la cautérisation, la saignée, les sutures, le trépan, l'hyo-vertébrotomie, la pharyngotomie, la castration, la dessolure, l'enlèvement de la fourchette, &c. &c.

Ils démontrèrent successivement, sur des pièces conservées dans le cabinet de l'école, plusieurs maladies chirurgicales & internes, telles que la soie dans le cochon, des concrétions dans différens viscères, un grand nombre de calculs, d'égagropiles & de bésoids; ils firent voir un de ces derniers, trouvé dans l'estomac d'un mulet, & qui pèse quinze livres; toutes les espèces de vers qui s'engendrent dans les différentes parties du corps des animaux; les effets funestes & successifs de la fourbure sur les fabots; ceux qui résultent des météorisations, relativement à l'estomac & aux intestins, &c. &c.

Ils passèrent ensuite aux instrumens nécessaires dans la pratique de la chirurgie vétérinaire ; ils en firent également la démonstration , en rendant compte des maladies auxquelles ils conviennent , & de la manière de les mettre en usage. Ils en firent connoître quelques-uns nouvellement inventés & exécutés par M. *Baruel* , l'un des professeurs à l'école , & par quelques autres élèves. Cette première séance fut terminée par la démonstration des fers propres aux pieds des animaux , à leurs défauts de conformation , naturels ou accidentels , aux opérations qu'ils exigent , &c. &c.

La seconde séance fut entièrement pratique , & eut pour objet les opérations ; les élèves pratiquèrent , sur les animaux vivans , les différentes saignées , l'empîème , la cautérisation , la dessolure , la pharyngotomie , la trachéotomie , la castration , la seime , le javart encorné , l'hyo-vertébrotonomie , & les différentes méthodes propres à faire porter la queue à l'angloise. Ces opérations furent suivies de l'application des appareils & bandages particuliers à chacune d'elles. Les concurrens s'occupèrent ensuite à forger plusieurs espèces de fers propres à différens chevaux amenés à cet effet , & ils en firent sur-le-champ l'emploi pour ferrer différens pieds.

Les questions , les démonstrations & les opérations ont été indiquées au hasard , & comme il a paru convenable aux juges de les faire ; en sorte qu'aucun des élèves ne pouvoit s'attendre à ce qu'il auroit à répondre , à démontrer ou à opérer.

L'assemblée a été , en général , satisfaite des efforts des concurrens ; elle les a trouvés très-instruits

dans la théorie & dans la pratique des opérations relatives à la chirurgie vétérinaire, & capables de porter dans les provinces pour lesquelles ils sont destinés, les lumières & les secours nécessaires aux traitemens des maladies des bestiaux.

Elle a décerné le prix, consistant en une médaille donnée par le roi, & que les élèves doivent porter à la boutonnière de l'habit, à MM. *Pierre Jommet*, de Mont-Redon en Languedoc, entretenu par le diocèse de Cassanonne; *Pierre Rousseau*, de la Marche sur-Saône, par les états de Bourgogne; *Laurent Gervaisot*, de Brienne en Champagne, élève militaire; *Arnaud Olivier*, de Reval en Languedoc, par le diocèse de Lavaur; & *Beaudoubacher*, de Morat en Suisse, à ses frais.

L'accessit, consistant en une chaîne d'or propre à suspendre la médaille, a été accordé à MM. *Nicolas Ignard le jeune*, du Fay-Billot en Bourgogne, entretenu par la généralité de Paris; *Michel Gallet*, de Nécy en Normandie, par la généralité d'Alençon; *Charles Caruel*, de Dôle en Franche-Comté, élève militaire; & *Jean-Baptiste Plantier*, de Bourbonne-les-Bains en Champagne, par la police de Paris.

Le magistrat président l'assemblée, en témoignant sa satisfaction à tous ces élèves, engagea les premiers à redoubler de zèle, pour justifier de plus en plus le choix des juges; & les seconds, à mériter bientôt, par de nouveaux succès dans leurs provinces, le complément de la récompense qu'ils venoient de recevoir.

Après la distribution des prix, M. *Huzard*, le plus ancien des élèves de l'école vétérinaire, établis à Paris, pria M. *Chabert*, au nom de

tous ses confrères présens , d'obtenir du ministre, pour M. *Préau* , l'un d'eux , une médaille semblable à celles qui venoient d'être distribuées ; il fit observer que cet élève la méritoit , non-seulement par ses services à la tête des hôpitaux de l'école pendant plusieurs années , mais encore par une pratique très-étendue dans la capitale , & ayant obtenu la chaîne au premier prix de pratique qui eut lieu à l'école en 1771. M. *Blondet* accorda sur le-champ cette demande à M. *Chabert* , en observant qu'elle lui paroïssoit d'autant plus flatteuse pour le sieur *Préau* & d'autant mieux méritée , qu'elle étoit le résultat du vœu unanime de ses confrères , véritables juges en cette partie.

Le président y mit dans la même séance à MM. *Gilbert* , *Baruel* & *Déchaux* , tous trois élèves des écoles vétérinaires , le brevet de professeur ; le premier, pour la médecine vétérinaire ; le second pour les hôpitaux , & le troisième pour la pharmacie.

A V I S.

On trouvera chez madame *Val'at-la-Chapelle*, libraire à Paris, grand'salle du Palais, quelques exemplaires des ouvrages vétérinaires suivans :

Trattato delle razze di G. PRUGNONE, 1781 ; in-8° ; fig. annoncée dans ce Journal, tom. lxxij, pag. 2.

Traité du charbon ou anthrax dans les animaux ; par M. CHABERT, 1786 ; in-8° , tom. lxx , pag. 158.

Instruction sur la manière de gouverner les vaches ; par le même , 1785 , in-8° , tom. lxxvj , pag. 533.

Traité des maladies vermineuses dans les animaux ; par le même , 1787 , in-8°.

Nous ferons connoître cette nouvelle édition dans l'un des prochains cahiers.

N^{os}. 1, 2, 4, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 20, M. GRUNWALD.

3, 5, 6, 7, 8, 17, 19, 21, 22, 23, M. WILLEMET.

9, 18, M. ROUSSEL.

14, 24, 25, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1788.

Page 383, ligne 21, au lieu d'on, lisez ont.

Page 404, ligne 15, institutes, lisez instituts.

Page 415, ligne 26, l'ont, lisez l'on.

Page 419, ligne 22, Sthol, lisez Stoll.

Page 421, ligne 14, Sthol, lisez Stoll.

Page 422, ligne 7, Sthol, lisez Stoll.

Ibid. ligne 20, Sthol, lisez Stoll.

Page 424, ligne 3, Sthol, lisez Stoll.

Page 425, ligne 9, Sthol, lisez Stoll.

Même cahier. Table des Matières.

Page 482, à l'article des Académies, après Berlin, ajoutez : Cap-François. † Dissertation & observations sur le tétanos, publiées par le Cercle des Philadelphe du Cap-François, N. lxxiv-136.

Nota. Cet ouvrage est bien annoncé page 569, n^o. 19, mais sans aucune indication.

Table des Auteurs.

Article de M. Brugnone, page 583 ; ajoutez : Ordonnance & traitement pour la maladie épizootique.

AVIS IMPORTANT. 167.

tique qui s'est manifestée en Piémont, N. 77-
143.

Page 590, *De Ballet*, voyez *Belin*; lisez *De Balu*,
voyez *Belin*.

AVIS IMPORTANT.

*MM. les Souscripteurs recevront
le cahier de Mars avec ceux de Jan-
vier et de Février, qu'on réimprime
sous l'ancien format, ainsi que cela
est annoncé sur l'enveloppe de ce
cahier (Avril.)*

T A B L E.

| | |
|---|--------|
| <i>O</i> BSERVATIONS sur les maladies vénériennes, &c. Par M. Souville, méd. | Page 3 |
| <i>Observation sur une maladie vénérienne, guérie par l'extrait de ciguë, &c.</i> Par M. Charmeil, chir. | 16 |
| <i>Observat. sur une maladie vénérienne, accompagnée d'accidens très-graves.</i> Par M. Plutot, chir. | 26 |
| <i>Observat. sur une maladie vénérienne dont la termi- naison a été funeste.</i> Par M. Dagneau, chir. | 22 |
| <i>Réponse au Mémoire à consulter de M. Gorey, méd. sur une faiblesse du genou droit, &c.</i> Par M. Dupau, médecin, | 44 |
| <i>Observat. sur des affections sympathiques, et Réponse au Mémoire à consulter, &c.</i> Par M. Archier, médecin, | 52 |
| <i>Observat. sur une rupture de matrice, &c.</i> Par M. Toutant Beauregard, chir. | 68 |
| <i>Description pathologique & anatomique d'un sarcom</i> | |

| | |
|---|-----|
| <i>cèle manifestes ; suivie de réflexions. Par M. Flamin-</i> | |
| <i>drin, vétérinaire,</i> | 71 |
| <i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de</i> | |
| <i>février 1789,</i> | 89 |
| <i>Observations météorologiques,</i> | 94 |
| <i>Observations météorol. extrait du Journal général de</i> | |
| <i>France,</i> | 97 |
| <i>Observations météorologiques faites à Lille,</i> | 102 |
| <i>Maladies qui ont régné à Lille,</i> | 103 |

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

| | |
|--|-----|
| <i>Académie,</i> | 105 |
| <i>Médecine,</i> | 111 |
| <i>Mélanges,</i> | 133 |
| <i>Chirurgie,</i> | 134 |
| <i>Vétérinaire,</i> | 135 |
| <i>Anatomie,</i> | 134 |
| <i>Physiologie,</i> | 139 |
| <i>Hygiène,</i> | 142 |
| <i>Matière médicale,</i> | 147 |
| <i>Chimie,</i> | 149 |
| <i>Physique,</i> | 150 |
| <i>Botanique,</i> | 151 |
| <i>Economie,</i> | 152 |
| <i>Histoire littéraire,</i> | 154 |
| <i>Extrait de la séance publique du Musée de Paris,</i> | 156 |
| <i>Séance publique, & Prix décernés par l'Ecole royale</i> | |
| <i>vétérinaire de Paris, établie à Asfort,</i> | 161 |
| <i>Avis,</i> | 165 |
| <i>Autre Avis important,</i> | 167 |

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois d'avril 1789. A Paris, ce 24 mars 1789.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1789.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c

M A I 1789.

DESCRIPTION
DE DEUX ÉPIDÉMIES;

Par M. DUFOUR, docteur en médecine, médecin des hôpitaux et des épidémies dans le district de Noyon, et associé régnicole de la Société royale de médecine de Paris.

ÉPIDÉMIE DE LASSIGNY.

LES maladies épidémiques qui, pendant dix-huit mois, ne s'étoient point manifestées dans le district de Noyon, devinrent très - fréquentes depuis le commencement de cette année 1788.

Tome LXXIX.

H

Des pleuro-péritneumonies accompagnées de fièvre putride maligne , ont régné dans beaucoup de villages , pendant les mois de janvier , février et mars. Lassigni , paroisse distante de trois lieues O. de Noyon , fut un des villages le plus maltraités. La réunion des mêmes accidens chez un très-grand nombre de malades attaqués à-la-fois , ne laissoit aucun doute sur la nature et le caractère de la maladie. L'humidité constante , les pluies continuelles qui ont eu lieu l'année dernière , ont arrêté l'excrétion de l'humeur perspiratoire , et donné naissance à des engorgemens dans différens viscères. Cette suppression produit le plus ordinairement des embarras à la poitrine , des surcharges dans les glandes intestinales , et gêne beaucoup la liberté de la circulation. Delà les affections catarrhales , les fausses péripleumonies , les diarrhées , les fièvres intermittentes de différentes espèces , les fièvres putrides , les douleurs rhumatismales et autres maladies qui ont été si répandues depuis un an. C'est à cette cause aussi qu'on peut rapporter la maladie épidémique qui a régné à Lassigni , et celles de même nature qui se sont

montrées dans beaucoup d'autres campagnes de nos environs, mais qui attaquant un moins grand nombre de personnes à-la-fois, ont moins alarmé. Cette espèce de maladie étoit précédée par un mal-être universel, des lassitudes, des brisures dans tous les membres : la tête étoit accablée, la poitrine serrée, la respiration difficile ; l'estomac paroissoit aussi chargé : les maux de cœur, les nausées dont se plaignoient les malades, annonçoient l'embarras de ce viscère : le pouls étoit lourd et ses pulsations irrégulières : un limon jaunâtre couvroit la langue ; une toux sèche, souvent répétée, fatiguoit beaucoup les malades, et provoquoit des envies de vomir ; les crachats, qui d'abord étoient séreux, devenoient ensuite bilieux et sanguinolens. Du 3 au 4, la fièvre s'élevoit et prenoit presque toujours beaucoup d'intensité ; des points douloureux, en différentes parties de la poitrine, ou un serrement spasmodique dans toute sa capacité, rendoient la toux très-laborieuse et l'expectoration très-difficile. Vers le sixième jour, l'ardeur de la fièvre rendoit la peau sèche, aride et brûlante ; le ventre, singulièrement météorisé, de-

venoit quelquefois très-sensible au toucher. Une constipation opiniâtre avoit lieu chez ceux qui, dans le principe de la maladie, avoient été négligés; la tête se prenoit chez la plupart; les soubresauts des tendons étoient plus ou moins fréquens, et le système nerveux plus ou moins irrité, d'après les différentes constitutions. Vers le neuvième jour, les malades tomboient dans l'assoupissement ou dans un délire continu; la langue brunissoit, se blotissoit, se crévassoit : ces derniers symptômes n'ont eu lieu ordinairement que chez ceux qui avoient appelé trop tard les secours de l'art, et quand ils se sont montrés, le danger étoit très-imminent. À tous ces accidens, il n'étoit pas difficile de reconnoître des pleuro-péritéumoniés *bâtardes*, compliquées de fièvre putride maligne. Il étoit très-important, pour obvier aux accidens graves dont cette maladie étoit accompagnée, de saisir le moment de l'invasion pour commencer le traitement : delà dépendoit presque toujours le salut des malades. La saignée, quoique assez souvent indiquée ici, a été cependant pratiquée, moins comme un remède curatif par lui-même, que pour faciliter

l'effet des autres remèdes, et parer à l'engorgement des pœumons. Il étoit toujours nécessaire, immédiatement après, de vider les premières voies par l'émétique en grand lavage, et de doux purgatifs donnés de même, le tout proportionné à l'âge, aux forces et au tempérament. Souvent les émético-cathartiques étoient indiqués d'abord; et après leur effet, quand le pœuls en montrait le besoin, je prescrivois la saignée: il a été très-rare que je l'aie fait réitérer; chez plusieurs malades même, j'en n'y ai pas eu recours. Ces premières précautions prises, je me suis étudié, dans le cours de la maladie, à entretenir la liberté du ventre, en faisant prendre aux malades, le matin, une eau de pruneaux laxatifs, de casse ou de tamarins légèrement aiguisée avec le tartre stibié, et où l'on ajoutoit quelque sirop doucement purgatif, ou quelques verres d'apozèmes préparés avec la racine de patience, de bardane, la chicorée, la bourrache et la scolopendre, aiguisés avec une petite dose d'arcanum, et édulcorés avec quelques sirops laxatifs. Les autres boissons étoient les infusions de bourrache miellées, celles de fleurs de

sureau et de tussilage, le petit-lait clarifié ; des décoctions faites avec les pommes de reinette et le miel blanc, l'eau d'avoine ou de seigle grillé, qu'on stimuloit avec quelques gouttes d'esprit de vitriol, et qu'on édulcoroit avec le miel ; des tisanes apéritives et adoucissantes ; l'oxymel ou quelques sirops aigrelets, étendus dans l'eau panée ou de chiendent ; quelques potions béchiques et incisives ; des bouillons légers avec les grenouilles ou un peu de rouelle de veau, les navets, les oignons, les carottes et les feuilles fraîches de cerfeuil et de bourrache : tels ont été les moyens curatifs employés à l'intérieur. Chez presque tous les malades, j'ai conseillé l'application des vessicatoires, non-seulement aux jambes, mais encore sur le côté affecté par un point douloureux, et j'en ai obtenu les plus grands avantages. J'ai souvent vu la douleur de côté se dissiper par leur action, la respiration et l'expectoration devenir plus faciles. La liberté du ventre entretenue avec soin, détournoit les humeurs âcres et putrides qui passaient, sans cette précaution, des premières voies dans les secondes. Les boissons légèrement toniques et anti-

ÉPIDÉMIE DE LASSIGNI. 173

septiques ont été données avec fruit dans le déclin de la maladie, où il étoit utile, de trois jours l'un, de donner un doux purgatif. La maladie ainsi traitée, a cédé presque toujours du 18 au 21; et la convalescence n'a été longue et orageuse que chez les personnes peu attentives à mettre en exécution le régime et le plan curatif indiqués.

ÉPIDÉMIE DE BLÉRANCOURT,

Et de plusieurs villages qui avoisinent ce bourg; par le même.

DEPUIS trois mois il règne à Blérancourt, bourg de la généralité et de l'élection de Soissons, une maladie épidémique dont plusieurs ont été les victimes, et qui n'a cessé que depuis quelques jours de faire des progrès. Ce bourg, distant de trois grandes lieues S-E. de Noyon et de cinq N-O. de Soissons, est situé au pied d'une chaîne de montagnes assez élevées, et placées au S-E. Son exposition la plus favorable est à l'E. et au N-E.; du côté du S., des monticules en très-grande valeur l'environnent. Au N. et au N-E.

on voit de vastes prairies et des terres bien cultivées. A l'O., les terres sont arrosées par différens ruisseaux : ce sont des espèces de marais que la culture a rendus d'un excellent rapport. A l'E., au bas des montagnes, ce sont aussi des terrains fangeux coupés par des ruisseaux, et dont la plupart sont plantés en légumes. Le terrain des endroits les plus élevés est léger et sablonneux; les autres terres dans la plaine sont grasses, limoneuses et très-fertiles : le sol est en général très-varié; on y cultive des blés, des avoines, du chanvre, du lin, des fourrages de bonne qualité, et toute sorte de légumes. Ce bourg est assez bien bâti; les rues y sont larges, et beaucoup de maisons sont exposées assez sainement. Le château du seigneur est grand, spacieux et bâti sur le modèle du Luxembourg. Le régime des habitans est le même que celui des autres villes de la province. Je n'entrerais point dans des détails qui s'éloigneroient de mon but, en faisant la description d'un hôpital fondé par les seigneurs du lieu, pour l'éducation des orphelins et des enfans abandonnés, et dont on ne sauroit assez louer la sage administration et l'ordre qui y règne. La ma-

ladie n'y a point pénétré, par les soins et la grande propreté des filles chargées du gouvernement de cette maison.

Vers la fin du mois de mai 1788, la maladie a commencé à se manifester dans ce bourg et dans deux villages voisins. Elle s'est étendue peu-à-peu dans sept à huit villages de ce canton, où elle a gardé constamment le même caractère. C'est après les premières chaleurs qu'elle a donné les premiers signes de son existence. M. *Gellé*, régisseur du marquisat de Blérancourt, voyant les progrès de la maladie, animé par un zèle éclairé pour le bien de ses concitoyens, et connoissant les intentions favorables de M. *Grenet* de Marguette, seigneur de cette terre, dont on ne peut trop louer les sentimens d'humanité et de bienfaisance pour ses vassaux, auxquels il en a donné beaucoup de preuves dans cette circonstance, m'engagea, par une lettre du 4 juin, à m'y transporter le plus tôt possible, pour examiner la maladie, et porter les secours convenables à ceux qui en étoient attaqués. Je m'y rendis le 5, et je visitai tous les malades avec la plus scrupuleuse attention. Chez tous, je trouvai les principaux symptômes

exactement les mêmes; et d'après l'examen le plus réfléchi, je jugeai que la maladie, certainement épidémique, étoit une fièvre scarlatine et miliaire, qui, chez un grand nombre, prenoit un caractère putride et malin. On pouvoit compter ici quatre temps marqués par des symptômes particuliers, mais qui se succédoient avec beaucoup de rapidité. Le premier temps, ou celui de la préparation, étoit annoncé par une espèce de frisson, un mal-être, un accablement, des pesanteurs à la tête, accompagnées quelquefois d'élanemens, des envies de vomir, des anxiétés, &c. Dans le second temps, qui étoit celui de l'ébullition, la fièvre s'élevoit, des douleurs vives se faisoient sentir en différentes parties du corps, sur-tout dans les reins, le mal de tête augmentoit, la chaleur montoit au plus haut degré; la sueur, qui prenoit alors, devenoit bientôt très-abondante; le pouls n'avoit pas une marche uniforme; il varioit dans les différens individus: chez les uns, il battoit très-fréquemment, chez d'autres, il étoit enfoncé, et battoit avec une sorte de lenteur; souvent on le trouvoit inégal, quelquefois convulsif; la langue étoit

toujours épaisse et chargée d'un limon blanc. Vers la fin du second temps, des picotemens se faisoient sentir à la peau; et au troisième temps, l'éruption se faisoit: le visage, le col, la poitrine, les bras et toutes les parties du corps se couvroient successivement de taches scarlatines et de petites pustules miliaires, lesquelles ordinairement ne se répandoient que sur le visage, les mains, les bras, le col et la poitrine. J'ai observé aussi chez plusieurs malades des taches pourprées; tous ceux qui ont été les victimes de cette maladie en étoient couverts, et le sang, dans les derniers momens de la vie, leur sortoit par le nez, la bouche et les oreilles. Le quatrième temps étoit celui de l'exsiccation: la peau alors devenoit rude au toucher, se couvroit de petites écailles farineuses qui se dissipoient petit-à-petit; la fièvre presque toujours tomboit entièrement, le pouls seulement conservoit un mouvement lourd, embarrassé et inégal, sur-tout chez les malades qui avoient été mal traités, et qui avoient eu assez de force pour résister au traitement contraire qu'on leur avoit fait suivre. Chez ceux-là, la convalescence étoit toujours longue et

fâcheuse. Cette maladie, quand on savoit la prendre dès les premiers momens, n'étoit pas très-dangereuse. Elle le devenoit singulièrement, si on la négligeoit dans le principe. Elle a enlevé plusieurs malades dans le court espace de quarante-huit, de trente-six et même de seize heures. Les jours les plus critiques et les plus orageux étoient en général le troisième, le cinquième et le septième : ce temps passé, l'espoir de la guérison étoit presque toujours certain, quoique la maladie se prolongeât quelquefois jusqu'au quatorzième; mais les accidens diminueient d'une manière sensible, pour peu qu'on secondât la nature. Le point essentiel pour avoir des succès dans le traitement, étoit de saisir l'instant de l'invasion. La saignée, chez le plus grand nombre des malades, étoit alors indiquée : une seule suffisoit pour l'ordinaire. L'émétique en grand lavage, ou un doux émético-cathartique donné de la même manière, une heure et demie au plus après la saignée, avoit l'avantage de nettoyer les premières voies, d'empêcher les levains putrides de passer dans les secondes, et de laisser une disposition à la sueur, en poussant du

centre à la circonférence. Je fis d'inutiles efforts, dans mes premières visites, pour amener à mon sentiment un chirurgien indocile et accoutumé à une routine aveugle. Je travaillai en vain aussi à le dissuader de laisser croupir dans la fange et l'ordure les malheureux qui lui donnoient leur confiance. Presque tous, accablés sous le poids des couvertures dont ils étoient surchargés, n'osoient, dans la saison la plus chaude, se soulever le moins possible, même pour satisfaire aux besoins d'uriner. J'en ai trouvé plusieurs cousus dans leurs draps, pour ne point interrompre la sueur, et plongés dans la pourriture jusqu'au col; menacés d'une mort certaine par le chirurgien, ils aimoient mieux croupir dans un fumier infect, que de s'écarter de l'ordre prescrit. En ma présence, ce chirurgien opiniâtre recevoit mes avis avec docilité; et à peine avois-je perdu mes malades de vue, qu'il savoit, par son patelinage, les détourner d'exécuter mes ordonnances. Cette indocilité de sa part a coûté la vie à plusieurs: tous ceux qui ont été exacts à suivre la méthode curative indiquée, ont échappé au danger. Les précautions, que j'ai indi-

quées ci-dessus, prises dans le principe, la maladie perdoit singulièrement de son intensité; et pendant tout son cours, les boissons les plus simples, telles qu'une tisane légère faite avec les racines d'oseille, de fraisier et de chien-dent, l'infusion de chicorée sauvage et de bourrache, celle de fleurs de sureau et de reine-des-prés, miellée et acidulée avec quelques gouttes d'esprit de soufre, le sirop de vinaigre étendu dans une eau de chiendent légèrement nitrée, l'eau d'avoine grillée, l'eau de pruneaux ou de tamarins édulcorée avec le miel ou quelque sirop laxatif, et aiguisée avec le nitre ou le sel d'Epsom et un grain de tartre stibié par pinte, quelquefois des apozèmes chicoracés légèrement aiguisés de même; des bouillons de poulet ou préparés avec le veau, l'oseille, le cerfeuil, la laitue, la poirée et quelques feuilles de bourrache; ces moyens ont presque toujours suffi. Les lavemens étoient aussi très-utiles pour entretenir la liberté du ventre. Lorsque la tête étoit embarrassée, les vessicatoires appliqués aux jambes, ont toujours produit les meilleurs effets. Dans le troisième temps, on a donné souvent, avec avan-

tage, une teinture de quinquina édulcorée avec le sirop de limon ou de vinaigre, ce qu'on a continué dans le quatrième temps. Dans la convalescence il étoit utile de revenir souvent aux purgatifs : elle étoit difficile et longue, et les rechutes très-communes quand on négligeoit d'y avoir recours. Cette méthode, exactement suivie, et soutenue par un régime bien réglé, a eu tout le succès désiré.

ORAGE DU 13 JUILLET 1788.

LE bourg de Blérancourt fut, ainsi que les campagnes des environs, très-endommagé par l'orage du 13 juillet. Je fus témoin et spectateur de ses ravages. Occupé ce jour là, depuis quatre heures du matin, à visiter les malades atteints de l'épidémie, je vis, vers les huit heures et demie, les annonces de cet orage désastreux. La chaleur étoit excessive ; la veille et l'avant veille la liqueur du thermomètre étoit montée à 26 degrés. Des nuages fort élevés, petits, blanchâtres, se formèrent d'abord dans la couche supérieure de l'atmosphère, se rassemblèrent et s'étendirent peu-à-peu en s'approchant de la terre,

et devinrent insensiblement très épais et très-noirs. Vers les dix heures, le ciel s'obscurcit au point que, dans un appartement très-éclairé d'une maison où je me trouvois, à peine je distinguois les objets les plus rapprochés. Il s'éleva alors un vent très-impétueux d'O. S-O., et quelques coups de tonnerre se firent entendre dans l'éloignement. Le vent augmentant toujours avec la plus grande violence, je vis la nuée s'ouvrir par un éclair, et la foudre voler en éclats. Une grêle d'une grosseur prodigieuse, poussée par l'ouragan, tomba aussitôt avec le plus grand fracas, fit voler les tuiles, les ardoises et les vitres qu'elle cassoit, jeta la terreur et répandit la consternation dans tous les esprits. La plupart des convértures des maisons exposées au vent, furent enlevées en un moment. Pendant vingt-cinq minutes, elle ne cessa de tomber ; les plus petits grêlons étoient de la grosseur d'une noix ; les moyens grêlons égaloient en grosseur un œuf de poule ; les plus gros que j'ai vus, pesoient quatre onces et demie : ils étoient anguleux, et les angles qui les hérissoient de toutes parts, avoient deux à trois pouces de longueur.

Plusieurs habitans du lieu m'ont assuré en avoir vu quelques-uns du poids d'une livre; le lendemain matin, avant mon départ, j'en trouvai encore plusieurs du poids de trois à quatre onces. Jamais je n'avois vu de grêle d'une si énorme grosseur. Elle a détruit, en quelques momens, les espérances de la récolte prochaine, ravagé les blés, les chanvres et les lins, objets du commerce du pays, déraciné, cassé les arbres, renversé presque tous les fruits, dépouillé les vignes, tué une quantité d'animaux et de gibier dans les champs, et fait, en un mot, le plus grand tort à ce pays, aux campagnes voisines, désolé et ruiné une immense étendue de terrain. Le lendemain, en passant sur les terroirs voisins, principalement sur ceux de Cancelin et de Cus, il me fut, dans beaucoup d'endroits, presque impossible de distinguer aucune des productions que j'avois admirées l'avant-veille.

OBSERVATIONS

SUR

LES MALADIES BILIEUSES,

ET

Réflexions sur l'usage des bouillons de viande dans les maladies fébriles;

Par M. A. DE LAUDUN, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, médecin à Tarascon en Provence.

Les maladies bilieuses ont toujours été très-communes, et on les a souvent décrites sous les noms de fièvres hémitritées, putrides, mésentériques, etc. Avant d'en rapporter quelques observations, nous croyons devoir dire que nous entendons avec *Stoll*^(a), par maladies bilieuses, celles où il existe

(a) *Ratio medendi*, tom. j, pag. 51; édition de Vienne.

dans l'estomac ou dans le duodénum un amas de matières que nous nommons bile ; le goût de ces matières est ordinairement amer , quelquefois acide ou austéro-acide , quelquefois même doux , mais d'une douceur nauséabonde ; cette humeur bilieuse , dit M. *Caille* (a) , mise en mouvement , produit des symptômes particuliers , qui sont relatifs à la partie sur laquelle elle se porte : sur l'estomac et sur les intestins , elle occasionne des vomissemens , des diarrhées , des cholera-morbus , des dysenteries ; à la tête , des érysipèles ; à la peau , des éruptions de différentes espèces ; sur les muscles , des rhumatismes ; enfin à la poitrine , des fluxions de poitrine bilieuses ; elle peut aussi occasionner une céphalalgie , comme M. *Tissot* l'a observé dans l'épidémie qui a régné à Lausanne en 1755 ; c'est ce qui a eu lieu chez la malade qui fait le sujet de ma deuxième observation.

(a) Dans un Mémoire sur les fausses fluxions de poitrine bilieuses , & principalement sur celles qui ont régné dans plusieurs cantons de la France , en 1782 , 1783 & 1784 , inséré dans le volume de la Société royale de médecine , pour les années 1782 & 1783 , pag. 42.

Pleurésie (a) bilieuse.

Claude Gilles Ménager, âgé d'environ 20 ans, fut attaqué, le 20 septembre 1787, d'une douleur vive au côté gauche de la poitrine, sans être accompagnée de toux; elle avoit été précédée d'un léger frisson pendant la nuit. Appelés à onze heures du matin, mon père et moi, nous lui trouvâmes une fièvre assez vive, le pouls étoit fort et très-fréquent, la langue étoit très-chargée, bilieuse (b) et indiquoit un amas de pourritures dans les premières voies; nous ordonnâmes une saignée, pour remédier à l'inflammation qui nous parut compliquée avec la fièvre bilieuse, et pour faire vomir le malade sans danger. Le chirurgien qui l'avoit saigné d'après notre ordonnance, fut le voir sur les quatre ou cinq heures du soir, et ayant trouvé la douleur de côté aussi vive, il prit sur lui de faire une seconde

(a) Nous nous servons ici du nom de pleurésie, quoique cette maladie fut plutôt une douleur de côté *pleurodyne bilieuse*.

(b) Nous nous servons ici de l'expression de *Stoll*; voyez *Ratio medendi*, tom. 1, pag. 36.

saignée assez forte. La sérosité du sang retiré par cette seconde saignée, étoit jaune, bilieuse. (Nous avons observé constamment cette couleur dans les maladies bilieuses et dans les fièvres intermittentes de la fin de l'été et de l'automne). A six heures du soir nous trouvâmes le malade très-abattu et avec une prostration de forces analogue à celle qui est propre aux fièvres malignes; le pouls étoit toujours fréquent, mais en même-temps extrêmement petit, foible et mou; la langue étoit telle que nous l'avions vue à notre première visite; nous fîmes appliquer un large emplâtre vessicatoire sur l'endroit de la douleur, plus dans la vue de relever les forces abattues du malade, que pour obtenir l'effet que Pringle attendoit dans de pareilles circonstances. Deux heures après il survint un vomissement considérable de matières bilieuses, suivi d'une défaillance qui fit craindre pour les jours du malade.

Le 21, pour suivre la route indiquée par la nature, nous fîmes prendre cinq grains d'ipécacuanha, que nous nous proposions de répéter si cette quantité ne produisoit point l'expulsion des

matières putrides - bilieuses ; mais il en vomit une si grande quantité de semblables à celles qu'il avoit vomies naturellement le jour précédent, qu'il auroit été dangereux d'en réitérer la même dose une heure après. Le soir, quoique le malade se trouvât fatigué par ce vomissement abondant, le pouls étoit fort, et il y avoit moins d'accablement.

Le 22, le succès obtenu par le vomissement nous porta à conseiller le même remède, qui fit encore rendre beaucoup de ces mêmes matières, et le soir le malade se trouva beaucoup plus fort. La croûte blanche et épaisse qui recouvroit sa langue, commença à diminuer ; l'extrémité de cette partie devint rouge ; les forces du malade se réparèrent en proportion de la quantité de matière qu'il évacua, tant par le haut que par le bas.

Le 23, nous fîmes encore prendre l'ipécacuanha, qui produisit le même effet que les jours précédens ; le soir nous trouvâmes le malade sans fièvre, et le point de côté étoit entièrement dissipé.

Enfin le 25 il prit une purgation ordinaire, qui chassa encore par les

selles quantité de matières; après l'effet de ce remède le malade se trouva libre de tous maux; le lendemain il entra en convalescence et commença à manger.

Céphalalgie bilieuse.

Le 25 septembre 1787, je fus appelé à dix heures du matin, pour voir la nommée *Durande*, fille âgée d'environ dix-huit ans, et demeurant à une lieue de Tarascon; elle étoit tombée malade le jour précédent, et le chirurgien qui l'avoit vue ce même jour, lui avoit fait une saignée du pied. Cette fille avoit eu, environ un mois auparavant, quelques accès de fièvre, qui avoient été guéris par un émétique et un purgatif. Elle jouissoit depuis d'une parfaite santé, quoique les évacuations menstruelles n'eussent point reparues; elle se plaignoit dans le moment où je la vis, d'un violent mal de tête, qui n'avoit point diminué après la saignée; il y avoit une grande prostration de forces, et un abattement considérable; le pouls étoit petit, foible et irrégulier; la langue étoit recouverte d'un limon jaunâtre et très-épais, semblable à celui que je venois

de voir chez le malade précédent, ce qui me fit bientôt reconnoître que la maladie qui se présentoit étoit aussi produite par un amas de bile dans l'estomac. Je jugeai que la douleur de tête étoit sympathique, et produite par la communication des nerfs de la huitième paire, avec les branches de la portion dure du nerf auditif; d'après les différentes questions que je fis pour m'assurer du caractère de cette maladie, on me répondit que la veille la malade avoit vomi beaucoup de sang; cette réponse, qui contrarioit absolument l'idée que je m'étois faite de cette maladie, et contre-indiquoit le traitement que je me proposois d'employer, me porta à interroger encore mieux la grand'mère et la tante de la malade, qui étoient auprès d'elle pour la servir; elles me confirmèrent qu'elles s'en étoient bien assurées; et l'une d'elles, pour m'en persuader, me dit que je pouvois en voir la marque sur la toile de la paillasse, où il étoit tombé un peu de ces matières. Je reconnus, par l'empreinte d'un jaune très-foncé que j'y trouvai, qu'elles s'étoient trompées, et que ce qu'elles avoient pris pour du sang, n'étoit que de la bile

très-

très-épaisse ; ce qui confirma mon diagnostic. Pour exciter les forces et soutenir la nature prête à succomber, je fis appliquer tout de suite aux deux jambes, deux vessicatoires, que le chirurgien avoit apportés par précaution, et j'ordonnai dix grains d'ipécacuanha à prendre en deux prises, à une heure de distance, en recommandant de ne donner la seconde qu'autant que la première ne feroit pas vomir. Après cette première prise, la malade vomit beaucoup de matières jaunes, vertes, et si putrides, qu'elles infectoient la chambre : la sortie de ces matières procura un soulagement sensible.

Le 26, je la trouvai un peu mieux, le pouls s'étoit relevé, la douleur de tête avoit considérablement diminué, l'abattement n'étoit point si grand ; cependant la croûte de la langue étoit à-peu-près de même ; les vessicatoires avoient produit des vessies assez grosses : je fis prendre la seconde prise d'ipécacuanha qui étoit restée de la veille, et je conseillai de s'en procurer une autre semblable pour l'administrer, si celle-la ne produisoit aucun effet. Une seule dose expulsa encore beaucoup de matières extrêmement fétides, ce

qui procura aussi un mieux marqué.
Le 27, le même remède fut encore répété, et on en employa deux prises qui firent rejeter de ces matières, mais en moins grande quantité.

Le 29, cette cure fut terminée par un purgatif ordinaire; le lendemain, la malade commença à manger, et bientôt après elle fut parfaitement rétablie.

Pleurésie bilieuse.

Le 22 mai 1788, je fus appelé chez le nommé *Reguis*, âgé d'environ trente ans, homme très-fort et vigoureux, pêcheur de son métier, obligé, par le genre de pêche qui l'occupoit alors, de se mettre matin et soir dans le Rhône ayant de l'eau jusqu'aux genoux, quoique le temps fût assez froid, à cause du vent de nord qui étoit violent; ce qui est très-ordinaire dans ce pays. Depuis quelques jours il n'avoit point d'appétit, et il ne trouvoit point le goût naturel aux alimens qu'il prenoit; il avoit eu, le jour d'auparavant, un léger frisson, auquel avoit succédé une chaleur assez forte, et une douleur au côté gauche, qui se faisoit sentir vers les dernières des vraies côtes et les

premières des fausses, avec difficulté de respirer; il avoit vomi un peu de matières de couleur jaune, qu'il avoit trouvées amères. Le chirurgien, appelé le matin, lui fit une saignée, qu'il répéta l'après-dinée. Malgré ce secours, la maladie étant devenue beaucoup plus grave, on eut recours à moi, vers les six heures du soir. Je trouvai le malade avec une perte considérable des forces vitales; la langue étoit extrêmement chargée et d'une couleur blanche tirant sur le jaune; la sérosité du sang tiré par la seconde saignée, étoit de la couleur de la bile; le pouls étoit fébrile, très-petit et foible. Le peu de succès obtenu par les saignées déjà faites, l'ensemble des symptômes énoncés, et sur-tout la couleur de la langue (a), me firent re-

(a). *Linguae, uti illam in omnibus morbis febrilibus magni fecimus, sic in biliosis maximi, illius HIPPOCRATICI memores, l. 6, de morbis popularibus, sect. 5, lingua urinam significat. Linguae virides cum pallore biliosae. Biliosum autem à piogui, albæ à pituita. Lingua concolor attingentibus ipsam humoribus quapropter per hanc humores cognoscimus. STOLL. Rat. med. t. 1, p. 50, & edit. Lugd. Bat. 1780; in-8°. part. 1, p. 35.*

connoître que cette maladie étoit bilieuse ; je fis appliquer un vessicatoire sur la douleur, et j'attendis que les forces eussent été un peu excitées par ce remède, pour administrer un émétique.

Le lendemain matin, la douleur de côté avoit un peu diminué, mais l'état des forces étoit le même que le jour précédent ; je fis prendre un mélange de dix grains d'ipécacuanha et de deux grains de tartre émétique, fait avec le verre d'antimoine, partagé en deux doses égales, données à une heure de distance : ce remède fit vomir une grande quantité de matières bilieuses. Après le vomissement, le malade se trouva soulagé, et le soir je le vis infiniment mieux. Le pouls étoit devenu fort, il y avoit peu de fréquence, et l'état des forces étoit considérablement amélioré. Le 24 au matin, on me fit dire que le malade avoit passé une bonne nuit, qu'il étoit bien, et que je pouvois me dispenser d'aller le voir.

Voilà un fait qui démontre la vérité de ce que dit *Stoll*, en parlant de cette maladie ; *Fermè omnibus paulò post vomitum oppressio pectoris insigniter imminuebatur, quibusdam etiam prorsus evanuit ; respiratio li-*

berior, et ablata vel plurimum emittenda ventriculi incommoda sunt (a). L'émétique produit, dans les pleurésies bilieuses, ce que *Stork* (b) a obtenu par la saignée dans les pleurésies inflammatoires, et ce que j'ai vu arriver une seule fois; il les arrête dès leur invasion.

Autre pleurésie bilieuse.

Joseph Durand, père de la malade du même nom, dont j'ai rapporté l'observation, fut attaqué d'une douleur au côté avec difficulté de respirer, le 27 mai 1788. On m'envoya appeler, le 4 juin, neuvième jour de la maladie, à quatre heures du soir. On me dit qu'il avoit été saigné quatre fois, qu'on lui avoit appliqué un vésicatoire sur l'endroit douloureux, le troisième jour de sa maladie, et que depuis, on l'avoit mis à la tisane de collet d'agneau : on n'avoit cessé de lui faire des fomentations, de lui donner des lavemens. Malgré tous ces remèdes, qui avoient été conseillés par

(a) *Rat. med.* tom. j, pag. 8.

(b) *Annus medicus secundus*, tom. j, p. 38.

un médecin qui avoit vu le malade avant moi, la maladie s'étoit tellement aggravée, que je le trouvai moribond, avec une extrême difficulté de respirer, le pouls très-fréquent, très-petit et très-foible, le bas-ventre très-élevé et très-dur, la langue bilieuse au suprême degré : ses crachats étoient aussi bilieux; de plus, il étoit attaqué très-souvent de quintes de toux, qui faisoient craindre dans ces momens pour sa vie; il ne rendoit rien par les selles: on me rapporta qu'il avoit vomi beaucoup de matières bilieuses les premiers jours de sa maladie, et qu'il avoit eu une diarrhée bilieuse. L'inutilité du traitement, déjà employé, m'engagea à en conseiller un autre beaucoup plus actif. Dans les maladies produites par un amas d'humeurs dans les premières voies, la crise, dit *Stoll*(a), est l'ouvrage du médecin, et non de la nature: celle-ci contribue peu à la guérison du malade, elle est entièrement l'ouvrage de l'art. En conséquence, j'ordonnai une potion incisive et laxative, composée avec quatre onces d'eau de fenouil (l'apothicaire n'en ayant pas, lui sub-

(a) *Rat. med.* tom. j, pag. 67.

stituée l'eau de lis), une once d'oxymiel scillitique, quatre grains de kermès minéral, et une once de sirop d'althéa, à prendre par cuillerées, à la distance d'une ou deux heures, suivant les évacuations qu'elle procureroit; je conseillai l'application de deux vésicatoires aux jambes, et la continuation des fomentations et des lavemens. Le malade fut mis au régime végétal, c'est-à-dire, à la crème de riz, &c., à la tisane d'orge émulsionnée, à laquelle on ajoutoit un peu de miel: la potion procura, pendant la nuit, quatre selles copieuses.

Le 5, le bas-ventre étoit moins élevé, la difficulté de respirer n'étoit pas si grande; quelquefois cependant il y avoit encore de ces quintes de toux violentes qui gênoient la respiration à un point alarmant. Je fis composer une seconde potion, que l'on fit prendre comme la veille, et qui procura aussi plusieurs selles; les vésicatoires avoient produit leur effet ordinaire.

Le 6, le bas-ventre avoit de la souplesse, et le malade me parut avoir assez de forces pour soutenir le vomissement sans danger: ses quintes de toux étoient plus rares; je lui fis prendre dix grains d'ipécacuanha en deux doses: il ne vo-

mit point, mais ce remède produisit du côté des selles le même effet que la potion donnée les jours précédens.

Le 7, l'état des forces et la liberté de la respiration avoient été augmentés par la sortie des matières putrides. Je conseillai deux grains de tartre émétique, une once d'oxymel scillitique dans quatre onces d'eau distillée à prendre en trois doses, dans la vue d'exciter un peu la sortie des matières par le vomissement; mais ce remède fut inutile à cet égard, et ne poussa que du côté des selles. J'insistai ainsi sur les vomitifs, parce que c'étoit le plus court pour se débarrasser du foyer putride : *Corrupta bilis circa præcordia hærens-enormes febres accendit, numquam curabiles, nisi putridus ille fomes tolli possit* (a).

Le 8, la respiration étoit beaucoup plus libre que les jours précédens, les quintes de toux beaucoup plus rares; le ventre n'étoit plus élevé. La diminution de tous les symptômes graves, me porta à continuer les évacuations qui l'avoient procurée; je conseillai un

(a) GERARD, VAN-SWIETEN, commentar. in herm. BOERHAAVE, tom. j, pag. 127, aphorism. 99.

laxatif fait avec les follicules de séné, la crème de tartre et la manne, et une heure et demie après, dix grains d'ipécacuanha (a) : ces remèdes procurèrent neuf à dix selles, mais ils ne firent aucun effet par le haut : le soir, le malade prit une décoction faite avec une tête de pavot.

Le 9, tout alloit de mieux en mieux, le malade étoit presque sans fièvre ; je le laissai reposer, pour lui donner le lendemain un second émético-cathartique, et la même médecin déjà prescrite, mais je substituai à l'ipécacuanha trois grains ou la demi-dose de tartre stibié, dans six onces d'eau distillée, à prendre en deux prises ; l'émétique minéral ne produisit pas plus d'effet que le végétal, et j'abandonnai dès-lors le projet de le faire vomir ; néanmoins je fus obligé de le purger

(a) Nous séparons ainsi, depuis quelque temps, le remède qui doit faire vomir, de celui qui pousse par les selles ; on empêche par ce moyen le malade de vomir le purgatif, ce qui arrivoit ordinairement, lorsque nous suivions la route battue : nous ne donnons l'émétique que lorsque nous pensons que le purgatif est sorti de l'estomac, & est arrivé dans le duodenum ; on le premier des intestins grêles.

encore deux fois, le 12 et le 14, pour le délivrer de la quantité de pourritures qui avoient entretenu la fièvre jusqu'à ce dernier jour. Le 15 juin, je le laissai convalescent, et lui conseillai d'augmenter peu-à-peu et très-lentement la quantité de sa nourriture. Il m'envoya appeler le 4 juillet suivant : je le trouvai avec un œdème considérable aux jambes, le visage un peu bouffi, les bras étoient aussi un peu enflés : la respiration étoit difficile ; cependant il se couchoit indifféremment sur les deux côtés du corps, et il n'avoit point de fièvre ; je lui ordonnai des bouillons incisifs, apéritifs et diurétiques. Après leur usage, la respiration devint plus libre, l'œdème des jambes et la bouffissure du visage disparurent. Vers la fin de septembre, j'eus la douce satisfaction de le voir bien portant, et commençant à se livrer aux travaux de la campagne. Sa convalescence fut fort longue et très-pénible : nous laissons aux médecins plus instruits que nous à en déduire les causes.

Quoique le printemps ne soit pas la saison durant laquelle règnent ordinairement les maladies bilieuses (*bilis autem per æstatem et autumnum*

corpus possidet) (a), nous vîmes plusieurs maladies de ce caractère pendant cette saison et dans le courant de mai et de juin. *Stoll* les a vu régner dans le mois d'avril 1776. Il y a donc, comme il l'observe, certaines constitutions qui produisent ces maladies dans d'autres temps de l'année que ceux indiqués par le père de la médecine. Nous pensons que la douceur de l'hiver, et les pluies fréquentes que nous avons eues ici pendant cette saison, y ont beaucoup contribué, si elles n'en sont pas les seules causes. Pendant le mois de décembre, le thermomètre a été presque toujours à neuf degrés au-dessus du terme de la congélation, et il n'est descendu qu'à cinq; nous avons eu douze jours de pluie; le mois de janvier fut un peu plus froid; cependant le thermomètre s'est soutenu assez constamment à cinq degrés: nous ne l'avons vu que deux jours au-dessous de zéro, et à un degré seulement; le temps fut aussi humide; il y eut huit jours de pluie. Le mois de février devint plus chaud; le thermom-

(a) HIPPOCRATE, *Artis medicæ principes*, tom. 1, pag. 67.

mètre marqua dix degrés environ, et le temps fut humide pendant quinze jours. La température et l'humidité du mois de mars furent semblables à celles du précédent. *Stoll* a vu régner une constitution analogue dans les mois de décembre et janvier qui avoient précédé son épidémie ; et *Tissot* rapporte que l'automne, qui a précédé l'épidémie, dont il nous a donné l'histoire, fut chaude et humide.

Dans ces fièvres sur-tout, nous avons toujours défendu l'usage des bouillons de viandes ; car si ces bouillons sont pernicieux dans toutes les maladies aiguës, comme l'ont observé presque tous les grands-médecins, et ainsi que mon père l'a prouvé dans la dissertation qu'il a donnée à ce sujet (a), ils le sont encore plus évidemment dans celles où il y a des matières putrides retenues dans l'estomac : *Nous connoissons*, dit le savant rédacteur des observations faites dans le département des hôpitaux civils, *aussi peu l'altération que subit*

(a) Dissertation contre l'usage des bouillons de viandes dans les maladies fébriles ; par M. P. Charles de Laudun, &c. A Paris, chez Méquignon l'aîné, 1779.

*un bouillon dans l'économie animale, que nous connoissons l'espèce de dégénérescence des humeurs dans la fièvre (a) ; mais il nous paroît qu'on ne peut douter qu'une matière susceptible de putréfaction, n'acquiert bientôt ce mouvement intestin, si on la met en contact avec des matières déjà putrides (b). Les bouchers observent cela tous les jours ; les bouillons qui se putréfient plutôt que la viande elle-même qui a servi à les faire, seront conséquemment l'aliment le plus nuisible qu'on puisse offrir aux malades attaqués de ces fièvres : aussi M. Tissot, dans l'excellente description qu'il nous a donnée de l'épidémie qui a régné à Lausanne, s'exprime-t-il ainsi : *Nihil magis odi quam succulenta illa fercula ex junculis bovis, gallorum gallinaceorum, columbarum, agnatis adeò deamata, bilioso verum ventriculo farcimen præbentia, et quorum furtivus usus non semel vehementes exacerbationes induxit, imò**

(a) Journal de Médecine, cahier d'octobre 1788, pag. 30.

(b) Pringle, Traité sur les substances septiques & anti-septiques, tom. ij, pag. 241.

plures orco tradidit. Prodesse possunt ventriculis acida laborantibus cacochilia quam spontanea putrescentia infringunt ; in morbis verò putridis nihil aliud nisi veneni nomen merentur (a).

Quoique la digestion ne soit point le produit de la putréfaction et de la fermentation, comme l'ont prétendu certains chimistes, nous pensons que l'une et l'autre ont lieu lorsque l'estomac ne fait plus la fonction à laquelle la nature l'a destiné, ce qui arrive dans l'état de maladie : alors les alimens subissent, à quelques égards, dans l'estomac, la dégénérescence qu'ils éprouvent lorsqu'ils sont livrés aux expériences chimiques ; les effets, qui en résultent, sont au moins à-peu-près les mêmes ; tandis que dans l'état de santé, et lorsque la digestion s'est bien complétée, ils sont entièrement différens. Des alimens, dit *Bordeu*, auroient beau être triturés, pilés, échauffés, fermentés, exposés à toutes les causes approchantes de la digestion qui se fait dans un chien et dans un homme, on n'ob-

(a) *Historia epidemici biliosæ Lausannensis, ann. M. DCC. LV. Lausannæ, 1758, pag. 77.*

tiendroit jamais des excréments, un chyle, un sang, des chairs, des os, des poils, un lait, une urine semblable à ces liqueurs et à ces parties, telles qu'elles se trouvent dans l'homme et dans le chien. Nous savons d'ailleurs que les substances animales ne sont pas digérées par putréfaction : si l'on ouvre un chien, dit M. *Gravé* (a), une heure après qu'il sera rempli de charogne, pour examiner son estomac, on y trouvera la viande qu'il avoit prise corrompue, exempte de putréfaction : celle des végétaux n'est pas non plus opérée par fermentation. Les recherches et les observations faites par MM. *Sennebier* (b) et *Carminati* (c), nous ont fait connoître une qualité anti-septique très-puissante dans le suc gastrique ; et *Pringle* (d) avoit reconnu que la salive jouit d'une propriété sem-

(a) Recherches sur les fièvres, tom. i, p. 47.

(b) Journal de physique du mois de mars 1785, pag. 161 & suiv. & celui de médecine, tom. lxxij, pag. 1 & suiv.

(c) Journal de médecine, tom. lxx, p. 527.

(d) Conformité de la médecine ancienne & moderne ; nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée ; par M. *Larry*, pag. 269.

blable ; ce qui démontre une grande conformité dans leur action sur le corps vivant et sur le cadavre.

A la vérité, on doit appliquer avec réserve les phénomènes chimiques à la pratique de la médecine ; mais lorsque, dit *Lorry*, leur application aux faits médicaux est évidente, cette science (la chimie) nous fournit des indications précieuses : on ne peut se refuser aux conséquences qu'on en déduit, lorsqu'elles sont confirmées par l'observation et par l'expérience. Pour nous assurer, dit mon père (a), que l'expérience n'est pas moins contraire que le raisonnement à l'usage des bouillons de viandes dans les maladies fébriles, ouvrons les Annales de la médecine ; consultons les ouvrages de tous les siècles et de tous les pays ; pesons et examinons avec impartialité leurs observations, ainsi que les raisons qu'ils apportent pour autoriser le régime de vivre qu'ils prescrivent aux fébricitans, nous serons alors persuadés que ce n'est point un esprit de système qui a fait proscrire l'usage des bouillons de viandes dans les maladies fébriles ; l'on verra

(a) Ouvrage déjà cité, pag. 25.

au contraire que c'est un motif analogue qui les a fait adopter ; ce n'est presque que dans le XVI^e siècle , que nous trouvons l'usage des bouillons de viandes s'établir , et il est admis , dit *Rivière (a)*, par l'opiniâtreté des femmes et la facilité des médecins ; n'est-il pas évident que ce régime de vivre est tout-à-fait opposé à celui qui est prescrit par *Hippocrate* , que tous les grands médecins se font une gloire d'imiter ? *Un des grands avantages de la méthode de nourrir dans les maladies aiguës , dont HIPPOCRATE nous a donné les règles , étoit de ne laisser s'introduire dans le sang , que des parties qui eussent un caractère directement opposé à l'espèce d'acrimonie que la fièvre y fait naître , qui est la putridité. Jamais les anciens médecins ne se seroient avisés de donner de fortes décoctions de viandes aux hommes atteints de fièvres aiguës ; les boissons qu'HIPPOCR. conseilloit , étoient savonneuses et rafraîchissantes (b).* La raison que l'on allégué

(a) *Lazar. Riverius , prax. medic. libr. xvij , sect. ij , cap. j , pag. 429.*

(a) *Lorry , conformité de la médecine , pag. 161.*

en faveur des bouillons de viandes, tirée de l'habitude que nous avons de nous nourrir de viandes, a été parfaitement réfutée par mon père (a). Ses arguments me paroissent assez puissans pour en faire proscrire l'usage dans les hôpitaux, où la plupart des maladies sont des pauvres, des cultivateurs et des artisans, qui tirent leur nourriture presque totalement des végétaux : le régime d'*Hippocrate* devroit être admis dans toutes ces maisons ; l'on y verroit beaucoup moins de maladies putrides et malignes, qui y sont si communes. *Prosper Alpin* a observé que chez les Egyptiens les fièvres les plus légères se changeoient bientôt en fièvres putrides ou malignes, lorsque l'on donnoit aux malades des bouillons faits avec la viande ; on trouvera de plus dans le régime du Fondateur de la médecine, outre l'avantage des malades que l'on doit avoir seul en vue, une raison d'économie qui deviendra peut-être un motif décisif à l'égard de plusieurs hôpitaux de charité.

(a) Ouvrage cité, pag. 158 & suiv.

OBSERVATION (a).

SINGULIÈRE.

SUR UN DIABÈTE,

Consistant entièrement dans la qualité de l'urine; avec des recherches sur les différentes théories de cette maladie;

*Par THOMAS CAWLEY, médecin,
et ancien chirurgien en chef des
armées à la Jamaïque.*

Alain Holford, âgé de 34 ans, robuste, d'une bonne constitution, et accoutumé à une vie libre et aux violents exercices du corps, fut attaqué de diabète en décembre 1787; mais la cause de la maigreur et de la faiblesse extrêmes qui survinrent graduellement, resta ignorée jusqu'au vingt mars 1788. A cette époque on trouva son urine

(a) Extrait du Journal de médecine de Londres, vol. IX, troisième partie de l'année 1788, page 286, traduit par M. Affollant.

sucrée, et susceptible de fermenter avec la levure. Deux livres de ce liquide, soumises à l'évaporation, donnèrent six onces d'extrait noir sucré, exactement semblable à cette préparation de mélasse que les confiseurs font pour les enfans, et qu'on appelle vulgairement *coverlid*.

Durant l'espace de temps compris entre le commencement de la maladie et l'époque que je viens de citer, on n'observa jamais que la quantité d'urine rendue excédât celle qui est ordinaire dans l'état de santé, ni qu'elle fût disproportionnée aux alimens que prenoit le malade, quoiqu'on l'eût fréquemment examinée pour s'assurer de son état, et que l'on eût même mesuré le liquide bu et le liquide évacué. Ces raisons éloignèrent tout soupçon sur sa qualité, jusqu'à ce que le degré d'épuisement fut porté à un tel point, qu'il devint impossible d'en concevoir la cause, en considérant la quantité d'alimens pris, de se rendre compte de l'état où étoit réduit le corps, à moins qu'on ne l'attribuât à la qualité de ce qui étoit rejeté comme excrémentiel en apparence.

On employa successivement différens

remèdes ; effet de leur inefficacité et du désespoir. La décoction de quinquina avec l'acide vitriolique et l'alun , avec les astringens et les aromatiques , les martiaux , le sucre de saturne et l'opium , les cantharides , avec les bains froids d'eau de mer ; tels furent les principaux moyens dont on fit usage. D'abord leur administration fut très-heureuse ; mais bientôt après tout médicament devint insupportable à l'estomac. Le malade dépérit de jour en jour , et mourut le 18 juin.

La maladie fut accompagnée dans son commencement de douleurs très-vives au rectum , occasionnées par des hémorrhôïdes ; et pendant tout ce temps le malade eut une constipation considérable , cause ordinaire des affections hémorrhôïdales. Un peu avant sa mort il eut de légers symptômes de fièvre hectique ; il éprouva une soif insupportable ; sa bouche et sa gorge devinrent très-pâteuses , sa langue toute crevassée , sa peau sèche et écailleuse ; son appétit , qui d'abord étoit modéré , diminua sensiblement , et à la fin se changea en aversion pour les alimens solides ; leur vue même lui inspiroit une espèce d'horreur. Ainsi son

seul soutien, dans ce dernier degré de la maladie, fut tiré d'un supplément abondant de boissons nourissantes.

A cette époque, quand il rendoit ses urines, il portoit ordinairement ses mains sur l'hypocondre, et disoit éprouver la même sensation que si l'urine couloit de cet endroit.

Dans les trois derniers jours de sa vie, la quantité des urines étoit considérablement augmentée, et il ne pouvoit presque les retenir. Son bras droit fut fréquemment agité de mouvemens convulsifs qui duroient quelques minutes et cessoient. Le délire et les convulsions terminèrent la scène.

Malgré cet accroissement progressif de symptômes redoutables, la seule cause apparente, la matière sucrée contenue dans l'urine, diminueoit chaque jour de proportion, et dans les derniers temps, deux livres de ce liquide n'en donnoient qu'une once et demie. La quantité d'eau évacuée, excédoit rarement quatre ou cinq livres en vingt-quatre heures, et elle avoit passé d'une légère couleur de paille, à une couleur plus foncée et plus naturelle.

Ouverture du cadavre.

Les reins étoient d'un volume ordinaire , mais ils me parurent et plus pâles, et plus mous que dans l'état naturel; en les ouvrant longitudinalement, je ne découvris rien de particulier.

Le foie étoit beaucoup altéré. Extérieurement, il avoit une couleur cendrée, peu différente de celle de terre. Sa consistance étoit très-plastique, ou semblable à une tumeur œdémateuse que l'on pouvoit mouler comme de la pâte, et susceptible de toute sorte de formes. Je le trouvai entièrement exempt des tumeurs squirrheuses ou stéatomateuses, observées par le docteur *Mead*. Il conservoit à l'intérieur la couleur qui lui est propre,

La vésicule du fiel contenoit sa quantité habituelle de bile, et étoit adhérente au mésocolon.

Le pancréas étoit plein de calculs fortement enchâssés dans sa substance. Ces pierres avoient différens volumes, mais n'excédoient point celui d'un pois; elles étoient blanches, et formées d'un nombre d'autres plus petites, ce qui rendoit leur surface inégale. Sous tous les rapports, elles paroissoient analo-

gues aux calculs que l'on rencontre quelquefois dans les conduits salivaires. L'extrémité droite du pancréas étoit très-dure, et sembloit squirrheuse.

Je ne pus découvrir dans l'abdomen d'autres signes de maladies : les viscères contenus dans la poitrine étoient parfaitement sains.

*Observations et Expériences sur
l'urine , et sur l'extrait.*

L'urine ne présentait aucune apparence huileuse à sa surface. Quand elle venoit d'être rendue, elle avoit une très-légère odeur sucrée, qui commençoit à devenir aigre si on la tenoit deux ou trois heures dans un endroit fermé et chaud. Pendant l'évaporation, elle répandoit une odeur un peu urineuse, mais qui étoit rarement sensible dans l'extrait, et ne se pouvoit nullement distinguer dans quelques-unes de ses parties.

PREMIERE EXPÉRIENCE. Une petite quantité d'urine mise à part dans une fiole entra spontanément en fermentation vineuse, et passa ensuite à la fermentation acéteuse, laissant dégager une grande quantité de gaz méphitique.

Dans

Dans le centre , il s'éleva un nuage , qui peu-à-peu alla gagner le fond ; sous la forme d'un précipité blanc. Enfin , le reste de l'expérience fut d'accord avec celles du docteur *Dobson* (a).

DEUXIÈME EXPÉRIENCE. L'acide vitriolique versé dans l'urine , n'y causa aucun changement. L'alkali fixe , que l'on y ajouta , n'excita point d'odeur âcre. Ceci prouve que l'urine ne contenoit que très-peu ou point de sel ammoniac ; car l'alkali fixe , en la décomposant , et mettant l'alkali volatil à nu , auroit occasionné une odeur piquante.

TROISIÈME EXPÉRIENCE. Une petite quantité d'extrait , mise dans de l'eau , fut très-rapidement dissoute.

QUATRIÈME EXPÉRIENCE. Une petite quantité d'extrait mise dans de l'esprit-de-vin , n'y fut point dissoute , et ne lui communiqua aucune couleur ; mais elle devint immédiatement très-ferme et très-fragile.

Il paroît , par les dernières expériences , que l'extrait étoit du sucre uni à

(a) Recherches & observations de médecine , vol. v , pag. 303.

une matière gommeuse ou coagulable, toutes substances qui doivent rester dans le corps pour le nourrir, et qu'il passoit peu de parties excrémentitielles à travers les reins, à l'exception d'une surabondance d'eau, servant de véhicule à cette matière nutritive.

L'urine, dans l'état de santé, donne plus ou moins d'extrait grossier, noir ou brun; mais cet extrait a une forte odeur urineuse: il se dissout quand on l'expose au contact de l'atmosphère; il est soluble dans l'esprit-de-vin, de nature saline et savonneuse, et entièrement excrémentitiel (a).

Comme les auteurs qui ont écrit sur le diabète ne paroissent pas avoir fait une attention particulière à l'analyse de l'urine; je pense qu'il est à propos d'entrer à ce sujet dans de plus grands détails qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Pour cela je me servirai des expressions d'un écrivain célèbre, feu *Macquer* (b).

« A mesure que l'urine s'évapore,

(a) Voyez Journal de Médecine du mois de novembre 1773, & avril 1777.

(b) *Macquer*, Dictionnaire de chimie, in-4°. tom. ij, pag. 643.

elle prend une couleur de plus en plus brune, et foncée, par le rapprochement de la partie savonneuse extractive qu'elle contient. Les premiers cristaux qu'on obtient, sont l'espèce particulière de sel, connu par les chimistes sous les noms de *sel natif ou essentiel de l'urine*, *sel fusible de l'urine*, *sel phosphorique*, *sel microcosmique*. C'est celui qui contient l'acide propre à faire le phosphore. Il y a une partie de ce sel qui est à base d'alkali volatil, et qui est par conséquent de nature ammoniacale; l'autre partie est à base d'alkali fixe minéral ».

« En continuant l'évaporation et le refroidissement alternatif, on retire successivement de l'urine les autres sels moins cristallisables qu'elle peut contenir, mais principalement le sel commun, ou le sel fébrifuge de *Sylvius*, dont elle est toujours abondamment chargée : on retrouve aussi tous les sels neutres qu'ils ont pris, soit par la voie des alimens, soit autrement ».

D'après cette analyse, il paroît que l'urine, dans l'état de santé, contient différentes matières salines, dont les principales sont les suivantes : *Le sel phosphorique*, ou *sel composé d'a-*

cide phosphorique et d'alkali végétal, minéral ou volatil, le sel commun et le sel fébrifuge de Sylvius, ou sel composé d'acide marin et d'alkali végétal. Comme l'acide phosphorique et l'alkali volatil se forment dans le corps, on peut aisément supposer que les décompositions et attractions chimiques suivantes ont lieu. Le sel commun, pris avec les alimens, est décomposé par l'acide phosphorique, qui s'unit à sa base alkaline pour former une espèce de sel fusible d'urine. L'acide marin, devenu libre, s'unit à l'alkali végétal qui se trouve aussi dans nos alimens, et forme le sel de *Sylvius*; et l'acide phosphorique surabondant se combinant avec l'alkali volatil, il en résulte le sel phosphorique ammoniacal. La quantité de ces sels doit varier en proportion, selon la quantité et la qualité de la nourriture que l'on prend, et selon l'intervalle que l'on met entre les repas.

D'après cela, il semble probable que l'absence de matière saline, ou de sel ammoniacal, dont on a tant parlé, dans l'urine des personnes atteintes de diabète, naît du défaut d'acide phosphorique et d'alkali volatil, sans les-

quels les particules salines, contenues dans nos alimens, ne peuvent pas être décomposées, ni entrer dans de nouvelles combinaisons, mais sont nécessairement rejetées par les puissances excrétoires comme elles sont entrées.

L'acidum perlatum, qu'on a découvert dans le sel microcosmique, est trop peu connu pour m'y arrêter dans ce moment (a).

Recherches sur les différentes théories du diabète.]

En considérant l'observation précédente, on est naturellement porté à des recherches sur les différentes théories de cette maladie. Est-elle un défaut d'assimilation, une maladie du foie, ou une affection des reins?

Quant au défaut d'assimilation, les symptômes, qui précèdent la maladie, n'indiquent point de vice dans la digestion; elle a souvent attaqué des personnes dans la vigueur de la santé, et a été, pour l'ordinaire, accompagnée dans tous ses degrés d'un appétit vo-

(a) Voyez *Bergman*; sur les attractions électives.

race ; d'où l'on peut inférer, comme le confirme l'expérience, que la digestion s'est très-bien faite, et que le chyle a été porté dans le torrent de la circulation, dans un état propre à la nutrition. Le sérum du sang tiré du bras, n'a point offert de goût sucré contre nature (a).

Si le défaut d'assimilation, et ce qui est supposé s'ensuivre, sont les effets d'un état de faiblesse des fonctions animales, pourquoi le diabète n'accompagne-t-il pas ordinairement cet état ?

Il est manifeste, par les citations suivantes, que la cause du diabète et la qualité de l'urine, ont été long-temps des sujets de spéculation, et que l'idée du défaut d'assimilation n'est pas neuve.

« *Ad renes pertinere is affectus*
 « *videtur quem alii hydropem ma-*
 « *tellæ, alii urinæ profluvium, alii*
 « *diabetem, alii διαβητιν appellavit.*
 « *Equidem cum hactenus bis dum-*
 « *taxat videre potui, supra modum*
 « *sitientibus infirmis, atque sub-*
 « *indè bibentibus, Quare exuberan-*
 « *ter quoque reddunt, id quod bi-*

(a) Expériences cliniques de Home, p. 308.

« *berunt, eo à suâ qualitate non muta-*
 « *to.* » GAL. liv. 6. de loc. affecti. c. 3.
 « *Causam verò hujus affectionis*
 « *reddere difficillimum, et pauci au-*
 « *ctores inveniuntur, qui in eâ red-*
 « *dendâ inter se conveniunt. Nos in*
 « *re obscurâ, salvo cujusque judi-*
 « *cio, statuimus, proximam hujus*
 « *mali causam esse facultatem re-*
 « *num retentricem læsam, et qui-*
 « *dem ab urinæ vel copiâ, vel quan-*
 « *titate.* » SENNERT, Op. fol. Lugdun.
 1650, t. ij, p. 1094.

Dans le même chapitre d'où est tirée la citation précédente, se trouve la question suivante : « *An potus immu-*
 « *tatus planè per urinam in diabete*
 « *reddatur?* » Galien, Alexandre, Aëtius, Amatus Lusitanus, et Trincavellius disent que la boisson n'est point changée; et le dernier observe que dans un cas il l'a trouvée « *ser-*
 « *vans eundem colorem, consisten-*
 « *tiam, saporem, atque odorem.* »
 ibid. pag. 1095.

Dodonæus, Joannes Baptista Sylvaticus et d'autres, ayant enseigné une doctrine contraire, Sennert, en donnant son opinion, tâche de réconcilier les deux partis. — « *Ideoque in dia-*

« *bete non solum ad potum, sed*
 « *etiam ad alia respiciendum; sunt*
 « *enim primò diabetæ quidem gra-*
 « *vis. In principio enim, cum vires*
 « *nondum dejectæ sunt, et vis alte-*
 « *ratrix nondum extrèmè laborat,*
 « *non mirum est, si potius ali-*
 « *quo modò mutetur; temporis verò*
 « *progressu, ubi vis alteratrix ma-*
 « *gis labefactatur, potius planè im-*
 « *mutatus excernitur. Deindè po-*
 « *tius etiam alius mutatur facilius,*
 « *alius difficilius. Aquam, cum pa-*
 « *rum mutari possit, non mirum est*
 « *eodem colore et reliquis acciden-*
 « *tibus non mutatis, excerni: alii*
 « *verò potus, qui magis compositi*
 « *sunt, non ita facile transeunt, quin*
 « *aliquam mutationem accipiant.*
 « *Præterea id, quod in diabete ex-*
 « *cernitur, non saltem potus est,*
 « *sed sæpè etiam accedit corporis*
 « *colliquatio, undè plus urinæ emit-*
 « *titur, quàm potûs assumptum est.*
 ibid. p. 1095.

Ensuite vient cette question: « *Quæ-*
 « *nam diabetæ causa sit?* » Et la
 réponse: « *Vulgata quidem, et quam*
 « *plerique sequuntur, sententia est,*
 « *proximam hujus mali causam esse*

« *renum intemperiem calidam, ob*
 « *quam illi serum copiosius è venis*
 « *attrahant, quod cum ob imbecil-*
 « *litalatem, et copiam retinere non*
 « *possint, venas rursùm à jecore,*
 « *hoc ex intestinis et ventriculo tra-*
 « *here, undè orificium ventriculi*
 « *vellicetur, ac sitis excitetur, ob*
 « *quam assumptus potus mox à ve-*
 « *nis et renibus attrahatur, atque*
 « *iterum ad vesicam mittatur* ». ib.

Joannes Baptista Sylvaticus, Gallien, Arétée et Actuarius ayant donné la doctrine suivante : « *Insignem ca-*
 « *lidam intemperiem in hepate et*
 « *loto venoso genere succensam, san-*
 « *guinem fundere, ejusque portionem*
 « *aliquam in serum mutare* » ; Sen-
 nert observe ensuite : « *his auctoribus*
 « *posterioribus assentimus in eo*
 « *quod non tam in renibus quàm*
 « *aliis partibus causa diabetis quæ-*
 « *renda sit. Sic enim, de quo ta-*
 « *men, ut ex superioribus patet,*
 « *non immeritò dubitatur, quod*
 « *renes fortiter attrahant: tamennisi*
 « *serum adsit, id attrahere non*
 « *possunt; et renum fortis attractio,*
 « *seri seu urinæ copiam jam præ-*
 « *supponit* ». ibid.

« Quapropter diabetem sanguinis
 « potius et immediatius quam renum
 « affectionem esse, et originem suam
 « inde sumere credimus, quatenus
 « cruoris massâ velut deliquescit, et
 « in serositatem copiosè nimis fun-
 « ditur : quod equidem ex urinæ
 « quantitate ita in immensum aucta,
 « quæ non nisi à sanguinis deliquio-
 « et consumptione procedat, faciliè
 « constat itaque opinari
 « ducor sanguinis crasin sive mis-
 « tionem ita laxari et quadantenus
 « dissolvi, ut particulæ aquosæ à
 « crassioribus contineri nequeant,
 « quin illæ harum amplexionibus
 « citò elapsæ, et salinis imbutæ, per
 « vias renum maximè patentès ex-
 « currant ». WILLIS. pharm. ration.
 p. 105.

« Je crois que la cause principale et
 « la plus ordinaire, consiste dans la trop
 « grande dissolution, et le mélange im-
 « parfait du sang ». BONET, in-fol.
 traduction, Liv. IV.

« Car le sang étant par ce moyen
 « tellement appauvri, qu'il est absolu-
 « ment hors d'état d'assimiler les suc-
 « qui sont reçus dans le torrent de la
 « circulation, ceux-ci sortent crus et

« sans être élaborés, à travers les conduits urinaires ». SWAN ; *traduction de SYDENHAM*, pag. 318.

La découverte de la circulation détruisit naturellement la théorie de l'attraction, par la supposition de l'*intemperies calida* ; et la découverte de la qualité de l'urine des personnes atteintes de diabète, par *Willis*, fixa toutes les disputes à ce sujet ; mais la cause de cette maladie, malgré ces grandes découvertes, paroît encore aussi incertaine que jamais.

Un écrivain très-célèbre (a) a désigné le foie comme le siège du diabète ; il dit avoir toujours rencontré une collection stéatomateuse dans cet organe ; à quoi il attribue une sécrétion viciée de la bile, par défaut de matière saline propre à mêler et à assimiler convenablement les fluides.

Cette théorie, comme elle est étroitement liée aux circonstances qui se sont présentées dans le cas de M. *Holford*, paroît plausible ; mais il faut faire attention que l'état du foie, décrit par le docteur *Mead*, diffère essentiellement de ce que nous avons remarqué

(a) *Mead*, Essai sur les poisons, pag. 18.

dans l'observation que nous avons rapportée : ce n'est cependant pas une objection suffisante , puisqu'on peut supposer que différens états du foie produisent une semblable altération morbifique de la bile, ou la rendent également incapable d'assimiler les humeurs. Il est donc très-nécessaire d'opposer autorité à autorité ; et ici un auteur très-distingué nous assure que , quoique l'on ait quelquefois trouvé le foie affecté , il n'est pas ordinaire qu'il le soit. « De
« vingt exemples, dit-il, que j'ai vus ,
« il n'y en a pas eu un dans lequel j'aie
« observé aucune affection évidente du
« foie (a) ».

A cette autorité, à l'appui de laquelle viennent les preuves négatives fournies par les dissections rapportées plus bas, ajoutons le témoignage du doct. *Home*, qui dit : « Le foie étoit dans l'état naturel (b) ». Ne pourrions-nous donc pas regarder la maladie du foie comme une complication dans le cas de M. *Holford*, et n'en pourroit-on pas dire autant de l'état *calculieux* du pancréas ?

Malheureusement nous avons peu

(a) *Cullen*, vol. iv, p. 89, premières lignes.

(b) *Expériences cliniques*, pag. 311.

d'ouvertures de cadavres, à la suite de cette maladie, à rapporter : toutefois celles que nous avons, excepté l'assertion générale du docteur *Mead*, tendent à prouver expressément que le diabète dépend, *à priori*, d'une affection des reins.

« *Anno 1590, filia præsidis Hol-*
 « *landiæ 18 annorum, aliquot antè*
 « *obitum annos, diabete laborabat...*
 « *Renes huic non absumpti, verùm*
 « *flaccidioressolito, figura cineritiæ*
 « *non impensè rubra* ». PETRUS PA-
 WIUS (a), ob. an. 2.

« *Aperto cadavere, ren sinister*
 « *inventus est lapide obsessus exi-*
 « *guo : ren in magnam molem un-*
 « *dique increverat, adæquabat re-*
 « *nem bubulum magnitudine : pat-*
 « *lùm saniei in eo erat : dexter*
 « *adeò parvus erat ut ferè reperiri*
 « *non potuerit ; macruerat multùm* ». BALLONIUS (b), eph. et epid. liv. 2
 pag. 152.

« *In nob. N. à febre ardente ex-*
 « *tincto, pulmo niger et admodum*

(a) Vid. sepulchretum Boneti, lib. iij, sect. xxvj, obs. 1.

(b) Ibid. obs. 2.

230 DIFFÉRENTES THÉORIES

« tumidus repertus est ; in utroque
 « rene duo magni calculi ; hic eo-
 « piosiores justo fundebat urinas ,
 « aquæ simillimas, sitinique into-
 « lerabilem patiebatur, ut quæ nullo
 « potu sedari poterât. (a). »

« Ren sinister lapide angulos ob-
 « tusos habente obsessus est, in
 « ureteris principium implantato.
 « Ren alter lapide non obses-
 « sus, justo minor erat, et penè
 « collapsus nullum commemorabile
 « vitium quod sub obtutum cade-
 « ret ». BALLONIUS (b), eph. et epi-
 dem. liv. 2, p. 183.

« Hic enim intra decem horarum
 « decursum ultrà duodecim urincæ
 « mensuras, incredibile dictu, ex-
 « creverat : et post aliquod tempus,
 « accedente alio graviore morbo, de-
 « functus, atque secatus, ureterem
 « dextrum, in signiter et farciminis
 « instar expansum, quin ejusdem
 « lateris renem in molem sinistro
 « duplo majorem elevatum osten-
 « dit (c) ».

(a) Ibid. obs. 3.

(b) Ibid. obs. 5.

(c) Hoffmanni, consult. & Resp. med. casu 85.

« *Remotis intestinis, &c. in oculis mihi incurrit ureter dexter mirum in modum distortus, atque hîc illîc multum expansus, ut intestinum ratione crassitie representaret. Pelvis quoque adeo erat distenta, ut malum ansantium me diocre facillime, et citra difficultatem, admitteret. Pareuchymate omnimodò consumpto, nil præter membranosas partes, perquam induratas, superstes videbatur (a) ».*

« *Vir quidam in ætatis flore, diu atrocibus nephriticis doloribus vexatus, renisque abscessum passus, in diabetem incidit. Singulis septimanis dolium dimidium cerevisiæ ingurgitare difficile illi non fuit. Post mortem viscera satis benè constituta, exceptis renibus et ureteribus conspexi; uterque enim ren ex parte consumptus erat, præsertim dexter; ejus substantiâ planè consumptâ, ejus membranas summo opere incrassatas et contractas, pelvisque capacitatem adæquantes vidi (b) ».*

(a) RUYSCHII, dilucid. valv. obs. 13.

(b) RUYSCHII, obs. anat. centuria, obs. 13.

« En examinant les reins , je trou-
vai celui du côté gauche d'un volume
plus considérable que dans l'état natu-
rel. Le rein droit n'offrit rien de par-
ticulier, excepté une texture très-lâche.
La substance de ces deux organes avoit
une odeur aigre (a) ».

Le docteur *Monro* observe, à l'oc-
casion du cas précédent, que « les reins
offroient un volume considérable, qu'ils
avoient une couleur pâle très-remar-
quable, et étoient beaucoup plus mous
que dans l'état ordinaire (b) ».

Morgagni a été cité à ce sujet; mais
l'observation qu'il rapporte, *ep. 41*,
art. 13, ne donne rien de positif, les
reins n'ayant point été examinés; et
ep. 42, *art. 43*, il dit: *Nec Valsalva*,
nec ego quemquam ex diabete mor-
tuum dissecuimus.

D'après les preuves ci-dessus, que
nous avons tirées des auteurs les plus
estimés, il paroît que l'on a constam-
ment trouvé les reins considérablement
affectés; mais l'affection de ces orga-
nes ayant été appelée l'effet et non
la cause du diabète, en conséquence

(a) *Home*, Expériences cliniques, p. 310.

(b) *Ibid.*

du système erronné du siècle dernier que l'on a fait revivre, il faut rechercher plus particulièrement, dans les circonstances qui accompagnent la maladie, les causes éloignées ou occasionnelles qui la produisent, et la méthode curative qui a quelquefois réussi.

Un écoulement plus abondant d'urine, si l'on en excepte le cas de *M. Holfort*, a toujours été le premier symptôme du diabète. Les autres symptômes ont été subordonnés à celui-ci, et ont suivi sa progression. Peut-on supposer qu'une digestion imparfaite, ou un défaut d'assimilation, soit capable d'exciter dans les reins une sécrétion d'urine, cinq ou six fois plus considérable que de coutume?

Le chyle est, en tout temps, mêlé avec le sang, les vaisseaux sanguins étant le véhicule ou les organes qui servent à le distribuer. Si le diabète n'étoit point une maladie des reins, comment ces organes ne laisseroient-ils pas passer en tout temps la matière nutritive, chyleuse ou sucrée? Car on ne peut nier que cette matière sucrée ne soit continuellement chariée, mêlée avec le sang, par les artères émulgentes, et portée avec la

234 DIFFÉRENTES THÉORIES
matière excrémentitielle aux vaisseaux
excrétoires des reins.

La principale objection que l'on puisse faire contre l'opinion que le diabète est une affection des reins, est la suivante : « On trouve du sucre dans l'urine des personnes atteintes de cette maladie. Le chyle sucré est le premier produit de la digestion dans l'estomac et les intestins; le chyle dans le canal thorachique, et le lait, qui en est une sécrétion très-rapide, contiennent beaucoup de matière sucrée. Ce fluide est changé en quelques heures, par l'élaboration qu'il subit, en un sel ammoniac qui se rencontre dans toutes les sécrétions; mais le sel saccharin qui reste encore dans l'urine, laquelle est le fluide le plus parfaitement animalisé, prouve qu'il y a un grand vice dans les fonctions animales (a).

Je conviens que l'on trouve du sucre; — que le chyle sucré est le premier produit; — et que l'urine est le fluide le plus parfaitement animalisé, &c.; mais il ne s'ensuit pas que le chyle n'ait d'autre usage que de se convertir en sel ammoniac, ni qu'aucun

(a) *De Horne, Expériences cliniques, p. 319.*

vice dans les fonctions animales, ne soit la cause de ce défaut de conversion : cette absence de sel ammoniac, ou plutôt de matière saline, (car la quantité de sel ammoniac a été beaucoup exagérée) pouvant, comme j'ai essayé de l'expliquer, être attribuée au défaut d'acide phosphorique, (que je crois une modification de l'acide saccharin) et la matière sucrée paroissant aussi être plutôt la cause que l'effet de la maladie.

J'observerai encore que la matière saline qui est évacuée par les reins dans l'état de santé, doit être considérée comme le produit, ou plutôt comme le rebut de la nutrition ; car quand la partie nutritive contenue dans le sang, en a été séparée, et employée à ses différens usages, les particules qui ne sont pas propres à cette fin, ne sont-elles pas retenues et ramenées dans le torrent de la circulation, pour être déposées dans les reins, comme matière excrémentitielle ; sous différentes formes salines, ainsi produites et rejetées par les puissances nutritives ?

Ne nous est-il pas facile de rendre ainsi raison de la petite quantité de

matière excrémentitielle qui est dans l'urine , sans supposer aucun défaut d'assimilation ? Quand la nutrition se fait peu abondamment, la matière excrémentitielle , qui en est le résultat , doit diminuer en même proportion.

Les causes occasionnelles ou éloignées que les auteurs ont reconnues, sont les poisons minéraux et animaux ; -- l'intempérance dans la boisson et l'exercice ; -- les préparations d'antimoine à hautes doses ; -- les opiat et les diurétiques ; -- les boissons abondantes trop fréquemment répétées des eaux d'Harrowgate et d'Epsom : à quoi on peut ajouter la foiblesse qui succède aux fièvres intermittentes, et aux affections néphrétiques.

La méthode curative est aussi d'accord avec l'idée que le diabète est une maladie des reins. Les toniques, les astringens , les aromatiques , les agglutinatifs, les absorbans et les opiat, sont les seuls remèdes qui aient eu du succès. On trouvera , dans les ouvrages suivans , l'histoire de plusieurs cures qu'ils ont opérées , et un grand nombre de formules suffisamment compliquées et bizarres : *Vide Riolani Op. pag. 336. — Sennerti Op. Tom. II,*

p. 1095. — *Bonetus*, lib. 4. — *Pitcairn*, pag. 272. — *Riverii* Op. pag. 361. — *Zacuti Lusitani* Op. pag. 423. — *Baglivi* Op. epi. 4. — *R. Morton* Op. p. 15. — *Martini Lister* exercit. med. pag. 27. — *Willis* Ph. rat. pag. 105. — *Etmulleri* Op. Tom. II, pag. 714. — *Hoffmanni* consult. et repons. medic. casus, 85.

Enfin, en considérant les reins comme faisant purement l'office d'un filtre, je pense que la cause prochaine du diabète consiste dans une dilatation contre nature des tubes urinaires de ces organes, laquelle les rend susceptibles de donner passage à la matière nutritive, dont les globules, dans l'état de santé, sont trop gros pour les traverser; et je crois que cet état morbifique peut exister avec ou sans diarrhée.

Quand on fait attention que la quantité d'urine rendue par *M. Holford* fut singulièrement petite, et que sur la fin de sa vie, elle ne contenoit pas de matière sucrée en plus grande proportion qu'on en a rencontré dans d'autres cas; où les malades ont évacué quatre, cinq ou six fois autant de ce fluide, et ont cependant résisté aux ravages de la maladie, pendant des

années, la quantité d'alimens qui leur étoit nécessaire, et qu'ils avoient prise, ayant été proportionnée à la perte qu'ils faisoient; n'est-il pas probable qu'on en auroit opéré la cure, si l'estomac et les organes qui concourent à la digestion, eussent conservé leur faculté digestive pour fournir aux besoins du corps?

R É F L E X I O N S

SUR L'INSTINCT DANS LES
MALADIES.

*Par M. FORESTIER, docteur en
médecine à Saint-Quentin.*

LA lecture de deux observations insérées dans le Journal de médecine du mois de mai dernier, faites par M. *Couturier*, chirurgien-major de l'hôpital de Vaucouleurs, au sujet de l'usage des pommes de terre, qui a terminé, sans aucun autre moyen, la cure de deux maladies essentielles, m'a fait naître les réflexions suivantes.

L'instinct est le nom qu'on a donné de tout temps à un désir particulier qui

excite les malades à demander et à prendre avec avidité telle ou telle substance : cet instinct est sans raisonnement, ou, pour mieux dire, au-dessus de tout raisonnement, ainsi que le goût, qui fait trouver exquis un aliment mauvais, et fait rejeter l'aliment le plus sain : nous dirons qu'il est aveugle, parce que nous ne pouvons définir comment il a lieu.

L'usage des pommes de terre, dans les deux observations citées, a été déterminé par le goût le moins bizarre de ceux que l'on appelle *desirs* ; leur effet favorable n'a rien qui puisse surprendre, lorsqu'on vient à examiner la nature de cette racine, et ses deux qualités essentielles dans une convalescence pénible ; savoir, la vertu alimentaire et la vertu médicamenteuse.

Comme aliment, la pomme de terre fournit la substance la plus légère, la plus douce, et en même temps la plus soluble dans tous les fluides aqueux, la plus susceptible par conséquent de réparer les sucs nourriciers épuisés. La fécule de la pomme de terre est une farine gommeuse, ou mieux une gomme en poudre, et distribuée par la nature dans les cellules aplaties du parenchyme de la racine.

d'un *solanum* ; la compacité de cette fécule , lorsqu'on la sépare de son parenchyme , l'adhésion de ses molécules , leur grande ténuité , la distinguent , au tact seul , des autres farines , et l'œil , aidé du microscope , la juge une gomme transparente : sa manière de se mêler à l'eau la classe de même parmi les gommés.

Comme médicament , la pomme de terre en substance contient un parenchyme délié , mais abondant , chargé d'une partie colorante extracto-résineuse , qui , dans toutes les espèces de *solanum* , est plus ou moins narcotique , qui , par le moyen de la torréfaction , donne un tonique léger et un calmant plus doux par la simple ébullition.

Les deux malades de Vaucouleurs font preuve que l'âcreté des liqueurs acquise pendant la maladie , et l'irritabilité des solides exaltée en même temps , font persister dans la convalescence des accidens assez graves , que la diète scrupuleuse et les médicamens suivis avec opiniâtreté , entretiennent encore. Ces deux observations nous ramènent à la simplicité de la pharmacie d'*Hippocrate* , à cette attention de n'estimer les remèdes que pour un temps bien

bien déterminé par l'observation, et de n'en appliquer que de bien connus pour être favorables dans telle circonstance : nous devons en conclure aussi, qu'après des tentatives inutiles pour anéantir les suites d'une maladie, on doit écouter le conseil salutaire que l'instinct ou le desir de la nature inspireroit plus souvent, si cette mère sage n'étoit pas si souvent tourmentée par l'impatience des malades, et au moins autant par celle des médecins, qui, pour usurper l'honneur des cures, travaillent sans relâche, et ne se donnent pas le temps de juger si leurs efforts ne contrarient pas ceux de la nature, s'ils n'interrompent pas le travail de la coction, dont les jours sont comptés pour chaque organe, et qu'ils méconnoissent la plupart du temps, parce qu'ils le bouleversent, le prolongent, ainsi que celui de la dépuracion, en voulant éviter de paroître spectateurs inutiles.

J'ajouterai encore que toutes les fois qu'il s'agira de réparer les pertes de substance, comme à la suite de suppurations longues et abondantes, après des diarrhées, des hémorrhagies de toute espèce, des diètes trop sévères, et de rendre en même temps du ton aux so-

lides, le salep sera le moyen par excellence; sa substance gommeuse, soluble dans tous les menstrues aqueux, est intimement liée à un principe odorant et chaud, très-analogue à la matière animale la plus parfaite.

Lorsqu'on aura des sucs lymphatiques âcres avec une disposition légèrement scorbutique, comme dans les phthisies, le sagou fournira un corps sucré et adoucissant au-dessus de tout éloge. Mais lorsqu'il sera question d'épaissir et de rendre balsamique et douce la substance gélatineuse, qui est la vraie substance nourricière, le *dulce quod nutrit* d'Hippocrate, et de l'empêcher de participer à l'âcreté de quelque autre liqueur dégénérée, la fécule de la pomme de terre, séparée de son parenchyme, doit être administrée, et l'on doit donner en substance entière cette racine inappréciable, pour rétablir le calme et rendre le ton aux solides affoiblis, et d'autant plus irritables, qu'ils ont été plus long-temps fatigués, en même temps qu'elle réparera la dégénérescence des fluides, comme elle l'a fait chez les deux sujets des bonnes observations de M. Cour-

Je comparerai ici ensemble la fécule de pommes de terre, le sagou et le salep, et j'indiquerai les moyens de n'employer ces trois substances que lorsqu'elles sont bien conservées.

La fécule de pommes de terre est insipide, inodore, très-blanche, incrasante ; elle se forme en gelée à la moindre chaleur du véhicule dans lequel on l'a délaïée. Elle peut se conserver longtemps, parce qu'elle est sèche, et disposée en globules aplatis, qui se tiennent serrés les uns contre les autres, comme on l'éprouve dans la préparation de cette fécule, après avoir décanté l'eau qui la surnageoit. Cette sécheresse, cette forme cristalline, peut faire dire d'elle, ce qu'on dit des sels les moins susceptibles de deliquium, que son eau de cristallisation est surabondante ; que par conséquent il en faut plus, ou à un certain degré de chaleur, pour la dissoudre, et qu'elle n'attire point l'humidité de l'atmosphère ; qu'il faut moins de précautions pour la conserver, que le sagou et le salep.

Il ne faut pas néanmoins que ceux qui la préparent et la vendent, se négligent sur les soins de sa conservation.

Si elle étoit un peu aigrie, elle feroit beaucoup de mal, non pas aux gens riches, qui, parmi nous, la connoissent par un usage assez universellement répandu, mais aux pauvres, dont les enfans en usent dans les premières années de leur vie : on la leur donne au lieu de pain ou de riz, et lorsque des coliques les tourmentent. On sait généralement que ces coliques sont dues aux aigres qui s'engendrent dans l'estomac des jeunes enfans, et cet aliment, loin de leur être salutaire, augmenteroit leurs maux, s'il avoit subi quelque mouvement de fermentation, faute d'avoir été garanti de l'humidité et des exhalaisons des autres drogues.

J'en dirai autant du sagou ; cette substance est inodore, sucrée et très-susceptible de contracter de l'aigreur, quoiqu'on nous l'envoie après avoir subi une cuisson préliminaire nécessaire à son transport.

Les pharmaciens doivent soigner toutes les matières qui sont fermentescibles, et plus particulièrement les farineuses et gommeuses qui doivent servir d'aliment.

Le salep doit être conservé avec plus d'attention qu'aucune autre drogue de

ce genre; ce qui est facile en le tenant dans des boîtes en lieu sec, et sous la forme de bulbe. On ne doit le pulvériser qu'au besoin, parce que sa substance aromatique se développe par la pulvérisation, s'évapore facilement; pour lors l'humidité et les émanations odorantes des drogues voisines, s'attachent à cette poudre, la corrompent très-aisément et très-promptement.

Il est bien aisé de reconnoître si elle commence à s'altérer, parce que son odeur spermatique s'exalte, et est accompagnée d'une vapeur aromatique assez vive; si elle est à ce point là, il n'en faut pas faire usage. La pierre de touche de la bonne conservation du salep, est l'eau froide; j'ai accoutumé les pharmaciens de notre ville, et j'instruis les parens ou garde-malades à n'employer que l'eau froide pour en faire de la gelée: à cet effet, on saupoudre le salep peu-à-peu dans un vase, on agite continuellement avec une cuiller l'eau froide; si le salep est récent et n'a reçu aucune impression extérieure qui ait pu l'altérer, la gelée se forme comme le mucilage de belle gomme arabique, elle est bien transparente, tandis que la moindre altération empêche la dis-

solution parfaite, la fait grumeler en petites masses rousseâtres, et l'eau reste sale. On a coutume de préparer dans les pharmacies cette gelée à l'eau bouillante, ce qui fait disparoître, ou confond les degrés d'altération ou la bonté de cette drogue intéressante, et empêche souvent les malades de tirer le parti avantageux qu'on doit attendre de l'aliment le plus restaurant, le seul capable d'être bien digéré et sans fatigue, par les estomacs les plus délabrés.

OBSERVATION

De trois fractures à la mâchoire inférieure, avec plaie à la lèvre; par M. TESSIER, docteur en médecine de la Faculté de Caen; chirurgien-major du régiment du Perche.

QUOIQUE le cas que je vais exposer ne soit pas rare, cependant sa grande complication peut le rendre digne de l'attention des gens de l'art, et le faire mettré au nombre des faits sur lesquels s'appuient les sages principes de la chirurgie moderne.

Le 14 juillet 1773, environ cinq

heures du soir, M. *Descayrac*, maître en chirurgie à Tombéboeuf en Agénois, reçut un coup de pied de cheval, précisément sur le milieu du menton, d'où s'ensuivit une plaie en équerre, de plus d'un pouce de longueur dans les deux sens; de sorte qu'il s'y trouvoit un lambeau avec un écartement de huit à dix lignes. La mâchoire fut fracturée à l'endroit de la symphyse. Entre la symphyse et l'angle du côté droit, il y avoit une seconde fracture. Enfin, du côté gauche un fragment d'os avoit été tellement séparé, qu'en touchant une dent, j'en faisois vaciller trois, sans que pour cela le corps de la mâchoire fût complètement fracturé. En tout, on observoit peu de déplacement. Le malade étoit tombé sur le coup, s'étoit fait une forte contusion sur toute la partie latérale droite du visage. Il avoit perdu beaucoup de sang par les oreilles.

A huit heures, c'est-à-dire trois après l'accident, je procédai à la réduction des parties fracturées, sans trop cependant y insister, prévoyant bien que les bords contus et déchirés de la plaie nécessiteroient de fréquens pansemens, à cause de la suppuration qu'on devoit attendre, et sans laquelle, comme l'on

sait, les chairs ne peuvent se réunir dans des plaies de cette nature. J'employai le bandage unissant, appliqué de la même manière que M. *Louis* le conseille pour le bec-de-lièvre. Le lendemain, il se trouva beaucoup trop serré par le gonflement extraordinaire du visage, ce qui m'obligea de le lever et de l'appliquer de façon à ne le rendre, pour ainsi dire, que contentif des autres pièces de l'appareil. La plaie fut recouverte d'un plumaceau chargé de baume d'Arcéus; et des compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée, furent appliquées sur les autres parties de la face. Le malade fut saigné deux fois.

Le 17, la suppuration commença à s'établir; et comme elle augmentoit de plus en plus, et que son mélange avec la salive causoit une odeur insupportable, il fallut panser tous les jours, jusqu'au 25, temps auquel le plumaceau fut supprimé, les escarres étant tombées en totalité. Pour lors je commençai à m'occuper sérieusement des fractures, et de ne panser que le plus rarement qu'il étoit possible, en serrant un peu plus le bandage à chaque levée d'appareil, de manière cependant à ne pas nuire à la réunion de la plaie, qui

fut faite vers le 6 août ; celle des pièces osseuses fracturées, ne l'a été complètement que dans les premiers jours de septembre.

Quoique j'aie apporté la plus grande attention , à chaque pansement , dans l'examen des fractures , je n'ai pu empêcher que la pièce qui se trouvoit entre la symphyse et l'angle droit , ne descendit d'environ une ligne ; cela tient à ce que les muscles crotaphites et masseter relevoient la pièce correspondante à l'angle ; tandis que cette première n'étant retenue par aucune puissance , et obéissant à son propre poids , tendoit toujours à se porter en en-bas ; mais ce léger déplacement n'a produit aucune difformité.

OBSERVATIONS

Sur cette anomalie qui se rencontre quelquefois dans la race des Nègres venus de l'Afrique , lesquels , bien que nqirs , procurent de loin en loin des enfans blancs , apelés Albinos (a).

» J'AI connu moi-même quatre de

(a). Traduit d'un ouvrage argoïen , intitulé

ces albinos, et on m'a fait une description fidelle de trois autres. Les circonstances dans lesquelles tous ces individus s'accordent, sont les suivantes. Ils sont d'un blanc pâle, cadavéreux, sans aucune teinte de rouge, sans taches ni raies colorées; leurs cheveux sont de la même couleur blanche, courts, durs et crepus comme ceux des nègres. Ils sont très-bien faits, forts, sains, jouissant parfaitement de tous leurs sens, excepté celui de la vue, et ils sont nés de parens qui n'ont aucun mélange de race blanche. Trois de ces albinos étoient sœurs, ayant deux autres sœurs sorties des mêmes père et mère, qui étoient noirs. La plus jeune des trois fut tuée par la foudre à l'âge de douze ans; l'aînée mourut environ dans sa vingt-septième année, en couches de son deuxième enfant; celle du milieu vit encore, se porte bien, et a des enfans comme la première en avoit eu, d'un homme noir, et qui sont noirs. Ces albinos sont singulièrement rusés, prompts dans leurs conceptions et dans leur ré-

Notes on the state of Virginia, c'est-à-dire, Notes sur la Virginie; par Thomas Jefferson, avec une carte géographique, représentant cet état, le Maryland, la Delaware & la Pensilvanie; in-8°. A Londres, chez Stoendale, 1787.

parties. Leurs yeux sont dans un mouvement vibratil perpétuel, très-foibles et fortement affectés par la lumière du soleil; mais ils voient mieux que nous pendant la nuit. Ils appartiennent au colonel *Skipnith de Cumberland*. La quatrième est une négresse dont les parens sont venus de Guinée, et qui ont trois autres enfans de la même couleur qu'eux. Cette négresse est tachée de roux; et sa vue est si foible, qu'en été elle est obligée de porter un bonnet. Elle voit mieux la nuit que le jour. Elle a eu, d'un père noir, un enfant albinos, qui est mort au bout de quelques semaines. Ceux-ci appartiennent au colonel *Carter d'Albemarle*. Un sixième exemple est une femme à M. *Butler*, près de Pétersburgh: elle est forte et vigoureuse; elle a, d'un homme noir, une fille aussi noire que jais. Je ne sais rien concernant sa vue. Le septième exemple est un homme dont M. *Lee de Cumberland* est propriétaire. Ses yeux sont vacillans et foibles. Il est avancé en âge, et d'une stature haute. C'est le seul albinos mâle dont j'aie connoissance. Quelle que soit la cause de cette maladie de la peau, ou de la matière colorante qui produit ce chan-

gement, elle paroît plus commune parmi les femmes que parmi les hommes. A ces exemples, je puis joindre l'observation sur un nègre que je connois, né noir, et de parens noirs, au menton duquel parut, lorsqu'il étoit encore jeune, une tache blanche. Cette tache s'étendit jusqu'à ce que ce nègre eût acquis l'âge viril, alors elle occupoit le menton, les lèvres, une joue, la mâchoire inférieure et le cou du même côté; elle est de la blancheur des albinos, sans mélange de rouge; et depuis plusieurs années, elle n'a plus fait de progrès. Cet homme est robuste et bien portant. Ce changement de couleur n'a été accompagné d'aucune maladie sensible, soit universelle, soit partielle.

MANIÈRE (a)

De préparer un vinaigre dulcifié très-agréable, ainsi que l'élixir acéteux, sans le secours d'aucun corps étranger; par M. LOWITS.

APRÈS un grand nombre d'essais,

(a) Traduite de l'allemand, & extraite des Annales chimiques, année 1787, quatrième cahier.

J'ai trouvé que le procédé suivant étoit le plus avantageux pour rassembler et concentrer toutes les parties les plus agréables de l'acide acéteux.

Faites geler, autant qu'il est possible, du bon vinaigre de raisin, distillé au bain-marie et chargé du phlegme, qui passe le premier à la distillation; rectifiez ensuite ce vinaigre au bain-marie, autant de fois qu'il est nécessaire pour le purifier entièrement de toutes parties étrangères et de ses parties huileuses les plus grossières, qui, à la première distillation, ont passé dans le récipient.

Si la gelée n'avoit pas été assez forte pour concentrer suffisamment le vinaigre, il sera facile de remédier à cet inconvénient, en séparant à chaque rectification l'esprit de vinaigre foible qui s'élève toujours le premier; mais il importe ici de faire l'observation suivante.

Lorsqu'on soumet à la rectification le vinaigre concentré par la gelée, il s'élève d'abord fort rapidement une liqueur spiritueuse; de cette liqueur, mise à part et redistillée quelquefois, il se sépare un éther des plus subtils, de l'odeur la plus agréable, qui ne se mêle pas avec l'eau. Il faut remêler cet

éther avec le vinaigre , après que par des distillations réitérées , ce dernier aura été privé de toutes les parties hétérogènes et aqueuses.

R E M A R Q U E S.

I. J'ai conseillé de conserver le phlegme , qui monte le premier à la distillation du vinaigre , parce que ce phlegme contient un principe très propre à donner plus d'agrémens au vinaigre dulcifié , et qu'ensuite , par la gelée et les rectifications , ce principe produit de l'éther avec l'acide concentré. Il est vrai que si l'on rejette ce premier flegme , l'éther se forme également , mais en moindre quantité.

II. *Stahl* est , comme on sait , le premier qui ait enseigné de concentrer le vinaigre par la gelée ; mais on ignoreoit que , par une suite de rectifications , on pouvoit si fort améliorer le vinaigre ainsi concentré ; et plus encore , qu'il s'en séparoit un éther aussi agréable ; car , jusqu'à présent , on ne savoit se procurer l'éther acéteux que par les procédés de *Westendorf* et du comte de *Lauragais*.

III. L'odeur peu agréable , qui est

particulière au vinaigre distillé, provient des parties huileuses les plus grossières qui montent à la première distillation. Dès que ces parties se séparent par les rectifications, le vinaigre concentré reprend l'odeur agréable du vinaigre non distillé. En ceci notre vinaigre diffère principalement de tous les esprits de vinaigre qu'on a su préparer jusqu'à présent ; il égale , tant à cet égard , que par rapport à d'autres propriétés, le vinaigre dulcifié d'Ehrenreich , qui contient aussi de l'éther.

IV. Ici , à Pétersbourg , le froid en hiver est toujours suffisant pour donner au vinaigre la force de celui d'Ehrenreich , car celui-ci s'est encore gelé l'hiver dernier , lors même que le froid n'étoit pas des plus forts. Il est vrai qu'au moyen de la congélation , on ne sauroit donner au vinaigre le même degré de force qu'en le combinant avec un autre corps , duquel on le sépare de nouveau par un acide plus puissant. Un vinaigre excellent , préparé de cette façon , est celui de *Westendorf* ; mais il n'est pas moins vrai aussi , que tout vinaigre traité de la sorte souffre de trop fortes altérations , puisque par la perte d'une seule partie du principe

huileux, qui lui est essentiel, il acquiert une âcreté dont il ne saurait plus être privé par aucun moyen convenable, ainsi que je m'en suis assuré de différentes manières.

Puisque la différence en force entre mon vinaigre et celui de *Westendorf*, différence qui n'est pas très-considérable, n'empêche pas que le premier ne soit aussi propre que l'autre aux usages de la médecine, il est certain qu'il doit mériter la préférence, en ce qu'il est privé de son eau surabondante et des parties hétérogènes, sans l'aide d'aucun corps étranger, et que de plus, par l'opération qu'on lui a fait subir, les parties huileuses, spiritueuses et acides, ont été conservées sans altération, telles qu'elles avoient été mêlées par la nature.

(A.)

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1789.

La colonne de mercure dans le baromètre s'est abaissée vingt-cinq jours de 27 poudces 11 lignes à 27 poudces 2 lignes; elle s'est élevée cinq jours de 27 poudces 10 lignes à 28 poudces 1 et elle

s'est soutenue un seul jour, le trente-un, à 28 pouces. La plus grande élévation a été 28 pouces; la moindre 27 pouces 2 lignes; ce qui fait une différence de 10 degrés.

Le thermomètre, du premier au quinze, a marqué, au matin, de 6 au dessous de 0, à 2 au-dessus, dont quatre fois 0, trois fois 1 au-dessous, et 1 au-dessus de 0, deux fois 5 au-dessous de 0; à midi, de 2 au dessous de 0, à 8 au-dessus, dont quatre fois 0, deux fois 2 au-dessous, trois fois 2 au-dessus de 0; au soir, de 5 au-dessous, à 4 au-dessus de 0, dont cinq fois 0, deux fois 1 et 2 au-dessous, et 2 au-dessus de 0. Du seize au trente-un au matin, il a marqué de 2 au-dessous, à 6 au-dessus de 0, dont cinq fois 0, quatre fois 1, deux fois 2 et 3 au-dessus de 0; à midi, de 2 à 10 au-dessus de 0, dont sept fois 5, trois fois 3; au soir, de 0 à 5 au-dessus, dont cinq fois 0, quatre fois 1 et 2. Le plus grand degré de chaleur a été 10 au-dessus de 0, le moindre 6 au-dessous; ce qui fait 16 degrés de différence.

Le ciel a été assez beau un jour, variable douze et couvert dix-huit jours. Il y a eu quinze fois de la neige, dont

quatre fois toute la journée , six fois de la pluie , dont une continuelle , une fois grande averse , un jour averses fréquentes , trois fois averses de grésil , une fois averse de grêle , deux fois de la bruine , quatre fois du brouillard épais , et deux aurores boréales , le 14 par S-O , et le 27 par N.

Les vents ont soufflé douze jours N. , dont cinq fois fort , un jour N-N-O. , trois jours N-O. , un jour N-N-E. , trois jours O-N-O. , quatre jours S. , dont trois fois fort , deux jours S-E. , dont une fois fort , deux jours S-S-E. fort , un jour S-O. , deux jours O.

L'hygromètre a marqué de 61 à 205.

Il est tombé dans le mois un ponce quatre lignes d'eau à Paris.

Cette constitution a conservé de l'analogie avec celle du mois précédent , par le peu de ressort dans l'atmosphère , le baromètre ayant constamment été très-bas , même par le N. ; ce qui a procuré des coups de vent fréquens , par un ciel couvert et brumeux , par une humidité continue , et par beaucoup de pluie et de brouillard ; elle en a différé par la neige qui a été fréquente , et par le froid vif qui a duré presque tous le mois ; il n'y a eu que très-peu

de jours où la chaleur se soit manifestée sur le midi, à-peu-près au-degré que comporte la saison; la végétation qui paroissoit alors s'ébranler, s'arrêtoit subitement par le froid qui succédoit, de manière que tout est resté en retard.

Cette constitution a entretenu les affections bilio-rhumatismales; elles ont été aussi dominantes que dans le mois précédent. De ces affections, les fausses fluxions de poitrine ont continué d'être fréquentes; elles ont présenté à-peu-près les mêmes phénomènes et la même intensité; elles ont exigé le même traitement, et la fonte de la bile a été toute aussi lente à se faire. Sur la fin du mois, on a remarqué qu'à ces affections de poitrine, ainsi qu'aux fièvres nerveuses mésentériques, ou plutôt séreuses, que nous appelons *malignes*, il s'étoit manifesté un nouvel ordre de symptômes, tels que des mouvemens convulsifs, le hoquet, &c. qui ont accompagné ces maladies dans toutes leurs périodes; et très-fréquemment dans l'état, est survenu une rétention d'urine. Nous rendrons compte le mois prochain de ces affections et de leur suite.

Les fluxions de poitrine gangréneuses ont continué de régner, tant sur les vieillards, que sur les constitutions faibles et cacochimes; elles ont toutes été funestes, et peu sont allés au six de la maladie.

Les fièvres intermittentes ont pris un caractère opiniâtre et vraiment autumnal; elles en ont présenté les accidens. Les récidives ont été fréquentes; elles ont été accompagnées de bouffissures, d'engorgemens aux hypocondres, &c. &c.; elles ont enfin exigé le même traitement curatif. Il est vraisemblable que la constitution étant la même qu'en hiver, et les moyens que fournit le règne végétal manquant dans cette saison, ont pu donner lieu à cette singularité; plusieurs fièvres anciennes ont eu de fréquentes récidives, ce qui a multiplié cette espèce de fièvre.

Les jaunisses essentielles ou symptomatiques ont été communes et difficiles dans leur traitement; plusieurs, ou anormales, ont été occasionnées par le transport d'une humeur arthritique sur le foie. Elles ont résisté aux moyens indiqués. L'irritation des organes a été telle, sur-tout dans les symptomatiques, qu'ils refusoient l'usage des re-

mèdes consacrés contre cette maladie. Les bains , les eaux de Vichy, les fréquentes saignées par les sangsues, et spécialement les émétiques, ont réussi dans les empâtemens des viscères qui servent à la sécrétion de la bile ; mais ces derniers demandoient une main habile et exercée pour en bien saisir l'indication , attendu qu'ils faisoient beaucoup de ravage lorsqu'on les administroit mal-à-propos ; mais aussi ils produisoient un grand soulagement lorsqu'on avoit saisi la circonstance de les employer ; alors ils évacuoient une bile verte , quelquefois bleue. Cette bile occasionnoit un point d'irritation , telle qu'elle se communiquoit non-seulement sur les organes de la digestion , mais encore sur la poitrine. On a été obligé de réitérer l'usage de ce remède , tant pour dissiper le retour des accidens , que pour obtenir le calme nécessaire pour l'usage des remèdes indiqués.

(Nota. Ce trait — indique les degr. de froid au-dessous de zéro).

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1789.

| Jours du mois. | THERMOMETRE. | | | BAROMETRE. | | |
|----------------------|--------------|---------------------------|-------------|-------------|---------------------------|-------------|
| | Au matin. | Dans l'après- midi. | Au soir. | Au soir. | Dans l'après- midi. | Au soir. |
| | degr. | d.egr. | degr. | pouc. lig. | pouc. lig. | pouc. lig. |
| 1 | 1,7 | 3,3 | 2,7 | 27 10,7 | 27 11,7 | 28 0,1 |
| 2 | 0,1 | 2,4 | 0,1 | 27 11,0 | 27 11,9 | 27 11,5 |
| 3 | 0,4 | 1,6 | -0- | 28 0,0 | 28 0,4 | 27 11,7 |
| 4 | 0,2 | 2,0 | -0,7 | 27 9,9 | 27 10,0 | 27 9,7 |
| 5 | -1,8 | -2,0 | -0,6 | 27 9,6 | 27 10,3 | 27 10,6 |
| 6 | -0- | 0,1 | -2,5 | 27 11,0 | 27 11,8 | 28 0,0 |
| 7 | -5,7 | -0- | -1,5 | 27 10,9 | 27 10,9 | 27 11,6 |
| 8 | -3,0 | -0,2 | -3,5 | 27 11,3 | 27 11,4 | 27 11,6 |
| 9 | -6,5 | 0,7 | 0,6 | 28 0,1 | 27 11,9 | 27 8,9 |
| 10 | -0,8 | 2,0 | -2,9 | 27 4,9 | 27 4,5 | 27 7,1 |
| 11 | -1,7 | 4,1 | -1,0 | 27 5,8 | 27 4,4 | 27 3,1 |
| 12 | -1,7 | -0- | -5,3 | 27 3,5 | 27 4,9 | 27 6,0 |
| 13 | -5,4 | 6,1 | 2,1 | 27 6,0 | 27 2,4 | 27 2,9 |
| 14 | 0,8 | 5,8 | 1,0 | 27 3,1 | 27 3,5 | 27 3,8 |
| 15 | 2,6 | 8,5 | 4,1 | 27 3,5 | 27 3,8 | 27 4,2 |
| 16 | 1,1 | 5,3 | 1,0 | 27 4,6 | 27 6,1 | 27 8,2 |
| 17 | -0,1 | 2,6 | 0,5 | 27 9,0 | 27 10,2 | 27 10,0 |
| 18 | -0- | 2,2 | 0,7 | 27 8,0 | 27 7,2 | 27 5,7 |
| 19 | -0,9 | 3,1 | -0- | 27 6,0 | 27 7,8 | 27 9,6 |
| 20 | -0,9 | 5,7 | 1,7 | 27 10,0 | 27 8,5 | 27 7,3 |
| 21 | 3,1 | 7,0 | 4,2 | 27 7,8 | 27 8,4 | 27 8,9 |
| 22 | 6,0 | 10,6 | 5,2 | 27 6,7 | 27 5,5 | 27 5,8 |
| 23 | 3,1 | 5,6 | 2,1 | 27 6,6 | 27 9,3 | 27 11,4 |
| 24 | 1,3 | 5,8 | 2,5 | 28 0,0 | 27 11,8 | 27 10,2 |
| 25 | 2,5 | 6,9 | 5,4 | 27 6,9 | 27 4,4 | 27 3,1 |
| 26 | 1,3 | 3,0 | 1,0 | 27 6,4 | 26 9,3 | 27 11,4 |
| 27 | -1,9 | 4,5 | -0,3 | 27 11,5 | 27 11,6 | 27 11,5 |
| 28 | -2,1 | 5,8 | 1,6 | 27 11,0 | 27 10,3 | 27 8,0 |
| 29 | 0,5 | 5,3 | 2,6 | 27 7,0 | 27 7,0 | 27 7,8 |
| 30 | -0,1 | 5,6 | -0,1 | 27 9,3 | 27 10,6 | 27 11,9 |
| 31 | -0,1 | 3,8 | 2,9 | 28 0,0 | 28 0,3 | 28 0,1 |

ÉTAT DU CIEL.

| <i>Jours du mois.</i> | <i>Le matin.</i> | <i>L'après- midi.</i> | <i>Le soir.</i> | <i>Vents do- minans dans la journée.</i> |
|-------------------------------|---------------------------|---------------------------|---------------------------------|--|
| 1 | Ciel couv. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | N. fort. |
| 2 | Bruine, ve. à 5 heur. | Quelq. go. d'eau. | Couvert, | N. fort. |
| 3 | Ciel couv. | Eclairci. | Beau, neige à 11 heur. | N. |
| 4 | Neig. tr. fin. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | N. |
| 5 | Brouillard très-épais. | Ciel alt. co. & clair. | <i>De même.</i> | Calme. |
| 6 | Petite nei. | Ciel couv. | S'éclair. le soir. | N. fort. |
| 7 | C. aff. beau. | <i>De même.</i> | Couvert, neige à 11 heures. | Calme. |
| 8 | Neige, ven. | <i>De même.</i> | Ciel un peu éclairci. | N-N-O. |
| 9 | Neige. | Nc. plus fo. | Ciel assez beau. | O. |
| 10 | Beau, de ne. | Ciel éclair. | Ciel pur. | O-N-O. |
| 11 | Neige, | Grésil vers 5 h. brou. | Ciel éclairci. | Calme. |
| 12 | Neige. | Brouillard, | Dispé le soir, | Calme. |
| 13 | Beauco. de neige, ve. | Grêle à 4h. 3 quarts. | Ciel alternat. clair & couv. | S. fort. |
| 14 | Vent fort. | Auro. bor. à 7 heur. | Ciel assez beau. | S-O. |
| 15 | Ciel couv. | Gran. ave. | Ciel couvert, | S.S-E.for. |
| 16 | C. aff. beau. | Ciel c.g.v. | <i>De même.</i> | N. fort. |
| 17 | Ciel couv. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | N. |
| 18 | Nei. ciel co. | <i>De même.</i> | Ciel couvert. | S-E. fort. |
| 19 | Un peu de ne. ciel co. | Ciel alter. cl. & co. | <i>De même.</i> | N-N-E. |
| 20 | Ve. fo. o. co. | Gr. pl. à 6h. | Ciel couvert. | S. |
| 21 | Petit pluie, grêle. | Ciel couv. | Ciel un peu éclairci. | O. |
| 22 | Pluie, ave. | Ciel aff. be. | <i>De même.</i> | S. fort. |
| 23 | Plu. ciel co. | Ciel couv. | Ciel couv. brui. | N-O. |
| 24 | Ciel couv. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | Calme. |
| 25 | Brou. ph. fo. | Pluie fort. | Ciel couvert. | S.S-E.for. |
| 26 | Ciel couv. | S'éclair. v. | Ciel assez beau. | N. fort. |
| 27 | Ciel pur. | Beau, de n. | Beau, auro. bor. | N. foible. |
| 28 | C. aff. beau. | Nei. à 2 h. | Nuages. | S. fort. |
| 29 | C. aff. beau. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | S-E. |
| 30 | Couvert en partie. | Ciel couv. grésil nei. | Beau ciel. | N. |
| 31 | Grésil nei. | <i>De même.</i> | Pluie. | N-O. |

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chal. 10, 6 deg. le 12
 Plus grand froid. 6, 5, le 9 au mat.

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure. 28, 0, 4. le 3
 Moindre élév. de Mercure, 27, 2, 4. le 13

Nombre de jours de Beau. 3
 de Couvert. . . 25
 de Nuages. . . . 6
 de Vent. 7
 de Brouillard. . 4
 de Pluie. 8
 de Neige. 15

Le vent a soufflé du N. 10 fois.

N-O. 2
 N-N-O. . . . 1
 N-N-E. . . . 1
 S. 4
 S-E. 2
 S-S-E. . . . 2
 S-O. 1
 O. 2
 O-N-O. . . . 1
 Calme. . . . 5

Quantité de Pluie, 1 pouce 4 lign.

TEMPÉRATURE : froide & humide.

OBSERVATIONS

*OBSERVATIONS météorologiques
faites à Lille, au mois de mars
1789, par M. BOUCHER, mé-
decin.*

Ce mois, qui communément présente quelques jours fereins, & d'une température agréable, a été pendant tout son cours, nuageux, pluvieux & froid. Il y a eu aussi plusieurs jours de neige, quoique ce fût toujours en petite quantité. La liqueur du thermomètre ne s'est élevée aucun jour au-dessus de 5 à 6 degrés, & presque tous les jours elle a été observée, le matin, au terme de la congélation ou très-près; on l'a vue même, quelques jours, descendue au-dessous de ce terme, le 8 à 3 degrés $\frac{1}{2}$, & le 13 à 4 degrés.

Le mercure dans le baromètre s'est maintenu pendant presque tout le mois au-dessous du terme de 28 pouces. Le 25, il est descendu à celui de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a été constamment nord du 1^{er} au 13, ensuite il a varié du nord au sud.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son

plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est 8 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 9 fois du Nord.

12 fois du Nord vers l'Est.

8 fois du Sud.

1 fois du Sud vers l'Ouest.

1 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.

16 jours de neige.

3 jours de pluie.

2 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Il est tombé dans le courant de ce mois, 25 $\frac{1}{2}$ lignes de pluie.

*Maladies qui ont régné à Lille dans
le mois de mars 1789.*

Les maladies populaires de ce mois ont été les mêmes que celles du mois précédent ; rhumes de poitrine, esquinancies catarrheuses, fluxions de poitrine ; ce dernier genre de maladie a été même plus commun & plus fâcheux dans ce mois ; ce que nous estimons avoir été l'effet de la neige, dont l'atmosphère a été chargée dans tout le cours du mois. Un poulx lent, lourd & embarrassé, tel qu'on le rencontroit très-souvent dans le début de la maladie, loin de contre-indiquer la saignée, exigeoit qu'elle fût plus ou moins répétée, cet état du poulx étant

l'effet de l'engouement du poumon par un sang épais ; faute de quoi l'engouement s'accroît-
soit au point qu'il n'étoit plus possible de
débarrasser ce viscère dans les périodes sub-
séquens de la maladie : de-là la fièvre hectique
par l'obstruction du poumon , portée à son
comble, & devenue insurmontable, ou la pul-
monie par la suppuration consécutive.

Les constipations opiniâtres, & les coliques
provenant de l'engouement des viscères du
bas-ventre, par les impressions des vents de
nord, ont été communes. Nous n'avons pas été
peu surpris que la fièvre putride-maligne ait
persisté dans les plus grands froids, & que plu-
sieurs familles du petit peuple en aient été at-
teintes ; ce que nous avons cru être l'effet de la
mauvaise nourriture, de la disette des légumes
& des racines bulbeuses, les pauvres n'ayant
guère pu s'en procurer d'autres que des choux
pourris, & des pommes de terre plus ou moins
altérées par la gelée. Au surplus, nous croyons
devoir observer ici que depuis nombre d'an-
nées ce genre de fièvre n'a pas cessé parmi
nous, avec plus ou moins d'intensité, quelle
qu'ait été la constitution du temps.

Errata du Journal de janvier 1789.

Page 53. ligne 12, au lieu de 15, lisez 25 ;
- ligne 14, au lieu de 16, lisez 26.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Memoirs of the American Academy of arts and sciences, &c. C'est-à-dire, *Mémoires de l'Académie Américaine (a) des arts et sciences, pour l'année 1783; Volume I, in-4°. A Boston, 1783; et se vend à Londres, chez Dilly.*

1. La situation des états de la Nouvelle Angleterre n'eut pas plutôt acquis une consistance assurée, que cette nouvelle République, par un acte de législation, établit une *Société pour la culture & les progrès des arts & des sciences*, dont l'objet est énoncé dans l'acte de son incorporation; savoir: « De seconder & d'encourager les connoissances des antiquités de l'Amérique, de l'histoire naturelle du pays; de déterminer les usages auxquels les différentes productions naturelles de la contrée peuvent être employées, de seconder & encourager les

(a) Cette Académie ne doit pas être confondue avec la *Société philosophique Américaine de PHILADELPHIE*, dont les Mémoires sont publiés sous le titre de *Transactions*; &c. Voyez Journal de médecine, tom. lxxiv, pag. III.

découvertes en médecine, l'étude des mathématiques, les recherches & expériences philosophiques; les observations astronomiques, météorologiques & géographiques; les progrès de l'agriculture, des arts, des manufactures & du commerce: en un mot, de cultiver tous les arts & toutes les sciences qui peuvent tendre à exciter & à soutenir les intérêts, l'honneur, la dignité & le bonheur d'un peuple libre, indépendant & vertueux. »

Les Mémoires insérés dans ce premier volume, sont distribués en trois classes; savoir, 1°. la classe d'astronomie & de mathématiques; 2°. la classe de physique; 3°. la classe de médecine. Ils sont précédés d'un discours prononcé par M. Jacques Bowdoin, écuyer, lors de sa réception en qualité de président de l'Académie. L'orateur y expose l'utilité qui peut, en général, résulter de la culture bien dirigée des différentes branches des connoissances humaines, tant pratiques que spéculatives.

Nous allons faire connoître les différens Mémoires qui composent la classe de physique & de médecine.

I. CLASSE DE PHYSIQUE.

Observations sur une hypothèse adoptée pour rendre compte des phénomènes de la lumière, avec des observations incidentes, tendantes à prouver la nature hétérogène de la lumière & du fluide d'Étriqui, d'après leur mélange, & de l'union de l'un avec l'autre; par JACQUES BOWDOIN, écuyer, président de l'Académie.

Observations sur la lumière & la déperdition de substance du soleil & des étoiles fixes, occa-

donnée par l'émanation constante de la lumière de ces corps ; par le même.

Observations tendantes à prouver, par les phénomènes & par les saintes Ecritures, l'existence d'un orbe qui entoure tout le système matériel visible ; par le même.

Ces trois articles, liés intimement ensemble, ont rapport à quelques objections que M. *Franklin* a proposées dans ses lettres sur des sujets philosophiques, contre la doctrine de *Newton* ; sur la lumière. Le doct. *Franklin* suppose l'univers rempli d'un fluide subtil, élastique, qui, étant en repos, n'est point sensible, mais dont les vibrations affectent l'organe de la vue, comme celles de l'air agissent sur celui de l'ouïe. Or, remarque M. *Franklin*, pour expliquer le son, on ne suppose pas qu'il se fait un jaillissement de particules sonores, par exemple, d'une cloche, lesquelles se rendent en ligne droite à l'oreille ; pourquoi donc, continue-t-il, prétendrions-nous que le soleil darde des particules lumineuses, & les envoie aux yeux ?

Pour répondre à cette difficulté, M. *Bowdoin* considère la lumière de l'étincelle électrique, la compare à celle du feu commun, & montre en quoi ces lumières diffèrent entre elles, ou s'accordent ensemble : le résultat de cet examen est que la lumière & le feu électrique sont des substances hétérogènes, & seulement mêlées ensemble.

Dans le second Mémoire, le président, pour éloigner l'idée d'une dégradation graduelle du soleil par l'émanation continuelle d'une partie de sa substance, propose l'hypothèse suivante : « N'est-il pas concevable, dit-il, qu'autour du

système solaire, & autour des divers systèmes qui composent le ciel visible, il y ait une sphère creuse ou orbe de matière *sui generis*, ou d'une matière semblable à celle des planètes, laquelle sphère entoure le tout, & dont la surface interne ou concave soit à une certaine distance de ces corps, au-delà de laquelle surface la lumière ne peut passer, entre laquelle & les particules de la lumière il y a répulsion? Et les soleils ou les sources de lumière de chaque système, ne peuvent-ils pas être placés les uns à l'égard des autres, & à l'égard de la surface de cet orbe, de manière qu'au moyen des réflexions perpétuelles, tant directes qu'obliques, il se fait un échange de lumière qui restitue à chaque corps lumineux la quantité de lumière qui en est émanée, & prévient par-là la déperdition de substance, au moment même que le corps envoie la lumière à son système particulier?»

Dans le troisième Mémoire, M. *Bowdoin* cherche à appuyer cette hypothèse sur des phénomènes, tels que la voie lactée, les météores lumineux, la voûte azurée, & sur des passages de l'Écriture sainte qu'on lit dans le prophète AMOS, chap. ix, vers. 6; dans la Genèse, chap. j, vers. 14, 17; le Pseaume xix, v. 1. chap. xlvij, v. 3, 4; JOB, chap. xxxvij, v. 18; JÉRÉMIE, chap. lj, v. 15; Deutéronome, chap. x, v. 14, &c.

Relation d'une obscurité très-singulière, arrivée dans La Nouvelle Angleterre, le 19 mai 1780; par SAMUEL WILLIAMS, maître ès-arts, professeur de mathématiques & de philosophie à Cambridge.

Le vent souffloit du sud-ouest, & l'obscurité est montée de cette plage avec des nuages, entre dix & onze heures du matin : elle a continué jusqu'au milieu de la nuit suivante. Elle a été différente en divers endroits ; mais dans la plus grande partie du pays elle a été si grande, qu'il étoit impossible de lire un caractère ordinaire, de connoître l'heure aux montres ou pendules, de manger, ou de travailler à ses affaires sans chandelles. Ces ténèbres se sont étendues sur tous les pays de la Nouvelle Angleterre ; les oiseaux se sont retirés pendant cette obscurité, les volailles se sont juchées, les coqs ont chanté, & il a été impossible de distinguer les objets éloignés.

M. *Williams* donne ensuite la note des hauteurs du baromètre & du thermomètre, de la direction & de la force du vent, comme aussi des autres observations météorologiques.

On attribue cette obscurité à la fumée, causée par les feux immenses allumés pour nettoyer le sol dans les nouveaux établissemens, fumée que le vent a amenée. Mais malgré une cause naturelle reconnue, il reste encore beaucoup de choses à expliquer pour rendre un compte exact de ce phénomène.

Description des effets de la foudre dans deux maisons de Philadelphie ; par l'honorable ARTHUR LEE, écuyer.

Détails des effets de la foudre sur un gros rocher à Gloucester ; par ELI FORBES.

Relation d'une apparence très-curieuse du fluide électrique, produite par l'élévation d'un dragon volant électrique durant un orage ; par LOAMMI BALDWIN, écuyer.

L'apparence dont il est ici question, consistoit dans une atmosphère lumineuse qui entouroit M. Baldwin, tenant la corde de son dragon volant en main. L'académicien se contente de rapporter ce fait sans essayer de le commenter.

Observations & conjectures sur le tremblement de terre dans la Nouvelle Angleterre ; par le professeur WILLIAMS.

A la suite de l'histoire de tous les tremblemens de terre, observés dans ce pays depuis la première arrivée des Anglois, le 11 novembre 1628, jusqu'à ce jour, l'auteur jette un coup-d'œil sommaire sur la convenance & la disconvenance des phénomènes qui ont accompagné ces tremblemens de terre, & en tire des conclusions concernant leurs causes.

Il paroît qu'ils ont été tous produits par quelque chose qui rouloit ou couloit sous la surface de la terre : ils ont été tous de la même espèce, consistant, non pas dans une simple vibration instantanée, à l'instar des secousses électriques, mais dans une espèce d'ondulation lente, qui se faisoit sentir sur la terre. M. Williams pense que cet effet reconnoît pour cause une vapeur fortement élastique, comme on peut le conjecturer, dit-il, par le bruit, les éruptions, les changemens, dans les fontaines & les sources, &c. près de la surface de la terre. Il rend compte ensuite de l'origine de cette vapeur élastique, & termine son Mémoire par quelques réflexions très-piquantes sur l'état actuel de notre globe, qui porte des marques évidentes des changemens essentiels qu'il a subis par des commotions intestines, & de violentes éruptions.

Description du West-River Mountain, &
M v

exposé des raisons qui font croire qu'il a été autrefois un volcan ; par DANIEL JONES, écuyer.

L'auteur présente ici le commencement d'une excellente histoire naturelle de cette montagne, & l'on voit avec plaisir que M. Caleb Alexandre continue ces détails dans l'article suivant.

Observations magnétiques faites à Cambridge ; par M. ETIENNE SEWALT.

Tableau historique des aurores boréales, depuis le 8 août 1781, jusqu'au 19 avril 1783 ; par CALEB GANNET.

Journaux météorologiques pour une partie de l'année 1781, & pour la totalité des années 1782 & 1783.

Observations mêlées d'histoire naturelle ; par l'honorable BENJAMIN LINCOLN, écuyer.

Cet article contient la description de différentes couches de terre & de coquillages qu'on trouve sur les bord. de la rivière d'York, en Virginie ; celle d'un passage souterrain, & de la descente très précipitée d'un très-gros ruisseau qui vient d'une montagne, près de Carlisle ; celle d'une fontaine très-abondante, près de Reading en Pensylvanie, & de quelques autres sources remarquables dans les états de Pensylvanie & de Virginie.

Description d'une substance fossile, contenant du vitriol & du soufre, trouvée à Lebanon ; par le révérend JÉRÉMIE ELKNAP.

Cette description ne comprend que les caractères extérieurs, c'est-à-dire, qu'elle est purement physique.

Description d'une couleur jaune & d'une couleur rouge, trouvées à Norton, avec le procédé pour rendre la couleur jaune propre à servir à la peinture ; par SAMUEL DEANE.

Il suffit de laver cette terre jaune, afin de pouvoir l'employer comme couleur jaune, ou bien de la calciner suffisamment pour obtenir une couleur rouge permanente.

Description d'une pierre huileuse, trouvée à Salisbury ; par le révérend SAMUEL WEBSTER.

Observations sur la culture du froment de Smyrne ; par BENJAMIN GALE.

Résultat de la culture du blé de Turquie, essayée dans les terres maigres ; par JOS. GREEN-LEAF, écuyer.

Ces trois Mémoires, ainsi que le suivant, qui concerne un pommier portant en même temps des fruits doux & des fruits aigres, n'ont pas assez de rapport avec l'objet de ce Journal pour nous y arrêter.

Sur la greffe des arbres., & sur la croissance des végétaux ; par l'honorable BENJAMIN LINCOLN, écuyer.

La physiologie des végétaux ou la théorie de la végétation sont encore enveloppées dans d'épaisses ténèbres ; & tous les efforts qu'on fait pour en dissiper une partie, méritent l'attention du public. C'est pour cette raison que nous conseillons aux botanophiles la lecture de ce Mémoire, dans lequel M. Lincoln s'occupe de la descente de la sève.

Description de quelques productions végétales de l'Amérique, classés d'après les principes de botanique ; par le révérend MANASSE CUTLER.

Cette dissertation , très-étendue , peut servir de base à une Flore américaine. Les plantes y sont rangées conformément au système de Linné , & leurs descriptions accompagnées de notes & observations sur le temps de leur fleuraison , sur les lieux où elles croissent , & sur leurs usages en médecine & en économie.

Sur la retraite des hirondelles d'Amérique en hiver ; par SAMUEL DEXTER , écuyer.

L'académicien rapporte plusieurs faits qui prouvent que ces oiseaux s'enfoncent , en automne , dans les étangs & dans les rivières , où ils passent l'hiver dans un état d'engourdissement , & d'où ils sortent aux approches de la belle saison.

Description d'une pompe pneumatique d'une nouvelle construction ; par le révérend JEAN PRICE.

Pour donner une idée bien claire & bien nette de cette machine , il faudroit le secours du burin. Voici tout ce que nous pouvons offrir à nos lecteurs pour leur en procurer quelque notion. Le canon est couvert d'une plaque munie d'une soupape : il y a une autre soupape dans le piston ; mais il n'y en a point au fond du canon. La citerne sur laquelle le canon est fixé , est assez profonde pour permettre au piston de descendre au-dessous du canon : elle est d'ailleurs plus large que le canon. Quand le piston y est enfoncé , l'air , s'il est trop raréfié pour ouvrir la soupape du piston , trouve par cet expédient un passage facile pour s'insinuer dans le canon , & alors le piston en remuant le fait échapper par la

sonpape, qui est dans la plaque, servant de couvercle au canon.

Description d'un appareil à joindre aux pompes, pour le faire servir de machine à feu; par BENJAMIN DEARBORN.

Description d'une machine à feu; par le même.

Ces deux machines sont des pompes à grands effets, sans qu'elles soient renforcées par le vaisseau à air.

Observations sur l'art de faire de l'acier; par DANIEL LITTLE.

L'expérience a appris à M. Little, que l'algue marine, séchée & réduite en poudre, est une excellente addition au charbon pour la cémentation. On mêle ces deux substances à parties égales. L'académicien, en entrant dans les détails de ces procédés, donne les instructions les plus précises, relatives à la construction des fourneaux, & à la conduite de l'opération.

II. CLASSE DE MÉDECINE.

Description d'une maladie qui attaque les cornes des bêtes rouges, avec des observations sur cette maladie; par l'honorable COTTON TUFTS, docteur en médecine.

Cette maladie détruit quelquefois en partie, quelquefois en totalité la substance interne des cornes. Les bêtes qui en sont attaquées, ont les cornes froides, l'air stupide, le mouvement pesant, les yeux chargés: elles perdent l'appétit, aiment à être couchées, quelquefois elles

sont travaillées de vertiges, & secouent souvent la tête. On les guérit en pratiquant une ouverture à la base des cornes, qui pénètre jusque dans l'intérieur, pour donner issue à la sanie, & en y injectant ensuite un mélange de rum, de miel, des teintures d'aloës & de myrrhe.

Tumeur considérable, trouvée dans la cavité de l'abdomen ; par JOSUÉ FISHER.

Cette tumeur étoit, selon toutes les apparences, un utérus skirrheux.

Remarques sur les effets de l'air stagnant ; par EBENÉZER BEARDSLEY, chirurgien.

L'auteur accuse l'air stagnant d'avoir été, sinon la cause primitive, du moins une cause aggravante de la dysenterie qui a régné au printemps de l'année 1776, parmi les troupes américaines.

Sur une plaie d'arme à feu heureusement guérie ; par BARNABAS BINNEY.

Le blessé, au moment qu'il reçut le coup de fusil, étoit sur le grand mât de hune. La balle entra dans le bas-ventre, à environ deux pouces au-dessus de l'aîne gauche, & à un pouce du bord antérieur de l'os des îles : elle sortit à droite à environ deux pouces de l'épine du dos, entre les deux dernières vraies côtes, effleurant l'angle inférieur de l'omoplate. Le blessé avoit perdu beaucoup de sang ; il étoit très-foible & froid en arrivant à l'hôpital : il avoit la voix tremblante, l'air cadavéreux, un hocquet perpétuel ; il crachoit le sang, & les excréments passaient par la plaie. M. Binney n'espérant point que l'art ni les efforts de la nature pussent conserver la vie à cet infortuné, se con-

tenta de lui faire prendre un opiatique dans du vin, sans autre intention que de calmer ses douleurs. Comme à l'aide de ce remède, les symptômes devenoient moins graves, on le répéta de temps à autre, pendant treize jours, durant lesquels les matières contenues dans les intestins passaient constamment par la plaie, bien que les autres accidens fussent dissipés. Le quatorzième jour, on administra un lavement, dont la plus grande partie ressortit par la plaie. Le dix-huitième jour, un deuxième lavement amena pour la première fois une selle par les voies ordinaires : depuis ce temps, la nature a commencé à triompher, la plaie a suppuré, s'est cicatrisée, & le blessé a été parfaitement guéri.

Liste mortuaire de la ville de Salem, pour l'année 1782; par EDOUARD-AUGUSTE HOLYOKE, docteur en médecine.

Histoire d'une tumeur considérable dans l'abdomen, renfermant des cheveux; par JEAN WARREN, écuyer.

Expériences sur les eaux de Boston; par J. FERRON.

Tous ces articles ne présentent rien qui puisse intéresser la généralité de nos lecteurs, ni hâter les progrès des sciences médicales.

Observations sur la longévité des habitans d'Ypswich & de Hingham; par le révérend EDOUARD WIGGLESWORTH.

Cet article, qui est le dernier, regarde plus les capitalistes que la médecine.

Catechismus der auch einenchen forderfælle oder so genanten pulsologigkeiten, &c. *Catéchisme sur les morts apparentes, dites asphyxies.* A Berlin, 1787; in-8°. de 133 pag.

2. Ces instructions, sur les moyens de combattre les diverses espèces de morts apparentes, sont d'un anonyme, qui a pris pour modèle le *catéchisme* de M. Gardane, sans cependant le suivre servilement. Elles sont destinées à l'usage du peuple de la principauté de Prusse.

Grundsætze der volks arzneykunde, &c. C'est-à-dire, *Principes de la médecine populaire, à l'usage des leçons académiques*; par J. C. GU. JUNCKER, docteur en médecine à Halle; in-8°. de 484 pages, outre 32 pag. pour la préface et la table. A Halle, aux dépens de la maison des orphelins, 1787.

3. Le principal objet de l'auteur est d'enseigner l'hygiène, & d'apprendre à diriger les moyens qu'elle emploie pour conserver la santé ou pour la rétablir, lorsqu'elle est lésée.

Thesaurus semeiotices pathologicæ ,
 quem collegit atque edidit J. CHR.
 TRAUGOTT SCHLEGEL, Vol. I;
in-8°. de 498 pag. A Stendal, chez
Franzen et Grosse, 1788.

4. L'auteur, après avoir fait l'éloge de l'exactitude avec laquelle les anciens étudioient la semeiotique, rend justice aux médecins qui, parmi les modernes, se sont distingués dans la même carrière, & cite entre autres, *Klein, Gruner, Délius, Metzger & Weber*. Il passe ensuite aux écrits détachés de ce genre, qui ont été publiés en diverses occasions; il annonce que son projet est d'en réunir les principaux dans divers volumes, & d'y joindre une table des matières. Ceux qui composent le volume que nous annonçons sont, 1°. FÜTSCH, *Fontes prædilectum in morbis*; 2°. SCHMITT, *de Cognitione pathologicâ*; 3°. SEGNER & WIELAND, *de Mutatione morborum*; 4°. SEGNER & CONRAD, *de Depositionibus criticis*; 5°. QUELMALZ & HEBENSTREIT, *de Salubri morborum per crises exitu*; 6°. MAYER, *de Arte sphygmica nuperis observationibus illustrata*; 7°. GMELIN & STREIFF, *de tactu pulsus certo in morbis criterio*; 8°. EBERHARD & BONG, *de Pulsu ut signo fallaci*; 9°. HEBENSTREIT & UNGEBAUER, *de Pulsu inæquali ad mentem Galeni*; 10°. MAUCHART & CAMERER, *de Pulsu intermittente & crepitante*; 11°. SCHNEIDER, *Adversaria de pulsu*; 12°. LANGE, *de Facie Hippocraticâ*; 13°. FRIEDS, HOFFMAN & MATTHIÆ, *de Certo mortis in morbis præfugio*.

D. VACHIER, *Behandlungen aller krankheiten, &c.* C'est-à-dire, *Méthode pour traiter toutes les maladies, très-utile aux jeunes médecins, aux chirurgiens, et aux gens charitables qui exercent la médecine dans les campagnes ; par M. VACHIER, &c. ; traduit du françois en allemand, par le docteur A. M. BIRKHOLZ, première et deuxième parties ; in-8°. A Leipsick, chez Schwickert, 1787.*

5. Cette traduction paroît rendre fidèlement le texte, & est écrite d'un style très-coulant.

Les volumes j, ij & iij de l'original françois sont annoncés dans ce Journal, tom. lxxvj, pag. 509, & les volumes iv, v, vj & vij, tom. lxxvj, pag. 322.

Médecine domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé ; et de guérir les maladies par le régime et les remèdes simples ; ouvrage mis à la portée de tout le monde ; par G. BUCHAN, D. M. du collège royal des médecins d'Edimbourg ; trad. de l'an-

glois par J. D. DUPLANIL, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, et médecin honoraire de S. A. R. monseigneur comte D'ARTOIS. Quatrième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée sur la dixième édition de Londres. A Paris, chez Froullé, libraire, quai des Augustins, 1789; in-8°, six volum. Prix 25 l. 4 s. br.; 32 l. 10 s. relié.

6. On a donné une analyse de cette traduction dans ce Journal, tom. xlv, pag. 195. Nous ne reviendrons point sur cette production qui est assez connue; mais nous allons indiquer les différentes éditions qu'on en a faites.

Editions angloises.

Première, 1772; in-8°, dédiée à M. Pringle, par une lettre datée du 4 juin 1772. Elle se trouve dans toutes les éditions suivantes.

Seconde, 1773; in-8°.

Troisième, 1774; in-8°, considérablement augmentée: elle contient 684 pag. On y a ajouté une *appendix* pour le détail des médicamens; on la retrouve dans les éditions postérieures.

Quatrième, 1775; in-8°.

Cinquième, 1776; in-8°, seulement corrigée: elle est de 687 pag.

Sixième, 1779; in-8°. , seulement corrigée comme la précédente : elle est de 687 pages ; mais pour la première fois on y a mis une table des matières.

Septième, 1781; in-8°. , seulement corrigée : elle est de 686 pag. ; avec la table des matières.

Huitième, 1784; in-8°. , corrigée & augmentée : elle contient 698 pag. La table est bien plus ample que celle des éditions précédentes.

Neuvième, 1786; in-8°. , de 714 pages , avec l'addition d'un chapitre sur les bains & sur les eaux minérales : on y trouve la table des matières.

Dixième, 1788; in-8°. , corrigée : elle contient 714 pages. Elle est augmentée d'un glossaire, pour l'interprétation des termes de médecine. On trouve, comme dans les précédentes, une table des matières.

M. *Buchan* se dispose à publier la *onzième* édition.

Traduction française.

Elle a été faite sur la *troisième* édition angloise. Elle a paru in-12.

Le tom. i, en 1775.

Les tom. ii & iii, en 1776.

Les tom. iv & v, en 1778.

Elle est accompagnée d'une table des matières.

La *seconde* édition de cette version, revue sur la *sixième* angloise, parut en 1780 in-8°. ; cinq volumes.

La *troisième*, revue sur la septième anglaise, parut en 1783, in-8°. cinq vol.

La *quatrième* est celle dont nous avons donné le titre au commencement de cet article. Elle a été revue avec soin, non-seulement par le traducteur lui-même, mais encore par un de ses amis; leur travail a été fait séparément, & réuni ensuite pour la perfection de l'ouvrage. Ainsi cette édition est supérieure aux trois précédentes. Elle doit être signée au *verso* du faux-titre par le libraire chez lequel elle se distribue, pour prémunir le public contre la contrefaçon.

L'avidité a excité les libraires de Genève à réimprimer furtivement cette traduction :

1°. En 1781, in-12, sur la *deuxième* édition de Paris; les *tom.* j, ij, iij & iv, ont la date de 1781; & les *tom.* v, vj & vij; celle de 1782. Elle porte faiblement l'indication de Paris, & le nom du libraire *Froullé*.

2°. En 1785 in-8°, faite sur la *troisième* de Paris; & ils ont eu l'impudence de donner à leur édition furtive, le titre de *quatrième* édition, avec l'indication de Paris, & le nom de *Froullé*.

3°. Le sieur *Dufart*, libraire à Genève, dans une note, à la suite d'une lettre circulaire, datée du 30 janvier 1788; offre à ses correspondans une traduction françoise, qu'il appelle *cinquième édition revue, corrigée & considérablement augmentée, cinq volumes in-8°. Paris, 1787*, au prix de 15 livres. C'est pousser bien loin le mensonge & l'effronterie.

Traduction italienne.

Les frères *Reycends*, libraires à Turin, se

proposoient, en 1780, d'imprimer une version italienne, qu'ils disoient être faite; nous n'avons pu la voir

Traduction espagnole.

Nous l'avons annoncée dans ce Journal, tom. lxxv, pag. 324.

Das rachtte verhalten der menschen bey den krankhecten der ihrigen ; &c. C'est-à-dire, *Conduite que les hommes doivent tenir lorsque quelqu'un des leurs est malade : ouvrage principalement destiné pour les gens de la campagne ; in-8°. de 160 p. A. Breslau , chez Gutsch, 1787.*

7. Le respectable auteur de cet ouvrage , M. *George-Samuel Reinboth*, pasteur à Frauenhayn , s'attache à inspirer à ses lecteurs des sentimens de piété, de consolation & de complaisance, par un sermon qu'on trouve à la tête de cette production. Il y joint quelques morceaux tirés de *Froeding* & de *Hermès*, très-propres à prémunir les habitans des campagnes, contre ces gens qui se jouent de la vie humaine, & de leur faire connoître l'avantage qu'il y a de consulter des personnes de l'art, que l'étude & une expérience réfléchie ont mises en état de porter des secours efficaces à leurs maladies. Cet ouvrage mériterait d'être traduit dans tous les idiomes, & de circuler

parmi la classe des citoyens à laquelle il est particulièrement consacré.

The singular case of à lady who had the small-post during pregnancy, &c. C'est-à-dire , *Cas singulier d'une dame attaquée de la petite-vérole durant sa grossesse , et qui l'a communiquée à son fruit ; par GUILLAUME LYNN, chirurgien ; in-8°. A Londres , chez Macrea , 1786.*

8. L'enfant est venu au monde le vingt-deuxième jour de la maladie de sa mère , couvert de boutons varioliques pleins de pus. On s'est servi de cette matière purulente pour donner la variole , & l'inoculation a eu son effet.

The works of the late william STARK, &c. C'est-à-dire , *Ouvrages de feu GUILLAUME STARK, docteur en médecine , revues et publiées sur les manuscrits originaux ; par JACQ. CARMICHAEL SMYTH , docteur en médecine , membre de la Société royale de Londres ; in-8°. A Londres , chez Johnson , 1788.*

9. Ces œuvres roulent sur des sujets d'ana-

tomie, de médecine pratique, & sur des matières diététiques

La première contient des détails symptomatologiques sur diverses maladies, l'exposé des changemens reconnus par l'ouverture des cadavres, & un tableau des remèdes les mieux appropriés.

L'auteur a distribué ces observations sous les titres suivans :

1°. *Maladies de l'estomac, des intestins & des viscères chylopoétiques.*

2°. *Maladies de la poitrine.*

3°. *Maladies des fluides.*

4°. *Maladies de la tête, des nerfs & des muscles.*

Voici une observation de la première classe, qui nous a paru mériter d'être connue.

Conduit cholédoque bouché par une pierre, & conduit hépatique s'ouvrant dans le duodenum. On trouva, dans le cadavre d'un homme mort de fièvre, sans avoir essuyé aucun symptôme de jaunisse, l'extrémité du conduit cholédoque entièrement bouchée par une grosse pierre biliaire qui débordoit dans l'intérieur du duodenum : la vésicule du fiel étoit considérablement contractée, & par-tout couverte d'une substance cellulaire : le conduit hépatique adhéroit au duodenum, & s'y ouvroit à environ un pouce au-dessous du pylore. Le bord du foie, au-dessus de la vésicule du fiel, étoit un peu arrondi ; mais à tous autres égards, ce viscère étoit très-sain.

M. Stark fait mention d'un peintre qui a été trois mois sans aller à la garde-robe.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur les deux premières parties, nous passons

aux

aux expériences diététiques que l'auteur a faites, & qui probablement n'ont pas peu contribué à abréger ses jours.

M. *Stark* s'est d'abord réduit à ne vivre que de pain & d'eau : il a fait usage de cet aliment depuis vingt jusqu'à trente-huit onces par jour, & a bu depuis une jusqu'à deux quarts d'eau. Le poids de son corps diminueoit peu-à-peu lorsqu'il n'en mangeoit que trente onces, & il rendoit quelques vents. S'il buvoit moins de deux pintes d'eau dans les vingt-quatre heures, il souffroit une sensation pénible, & en persévérant, il lui survenoit une douleur d'estomac & la soif. Il n'a jamais pu manger au-delà de quarante-six onces par jour, ni au-delà de vingt onces, en une seule fois, sans souffrir du mal-aise.

En ajoutant du sucre au pain & à l'eau, & en continuant constamment cette nourriture, il devenoit plus pesant, & diminueoit en pesanteur lorsqu'il ne suivoit pas avec exactitude ce régime ; mais cette addition de sucre a fait naître, le quinzième jour, des symptômes scorbutiques. L'auteur a poussé une fois la quantité de sucre jusqu'à vingt onces dans une matinée, & plusieurs fois jusqu'à huit ou dix onces. Par l'effet de ce régime, non-seulement les gencives se sont gonflées & sont devenues spongieuses, mais il est encore survenu des ecchymoses en différentes parties du corps.

La continuation des expériences faites avec le pain, l'eau & l'huile d'olives, pour toute nourriture, a été interrompue par une fièvre putride, qui semble avoir été une suite des effets du sucre. D'après ces expériences, il conste que l'huile est nourrissante. En prenant, outre

du pain & de l'eau, trois ou quatre pintes (mesure d'Angleterre) de lait par jour, le poids & la vigueur de son corps se sont augmentés, en même temps que le ventre s'est resserré. De l'œie rôtie, mangée avec le pain & l'eau, rendoit également l'auteur plus fort, mais ne le faisoit pas peser davantage. Il en étoit de même du bœuf gras. Le bœuf maigre, cuit, & privé de son jus, n'entretenoit ni la force du corps ni celle de l'esprit ; l'estomac même ne paroissoit pas en être content : en lui associant son jus, il réussissoit mieux. Mais en général, les alimens, tirés du règne animal, ont causé des fonges : en ajoutant aux viandes du gras de bœuf, le sommeil devenoit plus tranquille ; mais l'auteur étoit comme ivre. Dans presque toutes ces expériences il diminueoit de poids.

La deuxième expérience consistoit dans une nourriture faite avec de la fine farine, de l'huile de suif, de l'eau & du sel : en mettant six onces d'huile sur vingt onces de farine, l'auteur se dégoûtoit promptement ; l'huile restoit sans être assimilée, bien qu'en diminuant de sa quantité, elle se digérât au mieux. L'excédent de poids, que l'auteur avoit acquis pendant cette expérience, disparoissoit après avoir supprimé toute l'huile ; mais en revanche sa santé se fortifioit, & l'appétit renaissoit toutes les fois, peu de temps après chaque repas. La graisse, pour être digérée, paroît exiger beaucoup de bile, & occasionne une sécrétion abondante d'urine. Le suif a offert à-peu-près les mêmes phénomènes que l'huile, relativement à la digestion ; mais le beurre, pris à la place du suif, a causé du mal-être d'estomac, des vents, des coliques, la diarrhée : il exige un grand travail dans la digestion, &

augmente les paroxysmes de la fièvre. L'huile, par laquelle l'auteur a remplacé le beurre, n'a pas eu les mêmes inconvéniens. Le jaune-d'œuf ne rend pas parfaite la combinaison de l'huile de suif avec l'eau, & M. Stark, qui a pris ce mélange avec dégoût, l'a rendu sans qu'il fût altéré. L'huile extraite de la moëlle, à une douce chaleur, & au moyen d'une légère expression, prise à grandes doses, a été moins indigeste que le suif, & n'a point du tout fatigué l'estomac lorsque les doses ont été petites. Toutefois l'auteur s'est aperçu qu'elle produit de légers symptômes scorbutiques; car en général toutes les huiles animales, bien qu'elles soient nutritives & qu'elles fassent prendre du poids, n'entretiennent pas la crase naturelle des humeurs.

Après avoir renoncé à ces expériences pour reprendre la nourriture animale, l'auteur s'est senti plus fort; mais son sommeil a été plus dérangé par les songes. La graisse de bœuf-à-la-mode avec le jus, du pain, de l'eau & du sel, a donné une nourriture fort saine, & a fait prendre de la vigueur au corps & à l'esprit. Du pain, du maigre de bœuf, avec du thé sucré pour boisson, n'ont produit aucun changement particulier: il en a été de même en prenant du bœuf gras, en se nourrissant de pain, de veau maigre rôti & d'eau: le jambon, soit gras, soit maigre, a purgé M. Stark. Le miel, pris froid, a excité l'écoulement des urines bien plus fort que quand il a été pris chauffé; & quoiqu'il ne parût point de difficile digestion, il n'en a pas moins produit des ulcères aux joues lorsque l'usage en a été continué trop long-temps. Le relâchement que le miel avoit occasionné étant devenu trop fort, M. Stark s'est mis à manger du fromage de

Cheshire ; mais la fièvre , qui a mis fin à son existence , s'étant déclarée , l'expérience a été interrompue.

Il nous reste à faire mention de quelques-unes des expériences statiques de M. Stark. Il a observé que les pertes dûes à la transpiration , étoient à-peu-près égales durant le jour & durant la nuit , & qu'elles alloient à environ quatre onces par heure. Cette évacuation varie selon la nature des alimens. L'usage du beurre est accompagné d'une transpiration abondante : il a encore transpiré davantage en se nourrissant avec du suif , & encore plus , lorsqu'il a substitué l'huile aux autres graisses. Une chose digne de remarque , c'est que , selon M. Stark , la quantité de la transpiration de la nuit a été conforme à celle du jour , en sorte que lorsque cette évacuation a été plus abondante que d'ordinaire pendant le jour , elle l'a été également pendant la nuit.

Nous ne ferons aucune réflexion sur ces expériences , dont les résultats ne s'accordent pas toujours avec ceux des observateurs qui ont précédé M. Stark. Il faudra encore les répéter bien des fois , & mieux déterminer toutes les circonstances avant qu'on puisse en tirer quelques conclusions.

A lecture containing plain descriptions of the situation of the large blood vessels of the extremities , &c. C'est-à-dire , *Leçon contenant la description de la situation des gros vais-*

*seaux sanguins des extrémités ,
du tourniquet , et des méthodes de
faire des compressions efficaces
sur les artères dans les cas d'hé-
morrhagies dangereuses ; par
GUILLAUME BLIZARD ; in-8º.
A Londres , chez Delly , 1786.*

10. L'exposé anatomique , présenté dans cet opuscule , a été fait devant les élèves de chirurgie aux écoles de la marine à Chelfea , & nous ne doutons pas que le public ne lui accorde l'accueil qu'il mérite , & cela d'autant mieux , que , comme dit M. *Blizard* , « il se rencontre à tout moment , dans la pratique de la chirurgie navale & militaire , des cas qui exigent la connoissance des objets décrits dans cet ouvrage , afin de pouvoir conserver les individus ; & que même il n'y a guère de situation dans la vie où ces connoissances ne soient indispensablement nécessaires , dans un moment ou dans un autre ; en sorte qu'elles ne peuvent manquer d'ajouter beaucoup à la confiance & au courage dans les temps de danger ». Quant à l'exposé , il est clair en lui-même , & rendu encore plus facile à saisir par le secours des gravures , dont les dessins ont été faits sur la nature même.

Widerher stellung des gehers durch
eine leichte chirurgische operation ;
C'est-à-dire , *L'onie rétabli par une
opération de chirurgie plus facile.*

*A Altenbourg, chez Richter, 1786;
in-8°. de 64 pag.*

11. Quand la trompe d'Eustachi est obstruée, quelle qu'en soit la cause, on peut très-bien rétablir l'ouïe par des injections. M. *Guyot* avoit imaginé, à cet effet, un petit siphon d'argent un peu courbé par le bout. Mais cet instrument fut rejeté par l'Académie royale de chirurgie de Paris, parce que M. *Guyot* lui-même ne put faire avec ce siphon aucune expérience; cependant M. *Petit* a jugé que cet instrument pouvoit être utile. M. *Wathen* a cru devoir en faire l'essai, & a réussi, par son moyen, à rendre l'ouïe à six personnes attaquées de surdité, ce dont on trouve un compte détaillé dans cette brochure.

Dissertatio medica sistens partus naturalis brevem expositionem : Dissertation de médecine, contenant une courte exposition de l'accouchement naturel ; par M. JEAN-JACQUES ROMER, de Zurich en Suisse, docteur en médecine. A Gollingue, chez Barmeier, 1786; in-8°. de 53 pag.

12. Quelques personnes pourroient objecter à M. *Romer*, qu'il a traité un sujet inutile ou d'aucun intérêt; mais il avertit qu'il craint beaucoup moins cette censure, que le reproche de s'être occupé d'un travail qu'il falloit laisser aux

accoucheurs les plus consommés. Quel est celui, dit-il, qui a quelque connoissance de l'art des accouchemens, & qui ignore que l'accouchement naturel est le fondement de tout cet art difficile? Quel est celui qui ne sait pas que dans l'accouchement naturel, le plus commun de tous, il est encore mille choses obscures, quoique très-importantes, & qui ne peuvent être éclaircies que par une longue suite d'observations solides & exactes?

Fondé sur ces principes, M. Romer donne une histoire très-bien faite de l'accouchement naturel. Il l'a fait précéder par trois observations de femmes enceintes, qu'il a suivies exactement jusqu'au moment de leur délivrance. Ce sont des faits choisis parmi quarante autres du même genre, que l'auteur a eu occasion d'observer dans l'hôpital des femmes grosses à Göttingue.

Cette dissertation est terminée par un grand tableau, où sont rapportées d'une manière comparative, quatorze observations d'accouchement naturel. Tout ce qu'il y a d'essentiel sur cet objet, y est noté sous des articles particuliers avec le plus grand soin.

Cet opuscule peut être d'une grande utilité pour ceux qui commencent l'étude de l'art des accouchemens; il leur présente un modèle excellent sur la manière de bien observer, & de se rendre compte des moindres choses qui peuvent rendre à éclaircir la théorie, & faciliter la pratique de cet art important.

Geschichte einer zwillings-kaysergebülch, &c. C'est-à-dire, *Histoire*

d'une opération césarienne qui a donné le jour à deux géméaux; par J. C. SOMMER, doct. en médecine et en phil. conseiller aulique du duc de Brunswick-Lunebourg, &c. Grand in-8°. de 64 p. A Leipsick, chez Crusius, 1788.

13. Il y avoit onze ans que cette opération avoit été faite, & une des gémelles vivoit encore, lorsque M. Sommer a rédigé cet écrit, dans lequel il nous apprend qu'une femme âgée de trente-cinq ans, & enceinte pour la première fois, a été le sujet de cette opération. Cette femme avoit été rachitique dans son enfance, & dans un âge plus avancé, des violences externes avoient augmenté les difformités causées par la noueure, en sorte qu'elle étoit toute déhanchée, & marchoit avec la plus grande difficulté. Elle n'avoit que quatre pieds deux pouces de haut, & le petit diamètre du détroit supérieur n'excédoit pas deux pouces quatre lignes, pied de roi. Elle est morte, le quatrième jour après l'opération, d'une inflammation des intestins.

Instructions sur la maladie de la morve, suivies de l'annonce d'un remède préservatif et curatif de cette maladie : [avec cette épigraphe].

De toutes les maladies qui attaquent le cheval, la morve est, sans contredit, la plus funeste.

avec permission. A Rennes, de l'imprimerie de Nicolas Audran, imprimeur-libraire, rue aux Fou-lons, 1787; in-8°. de 13 pages.

14. Qu'on ne croie pas, d'après le titre de cette brochure, qu'elle contienne réellement des instructions sur la morve. Ce qui concerne cette maladie n'occupe pas une page, & se borne à quelques généralités, rapportées par tous les auteurs sur sa contagion & sur son incurabilité; on n'y trouve pas même les signes propres à la faire distinguer de toutes celles avec lesquelles elle a quelques rapports. L'auteur (M. Hélie) se hâte, dès la deuxième page, d'annoncer un remède qui guérit toujours promptement la morve récente, & préserve de la plus invétérée (a); qui peut être administré par le païesrenier le moins adroit; qui n'exige point l'interruption d'un service modéré; qui peut se conserver plusieurs années sans aucune altération; & enfin, qu'on distribue à Rennes en Bretagne, avec la permission des états de cette province, & celle de M. l'intendant, à cent sols la livre.

Les propriétés de ce remède ne se bornent pas, au surplus, à préserver & à guérir de la morve récente & ancienne, mais, à l'exemple des pilules de l'Arché (b), de l'électuaire du baron de

(a) On ne conçoit pas trop ce que c'est que préserver de la morve la plus invétérée; il paroit que l'auteur, à l'exemple de ses confrères les charlatans, s'écarte quelquefois des règles du bon sens.

(b) *Avis instructif aux personnes qui sont dans le cas d'avoir des chevaux; par le segr. L. AUCAN,*

Sind, & des *tablettes de Dubuiffon* (a), qui l'ont précédé ; il triomphe avec le même succès de la gourme, de la fausse gourme, de la morfondure, de la courbature, du farcin, seul ou compliqué avec la morve, des maladies aiguës, inflammatoires & épizootiques des bêtes à cornes & à laine ; il préserve des maladies contagieuses ; il prévient la fourbure, la pleurésie, la fièvre, la pulmonie, &c. &c. Il est analeptique, restaurant, fortifiant, cordial, enfin il chasse les vers. C'est, comme on voit, une panacée universelle, & une véritable selle à tous chevaux.

Cependant M. *Hélie* dit que, lorsque la morve est ancienne, le traitement en est long, & ne réussit pas toujours (page 5) ; mais ce qui lui fait craindre que les vertus de son remède ne soient pas universelles, c'est la différence des températures de l'air dans les différentes provinces. « Comme chaque production, dit-il, est marquée au coin de son climat, les plantes, qui croissent dans les pays tempérés, n'ont point autant de force que celles qui viennent dans les pays méridionaux, dont les principes, plus exaltés par la chaleur, agissent avec plus d'activité. Le remède, composé en grande partie de plantes indigènes à la Bretagne, n'agira pas avec la

écuyer. Paris, de l'imprimerie de Valleyre, père ; 1763, in-12. de 60 pages. — Propriétés, usage général & administration des boules du sieur L'ARCHÉ. Paris, de l'imprimerie de Grangé, 1764, in-12. de 72 pages, servant de supplément au précédent.

(a) Voyez la notice que nous avons donnée des principaux hippiâtres qui ont écrit sur la morve. *Journal de médecine*, tome lxxij, cahier de mai 1786, pag. 373 & 379.

même énergie dans le Languedoc, la Provence, & autres provinces méridionales de France, comme il fait en Bretagne & autres provinces tempérées, (page 12.)

Ce prognostic se trouve malheureusement justifié par les observations de quelques artistes vétérinaires, qui ont suivi les effets de ce remède. M. Coquet en Normandie, qui est une province tempérée & limitrophe à la Bretagne, & M. César à Paris, ne lui ont pas reconnu encore la vertu spécifique de guérir la morve, vertu qu'il a sans doute en Bretagne, & dans la brochure.

J. GOTTL. GLEDITSCH, Abhandlung von einer seltenenfall des knochenbeuchs bey dem Rindvich, und über des Norwegische Beinbruch gran; heraus gegeben und mit einer vorrede versehen, von CARL. ABR. GERHARD : *Mémoire sur la fracture spontanée des os des bœufs, et sur le gramen ossifrage de Norwége; ouvrage posthume de J. GOTTL. GLEDITSCH, professeur de médecine et de botanique à Berlin; publié par M. CHARL. ABRAHAM GERHARD. A Berlin, chez Hesse, 1787, in-8°. de 112 pages.*

15. Une épizootie, qui s'est répandue parmi

le bétail, il y a quelques années, dans la Marche électoraie de Brandebourg & le duché de Magdebourg, a donné lieu à cet ouvrage ; le symptôme particulier qui caractérisoit cette maladie, étoit la fracture des os. Depuis plus d'un siècle on avoit observé dans la Norwége & dans le nord, que cet accident attaquoit les bêtes à cornes qui broutoient une plante liliacée, qui croît dans les pâturages marécageux, & que les anciens simplicistes appeloient *gramen ossifrage* : c'est l'*Panthericum ossifragum* du chevalier de Linné. Cette opinion est entièrement détruite dans ce Mémoire, trouvé dans les papiers de M. Gleditsch. Il contient l'histoire de cette maladie des os, sa description claire & exacte, l'explication de la cause de cette singulière fracture spontanée : il y est évidemment démontré que le *gramen ossifrage* ne produit aucunement ce phénomène. On doit savoir gré à M. Gerhard de nous avoir fait connoître cet écrit.

Descriptio nervi ischiadici, &c. C'est-à-dire, *Description du nerf sciatique* ; par JEAN-HENRI JOERDENS, docteur en médecine. A Erlangue, chez Walther ; et à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788, in-fol. avec des planches.

16. Cette description annonce un habile anatomiste ; elle est accompagnée de cinq planches gravées, de la plus grande beauté.

AITKEN's, &c. Principles of anatomy and physiology, &c. C'est-à-dire, *Principes d'anatomie et de physiologie ; par JEAN AITKEN, D. en médecine, membre du collège royal de chirurgie, &c. &c. deux vol. in-12. A Londres, chez Murray, 1786.*

17. Cet abrégé peut être très-utile pour un cours académique. L'auteur s'est écarté de la marche ordinaire des ouvrages de cette nature ; il commence la myologie par l'exposé des muscles, de la tête & de la face ; au lieu qu'ordinairement on démontre d'abord les muscles qui forment l'enveloppe du bas-ventre.

LUDOVICI-FRANCISCI MAINCOURT, doctoris medici andegavensis dissertatio medicò-physica de sanguineis lymphaticisque, malè polypis dictis, concretionibus, in corde et in visis, per vitam, &c. existentibus. Lutetiae Parisiorum, apud Cronlebois bibliopolam viâ mathurinianâ, 1789 ; in-8°, (de 52 pag.) Prix 1 liv. 4 s.

18. Cette dissertation a mérité l'approbation de la Société royale de médecine. Pour sûre con-

noître le travail & le sentiment de l'auteur, nous nous servirons du rapport des commissaires nommés pour l'examen.

« C'est une question agitée parmi les anatomistes & les médecins, si les concrétions polypeuses qu'on trouve dans le cœur & les vaisseaux sanguins après la mort, se sont formées depuis la mort, ou si elles existoient auparavant ».

« M. Maincourt, dans son Mémoire, établit, d'après l'ouverture de plusieurs cadavres » :

1°. Qu'il faut distinguer les concrétions sanguines & lymphatiques ;

2°. Que les unes & les autres peuvent exister avant la mort, quoique plusieurs se forment après la mort, & même très-peu de temps après. L'espace de six à dix minutes suffit pour faire cesser la fluidité du sang dans l'oreillette droite, comme il s'en est convaincu plusieurs fois, en ouvrant les cadavres aussitôt après la mort ;

3°. Qu'il y a des signes auxquels on peut distinguer celles qui sont antérieures ou postérieures à la mort.

« Les concrétions sanguines, formées après la mort, sont connues de tout le monde : ce sont les simples caillots sans adhérence ».

« Les concrétions sanguines, formées dans le cœur avant la mort, sont très-solides, fibreuses, se déchirent en lames oblongues, sont tellement adhérentes aux parois & aux colonnes charniées, qu'elles paroissent ne former, avec ces parties, qu'un seul & même corps de couleur brune, ou plutôt rouillée. On ne remarque, dans ces concrétions, aucune couche concentrique ».

« Les concrétions sanguines artérielles , antérieures à la mort , sont rougeâtres , en forme de tubes , très - sèches & presque pierreuses , & n'ont aucune adhérence avec les parois des artères ».

« Les concrétions lymphatiques , postérieures à la mort , ont ce caractère qui les distingue de celles qui précèdent la mort ; c'est que , semblables à la couenne qui couvre le sang dans les poëlettes , elles affectent toujours la partie supérieure de la cavité où elles se trouvent , relativement à la position horizontale du cadavre. Si le cadavre est étendu sur le dos , elles seront à la surface supérieure des vaisseaux ou des cavités du cœur ; s'il est étendu à plat-ventre , elles couvriront la surface opposée ; si le cadavre , après avoir été quelques momens sur le dos , est retourné peu après la mort , elles paroîtront envelopper circulairement la partie rouge ».

« Elles n'ont jamais de cavité : elles sont de deux sortes , ou solides & fibreuses ou molles , jaunâtres , très-dissolubles , soit qu'on les presse avec les doigts , soit qu'on les abandonne à leur propre poids : les premières sont de la nature de la couenne du sang ; les secondes approchent des concrétions qu'on trouve dans le tissu cellulaire des hydropiques ».

« Celles qui sont antérieures à la mort , sont tantôt creusées , & , selon l'auteur , ce sont les plus anciennes , tantôt pleines & denses ; ces dernières se forment , selon lui , pendant l'agonie & dans les derniers temps de la maladie ».

« Les anciennes concrétions lymphatiques du cœur sont polies à leur surface , incorporées avec les colonnes charnues , blanchâtres , molles ,

& ressemblent aux hydatides qui se trouvent dans les grandes tumeurs des viscères : elles sont toujours creuses, & n'ont aucune adhérence».

« Les anciennes concrétions lymphatiques des artères ressemblent ordinairement à un tube, dont les parois épaisses & blanchâtres intérieurement, rougeâtres à la superficie, sont d'ailleurs de même nature que les précédentes.»

« Les concrétions lymphatiques qui se forment pendant les derniers temps de la maladie, sont toujours denses & jamais creuses : elles sont blanches dans les oreillettes, rougeâtres dans les ventricules, blanches ou rouges indistinctement dans les veines & les artères. Dans ces différentes parties, elles paroissent tantôt séparées du sang, tantôt mêlées avec des caillots de sang ; quelquefois elles sont accompagnées de concrétions lymphatiques postérieures à la mort ; leur solidité approche quelquefois de celle des tendons : elles sont manifestement fibreuses, se déchirent en long : on peut, en les tirant, augmenter leur longueur du double ; mais leur élasticité les fait ensuite raccourcir, dès qu'on cesse de les distendre ; pressées avec le doigt, elles n'expriment aucune liqueur».

« Elles se dissolvent dans l'eau commune, & parviennent insensiblement à la putréfaction ; il en reste cependant une portion qui ne s'altère pas, & qui ; quoique ramollie, conserve toujours de la solidité : elles acquièrent peu de dureté dans l'eau bouillante, mais elles deviennent plus blanches. L'eau de Rabel les durcit un peu, & leur donne une légère teinte pourprée. L'alkali volatil produit à-peu-près le même effet ; l'esprit de corne-de-cerf les réduit en une mucosité rougeâtre, qui, desséchée, devient transparente & très-fragile».

« Ces fortes de concrétions se trouvent fréquemment dans l'oreillette & le ventricule droits, & dans l'artère pulmonaire ; rarement dans l'aorte ; plus rarement encore dans le ventricule gauche ; & peut-être jamais dans l'oreillette gauche ».

« Elles font l'effet de la lenteur de la circulation du sang dans les longues agonies, & dans les consomptions lentes qui ne font point accompagnées de fièvre ».

« L'auteur étaye ces assertions de plusieurs observations faites sur le cadavre, & insérées à la fin de son Mémoire ; mais on ne peut douter, qu'outre ces observations, il n'en ait fait une multitude d'autres que lui ont présentées la quantité de cadavres qu'il dissèque ».

« Le travail de M. Maincourt, disent MM. les commissaires à la fin de leur rapport, tel qu'il est présenté, est intéressant ; il est le fruit de l'observation : il établit des distinctions claires & positives, & peut servir de base à des recherches ultérieures.

ADAIR's philosophisch medicinischer
abris, &c. C'est-à-dire, *Essai philosophique et medicinal d'histoire naturelle de l'homme ; traduit de l'anglois de M. ADAIR, docteur en médecine à Bath, et membre du collège des médecins d'Edimbourg ; par M. MICHAELIS,*

docteur en médecine. *A Leipsick ; et se trouve à Strasbourg, chez Am. Kœnig, 1788. In-8°. de 366 p.*

19. On a annoncé dans ce Journ. tome lxxj, pag. 524, l'original anglois, avec une notice.

Experiments on the red and quill peruvian bark, &c. C'est-à-dire, *Expériences sur le quinquina rouge et sur le quinquina roulé ; avec des observations sur leur histoire, sur leurs manières d'agir et sur leur usage ; par M. RALPH. IRWIG, grand in-8°. de 161 pag. A Edimbourg, chez Elliot, 1785.*

20. Cet ouvrage reçut, en 1784, le prix institué à Edimbourg par *Harvée*. L'auteur, dans l'introduction, contenant vingt-cinq pages, donne une courte histoire, tant du quinquina rouge que de l'écorce du Pérou en général : après quoi il présente soixante-huit expériences & leurs résultats. Voici ce qu'on y trouve de plus intéressant. L'ébullition dissipe les parties aromatiques du quinquina, & les additions qu'on y fait dans la persnation de le rendre plus efficace, celle des alkalis même, ne peuvent qu'être inutiles, si elles ne sont pas nuisibles. L'eau de chaux paroît néanmoins à l'auteur un inten-

strue qui mérite quelque distinction. Le marc, qui reste après la décoction ou l'infusion à froid, peut encore servir avantageusement à la préparation des teintures. Un moyen de rendre l'infusion plus saturée, est d'y ajouter la trituration. Le meilleur menstree est un mélange d'eau & d'eau-de-vie : l'une & l'autre, employées séparément, ne produisent point le même effet. Le quinquina rouge est plus soluble dans l'eau que le quinquina ordinaire ; toutefois, lorsqu'il s'agit d'obtenir des effets prompts, il faut donner la poudre en substance, & prescrire en même-temps une infusion ou la décoction de cette écorce, en guise de boisson ordinaire. Il est contre les principes de la chimie de vouloir renforcer la décoction aqueuse, en y ajoutant la teinture spiritueuse. Afin de rendre l'infusion plus aromatique, on peut y ajouter dès le commencement une certaine quantité d'eau de cannelle spiritueuse, ou bien de l'eau simple de menthe poivrée. Voici la formule d'une infusion très-active :

2℥. *Écorce du Pérou rouge, en poudre, demi-once.*

Faites infuser dans six onces d'eau bouillante :
Ajoutez : *Esprit de viériol dulcifié*, un gros.
Laissez le tout en repos durant douze heures.

L'auteur a vu un malade que la résine de quinquina, donnée à des doses considérables, purgoit comme tout autre cathartique. Il a encore observé, dans l'hôpital royal d'Edimbourg, que les fortes doses d'alun, administrées par M. Gregory, produisoient le même effet. Ce professeur a appris à M. Irwig, que le goût amer

& généralement désagréable du sel de Glauber disparoit, en ajoutant un acide à la solution de ce sel, & que l'extrait de réglisse masque celui du sel ammoniac.

M. *Irwig* a encore fait quelques expériences pour connoître les propriétés anti-septiques du quinquina rouge : elles l'ont convaincu que cette écorce jouit de cette qualité à un très-haut degré.

On lit dans l'appendice l'exposé & l'examen des diverses opinions des médecins sur la manière d'agir du quinquina. Notre auteur tient pour celle du docteur *Cullen*, savoir, que son activité dépend de l'impression tonique qu'il fait sur les nerfs de l'estomac : impression qui, de ce viscère, s'étend vers toutes les autres parties du corps. Il cite l'observation de *de Haën*, concernant un malade qui, dans l'espace de sept mois & demi, a usé, tant intérieurement qu'à l'extérieur, cinquante deux livres sept onces de quinquina, afin de prouver qu'on peut prendre une très-grande quantité de cette écorce, sans craindre de suites fâcheuses. La conclusion générale que l'auteur déduit de toutes ses expériences, est que le quinquina possède des vertus astringentes, amères & aromatiques.

Dissertatio chëmica medicamentorum
antimonialium conspectum sistens:
auctore JOAN. MOELLER. D. M.
A Copenhague, chez Thiel, 1787;
in-8°. de 86 pag.

21. L'auteur, dans cette dissertation, parle d'abord en général de l'usage de l'antimoine,

de ses effets divers, de ses propriétés & vertus; il traite ensuite en particulier de l'antimoine simple & composé, de son régule & de celui des métaux, des chaux régulines, du régule de soufre simple & composé, du faux stibié: toutes ces espèces sont décrites avec soin. M. Moeller indique plusieurs sources minérales qui en sont imprégnées.

Beschreibung der Verdener gesundbrunnens, &c. C'est-à-dire, *Continuation de la description des eaux minérales de Verden; par le D. JEAN-OTTO KLEINE, médecin de la Cour royale et électorale, médecin pensionné de la province et de la ville; in-8°. A Stade, 1788.*

22. Feu M. Bawe a donné la première description de ces eaux (a), que M. *Kleine* complète ici, en rendant compte des changemens qu'on y a faits, & des nouvelles preuves de leur efficacité pendant l'été de 1787. On les a vu produire les plus heureux effets contre les paralysies, les coliques saturnines, les douleurs arthritiques, les maladies spasmodiques, les affections scorbutiques, les écrouelles & autres ulcères, les maladies de poitrine, les crampes d'estomac rebelles aux traitemens précédens.

(a) Voyez Journal de médecine, tom. lxxij, pag. 316, ann. 1787.

Dispensatorium fuldense tripartitum
 tam patriæ usibus quàm sæculi mo-
 derni genio accommodatum à FRAN.
 ANT. SCHLERETH, phil. et med.
 doct. cons. intim. et archiatro, &c.
*In-8°. de 327 pages, avec une
 planche gravée, et de 16 pag. pour
 la dédicace et la préface. A. Ful-
 de, chez l'auteur, 1787.*

23. M. Schlereth, chargé par son souverain de
 rédiger une taxe pour les apothicaires, a en
 même temps entrepris de composer ce dispen-
 saire. Il l'a divisé en trois parties, dont la pre-
 mière contient les substances simples de matière
 médicale, tirées des trois règnes, rangées par or-
 dre alphabétique, & accompagnées des syno-
 nymes de *Linné* & de leurs noms allemands.

Dans la deuxième partie, l'auteur présente les
 formules des médicamens chimico-pharmaceu-
 tiques, qui peuvent & doivent être préparés d'a-
 vance.

Il a classé, dans la troisième, les recettes
 des remèdes composés qui ne se conservent
 pas, ou dont la préparation se fait sur-le-champ
 & avec facilité, ou enfin, qu'il seroit aussi dis-
 pendieux qu'inutile de tenir toujours prêts.
 Afin d'éviter les méprises, M. Schlereth a sup-
 primé tous les signes, même ceux des poids &
 des mesures, & a fait imprimer les quantités
 en toutes lettres. Il annonce qu'il publiera, tous

les deux ou trois ans, un supplément pour compléter ce dispensaire, en attendant que cette édition épuisée, lui permette de faire entrer ces additions & changemens dans le corps de l'ouvrage.

Arzneyen ohne masquen, &c. C'est-à-dire, Remèdes sans masques ; par le doct. JOSEPH LENHARD, premier vol. In-8°. de 388 pag. A Leipsick ; et se vend à Quedlenbourg, chez Ernst, 1787.

24. On voit avec peine que l'auteur ait donné à son ouvrage un titre bizarre, & qui n'en présente aucune idée : c'est cependant une pharmacopée faite avec choix, précédée, 1°. d'une invitation à tous les médecins de l'Allemagne, de prendre part & de concourir à ce travail ; 2°. d'un discours adressé à tous les hommes en général, ou diététique abrégée ; 3°. de réflexions préliminaires présentées aux médecins & à ceux, qui ne le sont pas.

Épître. à Messieurs les savans et amateurs en chimie, pour servir de réponse à un article des élémens d'histoire naturelle et de chimie de M. DE FOURCROY ; suivie de plusieurs Mémoires sur les opérations nouvelles et curieuses en

chimie ; par M. le baron DE BORMES. A Bruxelles ; et se trouve à Paris , chez Hardouin et Gattey , libraires de S. A. S. madame la duchesse D'ORLÉANS , au Palais-Royal , numéros 13 et 14 , 1787 ; in-8°. de 145 pages , et cinq feuillets pour le titre , la table des matières et l'errata ; avec trois gravures.

25. Dans cette épître , la première & la plus courte des pièces de ce recueil , M. le baron de Bormes revendique la gloire de l'invention d'un procédé chimique propre à la production de l'éther marin attribué , par M. de Fourcroy , à M. le marquis de Courtanvaux. Il accorde , à la vérité , à ce dernier le mérite de la composition d'un éther marin , objet de simple curiosité , par conséquent frivole ; mais il soutient que celui qu'il a obtenu ayant été reconnu d'une utilité réelle , & pouvant être avantageusement employé en médecine , doit , par son mérite , faire réellement refluer sur lui la gloire de la découverte. Il cite à l'appui de sa prétention , l'approbation de l'Académie royale des sciences de Paris ; les jugemens prononcés dans les Journaux ; les citations tirées d'ouvrages sur la chimie , publiés depuis sa découverte ; il s'appuie même de l'autorité de M. *Buc'hoz* , qui n'en a d'autre dans les sciences , que celle de l'auteur qu'il copie ; & de celle de M. *Chabert* , directeur de l'école royale vétérinaire d'Alfort , qui ne peut être d'aucun poids en chimie. Il conclut
que

que M. de *Fourcroi* n'a point été fondé à dire que *personne n'avoit suivi ce travail avec autant de zèle & de succès que M. de Courtanvaux* ; éloge qui ne devoit être adressé qu'à M. le baron de *Bormes*.

Cette lettre est suivie , comme pièce justificative , d'un Mémoire présenté par l'auteur à l'Académie royale des sciences , & inséré dans le sixième volume du recueil des savans étrangers ; Mémoire qui contient la découverte de l'éther marin , fait par l'intermède du zinc , & d'un autre Mémoire expositif du procédé propre à la composition de cet éther.

Il faut lire ces détails & les comparer avec les procédés des autres chimistes , afin de voir en quoi ils diffèrent , & comment ils méritent d'être considérés comme plus avantageux. Il seroit peut-être utile aussi d'examiner davantage ce que M. le B. de *Bormes* n'ajoute cependant que comme une simple conjecture ; savoir , qu'en substituant de l'urine en putréfaction à de l'esprit-de-vin , on pourroit obtenir du phosphore , à moins de frais que par les procédés connus , & s'en procurer une plus grande quantité.

On trouve ensuite une *addition au Mémoire présenté en forme d'épître &c.* , contenant plusieurs *Mémoires sur des opérations nouvelles & curieuses en chimie* , que l'auteur avoit remis à l'Académie des sciences ; & sur lesquels les commissaires , nommés par cette compagnie , ne donnèrent point leur rapport. Les détails historiques , dans lesquels entre M. le B. de *Bormes* , au sujet de ces Mémoires , sembleront peut-être moins intéressans pour l'art en lui-même , que propres à faire voir qu'il ne suffit pas , toujours à un savant de travailler avec zèle , assiduité & intelligence pour

obtenir des succès ; mais qu'il a besoin encore d'une ame ferme, active & infatigable, s'il veut suffire aux démarches nécessaires à l'exécution de ses vues, résister aux obstacles qu'on lui suscite, vaincre l'opposition d'idées & d'opinions de ses concurrens, & surmonter enfin tous les dégoûts qui en résultent.

Le premier de ces Mémoires fut déposé à l'Académie dès 1767, & lu avec le second en 1783 : dont leur objet est extrêmement utile aux manufactures nationales ; ils contiennent un *nouveau procédé peu dispendieux, pour tirer abondamment l'huile de vitriol du soufre*. Si M. le B. de Bornes a voulu dérober aux Anglois les profits qu'ils retirent de l'usage de ce procédé, dont ils ont les premiers fait la découverte, il ne s'est pas montré moins bon patriotique, dans le quatrième Mémoire, où il enseigne à frustrer les Hollandois du bénéfice qu'ils font par la distillation des huiles essentielles de canelle, de gérofile & de saffras : branche très-avantageuse de leur commerce.

Le troisième est un *nouveau Mémoire sur l'éther marin, présenté à l'Académie le 18 août 1783*, dans lequel l'auteur essaie de prouver que tout éther, fait avec l'acide vitriolique, marin ou nitreux, n'est qu'une quintessence de l'esprit-de-vin, qui ne contient en elle-même aucun vestige de l'intermède dont on s'est servi.

Le cinquième est intitulé : *Mémoire sur la naissance de l'alkali volatil & les esprits urinéux, avec la manière de créer des odeurs très-suaves & très-odorantes, qui n'existoient point auparavant dans les matières dont on les tire*.

Enfin le sixième est un *Mémoire sur l'éther vitriolique, fixé & concentré sous la forme d'un sel*

nitreux, ayant toutes les qualités du meilleur nitre, quoique couleur de rose & cristallisé sous la forme de vitriol.

Ces Mémoires sont suivis de l'explication des planches, concernant la manière d'extraire l'acide vitriolique du soufre; après laquelle on trouve encore une *suite de l'addition à l'épître aux savans*. « Si les pièces qui composent ce supplément ne sont pas, dit l'auteur, une preuve de mes succès, elles en seront au moins une de mon zèle pour la chimie; elles pourront encore servir à démontrer combien un homme sans prétention, qui n'est ni intrigant, ni remuant, rencontre de difficultés pour faire parvenir dans le public des ouvrages qui pourroient, à certains égards, lui être utiles ».

En effet ces pièces font foi de l'activité laborieuse de M. le B. de Bormes, dont les travaux ont eu aussi pour objet la métallurgie. Il est l'inventeur d'un métal auquel il donne le nom de *similor françois*, qui l'emporte sur l'or de Manheim & sur le *similor anglois*, & dont l'Académie royale des sciences & plusieurs savans distingués font un très-grand éloge, quoiqu'il paroisse, d'après une note de l'auteur, que ce métal n'a point été mis en usage, par la raison qu'on auroit pu le contrefaire, & par le défaut d'un privilège exclusif qui défende l'entrée de l'or de Manheim & du *similor anglois*.

D'autres pièces sont relatives à un Mémoire lu à l'Académie des sciences, le 13 août 1783, sur le changement du sel marin en nitre; sur la réclamation du privilège de la manufacture d'huile de vitriol, établie à Javelle près Paris; & sur la transmutation des métaux, dont M. le B. de Bormes ne doute point.

Enfin ce recueil est terminé par un *état des nouveaux Mémoires que M. le B. DE FORMES* se propose de soumettre au jugement de MM. les savans & amateurs en chimie, dans une seconde partie qui sera suite à cette épître, si ceux qu'il vient de leur présenter ont le bonheur de leur être agréable. Parmi ces Mémoires, le huitième traitera de la manière de transformer des feuilles d'argent en bon or, par la seule digestion au soleil, dans le suc d'une plante, dont les vertus sont très connues en médecine ; & le neuvième indiquera la manière de convertir les rayons du soleil en une poudre rouge, qui a des vertus considérables en médecine & en chimie.

Si l'exécution des procédés & le résultat des expériences annoncées par l'auteur, dans cet état, répondent à la magnificence de ses promesses, il n'est pas permis de douter que la physique & la chimie ne doivent lui avoir de grandes obligations. On pourroit desirer dans son ouvrage plus d'ordre & de méthode ; mais il seroit difficile d'exiger plus de zèle & d'ardeur pour la science à laquelle il se livre, moins en amateur qu'en véritable artiste. Leur-ê-re osera-t-on aussi lui reprocher un ton de hardiesse & de confiance qu'il n'appartient qu'au succès de justifier. Nous nous bornons à rendre compte de son épître : c'est aux savans, qui auront suivi & répété ses procédés, qu'il convient d'apprécier le mérite, l'utilité & l'excellence de ses découvertes. Comme la chimie doit la plupart des richesses, dont elle est aujourd'hui en possession, aux spéculations audacieuses de l'alchimie & à l'application infatigable des adeptes ; on ne s'étonnera pas de voir M. le B. *de Formes* marcher sur les traces du chevalier *Dygbi*, de

Pott & de tant d'autres , qui , en voulant interroger la nature dans ce qu'elle a de plus mystérieux , ont rendu de grands services , à l'art , & ont obtenu , par leurs efforts constants , une juste célébrité.

Esame della teoria del calore del celebre inglese CRAWFORD , &c. C'est-à-dire , *Examen de la théorie de la chaleur du célèbre CRAWFORD , anglois , avec quelques conjectures sur la même matière ; par LEOP. VACCA BERLINGHIERI ; in-4°. de 85 pages. A Pise , chez Prosperi , 1787.*

26. L'intention de M. *Berlinghieri* est de confirmer plutôt que de renverser la théorie de M. *Crawford* ; & les objections même qu'il y a faites sont de nature à rendre ce système plus parfait , en le dégageant de quelques erreurs. Il faut néanmoins convenir que M. *Crawford* a déjà fait lui-même la plupart des changemens que les discussions de M. *Berlinghieri* pourroient exiger , & que par conséquent le travail de ce dernier est venu à-peu-près trop tard. Quant aux nouvelles conjectures qu'il a jointes à son examen , elles ont pour base une distinction entre la substance inflammable & le phlogistique ; mais nous doutons qu'elles fassent fortune.

The generation of animal heat, &c.
 C'est-à-dire, *Recherches sur l'origine de la chaleur animale* ; par
 E. PEART, docteur en médecine ;
 in-8°. A Londres, chez Edwards,
 1788.

27. L'éther, le phlogistique, un acide & une terre, sont les élémens que M. Peart s'arbitre. L'éther est le principe de l'activité ; le phlogistique, celui de la fixité & de la solidité : l'un & l'autre ont une affinité réciproque. L'éther, avec un excès de phlogistique, forme la lumière ; avec défaut de phlogistique, il constitue le fluide électrique ; lorsque ces deux principes sont au point de saturation, il en résulte du feu. L'éther se combine avec le principe acide & donne l'air pur ; mais il ne s'unit pas à la terre, à moins qu'il ne soit préalablement combiné avec l'acide ou avec le phlogistique. Ce dernier, par son union avec la terre, forme les métaux, & ne peut être combiné avec le principe acide, que par l'intermède de l'éther ou de la terre. L'eau est composée de terre à moitié saturée de phlogistique, unie au principe acide à moitié saturé d'éther ; par conséquent elle est presque un métal dissous dans un menstrue qui est presque air. Tels sont les principes dont M. Peart se sert pour rendre compte des divers phénomènes chimiques.

Pour passer à l'explication de l'origine de la chaleur animale, l'auteur débute par des considérations sur la vie qui dépend de l'*excitabilité*, & dont la durée détermine la continuation de

la force ou vertu *calorifique*. La chaleur animale est donc liée à l'action des fibres musculaires ; l'action des muscles l'augmente assez généralement en proportion de son intensité, tandis que d'un autre côté, le ralentissement du mouvement, tant volontaire qu'involontaire, fait diminuer cette force.

Les alimens & l'air sont essentiels à la vie, & consécutivement à la chaleur. Selon M. *Peart*, l'air est absorbé par les poumons, & reçu dans le sang, lequel ne subit, dans son passage par les vaisseaux pulmonaires, aucun autre changement que celui qui résulte de cette absorption de l'air. Le phlogistique, provenant des alimens, fournit une portion principale du fluide nerveux, sécrété dans le cerveau ; & quand ce fluide est versé dans un muscle, & mis en action, il s'unit à l'air pur du sang, & produit la chaleur. L'action du cœur est constamment excitée en raison de l'exercice ; d'où il s'en suit qu'il faut une provision proportionnée d'air pur, pour produire la chaleur additionnelle qui en est la conséquence : mais lorsque la chaleur est introduite du dehors, comme quand on se chauffe auprès du feu, la respiration ne devient pas plus fréquente, parce que l'ingrédient de la chaleur ne manque pas, & qu'il n'est pas question d'engendrer ou de composer la chaleur par l'activité du corps animal. Traduisons le passage suivant qui présente un tableau chimique de l'ensemble.

« Le fluide nerveux est composé d'une terre, unie à beaucoup de phlogistique, & à une quantité d'éther suffisante pour le degré nécessaire d'élasticité & de mobilité ».

« L'air pur, contenu dans le sang, est composé d'éther & d'acide élémentaire ».

« Lorsqu'un muscle est excité, une quantité de fluide nerveux passe le long de ses fibres, & est ensuite reçu dans le sang envoyé par le cœur, & contenu dans les artères de ce muscle. Ce sang est saturé d'air pur, dont il s'est chargé dans son passage par les poumons ».

« Une certaine quantité de ce phlogistique de fluide nerveux s'unit avec l'éther de l'air pur, s'en sature, & forme ce qu'on appelle *chaleur animale*. L'acide, qui alors devient libre, continue à retenir une petite portion d'éther, & acquiert peut-être une petite quantité de phlogistique. Ce phlogistique lui communique ces propriétés particulières qui le différencient de l'acide pur, & de tous les autres acides produits dans des circonstances différentes, & qui dérivent de l'acide pur & du phlogistique combinés en proportions différentes. C'est cet acide particulier que les chimistes désignent sous le nom d'*acide phosphorique* ».

« En même temps la terre du fluide nerveux étant dépouillée d'une grande partie de son phlogistique, quoiqu'elle en conserve encore toujours une portion considérable, ainsi qu'une partie ou la totalité de l'éther qui entre dans sa composition primitive, acquiert de nouvelles propriétés; & l'attraction qu'elle exerce sur le phlogistique qui lui a été enlevé, se porte vers une portion de l'acide dégagé de l'air pur. Ces deux principes s'unissent intimement, & acquièrent ces propriétés particulières que l'on reconnoît à l'alkali volatil ».

« Cet alkali, formé par l'union intime de la

terre & du phlogistique avec une petite portion d'éther & d'acide, a, comme substance composée, une attraction générale encore plus forte pour l'acide auquel il s'unit, & avec lequel il forme ce qu'on appelle *sel ammoniac phosphorique*.

Bien que cet essai soit très-ingénieux, qu'il soit écrit avec clarté & précision, que la théorie qu'il renferme suppose beaucoup de pénétration & une imagination heureuse, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il reste beaucoup de difficultés à lever, & des objections à détruire, avant qu'on puisse adopter le système qui y est exposé.

Versuch einer anleitung zur kenntniss und geschichte der pflanzen für academische verlesungen, entworfen und mit nöthigen abhünlungen versehen, &c. *Essais élémentaires sur la connoissance et l'histoire des plantes, destinés à l'usage des universités*; Première partie, contenant une introduction générale, la description du corps et des parties des végétaux, et une méthode scientifique du règne végétal. A Halle, chez Gebäuer, 1787; in-8°. de 386 pag.

28. Dans les préliminaires, l'auteur expose

l'origine du règne végétal; son usage, par rapport au corps & à l'ame; son utilité appliquée à l'économie de la nature humaine; les grémens que l'ame trouve dans la nature & sur-tout dans le règne végétal; la culture des plantes qui a commencé & s'est améliorée en même temps que la culture de l'esprit humain; l'histoire ancienne, moyenne & nouvelle des plantes; quels en sont les défauts; comment on pourroit s'en occuper; la méthode d'étudier la botanique, son attrait, la manière de l'étudier, son usage, sa certitude & ses avantages.

Tout l'ouvrage est composé de quatre parties. On donne, dans la *première*, la connoissance des plantes, celle de leurs parties & celle de leur vie; dans la *seconde*, la méthode systématique en général, & même en particulier; dans la *troisième*, on indique les plantes les plus utiles, avec leurs caractères & leur utilité; la *quatrième*, est destinée à la botanique-pratique, c'est-à-dire qu'on y décrit en détail les divers usages des végétaux.

Par-tout, les noms latins des plantes sont ajoutés aux noms allemands. Outre la partie botanique, exécutée d'après le chevalier de *Linné*, l'auteur s'étend sur la physiologie des plantes, que *Linné*, empêché par ses nombreuses occupations, n'a pu entièrement développer.

CAROLI A LINNÉ, equit. aur. de Stella polari, archiatri regii, med. et botan. profess. Upsal. Academ. Parisin. Petrop. &c. Soc. Amœnitates Academicæ, seu dissertationes variæ, phy-

sicæ , medicæ , botanicæ , antehac seorsim editæ, nunc collectæ et auctæ cum tabulis æneis; volumen quartum, editio secunda, curante D. JO. CHRISTIANO-DANIELE SCHREBERO, ser. Marggr. Brandenb. Oldnold et Culmb. consil. aul. medic. bot. hist. natur. et æcon. P. P. O. in Acad. Erlangensi: *Aménités académiques, ou Dissertations physiques, médicales et botaniques de CHARL. DE LINNÉ, &c. ; seconde édition, tome quatrième (a). A Erlangue ; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, libraire ; à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, 1788; in-8° de 600 pag. Prix 7 liv. br.*

29. Ce volume a été dédié par le chevalier de Linné à M. De Hilienberg, chevalier de l'étoile polaire & gouv. rneur de l'Uplande. Il contient les différations suivantes.

1°. *Plantes officinales.* Il s'agit des plantes les

(a) Les deux premiers volumes ont été annoncés dans ce Journal, tom. lxxiv, pag. 521, & le troisième, tom. lxxv, pag. 359.

plus efficaces ; *Liné* a soin de rejeter celles qui lui paroissent inutiles par leurs propriétés douteuses ; il se récrie contre des pharmaciens qui emploient l'*hypocœris maculata*, pour l'*arnica* ; le clinopode pour le calament , & une espèce de centaurée pour la scabieuse.

2°. *Censure des simples* L'auteur fait la réforme des médicamens simples , dont les vertus ne sont pas suffisamment connues ; il ne conserve que ceux dont les vertus ont été confirmées par l'expérience.

3°. *Du chien domestique*. Le genre, l'espèce, les variétés, la description du chien se trouvent exposés avec méthode ; ses mœurs, ses maladies & ses propriétés y sont bien décrits. Les principales maladies du chien sont l'apoplexie, la gale, la rage, l'aveuglement, le ver solitaire. Si l'on verse sur l'extrémité de la queue du chien quelques gouttes d'huile distillée de térébenthine ou de genièvre, l'animal jette des cris affreux, ce qui marque de grandes douleurs. J'ai vu faire cette expérience, & le chien tomboit presque en convulsion, par l'extrême douleur qu'il souffroit.

4°. *Situation des plantes*. Les végétaux sont ici distribués par classes, selon leur lieu natal ; aquatiques des Alpes, champêtres, montagneux, parasites, qui aiment l'ombre.

5°. *Flore Angloise*. C'est la nomenclature des plantes de l'Angleterre, faite d'après l'herbier Britannique de Petiver. *Liné* n'a pas adopté les plantes sur lesquelles il y a des doutes.

6°. *Herbier d'Amboine*. C'est le catalogue de mille plantes des Indes, décrites par Rumphius, avec les noms triviaux de *Liné*.

7°. *De la renne*. Linné donne l'histoire naturelle de cet animal indigène de la Suède & de la Laponie. Après la synonymie, le genre, l'espèce & l'indication des endroits qu'il habite, l'on trouve sa description, les alimens dont il fait usage, son utilité, ses habitudes, & les maladies qui lui sont particulières.

8°. *De la Brebis*. On trouve dans cette dissertation l'histoire naturelle & économique de la brebis; la liste des plantes qui lui servent de fourrages. A l'article de ses maladies, la première qui se présente est la gale ou clavelée. Linné assure que cinq ou six grains de musc, pris en une seule dose, pendant deux jours, est un excellent remède contre ce mal; il conseille pour préservatif l'usage des feuilles & sommités de chardon-bénit, qui est un amer excellent.

9°. *Cochon d'inde*, (*mus porcellus*). Le savant naturaliste n'omet rien de ce qui regarde cet animal, & peut le faire bien connoître.

10°. *Jardin académique*. Il faut sur-tout observer l'état du ciel & du sol, afin d'acclimater & d'accoutumer les plantes à croître convenablement. Le genêt, l'*elymus arenarius*, le *carex arenaria*, le *gnaphalium arenarium* & l'œillet se plaisent dans le sable ou les terres sablonneuses. La quinte-feuille, le tussilage, la vulnéraire, la chicorée, &c., aiment les terres argilleuses.

11°. *La Chine de Lageström*. L'on trouve sous cette dénomination plusieurs classes, contenant des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des insectes & des vers, qui ont été rapportés de la Chine, tous avec leur description faite par Linné.

12°. & 13°. *Première et seconde centurie des p^lantes.* Ces deux centuries offrent des plantes indigènes & exotiques peu connues, leurs synonymies, leurs descriptions, leur durée, leur lieu natal, &c.

14°. *Sommeil des plantes.* Le changement de direction est sur-tout sensible dans les feuilles composées, pendant la chaleur du jour & la fraîcheur de la nuit. Les folioles opposées des feuilles ailées, se relèvent sur leur pétiole commun, & forment avec lui un angle droit en rapprochant leurs surfaces supérieures. Voilà le mécanisme physiologique du sommeil des plantes.

15°. *Champignon de Malte.* Ce fungus est vanté par les habitans de l'île de Malte, comme étant d'une grande efficacité dans les pertes sanguines. Linné en recommande l'emploi contre la dysenterie, les ulcères froids, le scorbut, le vomissement de sang & les pertes utérines. Si l'on presse ce champignon avec les doigts, il en découle un suc presque aussi rouge que le sang.

16°. *Métamorphose des plantes.* Dans cette dissertation, Linné démontre l'analogie de l'accroissement des végétaux jusqu'à leur fructification, avec les diverses métamorphoses qui s'opèrent dans les insectes, & donne l'aitiologie de la variété des plantes, & de la transformation des fleurs simples en doubles.

17°. *Calendrier de Flore.* LINNÉ donne ici le temps de la floraison, depuis le noisetier, dont la fleur amentacée s'aperçoit vers le mois de janvier, jusqu'aux mousses & lichens, dont les fleurs paroissent en décembre.

18°. *Flore Alpine.* Après avoir mesuré les

divers degrés d'élévation des plus hautes montagnes, l'auteur indique les plantes qui y naissent spontanément, & les range suivant la méthode sexuelle.

19°. *Flora Palestine*. Le chevalier de Linné donne, d'après son élève *Hasselquist* & d'autres voyageurs naturalistes, l'énumération méthodique des plantes de cette contrée.

20°. *Flora de Montpellier*. Après s'être arrêté légèrement aux endroits les plus remarquables des environs de Montpellier, Linné donne des notices bibliographiques sur les ouvrages de *Magnol* & de *Sauvage*; il passe ensuite à la liste systématique des plantes.

21°. *Règles de santé*. Cet écrit renferme les meilleurs préceptes qu'il convient de suivre pour se conserver en bonne santé.

22°. *Spécifique du Canada*. Sous ce titre on trouve réunis les meilleurs médicamens que le Canada produit. Parmi le grand nombre de ces remèdes, nous indiquerons la lobélie siphyllitique contre les maladies vénériennes; la spigélie & l'ambroisie contre les vers; le *Sénéka* contre la pleurésie; la britannique contre les ulcères d'un mauvais caractère; l'écorce du tulipier contre les fièvres intermittentes & malignes, la goutte & les rhumatismes.

23°. *Des salades*. L'on trouve ici la plus grande partie des plantes qui peuvent se manger en salades. Le grand usage des concombres & des cornichons, mangés en salades, produit, suivant Linné, la fièvre intermittente.

24°. *Ver à foie*. L'histoire naturelle de cet insecte est très-bien exposée.

25°. *Émigration des oiseaux*. Après avoir traité

du passage des oiseaux , *Linné* rapporte à ce sujet ce qu'ont dit quelques célèbres ornithologistes ; il expose les causes de ces émigrations , il donne ensuite le dénombrement des oiseaux étrangers qui s'observent en Europe , avec le temps de leur départ , des notices sur leur apparition & leur passage. Cette intéressante , partie de l'histoire naturelle n'est pas encore connue , ni décrite d'une manière satisfaisante.

Par ces notices , il est facile d'apprécier combien ce recueil est riche , & d'une nécessité indispensable aux naturalistes , aux physiciens , aux médecins & aux amateurs.

Plan d'économie pour l'amélioration des terres de la montagne , dépendante de l'élection de Langres ; par M. PETIT DE LA FONTENELLE , 1788 ; in-8°. de 15 pages , sans nom de lieu , ni d'imprimeur.

30. Il suffit , pour faire connoître cette production , de rapporter le compte qu'en ont rendu à la Société royale d'agriculture de Paris MM. *Dumont & Cadet de Vaux* , commissaires chargés par cette compagnie d'en faire l'examen.

« Si l'île-de-France , la Flandre , la Normandie , la Picardie , ont à s'applaudir de l'état florissant de leur agriculture ; combien d'autres provinces ont à gémir de la voir soumise , dans leur sein , à tous les préjugés , & languir dans

les entraves de la routine & des pratiques locales absurdes. De ce nombre, est l'usage de confier à la garde d'un seul berger, le troupeau commun, & d'interdire au particulier la garde séparée de son troupeau. Cet usage tarit la source de richesse & de fécondité d'une province, en s'opposant aux avantages du parcage, à l'abondance de l'engrais, à la multiplication du bétail, à la perfection de l'espèce des bêtes à laine, & en favorisant les épizooties qui, du sein d'une bergerie, s'étendent sur tout le troupeau d'une communauté. Et cependant on en fait une loi dans nombre de cantons; mais elle cessera d'exister, sans doute, du moment où les lumières & les vrais principes sur l'économie rurale y pénétreront ».

« M. *Petit de la Fontenelle* désirant éclairer ses concitoyens sur leur véritable intérêt, dénonce cet abus comme destructif de l'agriculture. Il présente les avantages que l'économie rurale retire des troupeaux à garde séparée; & il estime que ce moyen est le seul capable de fertiliser les terres de la montagne dépendante de l'élection de Langres. On ne peut qu'applaudir au zèle & aux vues du citoyen recommandable, auteur de ces utiles observations ».

On trouve, à la suite de ce rapport, un article de quatre pages extrait de *l'année rurale* (a), sur la culture de la chicorée, qui est un excellent fourrage.

M. *Creté de Palluel*, correspondant de la Société royale d'agriculture, & auteur de cet article, a guéri deux chevaux, l'un d'une déman-

(a) Nous ferons connoître cet ouvrage dans l'un des prochains cahiers.

geaison sur tout le corps ; l'autre d'une espèce d'infiltration aqueuse, qui lui étoit survenue aux jambes, en leur donnant la chicorée pour toute nourriture & pour tout remède. Ces deux animaux se sont même engraisés, & leur poil est devenu très-lisse : le premier & le second jour ils mangèrent peu de chicorée ; mais ils en devinrent ensuite très-friands, & n'eurent pas d'autre nourriture pendant un mois.

Les vaches auxquelles on donne une ou deux rations par jour de ce fourrage, abondent en lait ; malgré l'amertume de la plante, elles s'en accommodent très-bien ; leur lait est aussi doux & aussi crémeux que lorsqu'elles sont nourries avec tout autre herbage (a).

C'est une très-bonne nourriture pour les montons ; elle devient pour eux le préservatif de plusieurs maladies souvent très-funestes. Page 14.

Abhanlung über die guraltsame todes
arten, &c. *Traité de jurisprudence
médicale, relativement aux procès
criminels sur l'homicide, l'insan-*

(a) J'ai été à portée d'observer souvent que l'abfinthe, la gentiane, l'aloës, & quelques autres amers, communiquoient au lait des vaches, auxquelles on les administroit, une partie de leur amertume, qui subsistoit même plusieurs jours après la cessation de leur usage ; & il résulte aussi des observations faites en Suède, par M. Jonas Alström, que les ombellifères, le iblaspi, les tithymales, le laitron, &c. communiquent au lait & à la chair des bestiaux qui s'en nourrissent, leur goût & leur odeur. (Note de M. Hazard.)

JURISPRUDENCE MÉDICALE. 331
ticide et l'avortement volontaire ;
par M. GUILLAUME-GODEFROI
PLOUQUET, professeur de mé-
decine à Tubinge ; trad. du latin.
A Tubingue ; et se trouve à Stra-
sbourg, chez Amand Kœnig, 1788 ;
in-8°. de 415 pag.

31. L'original latin fut annoncé dans ce Journal tom. lxxj, pag. 182. C'est sur cette édition latine de 1787, qu'a été faite la traduction allemande dont nous venons de donner le titre.

De pœna funis, seu de funis ictuum
 atrocitate et periculis, deque ad-
 tendis à medico et chirurgo in eo-
 rum examine quæ tali pœnæ sunt
 subjiçendi, animadversiones NICO-
 LAÏ-AGNELLI FERRARIENSIS ; in-8°. *de 77 pages. A Ferrare, chez les*
héritiers de Joseph Rinaldi, 1788.

32. Zacchias & Teichmayer ont exposé la cruauté de cette invention barbare, d'arracher l'aveu de crimes réels ou supposés imputés aux accusés ; & l'auteur n'a repris ce sujet, que pour réveiller de nouveau l'attention des législateurs, des juges & des officiers de santé, en leur faisant envisager les maux aussi affreux qu'inévitables qui accompagnent ce genre de question, auquel le nom de supplice convient mieux. Il a

divisé son opuscule en trois sections. Dans la première , il décrit cette espèce de torture où on applique les accusés sur l'échelle , & désigne les parties qui en souffrent principalement ; il y justifie la dénomination de *regina tormentorum* qu'on lui a donnée. La seconde partie présente le tableau des maladies qu'elle cause , & des dangers auxquels elle expose. Enfin la troisième contient des instructions très-sages , adressées aux médecins & aux chirurgiens , chargés par des magistrats d'examiner si tel accusé peut être soumis à ce genre de question , sans danger évident & inévitable pour sa santé. Cet écrit fait le plus grand honneur à M. *Agnelli* , tant par les sentimens d'humanité qu'il respire , que par la solidité des doctrines qui y sont exposées.

SCHWABENS , &c. Anweisung zu den pflichten und geschäften eines stadt oder land-physicus , &c. C'est-à-dire , *Introduction aux devoirs et fonctions d'un médecin pensionné , soit de province , soit de ville ; par le D. ERNEST SCHWABEN , d'Ilmenau ; avec une préface de M. le conseiller GRUNER.* Première partie ; in-8°. de 274 pages. *A Erford* , 1786. Deuxième partie de 332 pages , 1787.

33. L'ouvrage de M. *Schwaben* , ainsi que les préfaces dont M. *Gruner* l'a enrichi , donnent une idée juste & satisfaisante des devoirs &c

fonctions aussi multipliés qu'étendus d'un médecin pensionné ou physicien, qui doit veiller à tout ce qui peut intéresser la santé publique, & éclairer les juges sur tous les points de médecine légale.

Orazione sulla preminenza, &c. *Discours sur la prééminence et l'utilité de la chirurgie ; traduit du latin de M. BRAMBILLA, en italien, par FRANÇOIS BUZZI. A Milan, chez Galeazzi, 1787 ; in-8°.*

34. Nous n'avons rien à dire sur cette traduction italienne d'un discours, qui a soulevé tous les médecins de l'Allemagne. Nous renvoyons à ce qu'on a observé dans ce Journal, en annonçant la traduction françoise ; tom. lxxij, pag. 466.

Medicinische fragmente, &c. C'est-à-dire, *Fragmens de médecine, de la succession de THOM. KNIGGE, de Ratisbonne ; avec sa vie, publiés par le D. J. J. KOHLAAS, in-8°. de 222 pag. A Ratisbonne, chez Montan, 1788.*

35. Les fragmens rassemblés dans cette brochure, sans compter quelques annonces littéraires insérées, dans divers Journaux, sont intitulés ; 1°. de l'incertitude des signes de la mort & du danger d'être enterré vivant (en allemand) ; 2°. des tempéramens & de leur influence sur le génie (en allemand) ; 3°. de medicorum contra iniquas cri-

minationes defensione ; 4°. examen hypothefium , quibus infantis deformitates post matris gravidæ poſthemata obortas , & nonnunquam ad ſimilitudinem objecti animum maternum afficientis , accidentes , explicare conantur.

A V I S.

M. Jean-Michel Bernhold, docteur en philoſophie & en médecine, conſeiller aulique du margrave de Brandebourg Onold-Culmbach, médecin phyſicien d'Uffenheim & de Cregling, de l'Académie impériale des curieux de la nature, qui nous a donné, il y a deux ans, une édition de *SCRIBONIUS LARGUS, compoſitiones medicamentorum*, &c. a ſous preſſe *Apicium de re coquinaria*, & *Theod. Prifciani rerum medicarum, Libros IV*, avec un grand nombre de variantes. Il invite les ſavans qui auroient des notes, des obſervations & des explications, relatives à ces anciens auteurs, de vouloir bien les lui communiquer, il en fera uſage avec l'hommage dû en pareil cas. La demeure actuelle de M. Bernhold, eſt à Onold, dans le Brandebourg. Il ſe propoſe de publier encore d'autres éditions de livres anciens de médecine.

Extrait d'une Lettre de M. MEGELÉ, médecin et pensionnaire de l'Electeur de Mayence, à l'école royale vétérinaire de Paris, pour ſervir d'errata au Journal de médecine.

« Je trouve dans le *Journal de médecine* du mois

de juillet dernier, page 152, un ouvrage annoncé : *Observationes de æstro bovino atque ovino factæ* ; par B. C. SCHREGER, bachelier en médecine, &c. » On a confondu le répondant avec l'auteur ; c'est M. FISCHER, bachelier en médecine, & professeur du théâtre d'anatomie de l'université de Leipfick, qui est l'auteur de cette Thèse ».

-
- N^{os}. 1, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 13, 17, 20,
 22, 23, 24, 26, 27, 32, 33, 35, M.
 20, M. GRUNWALD.
 2, 11, 12, 15, 16, 19, 21, 28, 29 31,
 34, M. WILLEMET.
 6, 18, M. J. G. E.
 — 25, M. SIMON.
 14, 30, M. HUZARD.
-

T A B L E.

| | |
|---|----------|
| <i>DESCRIPTION de deux épidémies.</i> Par M. Dufour, méd. | Page 169 |
| <i>Epidémie de Blérancourt.</i> Par le même, | 175 |
| <i>Observat. sur les maladies bilienses, &c.</i> Par M. A. De Laudun, méd. | 186 |
| <i>Observat. singulière sur un diabète, &c.</i> Par Thomas Cawley, médecin, | 211 |
| <i>Recherches sur les différentes théories du diabète,</i> | 221 |
| <i>Réflexions sur l'instinct dans les maladies.</i> Par M. Forestier, méd. | 238 |
| <i>Observat. de trois fractures à la mâchoire inférieure, avec plaie à la lèvre.</i> Par M. Tessier, méd. | 246 |
| <i>Observat. sur cette anomalie qui se rencontre dans la race des Nègres venus de l'Afrique, appelés Albinos,</i> | 249 |

| | |
|--|-----|
| <i>Manière de préparer un vinaigre dulcifié, très-agréable, &c. Par M. Lowits,</i> | 252 |
| <i>Remarques,</i> | 254 |
| <i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1789,</i> | 256 |
| <i>Observations météorologiques,</i> | 262 |
| <i>Observations météorologiques faites à Lille,</i> | 265 |
| <i>Maladies qui ont régné à Lille,</i> | 266 |

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

| | |
|--|-------|
| <i>Académie,</i> | 260 |
| <i>Médecine,</i> | 288 |
| <i>Chirurgie,</i> | 292 |
| <i>Vétérinaire,</i> | 296 |
| <i>Anatomie,</i> | 300 |
| <i>Physiologie,</i> | 305 |
| <i>Matière médicale,</i> | 306 |
| <i>Pharmacie,</i> | 310 |
| <i>Chimie,</i> | 311 |
| <i>Physique,</i> | 317 |
| <i>Botanique,</i> | 321 |
| <i>Economie,</i> | 328 |
| <i>Jurisprudence médicale,</i> | 330 |
| <i>Histoire littéraire,</i> | 332 |
| <i>Avis,</i> | 334 |
| <i>Extrait d'une Lettre de M. Mégé, méd.</i> | ibid. |

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de mai 1789.
A Paris, ce 24 avril 1789.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1789.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1789.

OBSERVATION

Sur une fièvre rémittente, accompagnée d'accidens graves, et de l'éruption d'une humeur terreuse par tout le corps; par M. JEMOIS, conseiller-médecin du Roi, breveté pour les épidémies, intendant des eaux minérales de Bardon et Follet, agrégé au collège de médecine de Moulins.

UN commis, âgé de vingt-six à vingt-sept ans, ayant une jambe de bois, d'un tempérament vif et ardent, fut, dans le mois d'août, attaqué d'une

Tome LXXIX. P

fièvre rémittente, avec une violente colique. Depuis six semaines, il prenoit des remèdes sans éprouver du soulagement; je le trouvai dans un grand accablement, et agité par des insomnies continues; il avoit du délire dans le temps des paroxysmes qui revenoient tous les soirs. Chaque nuit, il mouilloit par les sueurs cinq à six chemises; le pouls ne cessoit d'avoir de la dureté et de la fréquence; les muscles abdominaux tombèrent dans un engourdissement paralytique; les membres perdirent l'usage du mouvement, et il survint du tremblement et des douleurs déchirantes par tout le corps: ce surcroît de symptômes me fit désespérer du malade. Une potion faite avec le camphre, la thériaque et l'eau de fleurs d'orange, diminua les accidens nerveux; mais la colique duroit toujours.

Je risquai de donner un purgatif qui augmenta l'intensité de cette affection spasmodique; cependant je sentoís la nécessité d'entretenir la liberté du ventre: pour cet effet, je mis le malade à l'usage du petit-lait chargé de crème de tartre et d'un julep anti-spasmodique; cette méthode emporta la colique. Dans une nuit la matière morbi-

fique sembla se déplacer pour se porter au-dedans des mains et à la plante des pieds ; cette éruption eut dans ces parties une épaisseur considérable. Quoi qu'il en soit , la sueur couloit avec la même abondance , et la fièvre continuoit avec la même opiniâtreté ; je voyois avec peine les forces se détruire de jour en jour. Jugeant , au milieu de tout ce désordre , que le quinquina seul pouvoit tirer ce malade des portes du tombeau , je l'ordonnai en décoction. Un sentiment de froid , à chaque paroxysme , m'enhardit dans cette entreprise. Je prescrivis aussi ce remède en layement pendant plusieurs jours : ces moyens réussirent ; il y eut une diminution sensible dans les sueurs ; le sommeil revint , l'estomac reprit de la force : il y avoit du goût pour les alimens , et les fonctions intestinales se rétablirent dans un parfait équilibre.

J'espérois que tout alloit prendre la tournure la plus favorable , lorsqu'une fièvre , accompagnée de délire , vint fondre sur ce malade. Le pouls redoubla de dureté et de fréquence ; la poitrine se resserra , et les urines furent plus aqueuses. Il survint par tout le corps une démangeaison , qui fut sui-

vie d'une éruption miliaire, et ensuite de l'éruption d'une matière terreuse, abondante, d'une couleur noirâtre et tout-à-fait dégoûtante. Les pustules miliaires ne tardèrent pas à se dissiper; mais l'humeur terreuse se soutint long-temps, et ne s'en alla que successivement par la desquamation.

Malgré ces accidens, ce malade n'avoit pas discontinué le quinquina : il en avaloit trois fois le jour, deux gros par prise, délayés dans partie égale d'eau et de vin. Les effets de ce remède me parurent trop efficaces, par la destruction des symptômes et la renaissance des forces qu'il procuroit, pour m'en avoir fait un instant redouter l'administration. Ce malade en a consommé plus de douze onces. L'engourdissement paralytique se dissipa : les membres recouvrèrent le mouvement. Enfin, le malade entra dans une convalescence qui fut très-longue et très-laborieuse. Pendant cet intervalle, il éprouva deux indigestions et un rhume considérable, qui l'incommodèrent beaucoup. Le temps et la nature surmontèrent ces obstacles. Cette maladie a mis six mois à parcourir ses différens périodes. Aujourd'hui ce

BAINS DE QUINQUINA. 341
commis a repris son genre de vie accoutumé et se porte très-bien.

OBSERVATION

SUR

UNE FIÈVRE QUARTE,

Guérie par les bains de quinquina ;

Par M. BAUDOT, docteur de l'université de médecine de Montpellier, médecin à Charolles.

JE fus appelé, le 20 janvier 1788, pour voir *Marie Révin*, jeune fille âgée de vingt-un ans, attaquée d'une fièvre quarte qui la tourmentoit depuis quatre mois. Cette jeune personne étoit d'un tempérament foible, pituiteux, n'ayant dans les traits ni dans les manières aucune marque de passion vive. L'exercice qu'elle prenoit étoit borné aux soins minutieux du ménage de ses parens, qui vivent dans une honnête aisance. Elle étoit réglée seulement depuis l'âge de dix-sept ans, mais elle avoit éprouvé quelque temps auparavant un écoule-

342. BAINS DE QUINQUINA,
ment muqueux qui s'étoit dissipé sans
remèdes. Pendant l'automne de 1787,
elle eut une simple fièvre continue,
que le mauvais régime fit bientôt dé-
générer en fièvre quarte.

Une circonstance remarquable, par
rapport aux observations météorologi-
ques et à la cause de la maladie, c'est
que les accès de la fièvre étoient d'au-
tant plus longs, que la température de
l'air étoit plus humide, et *vice versa*.

Cette jeune personne avoit toujours
eu pour les remèdes une répugnance
invincible; cependant la longueur de
sa maladie la décida à faire appeler un
chirurgien, (M. *Villette*, très-habile
dans son art) qui lui proposa de se pur-
ger, de se mettre à l'usage d'une tisane
simple, et de prendre le quinquina en
substance. Elle se crut pour le mo-
ment assez de courage pour suivre ce
conseil; mais lorsqu'il fut question de
le mettre en pratique, elle refusa ab-
solument de s'y soumettre. Plus d'un
mois s'étoit déjà écoulé depuis cette
première tentative, et la maladie étoit
toujours la même; la crainte de tomber
dans une autre plus dangereuse, déter-
mina la malade à me consulter, en me
prianant de la *guérir sans lui faire pren-*

dré aucuns remèdes mauvais, ce sont ses termes.

Sur le récit qu'elle me fit, je jugeai que c'étoit une fièvre produite par un relâchement dans les nerfs, que l'on pouvoit effectivement faire cesser sans potions médicamenteuses. Je la mis, pendant huit jours, à l'usage d'une tisane d'orge, de chicorée de jardin et de sel de cuisine à son goût; je lui prescrivis pour régime les viandes succulentes, le vin pur en petite quantité, et un exercice convenable le matin: le soir elle prenoit un bouillon seulement, et se faisoit elle-même de légères frictions avec une flanelle. Ce moyen de guérison n'ayant d'abord produit que peu d'effet, j'y fis joindre les bains de quinquina préparés de la manière suivante: je pris deux onces de quinquina, petite centaurée, petite absinthe, sauge, lavande et serpolet, de chaque une poignée; je fis subir à toutes ces plantes une forte ébullition dans un vase qui contenoit environ quatre pintes d'eau; on mit le tout dans un bain d'eau de rivière, que l'on couvrit jusqu'à ce qu'il fût presque froid. La malade en usa pendant douze

jours , et reprit bientôt après sa fraîcheur et ses forces.

S'il m'étoit permis de hasarder ici quelques réflexions, je dirois :

1°. Que les bains sont trop négligés parmi nous ; que c'est un moyen simple et facile de guérir la plupart des maladies chroniques , en y faisant entrer les substances que l'on a reconnu plus avantageuses pour combattre ces sortes de maux.

2°. Qu'il seroit à souhaiter qu'un homme instruit voulût se charger du soin d'élàguer toutes nos pharmacopées, d'en bannir toutes ces recettes bizarres, dont le goût est aussi désagréable que les succès en sont incertains , et d'en composer une dont tous les moyens seroient simples et n'offriroient rien de répugnant. Ce seroit reculer de beaucoup les bornes de la science, et mériter également bien des malades et de la médecine , que de rendre les secours de celle-ci non moins agréables qu'utiles.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

HORAT. De arte poet.

O B S E R V A T I O N

Sur des TÆNIÆ HYDATIGENÆ, ou hydatides, traitées avec succès par l'usage du mercure, communiquée dans une Lettre au docteur SIMMONS, F. R. S. par JAMES LIND, M. D. F. R. S. médecin à Windsor, membre du collège royal des médecins, et de la Société royale d'Edimbourg (a).

VERS la fin d'octobre 1786, je fus appelé pour une dame, âgée d'environ trente ans, qui depuis quelque temps se trouvoit incommodée. Elle avoit alors une tumeur douloureuse au creux de l'estomac et dans la région du foie. Le mal présentoit l'apparence d'un *hepatitis*, et il sembloit que le foie étoit menacé de tomber promptement en suppuration; ce qui me détermina à donner, sur-le-champ, du mercure éteint dans le mucilage de gomme arabique, sous la forme de pilules, et à faire sur

(a) Traduit du Journal de médecine de Londres, vol. xxx, pour l'année 1789, pag. 76; par M. Le Roux des Tillet.

la partie malade des frictions avec l'onguent mercuriel , dans l'intention de diminuer l'inflammation et de prévenir la suppuration (a).

Au bout de dix jours , environ , le mercure commença à se porter à la bouche , et dans le même temps la malade rendit , par les selles et par le vomissement , une quantité incroyable de *tania hydatigenæ* ou hydatides (b). En les comptant il s'en trouva plus de mille ; elles avoient presque rempli deux grands pots de chambre. Ces hydatides avoient depuis la grosseur d'un petit pois , jusqu'à un pouce et demi de diamètre , et elles répondoient parfaitement à la description et à la figure des *lumbrices hydropici* , données par le

(a) Voyez le Journal de médecine de Londres , vol. viij , page 43.

(b) Le *tania hydatigena* , ou hydatide , est formé d'une double vésicule transparente. Le sac intérieur a la forme d'une petite vessie. Le col en est plus opaque que le reste , & est formé d'un nombre de cercles musculeux , avec un petit orifice à l'extrémité. La partie vermiculaire est douée de mouvement , & autres facultés animales. Le sac extérieur n'est que superficiellement attaché au sac intérieur. Le tout ressemble à une petite vessie transparente qui est remplie de lymphe ou *serum* , environ aux deux tiers.

docteur *Tyson*, dans les transactions philosophiques, N°. 193. Plusieurs de ces *tæniæ hydatigenæ* étoient fortement teints de bile. Un peu de cette bile étoit aussi mêlée avec la lymphe gélatineuse dont les hydatides étoient remplies, ce qui faisoit connoître qu'il y avoit aussi de ces hydatides dans les conduits biliaires, ainsi que dans l'estomac et dans les intestins, et que probablement le foie en contenoit sa part. Il n'étoit pas douteux non plus qu'elles ne fussent la cause de la maladie présente du foie, des douleurs fréquentes dans l'estomac, et des indigestions dont cette dame avoit été tourmentée depuis environ deux ans, pendant lequel temps elle avoit, par intervalles d'à-peu-près six mois, rendu quelques-uns de ces animaux par les selles. Il parut plus que probable que le mercure, que je donnai dans l'intention de prévenir l'inflammation et la suppuration du foie, avoit rendu les humeurs de la malade vénéneuses pour les *tænia*, et de cette sorte les avoit fait périr.

Malgré la destruction des *tænia*, l'abcès étoit trop avancé pour être dissipé par le mercure, de manière qu'en peu de temps il vint en maturité, et

pointa au-dehors. Il fut alors décidé qu'on en feroit l'ouverture ; mais pendant la nuit qui précéda le jour où l'on devoit pratiquer l'opération , il perça de lui-même , proche le creux de l'estomac , et laissa s'échapper une quantité considérable de matière fétide et purulente , par un petit orifice d'environ un quart de pouce de diamètre , que la malade ne voulut pas permettre ensuite à son chirurgien d'élargir.

L'écoulement dura pendant environ deux mois , en diminuant graduellement de quantité ; et à la fin il sortit , par l'ouverture , une pierre biliaire de la grosseur et de la forme d'un haricot ; après quoi la plaie se guérit bientôt , et en peu de mois la malade recouvra parfaitement sa santé et sa force , dont elle a joui jusqu'à présent.

Comme la plupart des hydropisies enkystées , qui ont lieu en différentes parties du corps humain , sans parler de beaucoup d'autres maux , proviennent de semblables amas de *tæniæ hydatigenæ* , j'espère que le cas que je viens de rapporter sera agréable aux lecteurs du Journal de médecine de Londres , et qu'il pourra servir à indiquer une méthode d'attaquer de pareilles maladies.

M E M O I R E

S U R

L E S D I F F É R E N S M O Y E N S

D E R A P P E L E R A L A V I E

L E S A S P H Y X I Q U E S ;

Par M. GORCY, docteur en médecine, médecin de l'hôpital militaire de Neufbrissack, et physicien de la même ville.

LES accidens, qui donnent lieu aux asphyxies, sont si communs, qu'on ne doit point être étonné si les médecins ont cherché, dans tous les temps, des moyens pour rappeler à la vie les personnes suffoquées. Les travaux, que ces morts apparentes ont occasionnés, n'ont pas eu, à la vérité, tous les succès qu'on auroit pu désirer, et les anciens médecins n'ont pas été fort loin dans cette partie, soit que les causes des asphyxies leur aient été pour la plupart inconnues, soit que se laissant surprendre par l'apparence de la mort, ils aient négligé de donner des secours,

qui cependant n'auroient pas manqué d'avoir des succès, s'ils avoient été administrés convenablement.

Je me contenterai donc de parler, dans ce Mémoire, des travaux des médecins modernes. Éclairés par une meilleure physique, par des connoissances chimiques qui manquoient aux anciens, animés, peut-être, par un sentiment d'humanité plus philosophique, ils ont cherché des moyens qui, dans beaucoup d'occasions, ont montré leur efficacité. Les dissections de cadavres, la connoissance exacte des fonctions vitales, les expériences sur les airs respirables, les tentatives faites sur les animaux nous ont aplani la voie, et nous pouvons nous glorifier d'avoir actuellement, sur les causes des asphyxies, et sur les moyens d'y remédier, des lumières qui manquoient absolument aux anciens. Cependant nous sommes forcés de convenir que, si nous avons fait quelques progrès, nous ne pouvons pas encore dire que nous ayons trouvé les moyens les plus efficaces, et qu'il nous soit impossible de reculer les bornes de nos connoissances dans cette partie.

Quoiqu'on ait rectifié bien des abus

et inventé de nouveaux secours , nous ne savons peut-être pas encore bien le temps et la manière de les employer. Les sentimens des médecins sont bien partagés à cet égard. Les uns veulent que tel secours précède un autre dans l'emploi qu'on en doit faire , les autres prétendent le contraire , et ils s'appuient tous sur des raisonnemens , et , qui pis est , sur des faits qui font balancer ceux qui les lisent. Il seroit sans doute bien utile d'avoir un guide sûr , qui conduisît à travers les doutes , que l'on ne sauroit manquer d'avoir , en lisant les ouvrages des médecins qui ont écrit sur les asphyxies. En attendant que cet ouvrage paroisse , je me propose de rassembler , en peu de mots , les choses les plus essentielles , d'exposer en abrégé les différens moyens qu'on a mis en usage jusqu'à présent , et je finirai par la description d'un instrument peu compliqué , et propre à rétablir la respiration naturelle , par une respiration artificielle.

L'asphyxie est une abolition subite du mouvement et du sentiment , accompagnée de la privation du pouls et de la respiration ; c'est le dernier degré de la syncope , et l'état le plus voisin de la

mort. Le mot asphyxie vient du Grec, et signifie *sans pouls*. L'illustre *De Sauvages* en reconnoît de onze espèces : les unes viennent de causes externes, et ce sont celles dont je parlerai : les autres sont produites par quelques mauvaises dispositions du corps, ou de quelques-unes de ses parties. Quoique les moyens généraux, dont il sera question dans ce Mémoire, puissent être également employés contre toutes les espèces de suffocation, cependant, pour abrégér autant qu'il sera possible, je ne parlerai pas des trois espèces d'asphyxies qui proviennent de catalepsie, de quelques vives affections de l'ame, ou d'hystéricisme.

La submersion, la vapeur du charbon, l'air fixe dégagé par la fermentation, la compression quelconque du col ou de la poitrine, le froid, les lieux méphitiques offerts par la nature, les vapeurs qui s'échappent des fosses d'aisance, enfin la foudre, sont des causes externes qui produisent l'asphyxie. Toutes les fois qu'un animal sera exposé pendant un temps, même fort court, à l'action de ces différentes causes, il ressentira divers accidens particuliers, selon la cause qui agit sur lui ; mais quelle-

que soit cette cause, il éprouvera constamment une difficulté de respirer, qui ira jusqu'à la privation totale de la respiration, ainsi que l'abolition successive du mouvement et du sentiment; et s'il reste exposé assez de temps à l'action de cette cause, les symptômes qu'elle produit augmenteront graduellement d'intensité, et occasionneront dans les fonctions vitales un désordre tel, qu'il ne sera plus possible d'y porter aucun remède. Le premier secours et le plus efficace qu'on doive donner à un asphyxique, c'est de faire cesser la cause qui l'a jeté dans cet état.

Si nous nous en rapportons au sentiment des auteurs qui ont écrit avant la découverte des Grecs, ou même peu de temps après, nous attribuerions la mort des asphyxiques à des causes fort éloignées de la vérité. Il falloit bien trouver des raisons d'une mort aussi prompte; et comme il étoit impossible d'en chercher ailleurs que dans la physique de ce temps, on mettoit en jeu l'irritation, la crispation, l'empoisonnement, le défaut d'élasticité, enfin tous les agens dont on pouvoit faire la base d'un système. On avoit, à la vérité, moins erré sur le

traitement de ces accidens que sur leur aitiologie , parce que dans ce cas on s'étoit plus laissé conduire par le flambeau de l'observation , que par la lumière douteuse du raisonnement. Néanmoins la théorie avoit influé sur l'emploi des secours , et malheureusement on en a employé de funestes. Enfin la chimie est venue dissiper l'obscurité , et la découverte des gaz a probablement fait connoître les véritables causes de la mort des asphyxiques.

La mort des animaux submergés a été un sujet de division très-vive parmi ceux qui ont cherché à en découvrir la cause et à en établir les preuves. On a opposé sentiment à sentiment , expériences à expériences , et à force de disputer , on est presque parvenu , comme dans plusieurs occasions , à embrouiller tellement la matière , qu'on a de la peine à s'entendre. Les uns veulent que les noyés meurent d'apoplexie ; les autres attribuent ce genre de mort aux accidens péripneumoniques. Ceux-ci regardent l'introduction de l'eau dans les poumons , comme la cause de la suffocation ; et enfin d'autres assurent n'avoir jamais trouvé d'eau dans la poitrine , en disséquant des

hommes ou des animaux noyés. Dans cette diversité d'opinions, où trouverons-nous le chemin de la vérité? Chaque sentiment est soutenu par des hommes qui ont donné des preuves de leurs talens et de leurs connoissances; et ce qui augmente l'incertitude, c'est qu'ils se fondent sur des expériences qui se contredisent mutuellement.

Je me dispenserai d'entrer dans le détail de toutes ces opinions, je ne ferai mention que du sentiment du savant *Macquen*, parce qu'après bien des réflexions, ce sentiment m'a paru le seul qu'on puisse adopter. Cet habile chimiste, que les médecins regretteront long-temps, prétend que les animaux qui périssent sous l'eau, meurent de la même mort que ceux qui périssent dans les gaz. « Ils sont véritablement noyés dans l'un et dans l'autre cas; et si les mêmes espèces d'animaux résistent un peu plus long-temps dans l'eau que dans les gaz, cela vient de ce que la pression de l'eau, faisant obstacle à la sortie de l'air contenu dans leur poumon au moment de la submersion, cette portion d'air continue à leur entretenir une reste de vie, jusqu'à ce qu'il soit entièrement épuisé,

et devenu tout-à-fait incapable de contribuer en rien à la respiration ».

C'est conséquemment au défaut du renouvellement d'air contenu dans les poumons, et qui est devenu méphitique pour y avoir séjourné trop longtemps, que *Macquer* attribue la suffocation et la mort des noyés.

Ce sentiment me paroît le plus probable. En effet, qu'est-il besoin de recourir à des causes que des expériences contradictoires rendent très-douteuses, pour donner la raison d'un phénomène qui s'explique naturellement par les causes que nous venons de rapporter?

Cependant les expériences très-concluantes que MM. *Champeaux* et *Faissole* ont faites sur différens animaux, prouvent incontestablement que l'eau entre dans les poumons des noyés. C'est aussi le sentiment de M. *Louis*, et de plusieurs autres auteurs. Or, si l'eau pénètre dans la poitrine, il est impossible qu'elle ne contribue pas pour quelque chose à la mort des noyés; mais ce n'est que comme cause secondaire, et non pas, selon l'opinion de MM. *Champeaux* et *Faissole*, comme cause principale de la suffocation; car il est constant qu'on a appelé des noyés

à la vie, avant qu'ils aient rejeté la plus grande partie de cette eau écumeuse qui occupe les bronches et la trachée. Or, si malgré la présence de cette humeur dans les voies de la respiration, on a ranimé des noyés, elle n'étoit donc point la cause essentielle de leur mort ; et il faut absolument recourir à une autre cause plus puissante , qui ne peut être que la privation de l'air respirable. Au reste, que les causes aient lieu ensemble ou séparément, il suffit, pour remplir le but de ce Mémoire, que l'on convienne que, dans l'un et dans l'autre cas, l'insufflation d'un air respirable dans les poumons, est le moyen le plus efficace pour rappeler les noyés à la vie.

Les médecins conviennent assez généralement que les animaux exposés à l'action des gaz qui s'échappent de la combustion et de la fermentation, périssent par la même cause, puisqu'ils reconnoissent à ces fluides une nature homogène. C'est toujours au défaut du renouvellement de l'air contenu dans les poumons, qu'on attribue une mort aussi prompte ; mais cependant on diffère sur la manière dont ces gaz exercent leur action malfaisante. Les uns

ne leur accordent , pour ainsi dire , qu'une force d'inertie , une puissance passive , et prétendent que ces gaz n'entrent point dans les poumons , et qu'ils ne sont ou ne peuvent pas être respirés ; les autres , au contraire , prétendent que ces gaz pénètrent le poumon , mais que ne pouvant pas fournir le principe qui entretient la vie , ils donnent la mort à l'animal qui les respire , s'ils agissent assez long-temps sur lui. « Si ces fluides causent la mort , dit le célèbre *Macquer* , c'est uniquement parce qu'ils ne sont point de l'air , ou ne sont point mêlés d'une assez grande quantité d'air pour entretenir la respiration , et qu'on ne connoît jusqu'à présent dans la nature aucune autre substance que le véritable air ; l'air , proprement dit , qui puisse entretenir cette fonction vitale ».

Ainsi , malgré le sentiment de *Bucquet* et de plusieurs autres , il est très-probable que ces différens gaz méphitiques pénètrent dans l'intérieur de la poitrine. Je ne connois aucune expérience directe qui prouve le sentiment de ces auteurs , et il ne m'a paru appuyé que sur des conjectures. Pour moi ; je suis très-porté à croire que dans

les efforts que les animaux placés dans une atmosphère méphitique font pour respirer, il n'est guère possible qu'un fluide élastique, qui jouit de toutes les propriétés de l'air ordinaire, à l'exception de celle qui entretient la combustion et la respiration dans les animaux, ne s'insinue pas dans leur poumon ; je pense, d'après *Macquer*, que ces différens gaz éteignent la vie, parce qu'il n'entre point dans leur composition ; ce fluide, dont les propriétés seront un jour mieux connues, et qui est cet air pur, ce principe vital que les animaux absorbent par leur respiration, et dont le feu a besoin pour être entretenu ; principe énergétique, et qu'on peut regarder comme l'âme de la nature, puisqu'aucun animal, aucun végétal ne peut s'en passer, et qu'il entre même dans la composition de quelques minéraux.

Rien ne répugne, en effet, à croire que ces gaz pénètrent les poumons. L'air atmosphérique, que l'on ne peut nier que les animaux respirent en entier, est composé, selon les expériences des plus habiles chimistes, d'une plus grande quantité de fluides méphitiques, que d'air pur uniquement pro-

pre à la respiration ; or , si ces fluides , connus sous le nom de *moffette atmosphérique* , entrent dans les poumons , lorsqu'ils sont ingrédiens de l'air atmosphérique , pourquoi n'y pénétreroient-il pas , quand ils ne sont point mêlés avec de l'air pur ? car on sait que c'est moins une véritable combinaison , qu'une simple interposition de parties qui unit les gaz méphitiques avec l'air pur , et qu'ainsi leurs propriétés ne peuvent qu'être affoiblies et non point détruites. Ce n'est pas non plus leur qualité irritante qui les en empêcheroit , puisqu'il est prouvé que des substances infiniment plus irritantes , peuvent néanmoins être respirées , sans un danger ni aussi certain , ni aussi prompt. D'ailleurs , le gaz inflammable qui donne la mort aussi promptement que les autres gaz , est regardé comme n'étant point capable de causer la moindre irritation.

Le célèbre *Bucquet* fournit lui-même une nouvelle preuve de ce sentiment. « Les grenouilles , dit-il , vivent très-long-temps dans le gaz inflammable ; habituées à vivre dans les mares et dans les fossés , desquels se dégage continuellement une quantité assez
considérable

considérable d'un gaz très-inflammable ; les grenouilles paroissent accoutumées à l'impression de ce fluide ; et semblent le respirer aussi facilement que l'air pur ». Cette observation prouve que les grenouilles trouvent , dans le gaz inflammable , assez d'air pur ou de fluide vital pour entretenir leur respiration , et par conséquent leur vie ; mais elle prouve évidemment que le gaz entre dans leurs poumons. On doit donc croire que tous les gaz causent la mort, non pas parce qu'ils ne peuvent point être respirés , mais parce qu'ils ne peuvent pas tenir lieu de ce fluide aéri-forme , seul capable d'entretenir la vie des animaux.

Une troisième opinion sur l'action des gaz est celle de *M. Sage* , qui pense que les gaz pénètrent le poumon , et , par leur causticité , crispent tellement les vésicules de ce viscère , qu'ils empêchent par-là la libre circulation du sang. Il appuie son sentiment sur quelques expériences , au moyen desquelles il cherche à prouver que les poumons sont pénétrés par les gaz , de manière à en recevoir une saveur manifestement acide ; c'est pourquoi il propose l'usage de l'alkali volatil fluor , comme le

moyen le plus infailible de neutraliser ces acides, et conséquemment de détruire la cause irritante qui détermine la mort; mais cette théorie a été réfutée par M. *Bucquet*, qui a fait voir que l'alkali volatil fluor n'avoit d'autres propriétés que celles de stimuler et de ranimer le jeu des poumons : effet que tous les autres corps irritans produisent, mais dont les irritans volatils sont particulièrement doués (a).

Macquer prétend même que l'acidité et la causticité des gaz, que M. *Sage* regarde comme la cause de mort, ne sont pas capables de produire cet effet. « La mort subite, dit-il, occasionnée par les gaz quelconques, en tant qu'ils sont des gaz, paroît avoir une cause particulière et toute différente, soit de la causticité, soit de la qualité vénéneuse et délétère de ces substances. La preuve en est, que plusieurs gaz, tels que celui qu'on a nommé *air fixe*, les gaz inflammables, qui n'ont aucune qualité corrosive, ni délétère et destructive de l'économie animale, font mourir les animaux aussi subitement que

(a) Voyez Mémoires de la Société royale de médecine, vol. j, partie II, pag. 177; & Journal de médecine, tom. lviii, pag. 134.

les gaz les plus caustiques et les plus pestilentiels. » D'où il conclut que c'est à la privation seule de l'air respirable qu'on doit attribuer la suffocation occasionnée par la respiration des gaz, et que ce n'est point en neutralisant les acides que l'alkali volatil fluor ou non, peut guérir les asphyxiques, mais seulement en occasionnant une irritation capable de renouveler les mouvemens abolis de la poitrine, et de donner lieu par-là à l'introduction de l'air respirable dans le poumon : effet que peuvent produire, et produisent réellement, toutes les autres matières âcres et stimulantes, et sur lesquelles l'alkali volatil fluor ne peut avoir aucun avantage.

La compression est souvent une cause d'asphyxie. Sans entrer dans le détail des différentes manières dont la compression, soit du col, soit de la poitrine, peut avoir lieu, je ferai seulement remarquer que cette cause d'asphyxie n'est malheureusement que trop fréquente. Plusieurs accidens sinistres, arrivés à Paris et ailleurs, en fourniroient de tristes preuves, s'il en étoit besoin ; mais la fréquence de ces accidens ne permet pas d'en douter.

En effet, si la compression est assez

forte pour fermer l'entrée de l'air par la trachée, ou pour empêcher la dilatation de la poitrine, alors la respiration sera totalement suspendue, et l'animal qui éprouvera cette gêne, sera tout-à-fait dans le cas de celui qui ne peut point renouveler l'air de sa poitrine, et périra conséquemment par cette cause; c'est ce qui arrive quelquefois aux enfans qui sont arrêtés trop long-temps dans le bassin, lors de l'accouchement; leur poitrine est tellement serrée, qu'elle ne peut point se dilater; et s'il arrive que le cordon soit assez comprimé pour intercepter la communication de la circulation de l'enfant avec celle de sa mère, les enfans qui se trouveront dans cette position, ne pourront manquer de venir au monde dans un état d'asphyxie: quelquefois aussi les nourrices qui mettent leurs enfans à côté d'elles dans leur lit, les compriment en dormant, au point de les suffoquer.

Mais les enfans ne sont pas les seuls exposés à ce genre de suffocation. Les adultes peuvent avoir les organes de la respiration comprimés par un si grand nombre de causes, que les bornes que je me suis prescrites dans ce Mémoire,

ne me permettent pas d'en faire l'énumération : on peut les réduire toutes au renouvellement empêché de l'air respirable. En effet, soit qu'engagé dans des débris, ou pressé dans une foule, qu'il soit qu'une main homicide intercepte, par un moyen quelconque, le passage de l'air dans les organes de la respiration ; il n'en est pas moins vrai que c'est au défaut de l'introduction de l'air respirable dans les poumons, qu'on doit attribuer la suffocation, et conséquemment la mort.

Cependant si c'est au milieu de la foule qu'une personne est étouffée, on pourra penser qu'il se joint au défaut de la dilatation des poumons, une autre cause qui sera d'autant plus meurtrière, que le lieu, le temps ou d'autres circonstances concourront à la rendre telle. Personne n'ignore que dans tous les endroits où beaucoup de personnes sont rassemblées, le grand nombre de respirations méphitisent l'air, et le rendent moins propre à être respiré. Or, si une personne éprouvoit une certaine gêne à dilater sa poitrine, et que l'air qu'elle seroit obligée de respirer approchât d'un état méphitique, alors ces deux causes qui, séparées, ne pouvoient

seulement que gêner la respiration , occasionneroient probablement la suffocation ; si elles étoient portées à un degré assez considérable.

Le froid excessif est aussi très-capable de jeter les animaux qui l'éprouvent dans une espèce d'asphyxie. L'histoire nous apprend que des armées ayant été exposées à un très-grand degré de froid ; beaucoup d'hommes n'ont pu le supporter ; les uns y ont perdu la vie , et les autres ne l'ont conservée qu'avec la plus grande peine. Les premières impressions du froid se manifestent par un assoupissement qui s'accroît de manière à devenir insurmontable. Il est d'autant plus difficile de s'en défendre , qu'on y est porté par un attrait invincible ; mais si on a le malheur de s'y abandonner , on ne se réveille jamais ; à moins que le hasard n'amène du secours. Ces accidens sont assez communs aux personnes qui voyagent dans les pays du nord , ou dans les hautes montagnes. *Boerhaave* s'y trouva exposé en Hollande , dans l'hiver de 1709 ; il alloit voir un malade à la campagne , accompagné d'un chirurgien ; ils se trouvèrent accablés d'un assoupissement , auquel se joignoit tant

de douceur, qu'ils s'y seroient infailiblement livrés, si *Boerhaave*, qui en connoissoit tout le danger, ne s'y fût opposé, et n'eût engagé, par son exemple, le chirurgien et le cocher, que l'assoupissement avoit aussi gagné, à descendre de la voiture, et à redonner en marchant du mouvement à leur sang.

Tous les effets du froid concourent à procurer cet assoupissement, suivi des accidens les plus graves. En refroidissant la surface du corps, il condense les fluides et rétrécit les vaisseaux : la circulation y devient donc très-difficile ; mais elle se fait encore assez librement dans les gros vaisseaux, comme étant plus à l'abri du froid ; le cerveau reçoit plus de sang par cette raison, et aussi à cause d'une espèce de pléthore, occasionnée par la diminution du calibre des vaisseaux. Les veines, qui vident le sang du cerveau, sont plus exposées au froid que les artères qui y correspondent, ce qui empêche le retour du sang, d'où la compression du cerveau.

D'ailleurs le froid, en condensant les fluides, roidit aussi les solides, et diminue conséquemment la faculté qu'ont

les fibres musculaires de se mouvoir. Les muscles qui servent à la respiration sont donc gênés dans leur mouvement; ils ne peuvent dilater assez la poitrine pour que la respiration soit aisée, parce qu'ils ne peuvent eux-mêmes faire le mouvement ordinaire et suffisant pour opérer cette fonction. Or, si l'air ne peut point pénétrer dans la poitrine en assez grand volume pour dilater les vésicules pulmonaires et fournir la quantité d'air vital, suivant le besoin de l'animal, il est certain que cette cause concourra, avec le ralentissement de la circulation, à procurer une mort inévitable, et d'autant plus prompte, que ces deux causes auront plus d'intensité.

1. Mais si le froid agit avec tant d'énergie sur des fibres musculaires, avec quelle force n'exercera-t-il pas son action sur la substance du poumon, qui est, sans contredit, infiniment plus délicate? Enfin, sans vouloir recourir aux particules frigorisques des anciens, nos connoissances en chimie et en physique sont-elles assez étendues pour assurer que le froid n'est qu'une qualité négative, et que l'absence du feu est suffisante pour expliquer tous les phénomènes que le froid produit?

Les mofettes naturelles sont des émanations aériformes que la nature offre dans beaucoup d'endroits. Les grottes, les souterrains creusés par la main des hommes pour fouiller les mines, la surface même de la terre, présentent, dans nombre de circonstances, ces fluides méphitiques, qui diffèrent entre eux, à la vérité, par quelques propriétés, mais qui se ressemblent tous par leur impression meurtrière sur les animaux. Ce n'est que depuis la découverte des gaz, qu'on connoît leur nature, et la chimie ne laisse aucun doute sur leur identité avec les gaz qui sont produits par l'art. Si leur nature est la même, leurs effets se ressemblent aussi; et, jusqu'à présent, on n'a point observé que les gaz naturels agissent différemment sur la respiration, que les gaz artificiels.

Cependant il se présente une distinction essentielle à faire au sujet des mofettes naturelles; celles qui ne s'enflamment point à l'approche d'un corps embrasé, suffoquent l'animal qui les respire, en le privant de l'air vital nécessaire à l'entretien de la vie; effet qui ne diffère point de ceux des autres causes de suffocation : mais les gaz qui

s'enflamment et qui font quelquefois des explosions terribles , peuvent tuer par l'action mécanique même de l'explosion : alors la respiration ne souffre point ; et si l'animal meurt , ce n'est que par la même raison qu'il auroit péri , s'il avoit été exposé à la détonnation d'une certaine quantité de poudre à canon , ou à une toute autre secousse semblable. La preuve en est que les ouvriers qui travaillent aux mines , et qui sont le plus exposés à l'action de ces gaz inflammables , se garantissent totalement de leur impression pernicieuse , s'ils ont eu le temps de se coucher par terre , la face en bas , avant l'explosion.

On sent bien que les secours qu'on doit donner aux malheureux qui ont éprouvé cette secousse , doivent être bien différens de ceux qu'on emploie pour les véritables asphyxiques. Cependant je pense que si la vie n'est point entièrement éteinte , on pourroit administrer , peut-être avec quelques succès , les moyens généraux que nous indiquerons plus bas. Il n'est guère possible de déterminer si ce n'est pas à l'introduction violente et instantanée de l'air dans les poumons , qu'on doit

attribuer la suffocation, plutôt qu'à la seule commotion.

Tous les lieux qui recèlent des matières végétales et animales en fermentation putride, exhalent des vapeurs infiniment nuisibles à l'économie animale. L'expérience de tous les temps a fait faire cette triste observation, et la fréquence de ces accidens a attiré plus particulièrement l'attention des médecins; mais ces émanations ne produisent pas toutes des effets également prompts : quelques-unes semblent n'avoir sur l'économie animale qu'une action lente, dont les effets, quoique plus ou moins pernicieux, ne se manifestent cependant qu'après un certain laps de temps. Telles sont les vapeurs que l'on a toujours regardées comme les causes des maladies populaires, des fièvres putrides, &c. La lenteur de ces effets vient probablement du mélange de ces gaz avec l'air respirable qui en diminue l'énergie; car lorsqu'ils sont purs, ils produisent des effets tout aussi prompts, et tout aussi meurtriers que les autres gaz dont nous avons parlé plus haut; c'est pourquoi nous renvoyons à ce que nous avons déjà dit, en parlant des différens gaz méphitiques;

et il paroît que celui que les fosses d'aisance, les creux de fumiers, &c. produisent le plus fréquemment, est le gaz inflammable.

Les animaux, qui sont frappés de la foudre, peuvent périr par deux causes différentes, qui se réunissent cependant le plus ordinairement. La physique a découvert l'analogie de la matière du tonnerre avec le fluide électrique. La plupart des physiciens regardent ces deux fluides comme étant de même nature. Leurs propriétés communes, les phénomènes semblables qu'ils produisent, ont donné à cette opinion une vraisemblance telle, qu'il seroit difficile de nier l'homogénéité de ces fluides. Leurs effets doivent donc se ressembler; aussi, si la foudre tue les animaux qu'elle frappe, on fait périr de même de petits animaux par la commotion électrique; et il est probable que, si on pouvoit rassembler assez de fluide électrique et le porter tout d'un coup sur un animal, on produiroit des effets absolument semblables à ceux de la foudre. Il est donc hors de doute que la commotion seule, occasionnée par le tonnerre, peut faire périr dans l'instant un animal, et c'est probablement

l'effet le plus ordinaire de la foudre. On peut le comparer, avec raison, à celui que produit l'explosion des mofettes souterraines dont nous avons parlé, et que l'on connoît sous le nom de *tonnerre souterrain*, ou de *feu brissou*, *feu terrou*.

Mais indépendamment de cette cause, on ne peut pas se refuser à en admettre une autre qui accompagne presque toujours la première, et dont l'influence sur la respiration des animaux doit être plus ou moins marquée. La foudre est presque toujours accompagnée d'une atmosphère de vapeurs sulfureuses très-pénétrantes. On ne peut guère être assuré de la véritable nature de ces vapeurs. Toutes les personnes qui ont été à portée d'en juger, les comparent à celles du soufre brûlé. J'ai été moi-même exposé à ces vapeurs, et je ne puis mieux les comparer qu'à celles produites par la déflagration du nitre et du soufre. Quoique mon odorat ait été le seul organe sensiblement affecté, je ne saurois m'empêcher de penser que si ces vapeurs étoient assez rassemblées et sans mélange d'air atmosphérique, elles ne manqueroient pas de suffoquer; c'est aussi, peut-être, à

elles seules , qu'on doit attribuer la mort des personnes que la foudre a tuées , sans qu'aucune trace puisse faire apercevoir un endroit qui ait été frappé. Pourquoi ne croiroit-on pas que dans ce cas , les vapeurs seules sont capables de produire la suffocation ? alors ce seroit , comme à l'égard des gaz méphitiques , au défaut du renouvellement de l'air respirable , qu'on attribuerait la mort des personnes qui se trouveroient dans l'atmosphère de la foudre.

J'aurois pu donner plus d'étendue à ce que je viens de dire sur les causes de suffocation , et sur la manière dont elles affectent l'économie animale , mais j'aurois été obligé de répéter ce que l'on trouve dans d'excellens ouvrages , et qu'il est possible de se procurer facilement. J'ai cru devoir me contenter de rappeler en peu de mots , les différentes causes externes de mort subite , et de faire voir que c'est le défaut du renouvellement de l'air dans les poumons , qui doit être regardé comme la véritable cause de la mort.

Comment , en effet , pouvoir attribuer à l'apoplexie , à la péripneumonie , à l'iritation des organes de la respiration ,

la promptitude de la mort des asphyxi-ques, vu que dans beaucoup d'autres circonstances de maladies, les mêmes causes, quoique portées à un degré qui devoit augmenter considérablement leur énergie, ne sont cependant jamais assez actives pour procurer une mort très-prompte ; tandis que toutes les fois qu'un animal quelconque se trouve dans l'impossibilité de respirer un air nouveau, sa vie s'échappe en même proportion que cette fonction vitale est empêchée ; et il ne faut point chercher d'autres causes de la différente action des gaz sur les animaux. Les oiseaux, habitués à respirer un air plus pur, résistent le moins long-temps à l'action des gaz méphitiques. Les animaux à sang chaud, et qui paroissent avoir besoin d'un air pur et souvent renouvelé, sont plus incommodés par les gaz que les reptiles et les animaux à sang froid : on observe même une différence entre ceux-ci. Il en est qui vivent bien plus long-temps que les autres, dans une atmosphère méphitique ; et *Bucquet* a, le premier, remarqué que les grenouilles ne se trouvoient point affectées par le gaz inflammable, parce que la nature les ayant fait naître le plus

souvent dans des lieux où elle prépare ce gaz, elle a dû leur donner des moyens de résister à l'influence de ce gaz nuisible pour tous les autres animaux qui ne sont pas placés dans les mêmes circonstances qu'elles.

Pour peu qu'on examine quels sont les secours qui ont eu des succès dans le traitement de l'asphyxie, on verra évidemment que ce n'est qu'en rappelant l'irritabilité, et en ranimant la circulation au moyen du rétablissement de la respiration, que ces secours ont eu de l'efficacité; et si l'on veut remonter des effets aux causes, on ne pourra se refuser à regarder l'abolition de la respiration, comme la véritable cause de la mort des asphyxiques. Ainsi le moyen qui rétablira le plus promptement et le plus aisément cette fonction, sera donc le meilleur secours contre l'asphyxie, quelle que soit la cause qui l'ait produite.

Donc les moyens qui tendent directement à rétablir le jeu des poumons et du cœur, doivent être regardés comme les plus efficaces contre les morts apparentes. En effet, le rétablissement de ces fonctions étant ce qu'il y a de plus urgent et de plus essentiel dans ces

maladies, on doit bien se garder de négliger tout ce qui peut plus promptement parvenir à ce but, pour s'occuper des secours secondaires, qui ne laissent pas, à la vérité, que d'être utiles, mais qui ne remplissent qu'indirectement les indications principales. On ne peut donc pas approuver la conduite de certaines personnes qui, dans l'administration des secours, ou dans des expériences pour rappeler à la vie des animaux suffoqués, ont employé d'abord des moyens foibles, et ne se sont décidées à en porter d'énergiques, que lorsque les premiers n'ont point eu d'efficacité. On perd par cette manœuvre un temps très-précieux, et qu'il est impossible de réparer.

Sans entrer dans le détail de tous les moyens que différens auteurs, et particulièrement M. *De Haën*, ont conseillés contre les asphyxies, et qui, pour la plupart, ne l'ont été que d'après une fausse théorie, je vais indiquer, le plus succinctement possible, ceux qui, jusqu'à présent, ont donné des preuves de leur efficacité, et je finirai par faire la description d'un instrument peu compliqué, commode à manier, et au moyen duquel on parviendra facilement à ex-

traire des poumons l'air méphitique qui cause la suffocation, et à le remplacer par un air nouveau, soit pompé dans l'atmosphère, soit extrait des substances qui fournissent l'air le plus pur.

Ces moyens peuvent être considérés comme généraux ou comme particuliers. Ces derniers ne consistent qu'à faire cesser la cause particulière qui a produit l'asphyxie. Ainsi, quoique dans la suffocation causée par la vapeur du charbon, l'indication essentielle soit de rétablir la circulation et l'irritabilité, comme dans la suffocation causée par la submersion, ou par une autre des causes que nous avons établies plus haut; cependant il est des secours particuliers qui conviennent dans cette asphyxie, et qui seroient inutiles ou même nuisibles dans une autre, et réciproquement. Par exemple, l'aspersion répétée de l'eau froide, que l'observation a démontré être un secours très-efficace dans la suffocation causée par la vapeur du charbon, seroit sans doute nuisible, si on l'employoit pour un noyé, à moins que, suivant la remarque de *Macquer*, la chaleur naturelle ne soit entièrement rétablie. Celui-ci, au contraire, a besoin d'être sé-

ché et réchauffé : moyens qui seroient pour le moins inutiles dans les cas d'asphyxie causée par la vapeur du charbon ou par la compression.

D'après cette remarque , il paroîtroit assez inutile de faire l'histoire des moyens particuliers que chaque asphyxie exige , selon la cause qui l'a produite ; cependant , comme plusieurs de ces moyens , d'ailleurs avantageux , pourroient être oubliés dans l'occasion , je pense qu'on me pardonnera d'en faire ici une courte exposition.

Les noyés exigent , aussi-tôt après leur sortie de l'eau , qu'on les dépouille le plus promptement possible de leurs habits mouillés , qu'on les essuie un peu fortement , et qu'on les réchauffe , non pas tout d'un coup , mais successivement. Pendant ce temps , leur tête doit être élevée , le corps plié et panché tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. On leur donnera des lavemens âcres , et on tâchera de ranimer l'irritabilité aux moyens des substances volatiles. Ces secours doivent être administrés avec promptitude ; et si quelque obstacle s'y opposoit , on feroit usage , pendant leur administration , de l'instrument dont je vais donner la description.

On ne discontinuera pas les frictions, qu'on aura soin de faire particulièrement sur le ventre, de bas en haut.

Les suffoqués par la vapeur du charbon, par l'air fixe de la fermentation, par les vapeurs des fosses d'aisance, doivent aussi être dépouillés de leurs habits imprégnés par ces vapeurs nuisibles : on les exposera à l'air libre, dans un endroit plutôt froid que chaud; on leur fera des frictions sur le ventre, de bas en haut, et on cherchera à ranimer la circulation, en leur jetant de l'eau au visage à plusieurs reprises, en approchant de leurs narines des esprits volatils et pénétrants, et on les forcera de respirer au moyen du soufflet dont il sera question.

Quant à la suffocation causée par la compression, comme il n'y a ordinairement aucun vice dans les organes de la respiration, en rendant à la poitrine la facilité de se mouvoir librement, et en irritant les narines, on pourra parvenir à ranimer la respiration. Mais si cette fonction étoit entièrement abolie, et que cependant la mort ne fût pas certaine, on feroit bien d'essayer le nouveau moyen que je propose, en donnant cependant les

autres secours que les circonstances indiqueront, et qu'il est impossible de prévoir, à cause des différentes manières dont la compression peut avoir lieu.

Si l'explosion des gaz inflammables a causé l'asphyxie, au moyen d'une secousse violente quelconque, les seuls secours qu'on puisse donner dans ce cas, se réduiront aux moyens chirurgicaux, et à tout ce qui peut ranimer, comme les cordiaux, les esprits volatiles, &c.; mais si ces fluides ont causé la suffocation par leur qualité de gaz ou d'airs non respirables, on doit employer les moyens que nous venons d'indiquer contre les gaz méphitiques, et c'est sur-tout dans ces espèces d'asphyxies que l'on remarquera le plus souvent l'avantage de mon instrument.

L'asphyxie causée par le froid, exige plus de précautions dans les moyens particuliers, que les autres asphyxies. On ne sauroit trop recommander de ne point réchauffer subitement les personnes gelées, ce seroit le moyen le plus sûr de les tuer; l'expérience journalière ne le prouve que trop, et il n'est guère de médecins qui ne puissent en citer quelques exemples. Il

vaut bien mieux les mettre dans un bain d'eau froide , dans laquelle on versera de temps-en-temps une certaine quantité d'eau chaude , avec la précaution de ne point en brusquer le mélange , pour tâcher de faire passer successivement le bain par tous les degrés du froid au chaud. De toutes les causes d'asphyxie , celle dont il est actuellement question , est celle qui tue le moins promptement. On en a des exemples étonnans dans des personnes qui ont paru mortes pendant un très-long-temps , et qui ont survécu à cette mort apparente. On ne doit donc point se rebuter dans cette occasion , non plus que dans les autres , puisqu'il est prouvé qu'on ne peut guère avoir d'autres signes d'une mort certaine , qu'un commencement de putréfaction. Les frictions légères sur tout le corps , et principalement sur le ventre , de bas en haut , peuvent être aussi d'une grande utilité. Les cordiaux , quand l'asphyxie n'est point complète , sont très-capables de ranimer les forces et de rétablir la respiration ; mais si l'asphyxie est complète , le moyen sans contredit le plus prompt et le plus efficace , après avoir rendu , par la chaleur du bain , de

la flexibilité aux solides et de la fluidité au sang et aux humeurs, est d'introduire de l'air pur dans les poumons.

Comme j'ai comparé les effets de la foudre à ceux des mofettes souterraines, je ne peux que conseiller les mêmes remèdes, lorsqu'on se trouvera dans le cas d'en employer, ce qui n'arrivera que très-rarement; car la moindre atteinte de la foudre, est capable de tuer sur-le-champ, et c'est l'accident le plus commun. Pour les personnes suffoquées par la vapeur que la foudre exhale, leur exposition à l'air libre, comme cela arrive le plus souvent lorsqu'on éprouve cet accident, suffit ordinairement pour les rappeler à la vie. Cependant, dans le cas où l'on croiroit que l'état de la personne foudroyée donneroit quelques espérances, on pourroit employer l'aspersion de l'eau froide sur le visage; les cordiaux, si on peut les introduire sans danger dans l'estomac, le bain tiède et l'insufflation de l'air dans les poumons.

De tous les moyens généraux qu'on a conseillés, celui sur lequel on paroît avoir fait le plus de fondement, est l'insufflation de l'air dans les poumons. Ce n'est pas sans raison que ce

moyen a été regardé comme le plus efficace, et celui dont on devoit le plus attendre de succès. La cause de la mort des asphyxiques étant bien connue, et ne pouvant être attribuée qu'à l'impossibilité de respirer l'air nécessaire pour soutenir la vie, c'est faire cesser sur-le-champ cette cause, que d'introduire de l'air respirable dans les poumons. Si ce moyen a eu du succès, administré avec tous les inconvéniens attachés jusqu'à présent à son usage, combien n'en doit-on pas espérer, si l'on parvient à détruire tous ces inconvéniens, et à perfectionner son administration?

Personne n'ignore que l'air, tel qu'il sort des poumons, est beaucoup moins pur et moins propre à la respiration que quand il y est entré : il a perdu son air vital, son gaz déphlogistiqué, seul fluide capable d'entretenir la vie des animaux; il ne reste presque plus que ces gaz méphitiques, que M. *Lavoisier* appelle *mofette atmosphérique*, et qui, bien loin de pouvoir servir à la respiration, l'éteindroit, au contraire, s'ils étoient respirés de nouveau. C'est pourtant cet air impur et méphitique qu'on introduit dans le poumon, lorsqu'une
personne

personne souffle avec sa bouche dans celle d'un asphyxié. On est bien loin, par cette manœuvre, de remplir le but qu'on se propose, et il est incontestable que ce moyen doit être abandonné, si l'on en présente un autre qui soit exempt de tous défauts. Je ne parle pas du désagrément que cette méthode peut offrir dans un grand nombre de cas ; s'il étoit le seul inconvénient de cette opération, je pense qu'il ne seroit pas un obstacle pour en faire usage ; il se trouveroit toujours assez de personnes qui mettroient le dégoût à part, pour sauver la vie à un de leurs semblables. D'ailleurs, il ne seroit pas difficile de trouver des moyens qui pareroient à ce désagrément ; mais la qualité de l'air, qu'on est forcé d'employer dans ce cas, doit absolument en faire rejeter l'emploi.

L'usage du soufflet ordinaire pour remplir le même but, quoiqu'exempt de quelques inconvéniens du moyen précédent, n'est cependant pas lui-même sans défaut. L'air qu'il fournit est, à la vérité, aussi pur que celui que procure l'atmosphère qui l'entoure ; mais un grand défaut de ce moyen, en général, vient de ce qu'on n'est

point assuré d'introduire de l'air dans les poumons ; car si les-poumons sont déjà remplis d'un air méphitique , comme cela arrive toujours , d'après ce qui a été dit sur les causes d'asphyxie , on sent facilement que , pour en introduire du nouveau , il est indispensable d'en extraire celui qui s'y trouve , et qui empêcheroit probablement l'accès à l'air qu'on cherche à lui substituer. Les gaz méphitiques , étant aussi plus pèsans que l'air atmosphérique , fournissent encore un nouvel obstacle à leur déplacement. Il faut donc trouver un moyen qui commence par pomper le gaz contenu dans les poumons , et qui lui rende au même moment un air pur et propre à la respiration. Or , voici l'instrument que je propose pour obtenir ces effets.

Cet instrument , qu'on pourroit appeler *apodopnique* , c'est-à-dire , qui *rétablit la respiration* , est composé de deux corps de soufflets joints ensemble , sans communication de l'un à l'autre. Le feuillet extérieur de chacun de ces soufflets , a une ouverture pratiquée pour y adapter une soupape. La partie inférieure par où l'air doit sortir , est faite aussi de manière à recevoir

deux autres soupapes. A un pouce environ de ces soupapes, les deux conduits qui communiquent dans l'intérieur de chaque soufflet, se réunissent en un seul, terminé par un tuyau flexible, et dont l'extrémité est arrondie en canule, laquelle doit faire un coude, afin d'être introduite plus facilement dans les narines. On peut substituer à cette canule un tuyau un peu aplati, si on aime mieux l'introduire dans la bouche que dans les narines.

Les soupapes sont faites comme celles de la machine pneumatique, inventée par M. *Nairne*. C'est une gorge de cuivre, fermée à un bout par une plaque de même métal, laquelle plaqué est percée de six petits trous également éloignés les uns des autres. Cette plaque est recouverte d'un morceau de taffetas gommé, auquel on fait une petite incision transversale, de la grandeur à-peu-près de deux ou trois lignes, placée entre deux petits trous, dont elle est également distante. On a soin de fixer le taffetas, au moyen d'un fil fort, et tourné à l'entour de la gorge de cuivre. Cela posé, si l'on souffle par le côté de la plaque opposée au taffetas, l'air passant au travers

des trous de la plaque , soulève le taffetas , et s'échappe par les incisions placées entre les trous. Si au contraire on souffle de l'autre côté , l'air applique le taffetas sur l'ouverture des petits trous , et les ferme exactement ; de sorte qu'il lui est impossible de passer à travers la plaque.

Voici la manière de placer ces soupapes. La première soupape A , s'adapte sur le trou du feuillet A , qui est à droite , et le côté de la plaque qui porte le taffetas , sera placé dans l'intérieur du soufflet , ce qui permettra à l'air extérieur de pénétrer dans l'intérieur du soufflet , et l'empêchera de refluer au-dehors.

La seconde est posée à l'extrémité du soufflet A , par où l'air doit sortir : elle est dans un sens contraire à la première , c'est-à-dire , qu'elle doit laisser sortir l'air contenu dans le soufflet , et l'empêcher d'y rentrer.

La troisième se trouve à côté de la seconde , mais placée dans le passage inférieur du soufflet D : elle fait le même effet que la première , c'est-à-dire , qu'elle livre à l'air extérieur l'entrée du soufflet , mais lui en défend la sortie.

La quatrième enfin ressemble à la

deuxième, en ce qu'elle laisse sortir l'air de l'intérieur du soufflet D ; où elle occupe la même place que la première du soufflet A , et elle empêche l'air de l'extérieur d'y entrer.

L'extrémité inférieure des deux soufflets , quoique percée par deux canaux différens au-dessus des soupapes, est cependant terminée par un même tuyau , parce que l'air , qui doit sortir et rentrer par ce canal , ne le fait qu'alternativement , quoique les mouvemens des soufflets soient simultanés , comme on le verra dans un instant.

Tout étant ainsi préparé, après avoir introduit la canule de mon tuyau flexible dans une narine , et tenant mon soufflet par les deux manches L et M, je fais fermer exactement la bouche et l'autre narine , alors je déploie seulement mon soufflet, et voici ce qui arrive : le côté A reçoit l'air extérieur par la soupape A , et point du tout par la soupape B du tuyau. Le soufflet D , au contraire , se remplit par la soupape C , la soupape D restant fermée. Mais comme le tuyau communique avec l'air du poumon , c'est donc l'air qui se trouvoit dans cet organe qui a passé dans le soufflet D. J'affaisse le

soufflet, et alors le côté A, qui est rempli d'air extérieur, le porte dans le poumon, et le côté D se vide de celui qu'il a pompé dans cet organe; je continue la même manœuvre, et j'oblige, par ce moyen, la poitrine de l'asphyxié d'exécuter le mouvement de la respiration.

Il faut bien prendre garde de précipiter le mouvement du soufflet. Ce doit être une personne instruite du mécanisme de la respiration, qui le fasse mouvoir. On sent bien que plus on imitera parfaitement la respiration naturelle, plus ce moyen doit avoir d'efficacité. L'usage et un peu d'attention, en apprendront plus que je ne pourrois en dire.

La feuille, qui sépare les deux soufflets, a aussi un petit manche, afin de pouvoir fixer un des soufflets, lorsqu'on voudra n'en faire agir qu'un.

Les soupapes A et D sont fermées extérieurement par un couvercle percé de plusieurs petits trous, pour laisser passer l'air. Ce couvercle est vissé, et n'est fait que dans l'intention d'empêcher l'approche des corps externes qui pourroient endommager le taffetas des soupapes.

Les bords extérieurs des soupapes A et D sont travaillés en vis, pour recevoir le couvercle; mais cette vis a aussi une autre destination. Dans les cas où l'on voudra employer le gaz déphlogistiqué au lieu de l'air commun, elle doit servir à recevoir l'extrémité d'un tuyau flexible, qui est adapté à une vessie remplie de ce gaz. Alors le soufflet A pompe l'air de cette vessie; pour l'injecter dans les poumons; mais comme le gaz déphlogistiqué peut servir plusieurs fois à la respiration, et que, par conséquent, il est avantageux de ne point perdre celui qui n'a servi qu'une ou deux fois; j'adapte aussi à la soupape D un tuyau semblable au premier, mais beaucoup plus long, dont l'autre extrémité va se perdre dans la même vessie dont je viens de parler. Par ce moyen je ne perds point de gaz déphlogistiqué, et je le fais respirer autant de fois que je le veux; ce qui n'est pas sans contredit un petit avantage.

C'est d'après l'analogie que *Macquer* a observée entre les effets de l'air dans la respiration, et ceux qu'il produit dans la combustion, qu'il regarde l'air déphlogistiqué comme un puissant se-

cours dans les asphyxies, et il présume que « l'air déphlogistiqué ranimerait la respiration ; en général , beaucoup plus efficacement que l'air impur de l'atmosphère , et qu'il opéreroit par conséquent des guérisons qu'on attendroit inutilement de ce dernier ».

On me demandera peut-être actuellement , dans quels momens de l'asphyxie doit-on faire usage du soufflet , et des autres moyens que j'ai indiqués plus haut ? Je répondrai d'abord que la première indication à remplir , est de faire cesser la cause qui a produit l'accident auquel on veut remédier , et que par conséquent il est indispensable de mettre en usage , le plus tôt possible , les moyens particuliers qui éloignent cette cause. Car tant qu'elle aura de l'action sur un asphyxié , tous les soins qu'on lui donneroit , ne pourroient manquer d'être inutiles ; mais aussitôt qu'on est assuré que cette cause est détruite , et qu'on a mis l'asphyxié dans une position capable d'affoiblir ou de dissiper ses mauvais effets , je pense qu'on ne doit point négliger les moyens généraux propres à rétablir la respiration. Car il est de fait que les premiers indices qu'un suffoqué donne

de son retour à la vie ; viennent des signes du rétablissement de cette intéressante fonction. Cependant, comme il est des asphyxies foibles, qui n'exigent pas conséquemment de moyens très-énergiques, je crois qu'il est nécessaire, pour se guider dans l'emploi de tous les secours, de se ressouvenir de la division que *Bucquet* fait de l'état d'un asphyxié. Ce savant et éloquent professeur, qui vivra sans doute encore long-temps dans la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, distingue trois degrés dans l'asphyxie.

Dans le premier, la respiration subsiste d'une manière marquée ; la circulation, quoique très gênée, se fait sentir, le suffoqué peut avaler.

Dans le second, le pouls est à peine sensible, et la respiration peu apparente ; la déglutition est entièrement empêchée.

Enfin le troisième degré, le pouls n'est point du tout sensible ; la respiration ne se fait plus, et la mort n'est pas loin.

Cette division fournit deux espèces d'indications. Dans les deux premiers degrés, les fonctions vitales ne sont

point assez lésées pour avoir absolument besoin de recourir aux moyens énergiques que nous avons appelés généraux. La cessation de la cause, qui produisoit l'asphyxie, suffit souvent pour faire disparaître les accidens. L'exposition à l'air libre, quelques cordiaux pris intérieurement, et soutenus de l'action des esprits volatils, ne manqueront pas de dissiper tout-à-fait les symptômes de l'asphyxie ; il n'en seroit pas de même pour le troisième degré. Les fonctions vitales étant entièrement abolies, et le principe de la vie ayant perdu presque toute son énergie, il faut principalement insister sur les secours capables de rappeler l'irritabilité, et de rétablir la fonction des poumons. C'est alors qu'on doit avoir recours aux moyens généraux, les seuls capables de procurer la secousse nécessaire pour produire ces heureux effets, sans lesquels la mort n'est pas loin. Dans ces momens précieux, il ne faut point s'amuser aux moyens secondaires, on perdrait un temps irréparable ; mais il faut toujours se ressouvenir que la vie n'est plus qu'une étincelle, qu'un léger retard peut éteindre ; et la crainte de causer un petit mal, ne doit point em-

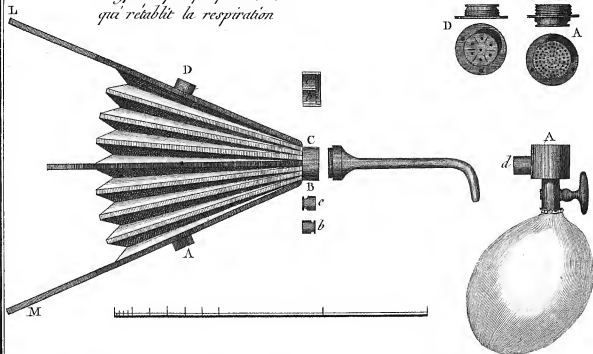
pêcher d'employer un moyen efficace que le danger commande impérieusement.

La brièveté, que je me suis prescrite dans ce Mémoire, m'a fait omettre bien des choses que l'importance et l'étendue de la matière exigeoient peut-être. Mon intention n'est point de donner un Mémoire sur les asphyxies, mais seulement de faire connoître un instrument qui sera sans doute utile, puisqu'il peut remplir le but essentiel pour lequel je le propose. Mes vœux seront remplis, si mes semblables en tirent quelque profit.

Après tout ce que je viens d'exposer, je crois pouvoir conclure, 1°. que généralement tout ce qui peut empêcher la poitrine de se dilater, ou qui, en lui permettant cette fonction, s'opposera à ce que l'air entre dans les poumons, et subisse, dans cet organe, l'altération qu'on sait qu'il y éprouve, sera une cause de suffocation, de quelque manière, et par quelque moyen, que son action soit exercée; 2°. que ce n'est qu'à cette cause, c'est-à-dire au défaut d'air respirable, qu'on doit attribuer la mort d'un animal suffoqué, soit qu'il l'ait été par les gaz, par une cause méca-

nique ou par la foudre ; 3°. qu'il est inutile de recourir à des causes admises par les uns , rejetées par les autres, tandis qu'il en est une que tout le monde admet , et qui est suffisante pour expliquer tous les phénomènes de la suffocation ; 4°. que tous les moyens , qu'on a proposés contre les asphyxies , prouvent qu'on a eu principalement en vue le rétablissement de la respiration , et que les plus efficaces sont ceux qui raniment cette fonction si essentielle ; 5°. qu'enfin l'instrument que je propose , et dont j'ai fait connaître le mécanisme , offre un moyen sûr et facile d'injecter de l'air frais dans les poumons , et d'en retirer celui qui y est méphitisé , et que , par conséquent , c'est le meilleur secours qu'on puisse employer contre les asphyxies.

Soufflet Apodopnique C, a, d
qui rétablit la respiration



RÉPONSE AU MÉMOIRE.

A CONSULTER,

Inséré dans le Journal de médecine,
cahier de février dernier, p. 139,

*Faite par M. PERCY, docteur en
médecine, chirurgien-major des
divisions de Flandres et d'Artois,
et du régiment de cavalerie de
monseigneur le duc DE BERRY,
de l'Académie royale de chirurgie
de Paris, &c.*

IL faudroit que le cas pour lequel M. Saucerotte, mon digne confrère et ami, demande aux personnes de l'art de lui communiquer leurs vues curatives, fût d'une difficulté tout-à-fait insurmontable, pour ne point céder aux talens et au génie de cet excellent praticien. C'est peut-être le seul exemple connu dans lequel le méat urinaire se soit aussi promptement effacé; car il ne s'oblitére ordinairement qu'à la longue; encore faut-il pour cela que les urines passent toutes par le vagin, et

qu'elles aient entièrement abandonné leur issue naturelle. Je connois deux femmes chez lesquelles il n'en reste pas la moindre trace; et il en est arrivé autant à l'urètre de quelques hommes affectés depuis long-temps de fistules urinaires, ce qui rendoit leur guérison absolument impossible.

Les accoucheurs célèbres dont M. *Saucerotte* a parcouru, à cette occasion, les ouvrages, n'ont, en effet, guère parlé que de l'incontinence d'urine qui survient après la chute des escarres gangréneuses, qu'a produites la longue compression de l'urètre par la tête de l'enfant. Ils rapportent peu d'observations de l'incontinence d'urine qui résulte du déchirement de la vessie occasionné, soit par les efforts de l'accouchement, soit par les manœuvres indiscrettes de l'accoucheur; et il paroît que c'est à une de ces causes qu'il faut attribuer celle dont il s'agit dans le Mémoire.

Blasius, Rhumelius, Sennert, &c., ont publié des faits de cette espèce. Il en existe un très-curieux dans les observations de *Salmuth* (Cent. 1, pag. 26); *Stalpart Van-der-Wiel* (obser. lxxxij), parle d'une femme qui guérit

seule, et presque sans secours, de cet accident, les urines ayant peu-à-peu repris leur route ordinaire.

On trouve dans *Roonhuysen* (*Obs. med.-ch. part. 2*), une lettre écrite, à ce sujet, à *Jacques de Kampen*, de laquelle on peut tirer des inductions utiles.

Corneil Solingen (*Embryulc. fol. 59*) ayant vu une femme dont la vessie avoit été ouverte par les débris du crâne d'un enfant qu'on lui avoit arraché avec un crochet; moyen dont l'usage, excusable en ce temps, ne sauroit l'être aujourd'hui, a donné sur cet événement et ses suites des détails très-intéressans.

Mais dans ces auteurs, ni dans une foule d'autres que je passe ici sous silence, il n'est pas fait mention de cette disparition presque subite de l'orifice externe du méat urinaire; et c'est cette circonstance seule qui rend si embarrassant le cas de la femme que M. *Saucerotte* a tant à cœur de guérir. Le succès semble dépendre uniquement de la découverte de cet orifice, et de la réintégration du canal; car la sonde ayant une fois forcé les urines d'y repasser, et les y amenant à mesure qu'elles tomberoient dans la vessie, la plaie

de cet organe ne manqueroit pas de se cicatriser, comme il est arrivé dans la plupart des observations dont je puis me souvenir.

Mais comment retrouver ce canal? M. *Saucerotte* en a vainement cherché l'entrée: elle s'est également dérobée aux tentatives de M. *Castara*; et sans doute un *collapsus* prématuré, une rétraction de l'urètre, en conséquence de la vacuité constante de la vessie, en a fait disparaître jusqu'aux vestiges, si toutefois ce n'est pas la désorganisation, la confusion, le gonflement extrême des parties de la génération, après l'accouchement forcé, qu'il faut accuser de cette singulière obturation.

Cette entrée continuant à être absolument invisible, si un stylet boutonné sur lequel, en supposant qu'il pénétrât, il seroit facile de faire glisser un très-petit tube de plomb ou d'argent, auquel on substituerait ensuite, après une dilatation graduelle, une bougie creuse, ou une sonde flexible; si ce stylet, dis-je, quoique poussé avec quelque force dans la première inégalité qui désigneroit le siège de l'urètre, devenoit infructueux; si un pessaire

cylindrique, pareil à celui dont feu M. *Petit* se servit autrefois pour guérir une jeune femme d'une fistule stercoraire au vagin, (*Œuv. posth. vol. 2^e.*) étoit sans effet; si la vessie de mouton, ou tout autre compresseur équivalent, ne réussissoit point à retenir l'urine dans la vessie, et à l'obliger à reprendre son cours par l'urètre, alors je pense qu'on pourroit essayer de rouvrir ce canal par la vessie même; en y portant une algalie que l'on feroit passer par le vagin à travers la plaie de ce conduit et celle de la vessie, et dont on tenteroit de faire sortir l'extrémité par le méat urinaire extérieurement. Dès qu'on seroit parvenu à franchir le sphincter, le court trajet de l'urètre ne feroit aucune résistance; et sur la portion d'algalie qui paroîtroit en dehors, on insinueroit ou une sonde, ou une bougie creuse de quelques pouces seulement de long, selon l'avis de feu M. Levret, (*Essai sur l'abus, &c. pag. 194*) qu'on y laisseroit à demeure jusqu'à la parfaite cicatrisation des plaies.

La sonde de gomme élastique seroit préférable à toute autre pour cette exploration délicate, parce qu'on peut lui donner toutes les incurvations qu'in-

diquent la situation des parties et la rencontre des obstacles. On l'introduiroit d'abord dans la cavité de la vessie , en lui faisant faire une bascule du pubis à l'anüs ; ensuite on retireroit le mandrin, que l'on plieroit autant qu'on le jugeroit nécessaire pour atteindre au col de la vessie : on le replaceroit de nouveau , et la sonde s'étant moulée sur sa courbure , on feroit quelques tâtonnemens, moyennant lesquels il seroit possible qu'on enfilât le chemin de l'urètre ; on pourroit du moins , à la faveur de cet instrument , reconnoître au-dehors le point où doit s'en trouver l'orifice , soit par la protubérance qu'on lui feroit former , soit par la percussion que le doigt , placé entre les deux petites lèvres , en percevroit.

Mais j'en dis trop ; MM. *Saucerotte*, *Castara* et *La Flise* père , hommes d'une expérience consommée , et du plus rare mérite , trouveront , lorsqu'ils se seront concertés , dans la réunion de leurs lumières , des ressources que leur ami n'a hasardé de leur offrir , que pour leur prouver de plus en plus son dévouement ; et faire remarquer combien , en rendant le public confident de leurs procédés , ces modestes chirurgiens

MÈAT URINAIRE EFFACÉ. 403
acquièrent de droits à son estime et à sa confiance.

TAILLE TRÈS-LABORIEUSE,

ET

FAITE EN DEUX TEMPS;

Par M. PERCY, docteur en médecine, chirurgien-major des divisions de Flandres et d'Artois, et du régiment de cavalerie de monseigneur le duc DE BERRY, associé de l'Académie royale de chirurgie de Paris, &c. &c.

C'EST au milieu des obstacles que l'art de guérir acquiert des forces. S'il n'obtenoit jamais que des succès faciles, s'il ne rencontroit de temps en temps quelques écueils sous ses pas, bientôt trop confiant, il s'endormiroit dans cette apathie funeste qui étouffe le génie et empêche le talent de se développer. Un chirurgien habile ne l'est pas devenu sans avoir été éprouvé dans des circonstances plus ou moins pénibles : ce sont les dangers qui ont affermi

son courage , enhardi sa main , accoutumé son esprit à la réflexion ; et sa sagacité est le fruit heureux des événemens extraordinaires , dont le cours de sa pratique a été semé. Combien de ressources se déploient aux yeux d'un opérateur actif , ayant à lutter contre un cas épineux , rare , imprévu ? Plein de cette hardiesse qu'éclaire le jugement , et que tempère la sagesse , il reconnoît la difficulté , la combat , la surmonte ; et son triomphe , en lui procurant une satisfaction refusée à cette timide réserve que l'on transforme si souvent en prudence , vaut encore à l'art un trait de lumière propre à étendre ses progrès , ou du moins à justifier en pareil cas ses entreprises. Oui , c'est dans les occurrences difficiles que se perfectionne le chirurgien , comme c'est à l'école du malheur que se forme en politique le grand homme ; et je bénirai le sort toutes les fois qu'il m'offrira de ces faits singuliers , de ces exceptions bizarres , qui , en rendant inutiles pour moi les règles et les principes ordinaires , me condamneront à tirer de mon imagination les moyens d'échapper aux risques dont je me verrai environné.

Voici une observation dans laquelle le hasard a parfaitement secondé mes vues. Heureux, si dans des conjonctures aussi embarrassantes, mes efforts étoient toujours couronnés d'un succès aussi consolant.

François Averlant, de la Gorgue, bourgade à trois lieues de Béthune, enfant de onze ans, d'un tempérament sanguin et assez fort, avoit depuis quelques années plusieurs symptômes de la pierre, mais si équivoques, qu'ils avoient partagé, sur l'existence de ce corps étranger, les gens de l'art qui avoient successivement examiné ce malade. Il avoit même été sondé, sans qu'on eût rien découvert dans la vessie; autre circonstance qui rendoit de plus en plus incertain et difficile le diagnostic de sa maladie. Cependant il éprouvoit les plus grandes douleurs; ses urines, souvent glaireuses, s'échappoient involontairement; et il se tiroit sans cesse la verge, ou se comprimoit les fesses avec la main; instinct commun à la plupart des calculeux, et dont ils obtiennent toujours quelque soulagement.

On me l'amena à Béthune sur la fin d'avril dernier. Mon premier soin fut

de le sonder, et ce fut aussi inutilement que l'avoient fait quelques autres chirurgiens. Je trouvai une vessie rapetissée à cause de la longue incontinence d'urine, et qui me sembla propre à recéler dans ses rides la pierre que vainement je cherchois. Après avoir fait boire abondamment, pendant quelques jours, ce petit malade, je le sondai encore. L'algalie ne me fit rien découvrir, quoique la vessie se fût assez bien développée; mais ayant introduit un cathéter à long bec, que je poussai le plus avant que je pus, moyennant un doigt placé dans l'anus, je touchai distinctement une pierre, et la fis toucher de même à M. *d'Arquier*, chirurgien-major de l'hôpital du lieu, lequel avoit désiré assister à cette nouvelle exploration.

Je ne songeai donc plus qu'à préparer le sujet à une opération dont la nécessité étoit devenue incontestable. Bains, lavemens, purgations, boissons copieuses, anthelmintiques, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit la rendre heureuse; et au bout de quinze jours, j'y procédai en présence du même M. *d'Arquier*, et de MM. *de Wevre* et *Dupuy* frères, chirurgiens de la ville. Le cathéter

arrivé , non sans quelque peine , dans la vessie , j'eus beau chercher , je ne retrouvai pas la pierre que nous avions si évidemment heurtée. N'importe , nous étions surs qu'il y en avoit une , et j'incisai. Ce fut la méthode corrigée d'*Haukins* que j'employai. Un flot considérable d'urines mêlées de sang , prouva aux chirurgiens présens que j'étois entré dans la vessie ; cependant point de pierre : en vain je parcourus tour-à-tour cet organe avec mes tenettes , mon doigt , un bouton ; encore une fois point de pierre. Ceux qui se sont trouvés dans le même cas , savent de quels sentimens on est alors agité , et combien on souffre d'un pareil contre-temps.

Je ne voulus pas pousser trop loin mes recherches , dans la crainte de fatiguer mon malade , et d'irriter trop fortement la vessie. L'enfant , débarrassé de ses liens , fut aussitôt transporté dans un bain qui l'attendoit ; et me voilà à discuter avec mes confrères , heureusement honnêtes et discrets , la raison d'un si étrange évènement. Après tout , leur disois-je , ce sera une taille en deux temps , telle que l'ont recommandée , d'après *Franco* , MM. *Hoin* , *Muret* , *Ferrand* , &c. et telle que l'a faite feu

M. *Déchaux*, de Dijon, dans une circonstance semblable à celle-ci. La vessie détendue, reposée, lâchera prise enfin, et qui sait si dans quelques jours cette pierre, dégagée des corrugations qui nous l'ont dérobée, ne sortira pas avec le secours seul des injections? Si elle est châtonnée, ce ne doit être qu'imparfaitement, puisque deux fois de suite elle a résonné sous le cathéter; et cette complication, dont il nous sera facile de nous convaincre par des perquisitions ultérieures, ne sera peut-être pas impossible à détruire.

Cependant une indigestion des plus terribles pensa enlever le malade à ma curiosité et à mes projets, dès le lendemain de l'opération; je fus obligé de lui donner l'émétique, qui lui fit rejeter beaucoup de pain d'épices que des voisins imprudens lui avoient apporté, et laissé manger. A cet accident, qui m'avoit causé les plus grandes alarmes, succéda, au bout de quatre ou cinq jours, une fièvre très-aigue, accompagnée de tension au bas-ventre, et de vives coliques qui se faisoient sentir principalement à l'hypogastre. Nouvelle source d'inquiétudes; je crus que la vessie enflammée causoit ce désordre,

désordre, et je ne fus rassuré que lorsqu'on m'eut appris que l'enfant avoit rendu un ver avec un lavement huileux que je lui avois fait administrer. Je revins aux vermifuges, dont il avoit usé sans effet pendant la préparation; et ces remèdes, entremêlés de minora-tifs et de lavemens légèrement amers, firent sortir en huit jours vingt-deux lombricaux, dont le moindre avoit sept pouces de long. Ceci prouve combien il est essentiel d'insister long-temps sur les anthelmintiques, en préparant les enfans aux grandes opérations, et particulièrement à celle de la taille; sans cela la diète à laquelle on est obligé de les tenir pendant le traitement, privant de leur pâture les insectes parasites, ils picotent douloureusement les intestins, les percent même quelquefois, si l'on n'a bientôt recours aux moyens qu'on a négligés, ou auxquels, forts de la nourriture qu'ils avoient eue précédemment, ces animaux ont pu résister; ou si l'on ne prévient leur dévorante faim par des analeptiques choisis et donnés dès que la fièvre de suppuration a diminué.

On pense bien qu'occupé de dangers si pressans, je ne songeai point, tant

qu'ils durèrent , à sonder mon malade , ni à découvrir la pierre qu'il me restoit à lui extraire ; je me contentai de faire de fréquentes injections dans la vessie , et de retarder , par des pansemens appropriés , la cicatrisation de la plaie qui , malgré mon attention à en tenir les lèvres écartées , s'étoit encore beaucoup trop rétrécie. Le calme rétabli , je recommençai mes recherches avec une sonde de poitrine , que je fus bien étonné de voir pénétrer dans la vessie jusqu'à l'anneau qui la terminoit , quoiqu'elle eût près de huit pouces de long , et dont les divers mouvemens ne me firent , pendant trois jours , rien apercevoir. Le quatrième , ayant tenté une nouvelle perlustration avec le même instrument , MM. *d'Arquier* et *Dupuy* présens , je frappai , à une profondeur étonnante , et en suivant la direction du coccx à l'ombilic , un corps dur que je ne pus toucher assez fort , pour le croire une pierre , ce qui m'engagea à prendre une sonde plus longue , dont je parlerai dans un moment , et au moyen de laquelle , ayant suivi la même direction , le choc le plus sensible ne me laissa aucun doute que ce ne fût vraiment une pierre.

Mes confrères la reconnurent aussi clairement que moi ; un d'eux me fit même observer que l'on ne pouvoit la toucher que par une petite surface, et que la sonde ne tournoit pas autour comme elle eût dû faire autour d'une pierre flottante. J'essayai de la toucher avec le tire-balle que j'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie royale de chirurgie, et j'y parvins toujours en suivant la direction annoncée ; je voulus même la charger, mais l'enfant ayant fait un mouvement, il me fut impossible ensuite de la retrouver ; et d'ailleurs la plaie me sembla trop étroite pour permettre un écartement suffisant des branches de l'instrument, et un passage assez libre au corps étranger. Dans ce moment ce furent les seules difficultés qui m'arrêtèrent, et il en existoit bien d'autres, comme on le verra.

C'est une chose surprenante que dès que le petit malade cessoit d'être couché horizontalement, il n'étoit plus possible d'atteindre à la pierre ; la vessie même paroissoit se raccourcir alors au point que la sonde entière de trois ou quatre pouces, en touchoit par tout le fond. Cette singularité ne pouvoit s'expliquer que par la décadence, que

par le renversement du sommet de cet organe , où j'avois lieu de soupçonner que résidoit la pierre , peut-être dans un kyste qui lui étoit sur-ajouté. Il seroit trop long de rapporter ici les diverses conjectures que je formai : toutes les observations de pierres chatonnées, citées par *Covillard* , *Houstet* , &c. ; toutes ces conformations vicieuses de la vessie , annoncées par *Bauhin* et *Morgagni* ; toutes ces appendices , ces *loculamens* que M. de *Brocke* a si bien décrits ; tous ces faits épars dans les auteurs , dans *Casaubon* , *Coyeter* , *Tulpius* , *Verdier* , *Haller* , *Muller* , &c. tout cela se retraçoit à ma pensée , et ne faisoit qu'épaissir de plus en plus l'obscurité qui m'entouroit. Je me rappelois l'opération malheureuse faite à Douai , il y a quelques années , et dans laquelle le chirurgien n'ayant , comme moi , pu trouver la pierre , quoiqu'il l'eût sentie auparavant , la rencontra après la mort du sujet , qui étoit aussi un enfant , dans une cavité adossée à la vessie , à laquelle elle donnoit la forme d'une calebasse inclinée. Ce cas avoit de la conformité avec le mien ; cette cavité secondaire , qui pouvoit n'être autre chose qu'une dilatation

d'un des uretères , devoit exister de même chez mon malade. Mais comment rendre compte de la profondeur excessive de la vessie , seulement lorsque l'enfant étoit couché horizontalement , et de l'impossibilité de toucher la pierre dans toute autre attitude que celle-là , et dans toute autre direction que celle d'une ligne qui , partant du coccix pour arriver à l'ombilic , devoit passer par le milieu de la vessie , et laisser les uretères de côté ? En admettant la formation de la pierre dans l'un ou l'autre de ces canaux , sans doute que le développement de la poche lui avoit fait gagner le haut de la vessie , et l'avoit rapprochée de l'axe du corps d'où le poids de la pierre l'éloignoit lorsque le sujet se couchoit latéralement , ou qu'il se mettoit sur son séant. Cette poche formant alors un coude avec la vessie , la pierre échappoit aux instrumens , et ceux-ci , arrêtés par les parois de l'organe , lesquelles n'avoient point participé à la dilatation , devoient ne rencontrer qu'une capacité ordinaire.

Quoi qu'il en soit de cette idée , et de toutes celles dans lesquelles je pourrois m'égarer , il s'agissoit d'enlever

cette pierre , et j'avoue que , sans m'être aveuglé sur les difficultés d'une telle opération , il s'en falloit bien que j'eusse prévu toutes celles qu'elle devoit entraîner.

Ce fut le mardi 8 juillet que j'y procédai , en présence des mêmes chirurgiens qui avoient assisté à la première. L'enfant étant couché sur une table garnie d'une simple couverture , et fermement assujetti , je commençai par introduire dans la vessie , et jusque sur la pierre , à laquelle j'eus le bonheur de parvenir en très-peu de temps , cette longue sonde droite d'acier et cannelée , dont on voit la figure dans les Mémoires de la Soc. roy. de médecine , et que M. *Vicq-d'Azyr* , son auteur , a conseillé de substituer au cathéter courbe , dès qu'on a assez découvert la cannelure de celui-ci pour enfoncer l'autre dans la vessie , et couper dessus , comme si on n'avoit qu'un simple sinus à amplifier. Cette sonde porte à son extrémité une crête saillante , à la faveur de laquelle on la fait glisser sur le cathéter. Cette crête fut pour moi d'un grand secours ; car ayant poussé de force l'instrument à côté de la pierre , (on n'en voyoit plus alors que la pla-

tine) ; et l'ayant retourné pour présenter la cannelure du côté de la tubérosité de l'ischion , où j'avois à renouveler mon ancienne incision , je la sentis s'accrocher, et retenir fixement en place la sonde. Après avoir rouvert les tégumens et la vessie avec un gros bistouri boutonné, que je portai d'abord à angle aigu sur la sonde , et que je retirai ensuite en m'éloignant parallèlement d'un pouce et demi d'elle , pour achever de dedans en dehors la section de la vessie , je pris la plus longue de mes tenettes, que je fis entrer aussi avant que je pus , mais sans pouvoir arriver à la pierre , dont l'éloignement ne surpassoit cependant pas sa portée. J'ai jugé depuis que c'étoit la largeur des mors qui l'avoit arrêtée au détroit, par delà lequel se trouvoit le corps étranger. Je le franchis avec mon tire-balle, ce détroit que je ne reconnus bien que quand je voulus charger la pierre, ce qui me fut impossible. Ayant cru un instant l'avoir saisie , je n'en eus qu'une petite pointe ; puis ayant fait une seconde tentative , j'en eus encore un fragment , et la masse restoit inaccessible ; c'est qu'elle étoit si volumineuse, qu'elle ne pouvoit passer par l'ouver-

ture du kyste qui la contenoit, et que cette ouverture s'opposoit d'un autre côté à un écartement des branches du tire-balle, tel qu'il l'eût fallu pour la prendre par le milieu. La sonde étoit toujours en place, et tenoit d'autant mieux que la pierre, déjà un peu engagée au passage, devoit la serrer entre elle, et le rebord auquel sa crête étoit accrochée. Je conduisis sur sa cannelure le lithotome qu'a proposé M. *Lhéritier*, et que M. *Vicq-d'Azyr* a fait entrer dans la méthode de tailler qu'il a publiée : espèce de couteau de table, dont la lame ne commence à être tranchante qu'à un pouce et demi de sa pointe, seule partie que je laissai à découvert. J'avois besoin d'un instrument de cette longueur pour parvenir jusqu'à ce rebord, et y faire les débridemens nécessaires. Je ne dissimulerai point le trouble passager qui s'empara de moi lorsqu'il fallut les pratiquer; mes confrères ne furent pas moins effrayés en voyant un instrument tranchant se perdre à une aussi grande distance. Une fois parvenu au cul-de-sac de la sonde, je la détournai un peu; et l'ayant poussée en haut en même temps que le lithotome, je jugeai que

j'avois coupé quelque chose , à la liberté qu'elle acquit aussitôt , et dont je profitai pour couper de même au côté opposé. Cela fait, je retirai le lithotome seul , et introduisis le tire-balle qui , pour le coup , chargea bien la pierre , mais sans pouvoir l'amener , quelques efforts que je fisse. Autres débridemens , et plus étendus que les premiers. Nouvelle introduction du tire-balle ; enfin , elle parut cette pierre si rebelle , et sa sortie ne fut pas ce qui fatigua le moins le malade , parce que les mors du tire-balle ne la couvrant pas , comme eussent fait ceux d'une tenette , quelques aspérités dont elle étoit hérissée , causèrent en passant une irritation assez douloureuse. Elle étoit ovulaire , ayant deux pouces dans son plus grand diamètre , et près d'un pouce et demi dans son petit , un peu aplatie sur ses deux grandes faces , friable , d'une nature graniteuse , et pesant deux onces un gros.

L'enfant fut mis aussitôt dans un bain tiède ; mais il ne put y rester plus d'un quart-d'heure à cause du sang qu'il y perdoit ; et heureusement que la rougeur de l'eau m'avertit à temps de l'en retirer , autrement une syncope mortelle m'eût appris trop tard combien il

est essentiel, dans de tels cas, de découvrir de temps en temps un malade pour s'assurer de l'état de son poulx et du changement de couleur du fluide dans lequel il est plongé.

Ce fut la dernière frayeur qu'il me causa. Pendant trois jours les urines entraînèrent par la plaie des caillots de sang et des pelotons de glaires. Le quatrième, elles commencèrent à reprendre, en partie, le chemin de l'urètre; et le dix-huitième, la plaie, qui ne fut pansée d'abord qu'avec de la charpie trempée dans l'huile d'amandes-douces tiède, et ensuite avec du vin miellé, fut complètement cicatrisée; ce qui n'étonna pas peu les chirurgiens qui m'avoient vu opérer, et qui, sur mon invitation, vinrent ce jour même visiter mon malade.

Je me garderai bien d'attacher à ce succès plus d'importance qu'il n'en mérite; mais on conviendra que l'art qui a prescrit de déchirer, et même de couper les cloisons, les kystes, les cellules qui emprisonnent certaines pierres, ne peut encore offrir que peu d'exemples de l'exécution heureuse de ces préceptes, et qu'il n'a guère eu à louer jusqu'à ce jour, que quelques praticiens,

dont toute la hardiesse a consisté à dégager, soit avec le bistouri, soit par l'abrasion, des pierres incarcérées que le doigt pouvoit aisément toucher à l'entrée de la vessie.

On ne lit pas le Mémoire de feu M. *Houssel* sur les pierres enkystées, sans être effrayé du nombre de calculeux qui, ayant de ces sortes de pierres, ont succombé faute de courage de la part des opérateurs. Il en faut sans doute pour oser, comme je l'ai fait, porter aussi loin le fer tranchant dans un organe si délicat; mais ce procédé, qu'on accusera, si l'on veut, de témérité, n'est-il pas plus digne de la chirurgie, que le lâche abandon où j'ai vu livrer quelques malades, et où j'aurois pu livrer le mien? Et dans le cas que je viens de rapporter, quel autre moyen eût pu préserver ce sujet de la mort, qui auroit infailliblement suivi mon inaction? Je ne pouvois, comme *Covillard*, déchirer la poche qui renfermoit la pierre, encore moins la meurtri, la froisser avec des tenettes, comme l'a conseillé *Littre*; les injections recommandées par *Le Dran*, n'avoient eu aucun effet; le pharyngotome dont on se serviroit utilement pour une pierre peu

éloignée, étoit insuffisant; il falloit donc, ainsi que l'avoit fait *Garengeot* dans une circonstance infiniment moins difficile, recourir à l'incision, ou me vouer à cette expectative trompeuse et si souvent meurtrière, à laquelle se borne le commun des chirurgiens.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois d'avril 1789.*

La colonne de mercure dans le baromètre s'est soutenue sept jours de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes; elle est descendue trois jours de 28 pouces à 27 pouc. 11 lignes; et vingt-un jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 6 lignes. La plus grande élévation a marqué 28 pouces 3 lignes: la moindre 27 pouces 6 lignes; ce qui fait une différence de 9 lignes.

Le thermomètre, du premier au quinze, a marqué, au matin, de 1 à 7 au-dessus de 0, dont 6 fois 2, deux fois 1, 4, 5; à midi, de 6 à 12, dont quatre fois 8, 9, deux fois 7, 10; au soir, de 3 à 8, dont cinq fois 4, deux fois 3, 5, 6, 8. Du seize au trente, il a marqué, au matin, de 3 à 7, dont quatre fois 5, 6, trois fois 7, deux fois 3, 4; à midi, de 9 à 15, dont quatre fois 11, 13, deux fois 9, 12; au soir, de 5 à 9, dont six fois 7, quatre fois 6, trois fois 8. La plus grande chaleur a marqué 15; la moindre, 1; ce qui fait 14 degrés de différence.

Le ciel a été pur quatre jours, couvert quatorze, et variable douze jours. Il y a eu quatorze fois de la pluie; cinq fois continue, une fois de la grêle, trois fois averses, six fois vent violent, et deux coups de vent.

Les vents ont soufflé quatre jours N., dont une fois fort; et S-O., dont trois fois violent; trois jours O., N-N-E., N-N-O., N-E., dont une fois fort; S-S-O., dont deux fois fort, et une fois violent; deux jours O-N-O., N-O., un jour S., un jour E-S-E., un jour O-S-O.

L'hygromètre a marqué, dans la première quinzaine, de 70 à 105; dans la seconde, de 74 à 103.

Il est tombé pendant le mois un pouce 6 lignes six dixièmes d'eau à Paris.

La température a été vraiment humide et froide, un peu moins dans la seconde quinzaine, aussi la végétation a languï, et ses productions ont été fort retardées. Les maladies appartenantes à cette constitution ont été les fièvres intermittentes: elles ont eu, comme dans le mois précédent, l'appareil des fièvres automnales; la plupart ont été accompagnées d'une teinte

jaune à la peau ; elles ont été sujettes à des récidives fréquentes , à changer de rythme , et très-souvent à des bouffissures. Les émétiques n'ont point épuisé leurs accès , et les purgatifs unis au quinquina , ont paru leur donner de l'intensité , et leur ont fait changer de rythme , de tierces devenir quartes , ou doubles tierces. Les délayans amers unis au cresson , aux fleurs de camomille , aux sels neutres , souvent à l'oxymel simple , et long-temps continués , ont paru les moyens les plus efficaces. Celles qui se sont manifestées sur la fin du mois ont cédé plus facilement , mais il a fallu employer le quinquina.

Les fièvres bilieuses , les fausses fluxions de poitrine ont continué de régner , et ont conservé l'appareil qu'elles avoient le mois précédent ; elles se sont jugées avec lenteur , et le traitement en a été le même. Les catarrhes ont été nombreux ; beaucoup de vieillards y ont succombé. Les fluxions de poitrine gangréneuses ont été moins communes. Les affections érysipélateuses , les ophthalmies ont été presque régnantes ; les dernières sur-tout ont été très-opiniâtres et rebelles. Les affections rhumatismales n'ont pas été

moins fréquentes, ni moins inflammatoires que celles qui ont régné le mois précédent : elles ont exigé le même traitement. Les affections chroniques ont tourmenté beaucoup ceux qui y sont sujets , particulièrement les gouteux , les hémorroïdaires , les rhumatisans , les dartreux , &c. &c.

La petite-vérole a été moins nombreuse , et aussi bénigne que le mois précédent ; mais la coqueluche a été très-fréquente et opiniâtre ; plusieurs ont été inflammatoires , et ont exigé des saignées répétées , sans être fâcheuses.

Les fièvres malignes , ou plutôt séreuses , ont continué d'être graves ; un assez grand nombre de malades ont péri du 9 au 14 de l'invasion. Parmi les fièvres séreuses et quelques fausses fluxions de poitrine , s'est manifesté un ordre de symptômes particuliers : l'invasion s'annonçoit par des foiblesses , par la perte de la connoissance , et par une prostration de forces inquiétante ; les vessicatoires multipliés dissipoient ces premiers accidens : alors survenoit le caractère de la maladie , aux symptômes de laquelle s'unissoient des convulsions dans les membres. Le hoquet ,

qui accompagnoit la maladie dans toutes ses périodes, et comme symptôme essentiel, ne se dissipoit qu'avec la maladie. Du neuf au onze, survenoit la rétention d'urine, qui a disparu aux uns, après les premiers purgatifs; aux autres, seulement à la convalescence parfaite; à ceux-ci, on a été obligé de redonner du ton à la vessie par des injections. On n'a pu employer les laxatifs que fort tard; le plus tôt a été vers le dix-huit de la maladie, et le plus ordinairement ce n'a été qu'après le 21, qui a été constamment orageux. Les évacuations ont été prodigieuses et d'une bile fondue, telle que l'écume de bière: quatre à cinq purgatifs ont suffi; alors les vessicatoires ont montré du penchant à se fermer; et la convalescence, quoique longue, n'a été accompagnée d'aucun accident: alors le lait d'ânesse a produit les meilleurs effets.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A V R I L 1789.

| Jours du mois. | THERMOMETRE. | | | BAROMETRE. | | |
|----------------------|--------------|---------------------------|-------------|--------------|---------------------------|-------------|
| | Au matin. | Dans l'après- midi. | Au soir. | Au matin. | Dans l'après- midi. | Au soir. |
| | dégr. | dégr. | dégr. | pouc. lig. | pouc. lig. | pouc. lig. |
| 1 | 12, 4 | 8, 2 | 5, 9 | 27 14, 5 | 27 9, 3 | 27 10, 0 |
| 2 | 4, 5 | 9, 2 | 8, 2 | 27 8, 3 | 27 7, 1 | 27 6, 7 |
| 3 | 7, 6 | 10, 2 | 8, 5 | 27 5, 7 | 27 6, 3 | 27 6, 7 |
| 4 | 5, 8 | 8, 4 | 3, 2 | 27 6, 8 | 27 9, 5 | 27 11, 8 |
| 5 | 2, 3 | 6, 8 | 4, 2 | 28 0, 7 | 28 1, 3 | 28 1, 4 |
| 6 | 1, 6 | 8, 4 | 5, 4 | 28 0, 7 | 28 0, 5 | 28 0, 2 |
| 7 | 3, 4 | 8, 0 | 3, 0 | 27 11, 6 | 27 11, 8 | 27 11, 9 |
| 8 | 1, 9 | 7, 0 | 4, 9 | 28 0, 0 | 28 0, 3 | 28 1, 2 |
| 9 | 2, 7 | 9, 9 | 4, 9 | 28 1, 0 | 28 1, 0 | 28 0, 8 |
| 10 | 4, 2 | 11, 5 | 6, 1 | 28 0, 0 | 27 11, 0 | 27 10, 1 |
| 11 | 5, 1 | 9, 6 | 6, 6 | 27 11, 9 | 27 10, 0 | 27 9, 7 |
| 12 | 6, 4 | 9, 9 | 4, 6 | 27 8, 7 | 27 8, 8 | 27 9, 0 |
| 13 | 2, 8 | 7, 4 | 4, 3 | 27 9, 7 | 27 10, 3 | 27 11, 1 |
| 14 | 2, 2 | 10, 5 | 5, 3 | 27 11, 1 | 27 10, 7 | 27 10, 5 |
| 15 | 2, 1 | 12, 2 | 7, 1 | 27 9, 6 | 27 9, 2 | 27 8, 7 |
| 16 | 4, 5 | 15, 6 | 6, 5 | 27 8, 7 | 27 10, 0 | 27 9, 8 |
| 17 | 6, 4 | 12, 5 | 7, 8 | 27 9, 2 | 27 8, 7 | 27 9, 0 |
| 18 | 6, 7 | 12, 0 | 7, 5 | 27 9, 0 | 27 9, 3 | 27 9, 8 |
| 19 | 5, 4 | 13, 0 | 8, 6 | 27 9, 5 | 27 9, 8 | 27 11, 1 |
| 20 | 4, 6 | 13, 7 | 7, 5 | 28 1, 0 | 28 1, 3 | 28 2, 3 |
| 21 | 5, 6 | 11, 6 | 9, 6 | 28 1, 6 | 28 3, 1 | 28 2, 4 |
| 22 | 7, 0 | 13, 2 | 7, 5 | 28 2, 0 | 28 2, 2 | 28 2, 0 |
| 23 | 5, 0 | 9, 7 | 8, 1 | 28 0, 4 | 28 0, 0 | 27 9, 9 |
| 24 | 7, 9 | 9, 2 | 6, 7 | 27 6, 7 | 27 8, 5 | 27 9, 2 |
| 25 | 3, 6 | 10, 9 | 6, 5 | 27 9, 8 | 27 10, 5 | 27 7, 6 |
| 26 | 5, 4 | 11, 5 | 6, 3 | 27 6, 7 | 27 6, 8 | 27 6, 0 |
| 27 | 3, 5 | 11, 5 | 5, 9 | 27 7, 3 | 27 7, 2 | 27 8, 1 |
| 28 | 6, 8 | 13, 0 | 7, 4 | 27 9, 0 | 27 9, 8 | 27 9, 7 |
| 29 | 7, 2 | 11, 0 | 7, 0 | 27 8, 8 | 27 8, 8 | 27 9, 0 |
| 30 | 6, 4 | 14, 1 | 8, 0 | 27 9, 3 | 27 9, 4 | 27 9, 0 |

ÉTAT DU CIEL.

| <i>Jours du mois.</i> | <i>Le matin.</i> | <i>L'après-midi.</i> | <i>Le soir.</i> | <i>Vents dominans dans la journée.</i> |
|-----------------------|---------------------------|-----------------------|-------------------------|--|
| 1 | Gra. vent, pl. contin. | <i>De même.</i> | Peu de vent, ciel couv. | S-S O. fort. |
| 2 | Pluie. | <i>De même.</i> vent. | <i>De même.</i> | S-O, violent. |
| 3 | Gra. vent, pluie. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | S-S-O. violent. |
| 4 | Pluie. | Ciel éclair. | Vent à minuit. | O. foible. |
| 5 | Assez beau. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | N-N-E. |
| 6 | C. aff. beau. | Ciel couv. pet. plu. | Petite pluie. | N-N-E. |
| 7 | Pluie par intervalle. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | Calme. |
| 8 | Ciel couv. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | N-O. |
| 9 | Nuages. | Aff. b. ciel. | Ciel pur. | N. |
| 10 | Ciel couv. | Beau ciel. | <i>De même.</i> | N. foible. |
| 11 | Ciel couv. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | Calme. |
| 12 | Ciel couv. | <i>De même.</i> | Plu. à 8 heures. | N-N-O. |
| 13 | Pluie. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | N. fort. |
| 14 | Aff. beau. v. | <i>De même.</i> | Ciel pur. | N-E. for. |
| 15 | Ciel pur. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | Calme. |
| 16 | Ciel couv. | <i>De même.</i> | S'éclaircit à 8 heures. | Calme. |
| 17 | Pluie. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | S. |
| 18 | Ci. co. plu. à 10 heures. | Ciel couv. | Moins couv. | O-S-O. |
| 19 | C. aff. beau. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | N-N-O. |
| 20 | Ciel pur. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | N-N-O. |
| 21 | Ciel pur. | Alternati. co. & ci. | <i>De même.</i> | O-N-O. |
| 22 | Assez beau. | Ciel pur. | <i>De même.</i> | O. |
| 23 | Ciel se couvrir à 10 h. | Pluie par interv. | <i>De même.</i> | -O. |
| 24 | Grêle à 10 heures, plu. | Pluie. | Pluie. | O-N-O. f. |
| 25 | C. aff. beau. | Couvert. | Pluie. | N-O. |
| 26 | Avers. fréquent. ve. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | S-O, violent. |
| 27 | Av. à midi. | Av. à 6 h. | Ciel pur. | S-O. vio. |
| 28 | Ciel couv. vent. | Ciel couv. moi. de v. | Ciel couvert. | S-S-O. fo. |
| 29 | Ciel couv. | <i>De même.</i> | S'éclaircit. | O. foible. |
| 30 | C. aff. beau. | <i>De même.</i> | <i>De même.</i> | E-S-E. |

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur, 15, 6 deg. le 16
 Moindre degré de chaleur. . . 1 6, le 6

pouc. lign.

Plus grande élév. de Mercure, 28, 3, 1. le 21
 Moindre élév. de Mercure, 27, 5, 7. le 3

Nombre de jours de Beau..... 8
 de Couvert.. 19
 de Nuages.... 4
 de Vent.... 7
 de Grêle.... 1
 de Pluie..... 15

Le vent a soufflé du N..... 3 fois.

N-E..... 1

N-N-E.. 2

N-O.... 2

N-N-O.. 3

S-O.... 4

S-S-O... 3

E-S-E... 1

O..... 3

O-S-O.. 1

O-N-O. 2

Calme... 4

Quantité de Pluie, 1 pouce 11 lign. 6

TEMPÉRATURE : froide & humide.

*OBSERVATIONS météorologiques
faites à Lille , au mois d'avril
1789, par M. BOUCHER, mé-
decin.*

Il est tombé beaucoup de pluie dans les quatre premiers jours du mois ; ensuite elle a cessé jusqu'au 17 ; à cette époque, elle a repris par intervalle , sans être considérable. Le 17, on a entendu un violent coup de tonnerre, précédé d'un éclair.

Le temps a été froid tout le mois , si l'on en excepte quelques jours depuis le 20 jusqu'au 30 : la liqueur du thermomètre ne s'est néanmoins élevée, aucun jour, au-dessus du terme de 13 degrés.

Le mercure dans le baromètre ne s'est guère éloigné , dans tout le mois , du terme de 28 pouces, sinon le 2 & le 26 , qu'il est descendu à celui de 27 pouces 5 lignes. Le vent a varié dans tout le cours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes $\frac{1}{2}$.

430 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

3 fois du Sud.

7 fois du Sud vers l'Ouest.

7 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

1 jour de neige.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

5 jours de brouillards.

La quantité de pluie qui est tombée ce mois a été de 32 lignes $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur de l'hygromètre a été de 33 degrés $\frac{7}{10}$; savoir, le 8 du mois; & le plus bas a été, le 4, de $\frac{4}{5}$ de degré.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'avril 1789.

Les fluxions (catarrales) ont persisté dans tout le cours de ce mois. Il y a eu aussi beaucoup de personnes attaquées de la fièvre tierce & de la double-tierce, dont les unes étoient assez violentes pour obliger d'avoir recours de bonne heure au quinquina.

Vers le milieu & à la fin du mois, on a observé dans le peuple une fièvre continue, portant à la tête; elle étoit purement inflammatoire dans les uns, & bilieuse-phlogistique dans d'autres. Plusieurs personnes ont été les victimes de cette maladie, pour n'avoir pas été

traitées convenablement dans son début. Les saignées, répétées promptement, tant du bras que du pied, ont été le principal remède dans la première espèce : une saignée locale, par l'application des sang-sues aux tempes, pratiquée ensuite, a produit de bons effets.

Dans la fièvre phlogistique bilieuse, les malades ressentoient une chaleur excessive dans les entrailles, avec un mal de tête des plus violens & une soif inextinguible ; il survenoit assez souvent une diarrhée bilieuse & copieuse qui ne soulageoit point. Les boissons indiquées, telles que celles où entroient les différens acides végétaux, ou l'acide vitriolique, n'apportoient point de soulagement notable : la tête s'engouoit de plus en plus ; les malades tomboient dans le délire. Les épispastiques, appliqués à la plante des pieds, produisoient peu d'effet : on n'a pas cru que ce fût le cas de recourir aux vésicatoires, dans la crainte d'augmenter la chaleur interne.

Nombre de personnes, à la fin du mois, ont essuyé des crachemens de sang, avec fièvre, & avec les symptômes ordinaires à la péripneumonie. Dans quelques-unes la maladie a été compliquée de saburre dans les premières voies.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Philosophical transactions, &c. C'est-à-dire, *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, volume lxxviii, pour l'année 1788, partie première ; in-4°. A Londres, chez Davis, 1788.*

1. Les articles qui, dans cette partie, fixent notre attention sont,

1°. Un discours sur la méthode de manifester la présence, & de déterminer la qualité des petites quantités d'électricité, tant naturelle qu'artificielle ; par M. TIBERE CAVALLO, membre de la Société royale.

Ce discours a été prononcé en conséquence d'une institution de feu M. Bacher. L'auteur observe que nos connoissances relatives à l'électricité ne s'étendent guère au-delà de ce que l'on pourroit appeler la superficie ; & que ceux qui cherchent à se distinguer dans cette branche de la physique, doivent examiner les forces électriques dans leur état naissant, plutôt que lorsqu'elles sont accumulées ; qu'après avoir recherché leurs premiers commencemens, il est aisé de comprendre leurs progrès, & de juger jusqu'à quel point on peut les accumuler par des additions répétées de petites quantités. Il rend
ensuite

ensuite compte des différentes méthodes qui ont été imaginées pour déterminer de petites quantités d'électricité, & expose leurs avantages & désavantages respectifs. Il considère en particulier le *condensateur* de M. *Volta*, l'*électromètre*, & le duplicateur de M. *Bennet*. Il observe, en parlant de ce dernier, qui l'occupe particulièrement, que par les plateaux demi-isolés de M. *Volta*, l'électricité répandue est attirée & condensée en un petit espace. Si sur un plateau électrisé *positivement*, par exemple, on en pose un autre, l'atmosphère du premier repousse le fluide électrique du second, (touché avec une substance conductrice, afin d'en soutirer le fluide) & y produit un degré égal d'électricité, mais *negative*, sans en perdre de la sienne propre. Le second, à son tour, produit de la même manière un degré égal d'électricité *positive* dans un troisième. Le premier & le troisième, l'un & l'autre électrisés *positivement*, étant placés à côté l'un de l'autre, agissent avec une force double, & le second étant placé sur eux, acquiert une électricité double de la première; & en répétant ce procédé simple, on peut continuellement doubler les plus foibles degrés d'électricité jusqu'à ce qu'ils deviennent sensibles. Cependant, remarque M. *Cavallo*, s'il existe quelque degré d'électricité dans les plateaux mêmes, cette électricité propre sera multipliée aussi-bien que celle qu'on cherche à découvrir; il prouve par plusieurs expériences qu'il en est ainsi, & que l'électricité des plateaux devient très-sensible à force de la doubler. Il ajoute que cette circonstance n'est pas particulière aux plateaux demi-isolés; mais qu'à proprement parler, toutes les substances sont toujours éle-

étrisées, c'est-à-dire que chaque substance, & même les diverses parties du même corps, contiennent en tout temps une quantité d'électricité plus ou moins supérieure à celle qu'elles devroient contenir pour être dans un parfait équilibre électrique avec les corps environnans. » L'état flottant de l'électricité de l'air, le passage des nuages électriques, l'évaporation & la condensation des fluides, les frottemens résultans de diverses causes, agissent perpétuellement sur le fluide électrique de tous les corps, de manière à augmenter ou à diminuer la quantité d'électricité, ou à en troubler l'équilibre; & il est possible que la nature, pour opérer des effets très-intéressans, n'ait besoin que de différences, dans la distribution de ce fluide, assez petites pour ne pas affecter nos instrumens.

L'auteur termine ce discours par une nouvelle théorie de la manière dont le frottement excite l'électricité, & prend pour base de cette théorie l'observation qu'il n'y a pas de corps qui soit dans un équilibre parfait d'électricité avec les corps environnans, & que tous les corps, ainsi partagés d'électricité, ont la capacité d'en recevoir une plus grande quantité des corps qui les entourent, c'est-à-dire que l'électricité qu'excitent nos machines n'est rien autre chose qu'une multiplication rapide de celle qui se trouve déjà dans le verre ou dans le caoutchouc.

2^e. *Leçon Croonienne sur le mouvement musculaire; par GEORGE FORDYCE, docteur en médecine, membre de la Société royale.*

L'auteur distingue entre mouvement primitif, & mouvement communiqué. « Si deux par-

cules de matière d'une espèce quelconqué, dit-il, qui ne seroient pas plus éloignées l'une de l'autre que le soleil ne l'est de la terre, étoient en un repos parfait, elles se mettroient sur-le-champ en mouvement l'une vers l'autre, s'il n'existoit aucune autre particule de matière. C'est le mouvement ainsi produit que j'appelle primitif.»

Il avance ensuite que « plusieurs observations prouvent que le mouvement musculaire n'est pas un mouvement communiqué, mais un mouvement primitif... d'où il suit qu'il n'est pas nécessaire pour un mouvement ou communication quelconque, de passer par aucune matière, afin de pouvoir mettre les forces musculaires en action. »

D'après ces prémices, il suppose que tout pouvoir primitif, exercé par une partie mouvante, consiste dans un pouvoir des particules de s'approcher l'une de l'autre. Il appelle ce pouvoir, attraction de vie, & en admet de deux espèces; l'une, constante dans les animaux vivans, tient les particules plus rapprochées dans le corps vivant que dans le corps mort; c'est le *ton*: l'autre qui, dans une partie mue, rapproche les particules les unes des autres au-delà des forces du ton. Si cette seconde espèce ne se continue que quelques secondes, il l'appelle *action*, & lui donne le nom de *spasme*, lorsque sa durée est plus longue. Cette théorie nous paroît si compliquée, si embrouillée, & si peu vraisemblable, que nous n'entrerons pas dans de plus grands détails à son égard.

3°. *Description d'une masse de fer natif; trouvée dans l'Amérique méridionale; par MICHEL RUBIN DE CELIS.*

Ce Mémoire, écrit en espagnol, est accompagné d'une traduction angloise. Cette masse de fer, longue de trois verges & large de deux & demie, a été trouvée à Otumpa, place située par le 27° deg. 28 min. de latitude méridionale, dans un lit d'argile pure & de cendres. M. de Celis pense qu'elle est une production volcanique,

4°. *Expériences frigorifiques sur l'expansion mécanique de l'air, expliquant la cause du grand degré de froid sur le sommet des hautes montagnes, de la condensation subite de la vapeur aérienne, & de la mutabilité perpétuelle de la chaleur atmosphérique ; par ERASME DARWIN, docteur en médecine, membre de la Société royale.*

M. Darwin considérant le degré considérable de froid que produit l'évaporation des fluides, & la grande quantité de chaleur nécessaire pour les changer en vapeurs, a été engagé à supposer que la seule *expansion mécanique* augmente la capacité de recevoir de la chaleur ; c'est-à-dire que les fluides élastiques, en se dilatant, absorbent de la chaleur des corps qui sont dans leur proximité, & y produisent du froid ; comme par la raison des contraires, ces fluides, en se condensant, expriment la chaleur qui passe alors aux corps contigus. Pour confirmer cette théorie, il cite plusieurs observations curieuses. L'air condensé dans un fusil à vent, en tirant un coup avec cette arme contre un thermomètre, en fait baisser le mercure, qui auparavant indiquoit le degré de chaleur commun à l'atmosphère. En condensant l'air dans le récipient de ce fusil, il se produit une chaleur sensible à la main, indépendamment de celle

qu'on pourroit attribuer au frottement. Ils s'engendrent du froid lorsque l'air, renfermé sous la cloche d'une antlie ou machine pneumatique, est dilaté par le jeu rapide de la pompe, aussi bien que lorsque l'air extérieur se dilate au moment qu'on en fait rentrer sous la cloche. Dans tous ces cas de dilatation, les vapeurs aqueuses contenues dans l'air sont condensées & rendues visibles, parce que la chaleur qui les tenoit dissoutes, a été absorbée par l'air dilaté. L'auteur fait à ce sujet mention d'un phénomène curieux de cette espèce, qu'on observe dans la fontaine de Hiero, dans une mine de Hongrie. L'air y est comprimé par une colonne d'eau de 260 pieds de hauteur, & en conséquence de cette forte condensation, l'air, en ouvrant le robinet, se dilate, & absorbe la chaleur avec une rapidité & une avidité si considérables, que l'humidité qu'il contient en est non-seulement précipitée, mais tombe encore en tourbillons de neige, ou forme des congélations qui s'attachent au robinet.

Il remarque ensuite que l'air qui entoure notre globe est dans une circulation non interrompue, & que par conséquent il doit régner entre les différentes portions qui le composent, une variété perpétuelle de densité & de chaleur. L'air élevé au-dessus des sommets des montagnes, dit-il, est dilaté, & absorbe la chaleur (ou, n'est-ce pas plutôt parce qu'il est chargé de chaleur, qu'il est dilaté & élevé au-dessus des couches inférieures plus condensées, parce qu'elles sont privées d'une certaine quantité de chaleur?) Descendu dans les vallons, il est comprimé (qu'est-ce qui le comprime?) & communique de la chaleur aux corps avec lesquels

il est en contact. Sa grande dilatation prive tellement de chaleur les vapeurs aqueuses qu'il contient, qu'elles sont précipitées sous la forme de neige, de grêle, &c. . .

M. *Darwin* rend compte ensuite de quelques changemens subits concernant la hauteur des baromètres : il assure qu'il a observé fréquemment que le baromètre, étant monté sans qu'il se soit fait en même temps quelque changement de vent, l'air s'est échauffé de quelques degrés, de même que *Musschenbroeck* a vu que dans l'hiver l'abaissement du mercure, dans cet instrument, est suivi d'augmentation du froid.

Ce que nous avons rapporté de ce Mémoire, peut suffire pour donner une idée de la manière de voir de l'auteur, qui, à notre avis, prend presque toujours l'effet pour la cause.

5°. *Quelques observations sur la chaleur des puits & des fontaines à la Jamaïque, & sur la température de la terre au-dessous de la surface dans divers climats ; par JEAN HUNTER.*

L'auteur pense que le meilleur moyen de déterminer la température de l'intérieur de la terre, est de mesurer la chaleur qui règne dans les puits profonds, où il y a peu d'eau ; il nous apprend ensuite qu'à la Jamaïque, la chaleur moyenne, près de Kingston, est de 80 degrés du thermomètre de Fahrenheit ; que celle des sources est de $79 \frac{1}{2}$; que la différence de la chaleur des sources suit l'élévation des endroits où elles sourdent, & varie depuis le degré indiqué jusqu'à celui de $61 \frac{1}{2}$. Que la chaleur moyenne des sources de Brighthelmstone est de 50 ; que la chaleur moyenne de Londres est de $49 \frac{2}{3}$; que celle de la mer à Brighthelm-

stème, est, dans les mois d'été, entre 58 & 63 $\frac{1}{2}$; que la plus grande variété qu'on ait reconnue, est depuis 49 jusqu'à 71; qu'à New-Yorck la chaleur des sources est depuis 54 jusqu'à 56.

6°. *Table de la chaleur moyenne de chaque mois, observée pendant dix ans à Londres; par GUILLAUME HEBERDEN, docteur en médecine, membre de la Société royale, & de celle des antiquités.*

Cette table comprend dix années, depuis 1763 jusqu'en 1772 inclusivement. Les observations ont été faites à huit heures du matin, & à deux heures de l'après-midi.

7°. *Expériences sur la chaleur locale; par JACQUES SIX, écuyer.*

C'est une continuation des observations faites précédemment par l'auteur, & qui s'étendent presque à toute l'année. Il a trouvé que les plus grandes variations avoient lieu aux mois d'octobre & de juin. Durant le premier, la différence se faisoit remarquer pendant la nuit, tandis qu'au mois de juin c'étoit pendant le jour. Depuis le 11 jusqu'au 15, & depuis le 25 jusqu'au 30 de ce mois, lorsque les variations étoient le plus considérables, il y avoit évidemment deux courans d'air en directions opposées à des hauteurs différentes. En général, plus le thermomètre est près de la surface de la terre, plus le degré de refroidissement qu'il indique est considérable: car, quoique la superficie de la terre soit le plus échauffée par le soleil durant le jour, (au moins en été) les expériences faites par M. Six, n'en prouvent pas moins que le froid est plus grand près de la terre, qu'à quelque distance au-dessus, & cæ.

au point que quelquefois le thermomètre à un pouce de terre descend de deux degrés plus bas que celui qui est placé à la hauteur de neuf pouces. Ce refroidissement paroît une opération constante & régulière de la nature, & a lieu dans toutes les saisons, mais ne se manifeste jamais à un degré considérable, que lorsque l'air est calme & le ciel sans nuages. Les vapeurs humides, la rosée, les brouillards, loin de s'y opposer, paroissent l'augmenter. La plus grande élévation, à laquelle l'auteur a pu se placer pour faire ses expériences, a été de 220 pieds.

8°. *Observations sur la manière dont le verre est chargé de fluide électrique ; par EDOUARD GUILLAUME GRAY, docteur en médecine, membre de la Société royale.*

L'auteur se propose d'expliquer d'une manière plus conforme à la nature que l'on n'a fait jusqu'ici, de quelle façon les bouteilles armées se chargent & se déchargent du fluide électrique ; c'est aux physiciens à apprécier le mérite de cette théorie.

9°. *Expériences sur le refroidissement de l'eau au-dessous du point de congélation ; par CHARLES BLAGDEN, docteur en médecine, secrétaire de la Société royale.*

L'objet de ces expériences est de rechercher les causes, & de déterminer les modifications du refroidissement dont l'eau est susceptible sans se geler, quoique le froid excède celui de la congélation. L'auteur est parvenu à lui faire supporter un froid de 12 degrés au-dessous du point glacial. L'eau continue à se dilater pen-

dant tout le procédé, & à ce qui paroît en raison de l'augmentation du froid. L'eau purgée d'air autant qu'il est possible, au moyen de l'ébullition, ne gèle pas aussi promptement que la même eau qui n'a pas bouilli : l'eau *dure* des pompes gèle plus vite que l'eau pure ; & l'eau trouble, quelle que soit la substance qu'on y a mêlée pour la rendre trouble, ne peut pas être refroidie au-delà de 32 degrés sans se geler. M. *Blagden* remarque à cette occasion que l'opinion où l'on est que la congélation de l'eau qui a bouilli est plus prompte, vient apparemment de ce qu'une eau calcaire séléniteuse se trouble par l'ébullition qui en chasse l'acide-aérien, lequel tenoit la terre calcaire en dissolution. Les solutions salines, soit de sels neutres, soit d'acides ou d'alkalis, peuvent toutes être refroidies au-dessous du point de congélation, & cela d'autant plus qu'elles sont d'une plus grande limpidité.

L'auteur a encore fait des expériences pour s'assurer jusqu'à quel point l'agitation accélère ou retarde la congélation. Il a observé, à cet égard, que le mouvement ne produit pas toujours le même effet. Le contact de la plus petite parcelle de glace a constamment hâté la congélation. M. *Blagden* s'attache enfin à expliquer tous les différens phénomènes qui se sont présentés dans ses expériences ; mais sa théorie étant trop hypothétique, nous ne nous y arrêterons point.

10°. *Expériences & observations relatives aux principes de l'acidité, à la composition de l'eau & au phlogistique ; par JOSEPH PRIESTLEY docteur en droit, membre de la Soc. royale..*

Une des prétendues découvertes les plus im-
T v

portantes ; dont la chimie moderne se glorifie ; est l'analyse de l'eau ; & M. *Lavoisier*, ainsi que ses partisans, se fondant sur les produits de certains procédés , à leur avis , synthétiques & analytiques , ont avancé que leur doctrine étoit incontestable , & que toute l'eau qu'ils recueillaient dans la déflagration des airs déphlogistiqués & inflammable , a été formée par les principes constitutifs de ces airs ; comme de l'autre côté la résolution de l'eau en ces airs , est une véritable décomposition de ce fluide. Ils prétendent établir la certitude de leurs assertions sur l'exactitude des poids qui se retrouvent , soit qu'on pèse les airs , qu'on fait brûler & l'eau qui en résulte , soit qu'on pèse l'eau & les produits aériformes qu'on en obtient. Il paroît néanmoins , par le Mémoire du docteur *Priestley*, que cette conformité exacte dans les poids n'a réellement pas lieu ; & suivant notre auteur , il est bien moins étonnant qu'il se glisse des erreurs & des inexactitudes dans des expériences si délicates , qu'il ne l'est qu'on ait élevé avec tant de confiance une théorie si importante sur des fondemens en apparence trompeurs , & adoptés trop légèrement.

M. *Priestley* a répété les expériences sur la composition de l'eau ; mais il a eu soin de séparer des deux airs , autant qu'il lui a été possible , toute l'humidité qu'ils contenoient , & il a reconnu par ces épreuves que le poids de l'eau qu'on obtient par leur combustion est bien au-dessous de celui des airs employés. Il y a même plus , il a rendu très-probable qu'au lieu que l'air soit une partie constitutive de l'eau , c'est celle-ci qui est une partie constitutive de l'air.

On fait déjà qu'on ne peut pas se procurer de l'air inflammable sans le secours de l'eau. Mais *Priestley* prouve encore, par plusieurs expériences, qu'on ne sauroit se procurer de l'air fixe sans employer de l'eau. La terre pesante aérée qui paroît ne point contenir de l'eau, ne fournit point d'air fixe tant qu'on n'a pas ajouté de l'eau, & pour former cent grains d'air, il faut faire une dépense de quarante-trois à quarante-quatre grains d'eau. Il est probable que la même chose a lieu à l'égard de tous les autres airs, attendu qu'il n'y en a pas un seul qui se produise sans le concours de l'eau. Il paroît encore vraisemblable que l'eau pure est leur véritable base, ou la substance sans laquelle aucun fluide aëriiforme ne peut exister ; & que par conséquent l'eau n'a jamais été ni composée ni décomposée par aucune de nos opérations.

M. Priestley a constamment trouvé que l'eau produite par la combustion de deux airs, contenoit un acide. Il a souvent répété l'expérience, & employé des quantités considérables d'airs, afin de se procurer de l'eau en quantité suffisante pour faire les épreuves nécessaires ; & l'examen le plus rigoureux, fait par *MM. Keir & Withering*, a prouvé que cet acide étoit celui du nitre : découverte importante, parce qu'on a cru jusqu'ici que l'air phlogistique étoit nécessaire à la formation de l'acide nitreux.

L'académicien observe que la doctrine de la décomposition de l'eau étant abandonnée, celle du phlogistique, à laquelle on n'a renoncé qu'ensuite des expériences modernes sur l'eau, y gagnera, par la raison qu'elle est d'un très-grand secours pour expliquer facilement toutes

les nouvelles découvertes. Il prend pour exemple l'air inflammable, obtenu du soufre ou des métaux chauffés au rouge, sur lesquels on fait passer la vapeur de l'eau. Si cet air ne provient pas de la décomposition des vapeurs, il faut qu'il tienne ses principes d'inflammabilité du soufre ou des métaux, lesquels par conséquent ne peuvent pas être des corps simples, comme le prétendent les anti-phlogisticiens, de même qu'on ne sauroit plus avancer que cette substance inflammable est du *soufre* ou du *métal*, parce que de quelque corps qu'on l'obtienne, on lui reconnoît toujours les mêmes propriétés, qu'on peut la transporter indifféremment à d'autres corps, suivant les mêmes loix d'affinité, & qu'elle forme avec eux les mêmes composés.

II°. *Quelques observations sur l'irritabilité des végétaux ; par JACQUES EDOUARD SMITH, docteur en médecine, membre de la Société royale.*

Dans l'épine-vinette, les étamines sont inclinées vers les pétales, & les anthères sont cachées dans leurs pointes concaves ; mais lorsqu'on touche le côté interne du filament près de sa base, avec une fine soie de porc, ou une épingle mouffe, l'étamine se courbe, l'anthère embrasse le *stigma*, & répand sa poussière. Quelque autre part qu'on applique le *stimulus*, cet effet ne s'ensuit point. L'irritation cessée, l'étamine se redresse, mais on peut de nouveau l'exciter à se mouvoir vers le pistil. Les étamines du *cactus tunæ*, sont aussi irritables. Dans la rue (*ruta*), tous les jours une des étamines se porte vers le pistil, & reprend ensuite sa première situation. M. *Smith* observe que les végétaux, de même que les animaux, ne sont ca-

pables que d'un certain degré d'action, sans exposer leur santé. Il a vu périr plusieurs plantes, après avoir fleuri en hiver, par un froid bien inférieure à celui qu'elles avoient supporté précédemment. Quand on empêche la poussière de se répandre sur le pistil, ce dernier se conserve beaucoup plus long-temps, & M. Smith croit que la durée des fleurs doubles vient de ce que les organes de la génération étant détruits, il ne se fait point de fécondation.

12°. *Relation des expériences faites par M. JEAN M'NAB, au fort d'Albany, dans la baie d'Hudson, relatives à la congélation des acides nitreux & vitriolique; par HENRI CAVENDISH, écuyer, membre de la Société royale & de celle des antiquités.*

Ce volume est terminé par des observations météorologiques.

Dissertatio medica de signis mortis diagnosticis dubiis cautè admittendis et reprobandis: auctor JOANNES-CHRISTIANUS STEINFELD, D. M. *A Jena, chez Stranckmann, 1788; in-4°. de 24 pag.*

2. M. Steinfeld, après avoir exposé ce que c'est que la vie & la mort, donne les signes communs qui annoncent la mort.

Ce sont, dit-il, l'abolition du pouls, de la respiration, des sens internes & externes, le changement des yeux, le froid, la couleur pâle;

les taches livides & la putridité. La mort peut être regardée comme douteuse, lorsque le malade a les yeux ouverts, la bouche écumeuse & rouge, que le corps conserve de la chaleur, & les membres, de la souplesse.

An essay on the nature and origin of the contagion of fevers, &c. C'est-à-dire, *Essai sur la nature et l'origine de la contagion des fièvres*; par JEAN ALDERSON, docteur en médecine; in-8°. A Londres, chez Murray, 1788.

3. L'objet de l'auteur est de prouver que la matière contagieuse est dissoute dans l'air, d'où elle est précipitée sur quelque corps qui devient alors le foyer de la contagion; mais il observe que ces miasmes peuvent devenir nuisibles sans être précipités, & que déposés sur un corps susceptible de les recevoir, ils sont ensuite rediffusés, & portés dans le poumon avec l'air qu'on respire. Il pense que dans leur état de dissolution, ils séparent de l'air les parties les plus pures, ou, en altèrent la nature, & que leur précipitation est un effet d'une nouvelle addition d'air pur à l'air atmosphérique.

Pour obvier aux effets de la contagion, M. Alderson recommande de charger l'atmosphère de vapeurs aqueuses, en versant à différentes reprises de l'eau chaude d'un vase dans un autre: en conséquence de la précipitation des miasmes, il estime que les couches inférieures de l'air d'une place infectée, sont les plus dan-

gereuses. Il appuie cette partie de sa doctrine sur les expériences de M. *Maret*, dans son *Mémoire sur la meilleure manière de construire les salles d'hôpital*, inséré dans les *nouveaux Mémoires de l'académie de Dijon*.

Cet ouvrage de M. *Alderson*, bien que fondé sur des hypothèses, nous semble néanmoins mériter l'attention des physiciens.

Memoria istorica della febre, &c. Mémoire historique touchant la fièvre épidémique qui a régné dans le bourg de S. Etienne au duché de Milan, depuis le commencement d'octobre 1783, jusqu'à la fin de juin 1784; par M. FRANÇOIS BERETTA, docteur en médecine, associé de l'Académie botanique et de celle des georgiphiles de Florence. A Milan, chez Galeazzi, 1787; in-8°.

4. On ne sauroit trop multiplier les bonnes descriptions des épidémies qui affligent si souvent les peuples, & l'histoire des traitemens qu'on leur oppose.

M. *Beretta* expose dans ce *Mémoire*, avec beaucoup de précision & de netteté, ses idées sur les causes auxquelles il attribue l'origine & le développement de l'épidémie qu'il décrit; & à laquelle il donne le nom de *putride*, vermi-

neuse, pétéchiale. Dans le traitement, il a usé très-modérément de la saignée, l'expérience lui ayant prouvé que dans les maladies de cette espèce, la saignée abondante est fort nuisible. Les émétiques prudemment ordonnés, les purgations douces & réitérées, suivant les circonstances, ont été les remèdes principaux; l'huile d'amandes-douces, & celle de semences de lin, n'ont pas été oubliées. « L'opinion, dit M. *Beretta*, que nos meilleurs écrivains, & *Boërhaave* entre autres, se sont formée de l'huile, m'a induit quelque temps à la regarder comme pernicieuse dans ce genre de maladie; mais, d'après l'usage que j'en ai fait, tant dans cette épidémie, que dans d'autres circonstances, je me crois obligé de déclarer que l'huile d'amandes-douces, ainsi que celle de lin, me paroissent un remède innocent & utile, & que si on les combine avec du suc de limon ou de l'oxymel simple, il en résulte un laxatif savonneux très-efficace ». Comme cette fièvre présentait des intermittences dans le commencement, M. *Beretta* essaya le quinquina, mais ce fut sans succès, & le camphre ne fit que du mal. Il employa néanmoins l'essence du quinquina, non comme fébrifuge, mais comme propre à empêcher la dégénérescence des humeurs; d'ailleurs, il y joignit toujours les acides minéraux, & sur-tout l'esprit de nitre dulcifié.

Beobachtungen über die krankheiten, &c. C'est-à-dire, Observations sur les maladies auxquelles les marins sont sujets; par M. GILBERT

BLANC, docteur en médecine, traduit de l'anglois en allemand. A Marbourg, 1788; in-8°. de 380 pages.

5. On a fait connoître l'original anglois; dans le Journal de Médecine, tom. lxxiv, pag. 125.

An enquiry into the nature, causes and cure of the consumption of the lungs, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur la nature, les causes et le traitement de la consommation pulmonaire; par MICHEL RYAN, docteur en médecine; in-8°. A Londres, chez Eliot, 1788.*

6. L'auteur décrit très en détail les symptômes ordinaires de la consommation ou phthisie pulmonaire; mais il est dans l'erreur lorsqu'il avance que cette maladie n'existe qu'autant qu'il y a un ulcère aux poumons. En parlant des causes de la consommation, il prétend qu'il est rare qu'elle soit une suite de l'hémoptysie ou des catarrhes. Il fait mention de la pulmonie occasionnée par la poussière que certains ouvriers sont obligés de respirer; il regarde l'asthme comme incapable de conduire à la phthisie, &c. le virus scrophuleux, comme une cause prédisposante plutôt que comme une cause efficiente.

Nous n'avons rien trouvé de nouveau dans la partie thérapeutique ; il nous paroît même qu'on y pourroit rectifier bien des articles. Mais comme il y a tant de diversité dans les opinions à cet égard, & que les méthodes curatives, préconisées avec le plus de chaleur par certains auteurs, sont condamnées comme préjudiciables par les autres, nous ne ferons aucune remarque sur les préceptes curatifs proposés par *M. Ryan*.

De capitis læsionibus trepanationem
exigentibus, pro gradu doctoris dis-
putat LAURENTIUS WILHELMUS
HASSELBERG, sueco Pomerantis.
Gottingæ, 1785.

7. Il règne entre les vaisseaux du péricrâne, du diploé & de la dure-mère une connexion si étroite, que ceux du diploé ne peuvent guère être lésés considérablement par une violence externe, sans que ceux des deux membranes ne s'en ressentent. On voit assez régulièrement ces membranes se détacher du crâne quelques jours après, s'enflammer & suppurer. Comme alors il se forme un amas de liquide entre le crâne & la dure-mère, les accidens ordinaires à la compression du cerveau se font remarquer ; il faut cependant convenir qu'il est aussi des cas rares, à la vérité, dans lesquels rien ne fait soupçonner l'état où se trouve une portion même considérable du crâne, dont l'altération est très-forte, & dans lesquels le diploé

est carié & la suppuration établie. Ces cas sont ceux où la dure-mère ne participe pas aux défordres de la calotte osseuse.

Mais lorsque les lésions de la tête sont fortes, & qu'elles intéressent les différentes parties mentionnées, elles exigent nécessairement l'opération du trépan ; plus on se hâte d'y avoir recours, plus on a droit d'espérer qu'on prévient l'inflammation & ses suites, tant du diploë que de la dure-mère ; si au contraire on retarde l'opération, ses effets se réduisent à emporter la carie, à donner issue au pus répandu sur la méninge, & à procurer au chirurgien la facilité de porter les secours qu'exigent les circonstances. L'espérance de la réussite de cette opération, est donc en raison de la plus ou moins grande promptitude avec laquelle on y procède.

Les suites de la dépression d'une portion du crâne sont celles de la compression du cerveau. Il est facile de s'assurer de cette lésion ; mais les sentimens sont partagés sur le traitement qui lui convient. Les uns veulent qu'on relève sur-le-champ la portion enfoncée ; les autres sont d'une opinion contraire. Voici les préceptes que M. *Hasselberg* entreprend d'établir.

Ce n'est qu'à l'extrémité qu'il faut entreprendre de relever la portion déprimée, parce qu'on ne sauroit jamais le faire sans exposer le malade à des accidens très-graves. On ne peut réussir à mettre la pièce enfoncée au niveau sans avoir recours au trépan, & cette opération est toujours accompagnée d'un certain danger. Elle expose d'un côté la dure-mère au contact de l'air : de-là l'inflammation & la suppuration de cette membrane. D'un autre côté, en relevant la pièce déprimée, on lui fait presque la même

violence qu'elle a essuyée lors de l'enfoncement; il est donc à craindre qu'elle ne s'altère de plus en plus, & que la carie ne s'empare du diploë.

Un chirurgien prudent ne tentera donc point de relever la portion déprimée, toutes les fois qu'aucun accident n'inspirera pas d'inquiétudes légitimes sur l'état du blessé. Il est vrai que dans certains cas, & sur-tout dans les enfans, il survient quelquefois, même après un temps très-considérable, & après quelques années, des symptômes qui paroissent dépendre de ce déplacement. Cependant, lorsqu'on les examinera attentivement, on reconnoîtra qu'ils sont très-rarement une suite de cette lésion, & qu'on auroit tort d'en conclure qu'il faut procéder précipitamment à l'opération. La saburre bilieuse du canal alimentaire, les mouvemens fiévreux, ou les commencemens de quelque autre maladie, peuvent également causer la stupidité, les vertiges, l'assoupissement, &c. qu'un chirurgien inconsideré voudroit attribuer à l'enfoncement. Toutefois, si alors il trépanoit le blessé, ne seroit-il pas évidemment plus de mal que de bien?

Il y a plus, lors même que ces causes accidentelles n'ont pas lieu, & que tout concourt à faire juger que les symptômes indiqués sont réellement causés par la dépression, il faut essayer si la saignée & les évacuations répétées, en diminuant la plénitude, ne peuvent pas dispenser de l'opération. En détruisant l'abondance des humeurs, on réussira peut-être à effacer l'impression que l'enfoncement fait sur le cerveau.

M. *Hasselberg* croit néanmoins l'opération nécessaire, lorsque les accidens qui surviennent tard, ne sont évidemment pas dus à des causes

étrangères, mais sont indubitablement une suite de la dépression, & qu'au lieu de céder aux saignées & aux évacuans, ils deviennent plus pressans. Dans ce cas il faut remédier à l'enfoncement, en observant qu'une ancienne dépression ne peut guère être relevée, mais être emportée.

Si les accidens fâcheux se déclarent dès le commencement, le chirurgien, avant de se préparer à relever la pièce déprimée, doit attentivement considérer si ces symptômes fâcheux ne sont pas l'effet de la commotion, de l'épanchement, ou de quelque autre cause étrangère, plutôt que de la dépression, & s'ils sont assez violens pour exiger les secours les plus prompts & les plus décisifs. On voit quelquefois les accidens les plus menaçans se dissiper, en continuant avec constance l'usage des fomentations froides, des saignées, des cathartiques, &c. le cerveau même paroît s'accoutumer peu-à-peu à un certain degré de compression. Enfin si la situation du blessé devient plus critique, il sera toujours temps de procéder à l'opération.

Toutes les fois que la portion déprimée est petite, le meilleur parti qu'on puisse prendre est de l'emporter. Lorsqu'elle est trop étendue, on applique une couronne de trépan tout près du bord, & introduisant un levier dans le trou, on cherche à la relever. En opérant de cette manière, il ne faut faire dans les tégumens communs qu'une incision suffisante pour pouvoir appliquer facilement la couronne du trépan. Le conseil de dénuder toute la pièce déprimée, est sans utilité, & d'autant plus préjudiciable, qu'en le suivant on ne sauroit que hâter la mortification de l'os.

Les fractures du crâne n'entraînent jamais par elles-mêmes des accidens graves, & n'exigent dans aucun temps l'application du trépan. Les accidens qui surviennent dans ces cas, ne sont pas une suite de la fracture: ils sont dus à quelque affection nerveuse qui se rencontre en même temps sans dépendre de la fracture, telles que la commotion du cerveau, l'épanchement, l'inflammation des méninges, du diploë, &c.

M. *Pott* avance qu'il faut trépaner toutes les fois qu'il y a fracture au crâne, afin de remédier aux dérangemens concomitans. Ce précepte est susceptible de grandes modifications. Les dérangemens concomitans, dont M. *Pott* parle, sont la commotion, l'extravasation, l'inflammation & la suppuration. Le trépan est absolument inutile pour remédier à la commotion, & ne sauroit être que d'un très-foible secours contre l'inflammation & la suppuration; lorsqu'elles surviennent tard, l'inflammation ne peut même qu'en être considérablement augmentée.

L'expérience nous apprend d'un autre côté, que les suppurations tardives sont presque toujours mortelles. Le pus, dans ces cas, est répandu sur une surface trop étendue du cerveau, en sorte que l'ouverture faite par le trépan, ne peut point donner issue à la totalité de la matière purulente. Reste donc l'épanchement; mais outre qu'il n'est pas inséparable des fractures, on reconnoît à des signes positifs s'il a lieu; & ce ne doit être que dans les cas où l'on est assuré qu'il existe, qu'on doit avoir recours au trépan.

Il en est des contre-fissures comme des fractures. Considérées en elles-mêmes, elles sont sans conséquence, ne se manifestent par aucun signe, ne causent aucun accident fâcheux, &c

n'exigent jamais l'application du trépan. Elles ont sur les fractures l'avantage de n'être que très-rarement accompagnées de ces accessoires, qui seuls demandent l'opération à l'endroit de la contre-fissure même, telles que les esquilles, la dépression, &c.

Quant à l'affertion de plusieurs auteurs, que les épanchemens exigent indispensablement le trépan, l'expérience prouve que le sang extravasé peut se résoudre sous le crâne aussi-bien qu'ailleurs. Il convient donc d'en tenter la résolution, avant que d'en venir à l'opération. Cependant, si après un certain temps, & un usage suivi des moyens convenables pour parvenir à les fins, on voit que les accidens augmentent au lieu de diminuer, on cessera des tentatives infructueuses, & on se décidera pour l'opération. Les résolutifs qu'on essaiera feront, de préférence, les fomentations froides, les saignées réitérées & les cathartiques. Avec ces secours, non-seulement on arrêtera l'hémorrhagie, si elle continue encore, mais on résoudra également les humeurs déjà épanchées.

*Traité de la théorie et de la curation
des ulcères ; suivi d'une disserta-
tion sur les tumeurs blanches des
articulations, et précédé d'un essai
sur le traitement chirurgical de
l'inflammation et de ses suites ;
par BENJAMIN BELL, membre
du collège royal de chirurgie, et*

chirurgien de l'hôpital d'Edimbourg ; ouvrage traduit de l'anglois , sur la troisième édition , par MM. ADET et LANIGAN , médecins de la Faculté de Paris. A Paris , chez Cuchet , libraire , rue et hôtel Serpente , 1789 ; in-12 de 524 pag. Prix 2 liv , 10 sols broché ; 3 liv. rel.

8. Comme l'inflammation précède ou accompagne la plupart des ulcères , & qu'elle est toujours une circonstance grave , plus ou moins embarrassante pour le chirurgien , l'auteur anglois a cru qu'il étoit important d'en rechercher les causes , & d'indiquer le traitement qui lui convient le mieux ; & elle forme la première partie de son ouvrage.

Il met au nombre des causes efficientes & prédisposantes de l'inflammation , tout ce qui peut stimuler & causer de l'irritation , comme les blessures de toute espèce , simples ou déchirées , les contusions , les brûlures , le cautère actuel ou potentiel , l'application des substances corrosives & irritantes , telles que les différens acides concentrés , les cantharides ; & il admet pour cause prochaine de l'inflammation , le principe reçu dans l'université d'Édimbourg , c'est-à-dire , une augmentation d'action dans les vaisseaux de la partie affectée , & confirme son opinion par la méthode curative qu'on met en usage , & qui consiste en moyens propres à diminuer le ton des organes , tels que la diète ,

la saignée, l'application des substances émollientes & sédatives.

La résolution, dit *M. Bell*, est, en général, ce qu'on doit toujours avoir en vue dans le traitement du phlegmon; mais il y a des cas où il est essentiel d'amener la suppuration, comme dans les fièvres & autres maladies internes, où la nature tend à chasser au-dehors une matière dangereuse. Il en est d'autres, tels que les affections scrophuleuses, où il n'est utile ni d'exciter la suppuration, ni de favoriser la résolution par des répercussifs. *M. Bell* prescrit d'abandonner l'inflammation, qui a lieu dans ces cas, à la seule marche de la nature.

M. Bell dit s'être convaincu, par son expérience, que l'usage des sédatifs, parmi lesquels il met les fomentations émollientes, peut être nuisible lorsqu'on ne se propose que la résolution d'une tumeur, parce qu'ils en accélèrent la suppuration, tandis qu'on auroit pu la résoudre; mais celui des sédatifs, auquel il a trouvé le moins d'inconvéniens, est le plomb. Il regarde les qualités discutives de cette substance & de ses diverses préparations, comme les plus efficaces qu'aucun autre moyen puisse présenter. Ce n'est pas qu'il adopte toutes les vertus imaginaires & merveilleuses que *Goulard* attribue à ce remède. Ce chirurgien a parlé en empirique des qualités déjà connues du plomb, & c'est peut-être par là même qu'il en a rendu l'usage plus commun. Il va jusqu'à s'en servir dans la cure des abcès, on amas de pus complètement formés. *M. Bell* n'en recommande l'application que dans l'état inflammatoire des tumeurs, dont on peut encore tenter la résolution.

La théorie de la suppuration , admise par M. *Bell* , est celle de *Gaber* & de *Pringle*. Comme elle ne peut pas avoir une grande influence dans la pratique , il seroit inutile de la discuter ici. M. *Bell* prescrit , comme tous les autres , de n'ouvrir les abcès que lorsque la suppuration est complètement établie. Il veut qu'on ne s'écarte de cette règle générale , que pour les abcès critiques qui surviennent dans les fièvres malignes. Dans la peste , en effet , on conseille pour l'ordinaire d'ouvrir les abcès sans attendre leur parfaite maturité. Il en est de même lorsque les abcès sont situés sur quelqu'une des grandes articulations , ou sur les parois d'une des grandes cavités ; & il est aisé d'en sentir la raison. Une des choses que M. *Bell* recommande le plus dans l'ouverture des abcès , c'est d'éviter le contact de l'air extérieur , qui peut seul altérer , en peu de temps , l'état d'une plaie. Pour prévenir cet accident , trop commun dans les grands abcès , il conseille d'employer le séton , au lieu d'ouvrir l'abcès par l'incision ; mais dans le cas de gangrène , il désapprouve les scarifications , qu'on pratique souvent ; & qui , indépendamment du danger qu'il y a toujours de blesser les vaisseaux sanguins , les nerfs & les tendons , sont peut-être capables d'accélérer les progrès de la gangrène , en introduisant dans les parties saines les miasmes délétères qui émanent des parties gangrenées.

La seconde partie de l'ouvrage de M. *Bell* , a pour objet la théorie & le traitement des ulcères. Il les divise en deux classes. Dans la première , il range ceux qui sont purement locaux , & ne dépendent d'aucun vice de la con-

stitution ; tels sont , 1°. l'ulcère simple purulent ; 2°. l'ulcère simple vicié , ou qui ne présente pas une bonne suppuration ; 3°. l'ulcère fongueux ; 4°. l'ulcère sinueux ; 5°. l'ulcère calleux ; 6°. l'ulcère avec carie ; 7°. l'ulcère cancéreux ; 8°. l'ulcère cutané. Dans la seconde classe , il comprend tous les ulcères produits ou entretenus par un vice constitutionnel , tels que le vénérien , le scorbutique , le scrophuleux.

On a beaucoup parlé des dangers attachés à la guérison des ulcères. *M. Bell* pense qu'avec de certaines précautions , on peut , sans risque , entreprendre cette guérison dans tous les cas. Cependant il convient qu'il seroit imprudent de fermer tout-à-coup un ulcère ancien qui fournissoit une matière abondante : un cautère peut y suppléer. La seule objection spécieuse qu'on puisse faire contre cette pratique , est que la matière vicieuse , dont l'ulcère débarrassoit le corps , ne sauroit être évacuée par le moyen du cautère. Mais l'expérience paroît prouver que l'effet des ulcères tient plus à la quantité de la matière qu'ils rendent qu'à sa qualité. On a vu qu'il n'étoit pas moins dangereux de fermer un cautère ancien , qui n'avoit jamais rendu que le pus le plus doux & le mieux constitué , que de dessécher un ulcère dont la matière étoit plus âcre. D'ailleurs il est probable que les sucres âcres & putrides des ulcères ne viennent point tels de la masse du sang , mais qu'ils prennent ce caractère vicieux dans la partie ulcérée. Il seroit difficile même de concevoir que de semblables matières pussent exister dans le sang , & qu'une machine aussi délicate que le corps humain , dont les organes

sont si sensibles & si irritables , pût en soutenir long-temps les impressions.

M. *Bell* a peut-être poussé trop loin les conséquences qu'il a tirées de ce principe ; & de ce qu'il est probable que la matière des ulcères acquiert ses qualités malfaisantes dans le siège de l'ulcère , il en a conclu , dans l'article du cancer , que cette dernière affection est toujours locale , qu'elle n'est jamais liée avec la constitution , & que c'est sous ce seul point de vue qu'elle doit être considérée. Son opinion , à cet égard , est directement opposée à celle du docteur *Alexandre Monro* , qui condamnoit l'extirpation du cancer , & ne l'admettoit que dans les cas où le cancer étoit occulte , dans des sujets jeunes & bien portans , & lorsqu'il avoit été occasionné par une cause externe. Aux observations de *Monro* , qui avoit vu réussir si rarement l'extirpation , il oppose la pratique plus heureuse du docteur *Hill* , qui avoit extirpé quatre-vingt-huit cancers tous ulcérés , à l'exception de quatre. Il n'y eut que deux malades qui ne survécurent point à l'opération. Neuf furent attaqués de nouveau , & un étoit , en 1770 , menacé de rechute. en tout , douze , ce qui n'est pas le septième du nombre total. Il est certain qu'on ne peut pas présenter un résultat plus favorable à l'extirpation. M. *Bell* explique , d'une manière assez vraisemblable , le peu de succès du docteur *Monro* , en disant que la grande réputation de ce dernier , lui attiroit tous les malades désespérés qui avoient trop laissé invétérer leur mal. Cependant , quels que soient les avantages de l'extirpation faite à temps , les personnes qui ont observé la marche de la nature , qui ont vu combien , dans les

femmes, le cancer se trouve lié aux fonctions de leur sexe, auront bien de la peine à regarder cette affection comme absolument locale.

C'est de cette manière que M. *Bell* considère aussi les affections dartreuses, qu'il comprend toutes sous la dénomination d'ulcère cutané. Il combat, autant qu'il peut, la crainte ordinaire qu'on a pour les détruire par des moyens extérieurs ; il indique des topiques, qu'il dit lui avoir souvent réussi. Cependant, ce qui prouveroit qu'il n'est pas lui-même exempt de cette crainte, c'est l'usage fréquent qu'il fait des cautères : il les prescrit presque par-tout. Il convient de l'utilité des sudorifiques & des laxatifs dans les affections cutanées ; mais il ne dit pas un mot des rapports que ces maladies ont avec l'état des premières voies, avec les fonctions du foie, & la disposition du système de la veine-porte ; toutes choses qui nous ont paru avoir une grande connexion avec les diverses maladies de la peau.

L'ouvrage de M. *Bell*, considéré sous un point de vue purement chirurgical, renferme des vues très-saines, qui tendent à simplifier & à rendre plus sûre la pratique de la chirurgie. Les médecins y désireront peut-être de ces considérations qui lient nos moindres affections avec le système général de l'économie animale, sur laquelle cependant M. *Bell* paroît avoir des notions assez étendues.

Arzneyvorrath, &c. C'est-à-dire, *Matière médicale, ou méthode pour connoître les médicamens simples et composés ; traduite du latin de M. JEAN-ANDRÉ MURRAY, chevalier de l'ordre de Wasa, professeur de médecine en l'université de Gottingue. Quatre volumes. A Brunswick ; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788, in-8°.*

9. La matière médicale de M. Murray, est sans contredit la plus complète qui ait paru ; ce qui a engagé le docteur *Sieger* à la traduire en Allemand.

On peut voir ce qui a été dit de l'original, dans ce Journal, tom. lxxv, pag. 153, année 1785, & tom. lxxvj, pag. 140, année 1788.

Methodus formulas medicas conscribendi : Méthode de composer les formules de médecine, mise au jour pour l'usage des leçons de l'université ; par JEAN-FRÉDER. CHRÉTIEN PICHLER, docteur

en médecine, et membre du collège des médecins de Strasbourg; seconde édition, corrigée et augmentée. A Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787; in-8°. de 119 pag.

10. La première édition de cet ouvrage parut en 1735. Elle est annoncée tom. lxiv de ce Journal, pag. 677.

Nous avons conféré les deux éditions; elles diffèrent peu l'une de l'autre.

Nous croyons devoir indiquer la formule d'une décoction arthritique :

Prenez *rose de neige de Sibérie*, . . deux gros;

Coupez-la; & faites-la bouillir dans seize onces d'eau, jusqu'à la réduction de la moitié. Coulez, & conservez-la dans une fiole. On la prendra en trois fois dans la matinée.

Cet ouvrage est très-répandu dans le nord, & l'on en a fait une traduction allemande à Heidelberg.

JOS. PHIL. VOGLER, med. doct. et phys. Weilburg, pharmaca selecta, observationibus clinicis comprobata, denuo edita et additamentis aucta; *in-8°. de 127 pag. A Wezlar, chez Winkler, 1788.*

11. La première édition de ce bon ouvrage parut en 1777. Les additions qui sont jointes à

cette. seconde , sont très-nombreuses & très-utiles. Nous ne ferons mention que de deux ou trois articles. L'auteur substitue à l'eau de Rabel un mélange de parties égales d'esprit de vitriol & d'esprit de nitre dulcifié : il assure que ce remède est de la plus grande utilité comme antispasmodique , carminatif , fortifiant & antiseptique ; qu'il produit d'excellens effets dans les grandes foiblesses , durant & après les fièvres nerveuses malignes , les lipothymies , les accidens hystrériques & hypochondriaques.

M. *Vogler* compose des pilules altérantes avec trois parties de jus de réglisse , deux parties d'espece diarragacante , & une demi-partie de sublimé corrosif. Il donne à ces pilules la préférence sur celles du sublimé corrosif d'*Hoffmann* ; sur les dragées de *Keyser* , & sur le mercure gommeux de M. *Plenck*.

Il fait l'éloge d'une poudre composée de dix grains d'extrait de jusquiame , d'autant de fleurs de zinc , de trente grains de magnésie d'Epsom , & de deux cent-dix grains de sucre de lait , comme un remède excellent contre les convulsions.

Chemische versuche mit einer grauen salzigten erde, &c. C'est-à-dire ; *Expériences chimiques sur une terre saline grisâtre qui se trouve aux environs de Jena en Saxe ; par M. GEORGE-FRÉDÉRIC-CHRÉT. FUCHS , professeur en médecine.*

A Jena ; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788 ; in-8°. de 24 pag.

12. Ces expériences chimiques démontrent évidemment que cette terre, nouvellement découverte, contient un sel amer cathartique, semblable à celui qui se retire des eaux de Sedlitz, en Bohême.

HERRN DE FOURCROY, Handbuch der naturgeschichte, &c. *Manuel d'histoire naturelle et de chimie, traduit du françois de M. DE FOURCROY, docteur en médecine de la Faculté de Paris, de l'Académie royale des sciences, professeur de chimie au Jardin du Roi ; et augmenté de notes explicatives ; par M. JEAN-CHRÉT. WIEGLEB.* Premier volume. *A Erfurt, chez Keyser ; et à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1788 ; in-8°. de 423 pag.*

13. Les Allemands savent gré à M. *Wiegleb* de leur avoir donné la traduction d'un ouvrage très-estimable. Cette traduction que nous annonçons, a été faite d'après la seconde édition françoise.

Encheiridion historiæ naturali inser-
viens, editore J. REINHOLD DE
FORSTER, L. L. med. et phil. D.
Grand in-8°. de 224 p. A Halle,
chez Hemmerde et Schwetchke,
1788.

14. Ce manuel contient une explication con-
cise, mais claire, de tous les termes techni-
ques que *Linneë* & les autres systématistes ont
employés dans leurs descriptions des oiseaux,
des poissons, des insectes & des végétaux. Le
savant M. *Forster* a pris, pour modèle de son
travail, le célèbre *Linneë*. Il a joint, à cette expli-
cation des termes, les caractères des ordres &
des genres adoptés dans les classifications orni-
thologiques, ichtiologiques & entomologiques,
sans prétendre s'ériger en réformateur. En con-
servant le système de *Linneë*, M. *Forster* l'a rectifié
& complété, quand les nouvelles découvertes
l'ont exigé; & comme il a composé cet ou-
vrage pour son propre usage, on peut prévoir
qu'il est fait avec soin & intelligence. M. *Forster*
nous annonce dans la préface, que son fils est
sur le point de publier un ouvrage dans le même
genre sur les parties de l'histoire naturelle, dont
il n'est pas question dans ce manuel.

Osia delineazione, &c. *Précis des*
genres naturels divisés en six clas-
ses, suivant le système de la nature

HISTOIRE NATURELLE. 467
*du chevalier DE LINNÉ ; avec
une description succincte des ca-
ractères et des propriétés de cha-
cun d'eux. Deux volumes ; par
M. l'abbé PHIL. LOUIS GILII.
A Rome , chez Casaletti , 1785,
1787 ; in-8°.*

15. Le premier volume contient la première & la deuxième des six classes , dans lesquelles M. l'abbé Gilii divise , conformément au système du chevalier de Linné , les genres naturels qu'il se propose d'expliquer dans sa *Phylogénographie*.

Le second volume renferme la troisième & la quatrième classe.

La troisième classe des genres comprend les amphibies , qui forment trois familles ; les amphibies reptiles , les serpens & les amphibies nageans. Le caractère distinctif de la première de ces familles est d'offrir une bouche respirante & quatre pieds ; celui de la seconde , d'avoir une bouche respirante , sans pieds , sans nageoires & sans oreilles ; enfin , celui de la troisième , d'avoir des bronches & des poumons pour respirer à volonté , & des espèces de nageoires cartilagineuses.

La quatrième classe comprend les poissons. Avant de décrire ces animaux , l'auteur donne une notice générale de leur conformation , de leurs parties caractéristiques , de la manière dont ils vivent , se nourrissent & se multiplient

dans les eaux de la mer, des lacs, des fleuves; enfin, de la méthode de les conserver pour l'usage des cabinets d'histoire naturelle. Le chevalier *de Linné* divise en quatre familles cette quatrième classe des êtres vivans: les poissons *apodes*, dont le ventre ne porte point de nageoires; les poissons *jugulaires*, qui ont les nageoires du ventre supérieures à celles de la poitrine; les poissons *thorachiques*, qui ont les nageoires du ventre immédiatement sous la poitrine; enfin, les poissons abdominaux, qui ont les nageoires situées dans la région de l'*abdomen*. M. l'abbé *Gilli*, marchant toujours sur les traces du célèbre naturaliste suédois, décrit tous les genres connus jusqu'aujourd'hui, qui se trouvent dans chacune des quatre familles de cette quatrième classe, ainsi que les diverses espèces renfermées sous chaque genre, avec la même précision & la même exactitude qu'il a employées pour les trois classes précédentes.

Le rédacteur des *Ephémérides littéraires* de Rome, est persuadé que cette description des genres *de Linné*, répandra de plus en plus dans l'Italie, & sur-tout dans l'*Etat de l'église*, le système de ce savant, au grand avantage de l'Histoire naturelle, ainsi que de tous les arts & sciences qui ont avec elle quelque rapport.

CAM PLINII secundi naturalis historiæ
cum interpretatione et notis integris
JOHANNIS HARDUINI itemque
cum commentariis et annotationibus
HERMOLAI BARBARI, PINTIANI,

HISTOIRE NATURELLE. 469
RHENANI, GELENII, DALECHAMPII,
SCALIGERI, SALMASII, IS. VOSSII,
J. F. GRONOVII, et variorum;
tomes vij et viij; édition revue par
M. JEAN-GEORGE-FRÉDÉRIC
FRANZIUS. A Leipsick, chez
Sommer, 1787 et 1788; grand in-8°.

17. Les deux premiers volumes de cette édition parurent en 1778. On les trouve annoncés avec une notice dans ce Journal, *tom. lij, pag. 187, année 1779.*

Après la publication des *tomes 3 & 4*, le travail a été suspendu; le *tome 5°* parut en 1786, & le 6° en 1787. Voyez Journal de médecine, *tom. lxxvij, pag. 545, & tom. lxxij, pag. 327.*

Dans le *tome 7°* que nous annonçons, se trouvent les livres 21, 22, 23, 24, 25 & 26 du naturaliste de Rome.

Dans le *tome 8°* sont contenus les livres 27, 28, 29, 30, 31 & 32.

Ces huit volumes se vendent 60 liv. chez *Amand Kœnig*, à Strasbourg.

Voyage dans les Pyrénées françoises, dirigé principalement vers le Bigorre et les vallées; suivi de quelques vérités nouvelles et importantes sur les eaux de Barèges

*et de Bagnères. A Paris, chez
Le Jay fils, libraire, rue de l'E-
chelle-Saint-Monore, 1789; in-8°.
de 327 pages.*

18. L'auteur semble, dans son avant-propos, avoir craint d'ajouter un *nouveau voyage* à ceux qui, depuis quelque temps, occupent l'attention du public. Il auroit dû mieux augurer de l'état des choses. Le goût des *voyages*, fruit nécessaire du progrès des lumières, ne s'épuisera pas sitôt. Les hommes, fatigués du tableau des malheurs continuels des Sociétés policées, que leur offre l'histoire, sont plus disposés que jamais à reposer leur vue sur la peinture paisible de la nature, & des peuples simples qui en reconnoissent encore les loix. L'auteur de ce voyage a l'art de faire sentir tout le charme attaché à l'étude de ces objets intéressans. Il y a répandu beaucoup de variété; l'influence du gouvernement, des mœurs & du climat y est supérieurement saisie; les traits des habitans du Bigorre & des contrées voisines y sont présentés avec énergie; les grandes scènes que la nature offre dans les pays de montagnes, retracées avec les couleurs les plus fortes & les plus brillantes. Au tableau de l'état actuel des lieux qu'il décrit, il a su joindre même l'intérêt de l'histoire; car il n'y a pas de ville, de bourg, de village, de château, qui ne lui fournisse l'occasion de rappeler au lecteur le souvenir de quelque événement important; ce qui achève de faire voir les révolutions que le moral & le physique ont éprouvées dans ces lieux, & sur-tout les modifications que le caractère du peuple reçoit suc-

cessivement des diverses opinions, & de la situation du gouvernement.

Les eaux minérales des Pyrénées font la matière d'un chapitre important de ce voyage. L'auteur se montre un peu incrédule sur les merveilles attribuées aux eaux minérales. Ce n'est pas qu'il ne convienne que dans l'ordre des agens physiques, l'eau en général ne doive tenir un rang distingué ; il pense même qu'il seroit possible de retirer de grands avantages, de certaines sources d'eau minérale, *mais sans adopter, dit-il, cette jonglerie médicale, aussi dangereuse pour les malades, qu'elle est agréable pour ceux qui n'y apportent que le désauvrement & l'ennui.* Il regrette l'usage que les anciens faisoient du bain froid, auquel on ne substitua le bain chaud, que lorsque les mœurs se furent amollies & dépravées. Il dit qu'autant les bains froids sont utiles, autant les bains chauds sont pernicieux. Cette proposition est trop générale, à ne considérer les bains que comme un objet de volupté, indépendamment d'aucune maladie ; il est certain que l'usage habituel des bains froids est préférable à celui des bains chauds ; mais il est des cas particuliers où ces derniers sont plus convenables ; il s'agit seulement de bien distinguer les circonstances qui les rendent nécessaires, de celles où ils peuvent devenir un moyen dangereux.

La chaleur intense de certaines sources, produit en peu de temps sur l'économie animale des effets trop rapides & trop marqués pour qu'on n'en doive pas prescrire l'usage avec la plus grande circonspection, & le plus mûr examen. L'auteur de ce voyage rapporte les expériences de M. Lemonier, consignées dans les

Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, sur l'effet des bains de Barèges. Ce médecin « éprouva que la source de Barèges, qui fait monter le thermomètre de *Fahrenheit* à cent degrés, & celui de *Reaumur* à trente-quatre, produit en une demi-heure une transpiration qui varie en différens jours, depuis sept onces & un gros & demi, jusqu'à vingt-neuf. Il ne put supporter qu'environ huit minutes la source la plus chaude, dont le degré de chaleur est le cent douzième du thermomètre de *Fahrenheit*, & à-peu-près le quarantième de celui de *Reaumur*; s'y étant plongé, en six minutes la sueur ruissela de tous les points de son visage, tout le corps devint rouge & gonflé; en huit minutes il sentit des éblouissemens qui l'obligèrent de se retirer. » Ces expériences doivent faire sentir combien ces bains peuvent être nuisibles dans certaines maladies, pour lesquelles cependant on ne laisse point de les conseiller. L'auteur du voyage, qui paroît être médecin, & médecin instruit, en tire un grand avantage contre cette espèce d'empirisme qui préside à l'emploi des eaux minérales. Il ne tient pas un grand compte des observations sur lesquelles on tâche d'établir la célébrité de ces eaux; il a été plus frappé du mal qu'il a vu, que du bien qu'on lui a raconté; il avoue que « si elles combattent efficacement les affections humérales chroniques, dont l'excrétion est laborieuse, elles nuisent dans les maladies nerveuses, les tempéramens secs & chauds, les hypocondriaques; que ceux qui ont des altérations dans le tissu organique du poulmon, du foie, éprouvent de mauvais effets des bains. Il dit avoir été effrayé de l'abus qu'on fait de

ce moyen à l'égard des enfans & des femmes, & dans les engorgeimens inflammatoire ou skirrheux, où l'augmentation du mouvement des vaisseaux est si à craindre, de n'entendre parler que de douches, qui sont le moyen le plus capable d'accélérer la suppuration & le progrès des ulcères cancéreux.

On ne peut s'empêcher d'avouer que les eaux minérales ont été, jusqu'à présent, prescrites avec trop de légèreté. Les médecins, qui dirigent l'administration de ces eaux, se sont plus attachés à faire connoître le bien, que le mal qu'elles ont fait ou peuvent faire; leurs observations tronquées, ne peuvent point fournir de lumières sûres aux médecins qui cherchent la vérité, parce qu'en général, en disant que les eaux minérales sont utiles dans telle maladie, ils distinguent rarement l'espèce, le degré & le période de cette maladie: distinction essentielle, sans laquelle il est impossible de faire un usage rationnel de ce moyen de guérison.

L'auteur du voyage porte ensuite ses considérations sur les principes chimiques des eaux minérales. Il prétend que *la chaleur seule produit, par son impression sur les solides & sur les fluides, tous les phénomènes qu'on observe dans les bains à trente-quatre & à quarante degrés*. Il faut bien qu'il y ait du vrai dans cela, puisque des sources, qui diffèrent entre elles par leur composition chimique, produisent des effets semblables dans les mêmes maladies. Il n'est pas non plus aisé de répondre à d'autres objections que l'auteur fait sur l'insuffisance des analyses faites jusqu'à présent des eaux minérales; mais il nous paroît pousser trop loin ses assertions, en soutenant que le foie de soufre, contenu dans cer-

taines eaux minérales, n'est que de l'air inflammable. L'existence du soufre dans ces eaux est incontestable, puisqu'on le trouve en masse, attaché aux parois de aqueducs où elles coulent : nous en avons vu dans cet état à une source minérale des Pyrénées. Selon les principes de la nouvelle chimie, le soufre y est tenu en dissolution par l'air inflammable. L'air vital, en se combinant avec le gaz inflammable, précipite le soufre. De quelque manière que s'opère cette précipitation, il n'est pas moins vrai que le soufre y préside, & forme un de ses principes constituans.

Cet ouvrage, fruit d'une plume mâle & philosophique, est fait pour intéresser tous les lecteurs.

Mineralogische beschreibung des Westerwaldes, insbesondere der beyden Holzkohlenbergwerke zu Stockhausen und Horn; C'est-à-dire, *Description minéralogique du Westerwald, et en particulier de deux mines de charbon de Stockhausen et Horn; par M. JEAN-PHIL. BECKER, secrétaire des mines de monseigneur le prince d'Orange-Nassau, A Berlin, chez Maurer; à Strashourg, dans la librairie académique, 1786; in-8°. de 218 pag. avec une carte pétrographique.*

19. On fait combien ces sortes de descriptions

particulières sont utiles aux progrès de la minéralogie.

Celle de M. *Becker*, n'embrassant point une étendue de pays considérable, en est plus complète & plus exacte. Il l'avoit insérée dans les Mémoires de la Société des curieux de la nature de Berlin : elle se trouve au commencement du septième volume ; mais il a ensuite jugé que la collection des écrits de cette Société n'étant pas généralement répandue ; il rendroit sa description plus utile en la publiant séparément : elle est dédiée au prince héréditaire d'Orange-Nassau.

M. *Becker*, déjà connu avantageusement par plusieurs écrits insérés dans la correspondance de Klippstein, décrit ici la partie du pays d'Orange-Nassau, que M. *Busching* appelle propre, ou primitive, ou le haut Westerwald. Dans la première section, il traite de la situation & de la constitution minéralogique de cette contrée, qui contient à-peu-près douze mille de circonférence. On trouve à la fin de cette section la description des volcans & des matières volcaniques, ainsi que d'autres objets remarquables du Westerwald. Dans la seconde section, M. *Becker* parle des bois bitumineux qu'on trouve près de Stockhausen & de Horn ; il essaie d'expliquer dans la troisième, comment ce phénomène a pu avoir lieu.

Materia vegetabilis systemati plantarum, præsertim philosophiæ botanicæ inserviens, characteribus, quoscunque ill. LINNEUS indicavit, deli-

neatis, auctore NICOLAO EWOLDO
 PEREBOOM, Decadum prima, cau-
 dices, sumtibus auctoris prostant.
 Lugduni Batavorum apud S. et J.
Luchtmanns, in-4°. 32 pag. cumf.
 ejusdem Decades alteræ, scapi, pe-
 dunculi ibid. eod. pag. 32.

20. Ce traité contient un développement des termes, des définitions, des explications de la philosophie botanique de *Linné* ; chaque décade offre cent-cinquante figures. La première traite des racines, troncs, tiges, feuilles & supports. M. *Pereboom* admet trois genres de racines, qui sont les racines simples & communes, les bulbes composés de plusieurs lames ou tuniques, & les racines tubéreuses formées d'une substance solide & farineuse. Le germe tient son origine de l'embryon ; il présente le développement futur des feuilles, ainsi que toutes les parties de la fructification. Les figures de cette décade représentent, d'après nature, ces trois classes de racines, cinq espèces de tiges, & des chaumes qui sont les tiges des graminées. Cette première décade est terminée par un dictionnaire des termes d'usage en botanique, dans lequel se trouvent aussi développés les divers caractères des plantes.

La seconde décade renferme le reste des explications concernant les tiges : il y est fait mention des hampes & des pédoncules.

Encyclopédie méthodique, Histoire naturelle ; tome troisième, contenant les poissons. A Paris, chez Panckoucke ; à Liège, chez Plomteux ; à Nancy, chez Matthieu 1787 ; in-4°. de 435 pag.

21. Les poissons ont le sang presque froid, respirent par des ouies, sont ovipares, ne peuvent marcher sur la terre ; ceux dont le corps est fort alongé & très-flexible, comme celui des anguilles, s'y traînent à peine en rampant comme les serpens ; mais ils n'y resteroient pas longtemps sans périr : il faut qu'ils soient dans l'eau pour jouir de toutes leurs facultés : ils se meuvent aisément dans ce liquide à l'aide de leurs nageoires ; ils avancent & ils reculent dans toutes les directions ; ils s'élèvent & ils s'abaissent en ligne verticale ; ils se soutiennent & restent immobiles à différentes hauteurs, & se posent sur le fond de l'eau. Il paroît que le sens du toucher est fort imparfait dans les poissons, parce qu'ils sont revêtus d'écaillés & enduits d'une humeur visqueuse qui empêche les écaillés de se dessécher, & les nageoires de perdre leur souplesse, ce qui rend tout le corps plus glissant dans l'eau. Le sens du goût doit être presque nul dans les poissons, parce qu'ils avalent leurs alimens sans les mâcher, & que leur langue paroît être mal organisée. On croit que les poissons vivent très-long-temps, parce qu'ils peuvent trouver dans l'eau une température toujours

égale, en se mettant à différentes profondeurs. On a prétendu qu'une carpe avoit vécu cent ans; mais il n'y a rien de bien constaté sur la longue durée de la vie des poissons. On sait que les changemens, qui arrivent dans l'atmosphère, influent sur les animaux.

C'est pour frayer que les saumons quittent chaque année la mer, & remontent dans les rivières jusque vers leur source. Les œufs, qui n'ont point été fécondés, n'augmentent point de volume; mais dès qu'ils ont été imprégnés de la liqueur du mâle, ils s'enflent, grossissent & laissent bientôt échapper les petits qu'ils renferment. On a enlevé du corps de quelques truites des œufs; on les a mis dans un baquet avec de l'eau, dans laquelle on a répandu la liqueur des mâles en leur pressant le ventre: les œufs ont été ainsi fécondés.

C'est dans l'introduction de cette histoire naturelle des poissons qu'on trouve ces détails intéressans. Elle en présente encore d'autres non moins curieux sur la pêche, sur la génération, sur les caractères distinctifs des poissons, leurs nomenclatures, leurs dénominations, les diverses manières de les préparer, pour les garder & conserver dans les cabinets, & sur la manière dont ils se pétrifient.

Voici à-peu-près comme M. *Daubenton*, auteur de cet important traité, a composé chaque article. Au nom spécifique françois, est réunie une synonymie latine assez complète, & souvent le nom suédois, ou allemand, ou anglois, ou italien, suivant la description du poisson d'après les meilleurs Ichthyologistes; des détails sur leurs mœurs, leurs façons de vivre, leurs usages, leur utilité & leurs pêches; les

lieux qu'ils habitent. Indépendamment de l'histoire naturelle de chaque poisson, il y a un vocabulaire des mots techniques de tout ce qui regarde la pêche & les poissons.

M. *Broussonet* est souvent cité & mis à contribution; l'article du hareng est un traité complet sur ce petit poisson de mer.

Voici quelques articles qui donneront une idée de ce dictionnaire :

1°. *La carpe*. Il est peu de poissons aussi généralement connus & d'un usage plus ordinaire que celui-ci; c'est le principal alimen des étangs, où il prospère, & il parvient assez promptement à un accroissement considérable. Sans avoir la chair aussi délicate que plusieurs autres poissons, il est un de ceux dont la préparation paroît le plus susceptible d'être diversifiée, & il devient ainsi doublement précieux, en nous offrant un genre de mets qui réunit la variété à l'abondance.

Il est rare de trouver des carpes qui aient plus de deux pieds de longueur; & une carpe est réputée belle, lorsqu'elle a quinze ou dix-huit pouces. Cependant *Willugby* dit, d'après *Rondeler*, qu'il y a des lacs & des rivières où les carpes parviennent jusqu'à la grandeur de quatre pieds & demi.

La fécondité de la carpe est étonnante: M. *Petit*, de l'Académie des sciences, a trouvé 262, 224 œufs dans une carpe de quatorze pouces de longueur; 303, 552 dans une autre qui avoit seize pouces; & 342, 144 dans une troisième qui étoit de dix-huit pouces.

On a prétendu que les carpes se nourrissoient de vase; mais il est certain qu'elles sont avides

d'une multitude d'alimens, tels que le frai des autres poissons, les insectes, différentes espèces de grains. Il n'y a personne qui, en se promenant dans les jardins de Chantilly, où il y a des canaux remplis de grosses carpes, ne se soit donné le plaisir de les voir se disputer un morceau de pain qu'on leur jette, ou même le venir prendre à la main, en s'approchant du bord, & élevant la tête au-dessus de l'eau, pour saisir ce qu'on leur présente. Il est vrai que les carpes sucent la vase, mais c'est pour en retirer les substances animales ou végétales qui s'y trouvent mêlées.

On croit que les carpes vivent fort longtemps. *Gesner* rapporte, à la vérité sur la foi d'autrui, que de son temps il y avoit dans les fossés d'une forteresse du Palatinat une carpe âgée de cent ans. *Ledelius* dit dans les éphémérides d'Allemagne, qu'on nourrissoit dans certains viviers de la Luface des carpes de deux & trois cents ans. L'accroissement de ces carpes n'étoit pas moins merveilleux que leur vieillesse, puisque le même auteur ajoute qu'elles étoient longues de deux aunes & larges de plus d'une demie.

La carpe est un poisson de rivière, de lac, d'étang & de marais. On estime beaucoup celle du Rhin.

2°. *L'Anguille électrique*. Le phénomène d'un poisson qui, par le seul contact, imprime une secousse & une agitation intérieures à l'homme, ou à tout animal qui l'approche, a été regardé pendant long-temps comme un fait unique, dont il n'y avoit d'exemple que par rapport à la torpille. On a trouvé depuis d'autres poissons, tels que l'anguille de Surinam dont il s'agit ici, qui

qui étoient doués de la même propriété, & les découvertes en ce genre, ont eu le même fort que d'autres découvertes analogues faites dans le règne minéral, où la propriété de s'électriser par la seule chaleur, reconnue d'abord uniquement dans la tourmaline, l'a été depuis dans plusieurs schists, dans la topaze du Brésil, & jusque dans les calamines cristallisées qui appartiennent aux substances métalliques. On fait que ce n'est que dans ce siècle qu'on est parvenu à expliquer ces différens faits d'une manière satisfaisante, à l'aide de la théorie de l'électricité conçue & développée par le célèbre *Francklin*.

On trouve l'anguille électrique vers les sources des fleuves de l'Amérique méridionale, dans la partie située sous la Zone-Torride, sur-tout aux endroits où ces fleuves sortent d'entre les rochers. Cette anguille dévore les autres poissons; & la faculté qu'elle a de communiquer la secousse électrique à ceux qui nagent dans le même fluide qu'elle, lui offre une puissante ressource pour satisfaire son avidité.

Selon *Gronovius*, si dans un vase plein d'eau, où il y a une anguille électrique vivante, on met des poissons d'une autre espèce, ils meurent dans l'intervalle de quelques minutes. Cet auteur ajoute que dans les fleuves où il se trouve de ces anguilles, on ne voit aucun autre poisson à la distance de huit à dix perches. Lorsque l'anguille électrique veut tuer un poisson, elle s'avance vers lui, comme pour le saisir; mais avant qu'elle l'ait touché, déjà il a reçu le coup électrique, & on le voit tournoyer sur le dos, tantôt prêt à périr, tantôt seulement engourdi. Cette manière dont l'anguille attaque sa proie, doit faire pré-

fumer que sa plus grande vertu réside dans les parties antérieures de sa tête (a).

3°. Le *Maquereau*. Il est peu d'alimens mieux assortis à la diversité des goûts, & plus généralement accueilli sur nos tables que ce poisson de mer. On le sert parmi les viandes grasses les plus délicates. Cependant, à juger du cas que l'on en doit faire, plutôt par des principes de santé que par la sensation du moment, il est bon de n'user de ce mets qu'avec réserve, puisqu'on prétend qu'il se digère difficilement, & peut occasionner des pesanteurs & des insomnies. *Lemery* dit que la chair du maquereau est compacte & un peu visqueuse, & qu'elle a une vertu apéritive & résolutive. Ce poisson est un de ceux qui ont, à un degré plus marqué, la propriété de répandre une lumière phosphorique au milieu de l'obscurité.

Suivant M. *Anderson*, les maquereaux se rassemblent par troupes pour faire de grands voyages. Cet auteur croit qu'ils séjournent l'hiver dans le nord; qu'au printemps ils côtoient l'Islande, passent auprès de l'Écosse & de l'Irlande, puis se rendent dans l'Océan, d'où une partie pénètre dans la Méditerranée, pendant que les autres se répandent dans la Manche. Ils paroissent en mai sur les côtes de France & d'Angleterre, en juin sur celles de la Hollande. Une partie se rend, au mois de juillet, dans la

(a) On trouve des détails curieux sur cette anguille dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Catenne*, par M. *BAJON*. Paris, 1777 & 1778, 2 vol. in-8°. Ils se trouvent chez *Royer*, libraire, quai des Augustins, & chez l'auteur, hôtel de Suède, rue de Tournon.

mer Baltique , & une autre retourne au nord en côtoyant la Norwége.

4°. *La Tenche*. On ne connoît décidément aucun auteur ancien avant *Aufone* , qui ait fait mention de ce poisson ; & la manière dont il en parle n'est pas propre à en donner une idée avantageuse ; il l'appelle *la ressource du bas-peuple* , (*solatia vulgi*). Ce poisson n'a pas été mieux traité par plusieurs modernes , qui l'ont regardé comme fade , d'un goût désagréable , & de plus , mal-sain & difficile à digérer. D'un autre côté , on lui a attribué des propriétés médicinales très-salutaires contre la fièvre , la jaunisse , &c. , lorsqu'il est employé à l'extérieur. On a prétendu même que les autres poissons , & en particulier le brochet , se guérissent de leurs blessures en se frottant contre le corps de la tenche , dont la mucosité étoit , pour ces animaux , un spécifique assuré : delà est venu le surnom de *médecin des poissons* , que quelques-uns ont donné à la tenche. « Je ne garantirois pas , dit M. Pennant , après avoir rapporté ce sentiment , que la liqueur visqueuse dont la tenche est enduite , eût tant de vertu par rapport aux habitans des eaux ; mais il est certain que sa chair est un aliment sain & délicat pour les hommes ».

An account of the culture and use of the mangel wurzel, or root of scarcity. Translated from the French of the *abbé DE COMMERELL* , corresponding member of the royal Society of arts and science at Metz. The

fourth edition. London : printed for *Charles Dilly*, in the Poultry; and *J. Phillips*, *George Yard*, *Lombard Street*, 1788. In-8°. de *xxxix* pages pour le titre, les préfaces et l'introduction, puis 52 pages de texte et un avis au public, qui termine l'ouvrage, avec une planche coloriée (a).

21. Le Mémoire de M. l'abbé de Commerell, sur la culture de la racine de disette, dont on a donné la notice dans ce Journal, tome lxxiv, in-12, page. 174, & tome j, in-8°, page 85, paroît avoir été accueilli en Angleterre comme en France.

C'est à M. *John Coaklei Lettsom*, déjà avantageusement connu du public, par son *histoire naturelle du thé*, par son *v. yageur naturaliste*, & par d'autres ouvrages de médecine également intéressans, que nous sommes redevables de cette traduction : l'Angleterre lui doit vraisemblablement la connoissance & la culture de cette plante. Il en a tiré une très-grande quantité de graine de Paris ; il l'a fait distribuer à des milliers de cultivateurs dans les trois royaumes, & tous ces essais ont parfaitement réussi ;

(a) M. de Villers, D. M. P. dont la profonde littérature & la nombreuse bibliothèque sont généralement connues de tous les savans, a bien voulu nous confier l'exemplaire d'après lequel nous donnons cette notice.

ce qui paroît prouvé par la rapidité avec laquelle se sont succédées les éditions angloises. Il en a même envoyé aux Indes & en Amérique; & il espère que, si le climat lui est favorable, sa culture pourra devenir généralement utile.

M. *Lettsom* a rapporté en tête de la quatrième édition que nous faisons connoître, les préfaces des trois précédentes. Dans la première, datée du premier août 1787, & dans la seconde, du cinq septembre suivant, il fait une histoire abrégée de la *plante de disette*, des avantages de sa culture, & il rend compte des expériences particulières qu'il a faites sur cet objet. Dans la troisième du quinze novembre de la même année, il fait connoître la famille des *bettes*, à laquelle il rapporte la *racine de disette*, malgré le sentiment contraire de M. l'abbé de *Commerell*, ses différentes espèces ou variétés, leur nomenclature botanique dans les diverses langues anciennes & modernes, & il rapporte les passages des auteurs, & même des poètes qui en ont parlé avantageusement.

La planche qui représente la *plante de disette*, est gravée & coloriée avec soin. Le plan en est distribué de manière que dans ce format in-8°, on a représenté distinctement & sans confusion toutes les parties de la plante, même les feuilles radicales, qui, comme on fait, sont fort larges.

Cette traduction paroît avoir été faite sur la troisième édition françoise. Elle est datée du 22 avril 1788, & est très-soignée, comme tout ce qui sort des presses angloises.

*Académie royale des sciences de
Paris.*

L'Académie royale des sciences avoit proposé, en 1783, pour sujet d'un Prix sur l'histoire-naturelle, « de faire connoître quels sont les indices des mines de charbon de terre, & les constitutions particulières des pays où elles se trouvent, &c. » Elle a reçu trois Mémoires sur ce sujet, parmi lesquels deux méritent d'être distingués; le N°. 2 ayant pour devise: *Vous verrez fleurir bientôt vos manufactures, vos arts & votre commerce au-delà de vos espérances*; & le N°. 3, avec cette devise: *Ignis ubique latet*.

Ces Mémoires contiennent des détails intéressans; nous croyons devoir citer sur-tout ceux qu'on trouve dans le N°. 3, relativement aux veines de charbon qui gissent entre les bancs de pierres calcaire & coquillière; mais l'Académie a vu avec regret que les concurrens, au lieu d'embrasser le sujet dans toute son étendue, se sont bornés à des indices locaux & particuliers aux provinces qu'ils avoient parcourues, & dont la plupart ont été déjà consignés dans différens ouvrages imprimés.

Comme l'Académie desiroit que la question, vu son importance, soit traitée aussi complètement qu'il est possible; & d'après les observations combinées des grandes exploitations qui se trouvent en France & dans les provinces voisines, elle s'est déterminée à proposer de nouveau le même sujet, en doublant le Prix, & en donnant aux concurrens le temps nécessaire pour rassembler tous les faits que ce grand

& utile travail exige. Elle propose donc, pour sujet du Prix d'histoire-naturelle, de l'année 1791, « de faire connoître quelle est la nature & la disposition des différentes substances qui, non-seulement, servent d'enveloppe aux couches de charbon de terre, suivant leurs qualités, mais encore forment les bancs de roches interposés entre ces couches. Ces substances doivent être indiquées de manière à guider tous ceux qui peuvent faire des recherches de ce combustible.

On traitera des dérangemens des veines de charbon, des crans, des failles & barremens qui occasionnent les interruptions de ces veines, de la nature & du gissement des roches, & des matières qui donnent lieu à ces accidens; des différentes inflexions ou plis des veines de charbon dans leur inclinaison & direction. Enfin, on joindra à toutes ces observations les indices extérieurs qui peuvent annoncer l'existence du charbon ».

L'Académie desire que, pour faciliter l'intelligence de tous ces détails, les auteurs des Mémoires qui lui seront adressés, y joignent des plans & des coupes propres à représenter les couches de charbon, les bancs de roches qui les enveloppent, & les crans qui les dérangent. Le Prix sera de 3000 liv.

Les Mémoires ne seront reçus que jusqu'au premier février 1791 exclusivement.

L'Académie proclamera la pièce qui aura mérité le Prix, à son assemblée publique de Pâques 1791.

*SÉANCE PUBLIQUE de l'Académie
royale de chirurgie de Paris.*

Le jeudi 23 avril 1789, l'Académie de chirurgie a tenu sa Séance publique. M. *Louis*, secrétaire perpétuel, en a fait l'ouverture par le discours suivant :

L'Académie avoit proposé pour le prix de l'année 1787, qu'on déterminât la meilleure construction des feuilles de myrte, des érignes, des petites curettes, & des différentes espèces de pinces à pansement; & quelles sont les règles suivant lesquelles on doit se servir méthodiquement de ces instrumens portatifs. Dans le programme publié cette année même, elle a déclaré que, dans l'intention de favoriser les concurrens, elle avoit fait imprimer les dissertations qui ont obtenu les deux premiers prix sur la matière instrumentale; & pour ne pas éloigner ceux qui seroient privés de l'avantage de pouvoir consulter les ouvrages anciens & modernes qui ont traité cette matière, elle a notifié que les recherches historiques & de pure érudition, ne prévaudroient pas sur les vues de pratique, capables de contribuer plus directement aux progrès de l'art. Ces intentions, sur le second chef, n'ayant pas été aussi parfaitement remplies qu'elle l'auroit désiré, elle a proposé, pour l'année 1789, le sujet qui suit :

Poser les règles suivant lesquelles on doit se servir avec intelligence & dextérité, des instrumens nécessaires au pansement journalier des plaies

& des ulcères , dans les différentes parties du corps.

Si l'Académie jugeoit, d'après le petit nombre des Mémoires envoyés sur ce sujet, de l'émulation qui anime ceux qui, en cultivant l'art, s'intéressent à ses progrès, elle trouveroit cette émulation très-afroidie ; mais nous sommes bien informés que parmi plusieurs personnes que l'espoir de remporter le prix avoit excitées au travail, les unes, peu satisfaites de leurs efforts, avoient pensé que la question n'étoit pas susceptible d'une dissertation assez étendue, à moins que d'entrer dans des détails minutieux, peu dignes de l'attention d'une société savante ; & que d'autres, au contraire, avoient été effrayées de la trop vaste carrière dans laquelle elles s'étoient engagées. Elles se sont également laissé tromper par les apparences, faute de n'avoir pas assez médité sur le vrai sens de la proposition.

Elle a été circonscrite à dessein, afin qu'on ne perdît pas de vue que la perfection de la matière instrumentale & son usage méthodique, étoient l'objet essentiel à traiter. On n'a pas voulu que les concurrens s'occupassent des pansemens en général, des variations savantes & délicates qu'exige la différence des espèces & des états des maladies, par rapport aux remèdes qu'on y emploie, aux appareils nécessaires, au temps où il faut les renouveler, &c. Cette matière a été savamment discutée dans le Mémoire de M. *Le Cat*, que l'Académie a couronné en 1735, sur les cas où il convient de panser fréquemment, & ceux où il faut panser rarement dans chaque genre de maladies chirurgicales.

Toute restriction qu'est la proposition à l'u-

sage des instrumens nécessaires au pansement journalier des plaies & des ulcères, e'le présente un assez vaste champ à parcourir, même dans les généralités, dont la connoissance est indispensablement liée au sujet.

Le pansement le plus simple, & qui semble le plus aisé à mettre en pratique, étant *un opération*, la définition seule de ce terme, fait sentir que c'est une industrieuse & méthodique application de la main, pour le rétablissement de la santé. Il doit donc y avoir des règles pour faire le plus simple pansement avec méthode. C'est par le malheureux préjugé, que les choses faciles ne peuvent être mal faites, qu'on s'applique si peu à les bien faire.

La situation du malade, la position du chirurgien pour la facilité & la sûreté du pansement, celle des aides, la lumière naturelle ou artificielle dont on doit être éclairé, sont des objets réduits en préceptes dès l'origine de l'art; *Hippocrate* s'en est occupé : nous voyons journellement les fâcheux effets des pansemens confiés à gens qui n'ont pas la moindre notion de ces principes, & dont on croit néanmoins pouvoir vanter l'adresse, en faisant abstraction du savoir.

L'Académie n'a pas séparé l'intelligence de la dextérité : par l'une, on est guidé dans ce qu'on fait ; c'est la lumière & la science : par l'autre, on exécute avec sûreté, en sachant précisément ce qu'on fait, comment & pourquoi on le fait ; c'est l'art : leur réunion produit la méthode ; où elle manque, la science & l'art sont en défaut.

C'est encore un préjugé bien désastreux de croire qu'il y ait, en chirurgie, des procédés

peu importans, sur lesquels il soit à-peu-près indifférent d'établir des règles, & qu'on puisse ne pas soumettre à des préceptes raisonnés. Mais on n'agira que par routine, si l'intelligence ne prescrit pas ce qu'il faut faire. Si l'on ne se rend pas raison de ses moindres mouvemens, on pourra être très-mal-adroit, sous les apparences d'une fausse dextérité.

Un grand avantage dans la formation des élèves en chirurgie, c'est que dès leur début ils sont initiés dans l'exercice de l'art ; c'est surtout dans les hôpitaux que des actes répétés doivent leur faire acquérir une précieuse habileté ; mais on ne s'occupe peut-être pas assez à faire sentir aux commençans, que la dextérité s'acquiert moins par l'exercice que par la réflexion, sur ce qu'ils voient faire & sur ce qu'ils font. A la vérité, on ne leur confie d'abord que des choses simples & faciles ; mais s'ils ne se rendent pas raison de leurs procédés, s'ils ne sont pas pénétrés de la possibilité de bien ou de mal exécuter ce dont on les charge, ils contracteront, sans s'en apercevoir, des habitudes vicieuses. Mais lorsqu'il y aura des règles écrites & judicieusement établies, ceux qui, par légèreté ou insouciance, auroient négligé de s'en instruire, étant élèves, pourront sentir quelque jour combien ils ont été égarés par l'inobservation de ces règles. Ils apprendront aux jeunes gens que, faute de les connoître & de les suivre avec une attention constante, on peut tomber dans de grandes méprises, & ils se feront un devoir scrupuleux de leur inculquer des principes dont ils auront enfin connu toute l'utilité. Une leçon verbale, donnée sur-le-champ

& à propos dans un cas individuel, frappe un coup direct, dont l'impression ne s'efface point. L'élève sensible, redoublera de zèle & d'application pour mériter les éloges qu'on lui aura refusés en connoissance de cause. L'instruction, acquise par la lecture, ne l'affecte-oit pas aussi vivement. Il faut plaindre l'indocile qui ne sentiroit pas le prix de l'intérêt qu'on lui montre dans l'attention de le reprendre. Le législateur de notre Parnasse donne un avis fort utile à ceux qui veulent y monter :

Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous loue.

Il est assurément plus nécessaire d'être guidé dans les sentiers qui mènent au temple d'Épidaure, que dans les avenues du Palais des Muses.

C'est par l'attention à ne pas négliger les petites choses, qu'on prévient les distractions sur les plus importantes ; mais pourroit-on regarder comme minutieuses des règles de conduite qu'*Hippocrate* n'a pas dédaigné de tracer ? Au traité de la *Décence*, il prescrit dans les plus simples procédés, tels que frictions, onctions, fomentations, de prendre garde que tout cela se fasse avec beaucoup d'attention & d'adresse ; & au livre de la *Loi*, il dit que « l'art doit être appris avec prudence & sagesse ; qu'il faut commencer jeune, dans un lieu propre à cette sorte d'étude, & travailler beaucoup & longtemps ; afin que cette science jetant de profondes racines ; & devenant comme naturelle, porte heureusement de bons fruits ».

Par le lieu propre aux études, *Hippocrate* entend celui où se trouve ce qui est nécessaire, tant pour la théorie que pour la pratique.

Quand un chirurgien est instruit & fort avancé dans son art, il faut, dit *Hippocrate*, qu'il s'applique à cette partie qui enseigne à panser les blessures, & à extraire les traits qui sont restés dans le corps. Cette science ne peut être apprise dans nos villes, ajoute-t-il; car pendant la vie d'un homme, il arrive très-rarement que nos villes aient la guerre entre elles ou avec leurs voisins; mais on peut fort bien l'apprendre chez les étrangers. C'est pourquoi celui qui veut devenir bon chirurgien, doit chercher la guerre chez les étrangers, & suivre les armées, où il sera dans un exercice continuel qui peut seul rendre habile.

Cet exercice continuel n'est conseillé que pour mettre en pratique les préceptes dont *Hippocrate* dit expressément que le chirurgien déjà avancé dans son art doit être instruit. Sans les connoissances préalables, la pratique ne formeroit qu'un routinier fort dangereux. C'est donc toujours la science qui doit diriger la main dans la moindre des opérations : avec *intelligence & dextérité*; l'Académie ne cesse de le répéter dans ses programmes.

La dextérité, comme nous l'avons dit, s'acquiert par les préceptes & par la pratique. *Jacques de Marque* traite, dans son introduction à la chirurgie, de la dextérité, qu'il fait considérer en sept circonstances; ce sont les topiques ou lieux communs de l'ancienne philosophie de l'école : ils indiquent les diverses faces sous lesquelles un sujet peut être envisagé; & quoiqu'on ait dit que c'étoit un moyen qui servoit à l'ignorance, on peut y avoir recours très-utilement pour s'instruire soi-même, & pour l'instruction des autres. Un vers tech-

nique , très-connu , exprime ces sept circonstances :

Quis , quid , ubi , quibus auxiliis , cur , quomodo , quando.

L'auteur des annotations sur ce chapitre de *Jacques de Marque* , dit en termes exprès , que la science & l'art , la théorie & la pratique sont ensemble nécessaires ; que l'une sans l'autre est inutile & infructueuse , & que la perfection de l'art consiste principalement en la partie active & opérative ; c'est pourquoi il conseille aux étudiants « non-seulement de voir & savoir les opérations par livre , mais par pratique ; d'aller souvent aux hôpitaux ; suivre les armées ; voir opérer les maîtres ; opérer sous eux , si faire se peut ». Car en fait des arts , ajoute-t-il , il n'y a si bonne instruction , que l'usage et l'expérience ; & en la chirurgie , comme en toute autre discipline , les exemples enseignent plus que les préceptes ».

Les préceptes , en effet , doivent avoir l'expérience pour base , & celle-ci n'a de mérite qu'en conformité des règles ; elle est le fruit de leur judicieuse application. Si dans le métier de la guerre , dans l'art de détruire les hommes , le maniment des armes est assujetti aux règles les plus précises & les plus sévères , de quelle considération ne doivent donc pas être celles qui ont pour but le soulagement des hommes & la conservation de leur vie , dans l'usage des moyens qu'on y emploie ?

Les pansemens sont des opérations journalières , variables suivant diverses circonstances , & dont la vicissitude ne peut être prévue. Le succès des opérations majeures & capitales peut

dépendre des pansemens : on demande que celles-ci soient faites avec autant de célérité qu'il est possible ; la dextérité, dans les pansemens , exige presque toujours la plus sage lenteur. Des livres élémentaires donnent pour principes que les pansemens soient faits *doucement*, *mollement* & *promptement* ; par la troisième de ces conditions , on perdrait presque nécessairement l'avantage de remplir la première. C'est en levant avec circonspection les bandes , les compresses & les plumaceaux ; c'est en les imbibant doucement de quelque liqueur appropriée , lorsque le pus les colle ; c'est en nettoyant les bords d'une plaie avec la feuille de myrte ; en ôtant les bourdonnets avec des pincettes, en plaçant les canules , en faisant des injections ; c'est, dis-je, dans tous ces cas qu'il faut procéder lentement, si l'on veut agir doucement. La troisième condition qu'on recommande est donc contraire aux bons effets des premières : la promptitude nuit à la douceur & à la dextérité ; celle-ci est inséparable de la modération dans tous les mouvemens destinés à l'emploi des moyens qui peuvent favoriser le vœu de la nature & celui de l'art. On ne peut calculer tout le bien qui résulte de l'intelligence prudente & industrieuse avec laquelle on lève & l'on pose un appareil.

L'objet de ces règles, en général, est de rendre rationnel le moindre procédé dans l'usage des instrumens qui servent au pansement journalier des plaies & des ulcères. Tous les élèves ne peuvent jouir de l'avantage de voir pratiquer les grands maîtres, & de se former par leur expérience. Il faut donc que de bons documens y suppléent, & apprennent à se conduire avec-

fureté & méthode; ils proscrirent l'arbitraire, trop souvent nuisible; & l'intelligence devint la source de la dextérité: on ne peut trop le répéter.

Si l'on parcourt les différentes parties du corps, & les diverses maladies dont elles peuvent être attaquées, on verra de combien de modifications les règles générales sont susceptibles dans leur application particulière. Un abcès, une fistule à l'anus doivent-ils être pansés comme un abcès au grand angle de l'œil, comme une fistule lacrymale? Un ulcère profond, comme un superficiel? La carie dans une articulation, comme la simple exsiccation de la surface d'un os mis à nud, &c?

L'Académie, en traitant des instrumens, a espéré qu'on s'expliqueroit sur leur correction ou réforme, autant que sur leur usage. Un seul exemple fera sentir l'importance de cette remarque, & ce que son omission peut avoir de fâcheux. Il y a un instrument particulièrement destiné au pansement journalier des plaies de tête, à la suite de l'opération du trépan. Tous les livres modernes lui donnent le nom de *méninophylax*; c'est une tige d'acier terminée par un bouton lenticulaire, & montée sur un manche de bois. La moindre méditation sur cet instrument en auroit fait prononcer la proscription. Le nom qu'on lui a donné est impropre. Le *méninophylax*, décrit par Celse, fort loué, & avec raison, par Fabricius d'Aquapendente, grand dans l'arsenal de Scultet, n'est point un bouton à l'extrémité d'une tige: c'est une lame assez large & coudée, pour pouvoir être introduite sous le crâne, afin de mettre la dure-mère à l'abri des offenses

qu'elle pourroit recevoir des dents de la couronne, lorsqu'on est obligé d'en multiplier les applications. *Meningophylax*, *custos meningis*, *gardien de la dure-mère*. On lit avec peine ce que *Garengot* dit contre cet instrument, qu'il a pris pour un élévatoire; & peut-être avec plus de peine encore, la manière dont il le dit.

L'instrument qu'il nomme si mal-à-propos *meningophylax*, est connu, dans les bons auteurs, sous le nom de *decussorium*, parce que l'usage qu'on lui attribue est de presser la dure-mère, pour permettre au sang & au pus de sortir plus librement par l'ouverture du trépan; mais ces pressions pourroient être dangereuses, & elles sont absolument inutiles: les matières épanchées sortent naturellement par le lieu qu'on a préparé pour leur issue; & si leur densité y mettoit obstacle, ce ne seroit point par des pressions qu'on le leveroit, mais bien par des injections, par des canules, & par contre-ouverture, suivant les circonstances. On a trouvé un autre usage à cet instrument, nommé substantivement *le lenticulaire*, pour le distinguer d'un autre qui porte ce nom en adjectif; c'est d'introduire les bords du syndon de linge qui doit couvrir immédiatement la dure-mère, sous la circonférence de l'os perforé. Mais en supposant que ce précepte n'ait aucun inconvénient dans la pratique, on engageroit la circonférence du syndon avec plus de facilité, au moyen de la petite sonde plate & arrondie, ou petit levier que M. *Petit* a adapté à cet usage. L'habitude, toujours trop irréfléchie, a conservé le lenticulaire emmanché dans nos caisses d'instrumens destinés à l'opération du

trépan , quoiqu'il soit dit convenir au pansement journalier des plaies qui résultent de cette opération. C'est sous ce point de vue moins répréhensible, qu'il a une place marquée dans les étuis portatifs , ordinairement au bout du stylet, qu'on met dans la fonde de poitrine , laquelle sert aussi d'algalie pour femme. Ainsi , toutes les erreurs possibles ont été accumulées , tant sur la dénomination & construction , que sur l'utilité de l'instrument lenticulaire. Cet exemple suffit pour faire connoître ce qu'on peut attendre , pour le progrès de l'art , de gens capables d'approfondir les questions relatives à la matière instrumentale , soit par réforme, correction ou invention, & par l'usage qu'on peut & qu'on doit faire des instrumens.

Le Prix de cette année , sur la manière de se servir des instrumens consacrés aux pansemens dans le traitement ordinaire des plaies & des ulcères , a été adjugé au Mémoire N°. 5 , qui a pour devise ce passage des offices de *Cicéron*:

Hoc autem de quo nunc agimus idipsum est quod utile appellatur.

L'auteur est M. *Desgranges* , chirurgien-gradué , membre du collège royal de chirurgie à Lyon , & correspondant de l'Académie. Il a remporté le Prix , il y a deux ans , sur les instrumens dont il a , cette année , fait connoître plus particulièrement l'utilité & les usages. Il a bien senti l'étendue & l'importance du sujet qu'il avoit à traiter. Si pour remplir cette tâche , il suffisoit , dit-il , de se tenir en garde contre les préjugés de notre éducation chirurgicale , d'écarter tout ce que l'habitude , la routine & l'usage ont introduit dans le manuel des panse-

mens, & de méditer & réfléchir attentivement sur ce qu'on a fait ou va faire dans les hôpitaux, on conviendrait qu'il n'est pas tant aisé de réduire en préceptes ces détails élémentaires, toujours minutieux à rendre, & de les énoncer avec cette clarté & cette concision nécessaires à leur intelligence. C'est bien ici le cas, continue M. Desgranges, de dire avec *Horace* :

Difficile est propriè communia dicere.

Nous pourrions offrir un passage du même auteur, à ceux qui se proposeront de marcher sur les traces de M. Desgranges :

. . . . Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deferet hunc, nec lucidus ordo.

Le Prix fondé pour le progrès de l'art des accouchemens, par M. *Vermont*, conseiller d'État, accoucheur de la Reine, a été accordé à M. *Maussion*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu d'Orléans.

M. *Cullerier*, chirurgien principal, gagnant maîtrise à l'hôpital de Bicêtre, a mérité le Prix d'émulation.

Les cinq autres médailles d'or ont été accordées à M. *Mangé*, maître en chirurgie, professeur de l'art des accouchemens à Rennes; à M. *Mirault*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu à Angers; à M. *Ysabeau*, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu à Gien; à M. *Boüet*, maître en chirurgie à Nérac; & à M. *Denis*, chirurgien-major de l'hôpital civil & militaire, & stipendié de la ville, à Commercys.

Le 7 avril, l'Académie a perdu l'un de ses plus savans & laborieux associés étrangers,

homme de génie, dans toute la rigueur de l'expression ; qui a cultivé les sciences & les arts avec succès. L'anatomie, l'histoire naturelle, la chirurgie, ont fait particulièrement ses délices : professeur habile, dessinateur, graveur, sa vive & industrieuse activité le portoit à tout ce qui pouvoit la nourrir & l'accroître. Trois jours avant la séance publique, nous avons reçu, de la Haye, la lettre de MM. *Camper* fils, qui font part de la perte qu'ils venoient de faite, bien persuadés que l'Académie partagera sincèrement leurs regrets.

L'ACADÉMIE propose pour le Prix de 1790, le sujet qui suit :

Déterminer la meilleure forme des diverses espèces d'aiguilles propres à la réunion des plaies, à la ligature des vaisseaux, & autres cas où leur usage sera jugé indispensable ; & décrire la méthode de s'en servir.

Et pour l'année 1791, la question suivante :

Déterminer la matière & la forme des instrumens propres à la cautérisation, connus sous le nom de cautères actuels : indiquer suivant quelles règles & avec quelles précautions on doit s'en servir, eu égard aux différentes parties, & à la distinction des cas où leur application sera jugée nécessaire ou utile.

Le troisième tome des pièces qui ont concouru pour le Prix de l'Académie, présente trois Mémoires intéressans sur le Feu ou Cautére actuel. Elle avoit demandé « si ce moyen n'avoit pas été trop employé par les anciens, &

trop négligé par les modernes ; en quel cas & pourquoi il devoit être admis par préférence à d'autres moyens dans la cure des maladies chirurgicales » ? La question qu'on propose aujourd'hui a un objet plus étendu , & spécialement relatif à l'exercice de l'art. Ce n'est qu'en considérant la matière instrumentale dans son usage rationnel & méthodique , qu'on pourra donner , à l'aide de la science , un code & des règles à la dextérité.

Le Prix consistera , chaque année , en une médaille d'or de la valeur de cinq cents livres , suivant la fondation de M. de la Peyronie.

Ceux qui enverront des Mémoires , sont priés de les écrire en françois ou en latin , & d'avoir attention qu'ils soient lisibles.

Les auteurs mettront simplement une devise à leur ouvrage ; ils y joindront , à part , dans un papier cacheté & écrit de leur propre main , leurs noms , qualités & demeure ; & ce papier ne sera point ouvert , si la pièce n'a pas mérité le Prix.

Ils adresseront leur ouvrage , *franc de port* , à M. Louis , secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie ; à Paris , où le lui feront remettre.

Les étrangers sont avertis qu'il ne suffit pas d'acquitter le port de leurs paquets jusqu'aux frontières de la France , mais qu'ils doivent commettre quelqu'un pour les affranchir depuis la frontière jusqu'à Paris , sans quoi leurs Mémoires ne seront pas admis au concours.

Toutes personnes , de quelque qualité & pays qu'elles soient , pourront aspirer au Prix ; on n'en excepte que les membres de l'Académie.

La médaille sera délivrée à l'auteur même, qui se fera connoître , & au porteur d'une procuration de sa part; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive , & une copie nette du Mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au jour de décembre 1789 & 1790 , inclusivement ; & l'Académie , à son assemblée publique , qui se tiendra le jeudi après la quinzaine de Pâques suivante , proclamera celui qui aura remporté le Prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans , sur les fonds qui lui ont été légués par M. de la Peyronie , une médaille d'or de deux cents livres à celui des chirurgiens étrangers ou régnicoles , non membres de l'Académie , qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matière de chirurgie que ce soit au choix de l'auteur ; Elle adjugera ce Prix d'Emulation le jour de la séance publique , à celui qui aura envoyé le meilleur ouvrage dans le courant de l'année précédente.

M. *Vermont* , conseiller d'état , accoucheur de la Reine , a fondé à perpétuité une médaille d'or de la valeur de trois cents livres , qu'on adjugera le même jour , à celui qui , dans le cours de l'année , aura communiqué à l'Académie le meilleur Mémoire , ou les observations les plus utiles au progrès de l'art des accouchemens.

Cinq médailles d'or , de cent francs chacune , seront distribuées pareillement à cinq chirurgiens régnicoles qui auront fourni dans l'année un Mémoire , ou trois observations intéressantes.

- N^{os}. 1, 3, 6, 7, 11, 14, M. GRUNWALD.
 2, 4, 5, 10, 12, 13, 15, 16, 18,
 19, 20, 22, M. WILLEMET.
 8, 17, M. ROUSSEL.
 21, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier d'avril 1789.

- Page 71, avant dernière ligne, effacez et
 Page 76, ligne première de la note, 1^{re}, lisez 5^o.
 Page 77, ligne avant dernière du texte, au-dessus
 de l'anneau, lisez au-dessous.
 Page 80, ligne première de la note, année 1559,
 lisez 1759.
 Page 84, deuxième note (a), lisez (b).
 Page 88, ligne 17, id. ... &, lisez ce.
Ibid. ligne dernière du texte, la, lisez sa.
 Page 155, ligne 26, désignant, lisez désignent.
 Page 156, ligne 4, Je trouve, &c. Supprimez jus-
 qu'à la fin de l'alinéa.
 Page 161, ligne 18, M. Blondet, lisez Blondel.
 Page 165, ligne 10, Blondet, lisez Blondel.

Cahier de mai.

- Page 314, ligne 10, dont leur objet, effacez dont.
Id. ligne 17^e bon patriotique, lisez bon patriote.
 Page 335, ligne 6, professeur, lisez protecteur.

T A B L E.

- OBSERVATION sur une fièvre rémittente, &c.
 Par M. Jemois, méd. Page 373
 Observat. sur une fièvre quarte, guérie par les bains
 de quinquina. Par M. Baudot, méd. 341

| | |
|---|-----|
| <i>Observat. sur des tæniæ hydatigenæ, ou hydatides, &c. &c.</i> Par James Lind, <i>méd.</i> | 345 |
| <i>Mémoire sur les différens moyens de rappeler à la vie les asphyxiques.</i> Par M. Gorcy, <i>méd.</i> | 349 |
| <i>Réponse au Mémoire à consulter, faite par M. Percy, médecin,</i> | 397 |
| <i>Taille très-laborieuse, faite en deux temps.</i> Par le même, | 403 |
| <i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril 1789,</i> | 421 |
| <i>Observations météorologiques,</i> | 426 |
| <i>Observations météorologiques faites à Lille,</i> | 429 |
| <i>Maladies qui ont régné à Lille,</i> | 430 |

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

| | |
|--|-------|
| <i>Académie,</i> | 432 |
| <i>Médecine,</i> | 445 |
| <i>Chirurgie,</i> | 450 |
| <i>Matière médicale,</i> | 462 |
| <i>Pharmacie,</i> | ibid. |
| <i>Chimie,</i> | 464 |
| <i>Histoire naturelle,</i> | 466 |
| <i>Minéralogie,</i> | 474 |
| <i>Botanique,</i> | 475 |
| <i>Ichthyologie,</i> | 477 |
| <i>Economie,</i> | 483 |
| <i>Académie royale des sciences de Paris,</i> | 486 |
| <i>Séance publique de l'Académie royale de chirurgie de Paris,</i> | 488 |
| <i>Prix proposé par la même Académie,</i> | 500 |

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de juin 1789. A Paris, ce 24 mai 1789.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1789.